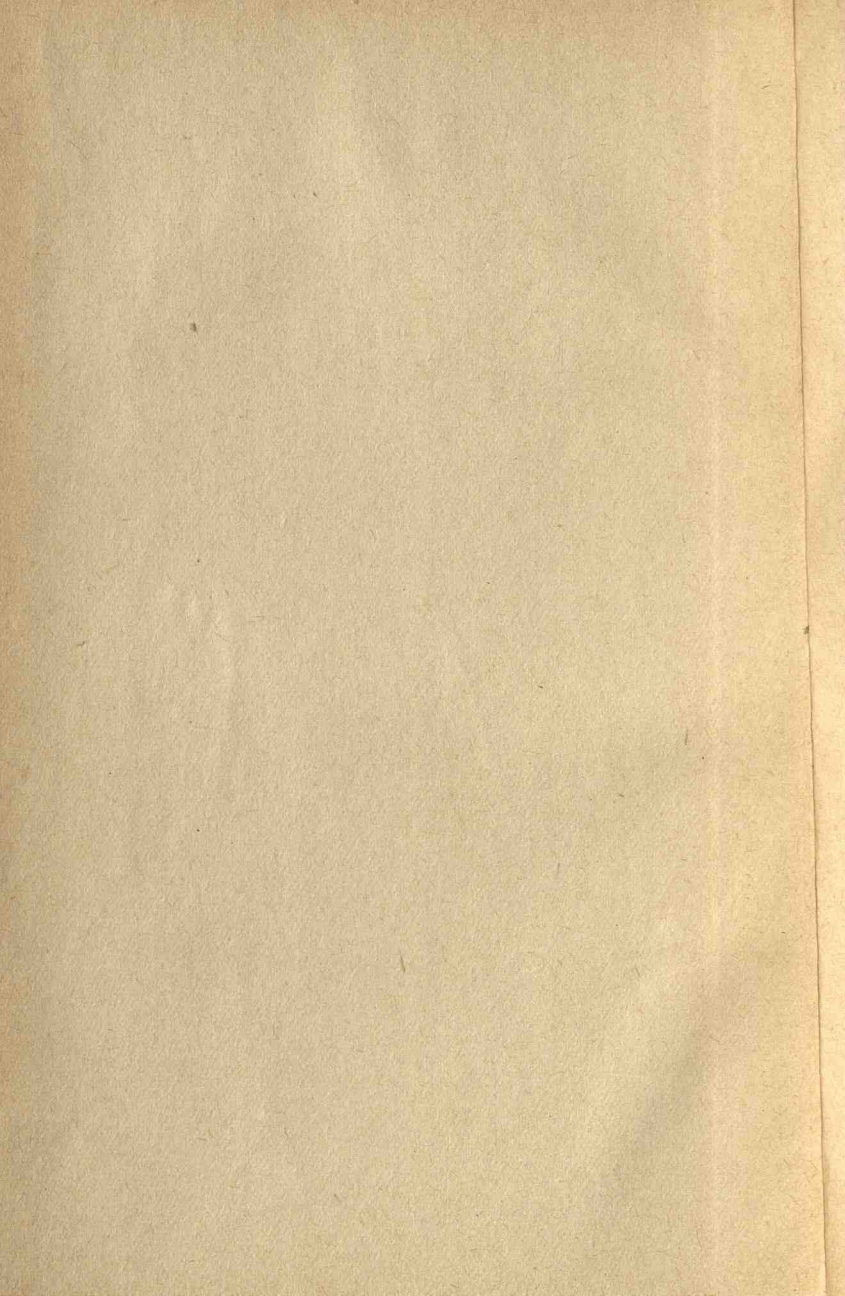


SIR JAMES GEORGE FRAZER

**SUR LES TRACES
DE PAUSANIAS**

A travers la Grèce ancienne



**SUR LES TRACES
DE PAUSANIAS**

Inw. A. 23,989

SIR JAMES GEORGE FRAZER

SUR LES TRACES DE PAUSANIAS

A travers la Grèce ancienne

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

par M. GEORGES ROTH

Avec une Préface de M. MAURICE CROISSET

Membre de l'Institut,
Administrateur du Collège de France.



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION « LES BELLES LETTRES »

157, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—
1923

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Copyright 1922 by Société « Les Belles Lettres ».

48.430

CONTROL 1953

"Carol I" Bucuresti
Cota 47220

19

re 192/09

B.C.U. Bucuresti

C48430

PRÉFACE

Sir James Frazer, l'auteur justement renommé du Rameau d'or et des Origines magiques de la Royauté, ouvrages traduits dans notre langue, a publié aussi, comme on le sait, une grande édition grecque et anglaise de Pausanias accompagnée de savants commentaires. En attendant qu'elle soit aussi rendue accessible par une traduction aux lecteurs français, le volume que voici leur permettra déjà de mieux connaître l'œuvre du périégète grec et d'apprécier une fois de plus la science toujours attrayante de son interprète ainsi que son talent.

Pausanias, qui a décrit la Grèce telle qu'elle s'offrait aux regards d'un explorateur vers le milieu du second siècle de notre ère, est, de l'aveu de tous, le guide indispensable, non seulement des archéologues, mais même des simples voyageurs tant soit peu curieux des témoignages de l'antiquité. Son livre est une sorte d'encyclopédie à l'usage des hellénistes, des historiens, des géographes et des folk-loristes. On l'a beaucoup critiqué, il est vrai; mais ceux même qui l'ont traité le plus sévèrement ne sauraient s'en passer.

C'est par une étude de sa vie et de son œuvre que débute le présent volume. Elle manifeste le souci de justice et de vérité qu'on retrouve dans toute l'œuvre du savant anglais. Pour mieux juger Pausanias, celui-ci a refait à

peu de chose près tout son itinéraire. Il a suivi ses traces à travers presque toute la Grèce ; il s'est appliqué à se représenter exactement ce que Pausanias avait pu voir, à interpréter fidèlement ce qu'il avait lu ou entendu. Il l'a fait avec la compétence d'un archéologue et d'un helléniste expert, avec le goût d'un connaisseur en matière d'art, avec le discernement d'un savant particulièrement versé dans l'étude des choses religieuses, des légendes, des croyances et des traditions populaires.

On s'est demandé souvent quel ordre Pausanias suivait dans ces descriptions, ou même s'il suivait un ordre quelconque. Sir James Frazer estime qu'il a eu sa méthode et que celle-ci était en somme la mieux appropriée à son sujet et aux besoins de ses lecteurs. Elle consistait essentiellement, comme on nous l'explique, à rayonner dans chaque ville à partir d'un point central. Comme toutes les méthodes, celle-ci avait ses difficultés et ses inconvénients. Que le périégète, en l'appliquant, ait été parfois embarrassé, qu'il ne se soit pas toujours tiré d'affaire aussi heureusement qu'on le voudrait, qu'il y ait par suite dans ses descriptions des obscurités, des maladresses, cela n'a rien de très surprenant. Mais l'étude comparative des parties de son livre, publiées en plusieurs fois, paraît prouver que l'expérience l'avait rendu peu à peu plus habile. On suivra avec intérêt la démonstration qui en est donnée et on reconnaîtra sans doute qu'elle est probante.

Dans cette longue suite de visites à des cités illustres, sur quoi s'est porté principalement l'intérêt du voyageur ? Il était utile de le mettre en lumière ; car, après tout,

celui-ci était bien en droit sans doute d'avoir son point de vue personnel; et il serait injuste de le lui reprocher, si le choix qu'il a fait est d'ailleurs raisonnable. Or il est manifeste que les choses religieuses avaient pour lui un attrait particulier, et l'on ne peut pas s'attendre à l'en voir blâmé par un savant qui a fait lui-même de l'histoire des religions le centre de ses recherches. Comment l'auteur du Rameau d'or ne saurait-il pas gré à ce Grec d'avoir noté soigneusement telles cérémonies, telles observances rituelles, telles superstitions dont l'étrangeté même est si suggestive pour qui sait, comme lui, les interpréter, les comparer, et y découvrir les survivances d'une humanité primitive? Ce sentiment, le lecteur le partagera certainement, pour peu qu'il s'intéresse, lui aussi, à une science si féconde en découvertes, et dont Sir James est aujourd'hui l'un des plus illustres représentants.

D'ailleurs les purs archéologues, après tout, n'ont pas non plus à se plaindre de Pausanias. Les monuments religieux étaient de beaucoup en Grèce les plus nombreux et les plus importants. Il les a presque tous visités et décrits. Avant les fouilles méthodiques qui ont été entreprises depuis moins d'un siècle, ses témoignages étaient ceux qui pouvaient donner l'idée la plus complète et la plus juste de tant de sanctuaires, de temples, de statues, d'œuvres d'art de toute sorte par lesquels la Grèce antique avait manifesté à la fois sa piété et son admirable sentiment du beau. Et ces fouilles elles-mêmes n'ont-elles pas été entreprises et guidées bien souvent, ne le sont-elles pas encore par les indications qu'on recueille dans son livre? Après cela, si l'on a relevé chez lui des omissions

regrettables, des confusions, des erreurs çà et là, n'est-ce pas la part d'imperfection qu'il était presque impossible d'éviter dans une longue et pénible exploration, nécessairement troublée par de menus incidents, et en tous cas gênée souvent par l'insuffisance des renseignements locaux? Les monuments civils et militaires ont d'ailleurs aussi leur part dans ses descriptions. Il nous parle des ports, des routes, des murs de défense et des forteresses qu'il a rencontrés sur sa route, et il en parle souvent fort bien.

Ce qui manque le plus à son ouvrage, c'est incontestablement la Grèce elle-même, c'est-à-dire les aspects du pays, la notation des mœurs et des coutumes, en un mot le tableau de la vie. Ce défaut, Sir James Frazer, bien loin de le dissimuler, l'a fait ressortir très vivement, en citant et en traduisant quelques-uns des fragments subsistants de la « Vie de la Grèce », faussement attribués au péripatéticien Dicéarque. Le contraste est frappant entre la manière sèche de Pausanias et ces morceaux brillants, spirituels, amusants, qu'on ne lira pas sans plaisir, mais où l'artifice littéraire fait évidemment tort à la simple vérité.

Pausanias, il faut l'avouer, n'était rien moins qu'un écrivain. Et, malheureusement pour lui, il a rendu cette insuffisance plus sensible en s'efforçant de la dissimuler. Son style, qui ne sait pas être simple, recherche l'élégance qui lui échappe et n'aboutit qu'à l'affectation ou même à l'obscurité. Mais quoi? Nous ne le lisons pas pour l'agrément de ses récits ou de ses descriptions. La valeur de son ouvrage est purement documentaire. Ne

lui demandons que de nous instruire, et nous aurons lieu en général de nous tenir pour satisfaits de ses réponses. Quelques critiques soupçonneux, il est vrai, ont émis l'opinion qu'il n'avait pas vu lui-même tout ce qu'il laisse croire qu'il a vu, et ils l'ont accusé d'avoir reproduit comme sien ce que d'autres avaient publié avant lui. Sir James Frazer a voulu se rendre compte aussi exactement que possible de la valeur de cette accusation. Il a procédé à une enquête attentive et méthodique, en comparant notamment les fragments subsistants de Polémon le Périégète, le principal prédécesseur de Pausanias, avec les passages correspondants de celui-ci. Et cette enquête, dont il met toutes les pièces sous les yeux du lecteur, aboutit à la mise hors de cause de l'accusé. Sa bonne foi ne peut, aux yeux d'un juge impartial, être mise en doute sérieusement. C'est par cette déclaration que se termine la première partie de ce volume. Il n'est pas besoin d'en faire ressortir l'importance.

La seconde partie est d'un caractère tout différent. Si la première, dans certaines pages au moins, s'adresse plutôt aux esprits qui s'intéressent aux problèmes de la critique historique, la seconde en son entier charmera tous les lecteurs indistinctement. Elle leur suggérera, par l'agrément des descriptions, le souvenir de l'Itinéraire de Chateaubriand, tout en leur inspirant plus de confiance. Car l'imagination chez Sir James Frazer s'unit toujours au souci d'une scrupuleuse exactitude.

C'est le journal de route d'un voyageur qui a ressenti autant que personne l'enchantement de la Grèce et qui a su le faire passer dans des pages dont quelques-unes

sont vraiment délicieuses. On y parcourt en sa compagnie l'Attique, l'isthme, la plus grande partie du Péloponnèse, et l'on y voit se projeter successivement, comme sur un écran lumineux, les sites les plus pittoresques de cet admirable pays, où tant de grands souvenirs se mêlent à tant de beautés naturelles. Pausanias n'y est pas oublié; car, chaque fois que l'occasion s'en présente, le voyageur ne manque pas de vérifier sur les lieux ses témoignages. Mais aux relations trop sèches du périégète se substituent, dans ce journal, des descriptions à la fois précises et riches d'impressions. La variété en est pleine d'attrait et de surprises. Tantôt, ce sont des notations serrées, qui nous font voir le Pentélique et ses marbres précieux, Eleuthères et la forteresse de Phylé, les ports d'Athènes avec leurs chantiers maritimes et leurs docks, la voie sacrée d'Eleusis et ses stations religieuses, le sanctuaire des initiations, l'isthme avec sa muraille défensive et le passage destiné au transbordement des vaisseaux, et combien d'autres choses qu'un lecteur de Thucydide ou de Xénophon a sans cesse besoin de se représenter! Ailleurs, c'est le charme des aspects naturels, la poésie du sol et celle de la lumière, la perspective des montagnes et de la mer, qui sont développés devant nous avec la plus délicate finesse de sensations et d'observation. Des descriptions telles que celles de l'Hymette, de la route Scironienne suspendue le long de l'isthme au-dessus de l'abîme, celles de l'Acrocorinthe, des bains d'Aphrodite, des sources de l'Erasimos et des marais de Lerne, le panorama de la région laconienne vue des hauteurs de Mistra, sont autant de tableaux ravissants dont on garde longtemps le souve-

nir. Mais ce serait déflorer à l'avance le plaisir du lecteur que d'essayer d'analyser ces passages dont la grâce se fera sentir à lui si vivement. Ceux qui ont vu la Grèce retrouveront dans ce volume, avec un plaisir extrême, leurs propres impressions comme rafraîchies et affinées par celles de l'auteur ; et ceux qui ne la connaissent que par des lectures croiront l'avoir vue, lorsqu'ils se seront rempli l'imagination des peintures qu'il trace.

Je voudrais que ce livre devint familier surtout aux professeurs, historiens ou littérateurs, qui ont à parler de la Grèce devant leurs élèves. A propos de tel passage d'un auteur ancien où se trouve mentionné tel ou tel lieu, quel profit ne trouveront-ils pas à consulter la page où ce lieu est décrit, à la lire à haute voix ! Ce serait pour les jeunes esprits, non seulement un vif plaisir, mais une occasion excellente de sentir tout à coup ce contact de la réalité qui manque trop souvent à l'enseignement. Un exposé de la religion grecque ne doit pas être une énumération de dieux et de cérémonies. Elle ne peut être vraiment comprise que si l'on réussit à rendre sensible aux imaginations le milieu naturel où elle s'est développée, cette influence secrète du ciel, des lieux, de la nature environnante qui agit si puissamment sur les âmes humaines. Et ce qui est vrai de la religion ne l'est pas moins des habitudes de la vie, des productions de l'art et de la pensée, de tout ce qui constitue l'histoire d'un peuple. Voilà pourquoi les livres les plus évocateurs sont aussi les plus utiles. Celui de Sir James Frazer me paraît être un de ceux-là.

MAURICE CROISSET.

Paris, 1^{er} juin 1922.

AVERTISSEMENT

Le présent volume est une traduction, sous un titre modifié, du Pausanias and other Greek Sketches, publié en 1900 par l'éditeur Mac Millan (Londres), à l'exception de l'article sur Périclès, rédigé par M. Frazer pour l'Encyclopaedia Britannica, et qui avait été réimprimé par lui en fin de volume.

La version française se trouve donc exclusivement composée de l'Introduction rédigée par l'auteur pour son édition critique de Pausanias (six volumes, 1898), et reproduite ici sous le titre : La Vie et l'œuvre de Pausanias, ainsi que des passages et descriptions choisis parmi les pages du commentaire.

Seules les quelques notes (signées J. G. F.) sont de M. Frazer. La plupart des autres sont du traducteur, qui en porte la responsabilité.

D'importants travaux ont été accomplis, et de multiples fouilles pratiquées en Grèce depuis un quart de siècle. Il a donc paru opportun de rectifier discrètement certaines assertions qui avaient cessé d'être exactes depuis la parution de l'ouvrage original. Pour cette mise au point, le traducteur a été heureux d'utiliser, avec la gracieuse autorisation de M. Marcel Monmarché, directeur de la

Collection, l'admirable Guide de M. P. Fougères (1), vademecum indispensable de l'archéologue et du voyageur moderne dans les régions décrites par Pausanias et revues par M. Frazer.

Les notes empruntées à cet ouvrage sont suivies de l'indication : Guide Fougères.

(1) *Grèce, Guide Bleu*, par P. Fougères. 1 vol., Librairie Hachette. Ed. 1911. — Une édition nouvelle, revue et complétée, est actuellement en préparation.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE PAUSANIAS

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE PAUSANIAS

Il faut se féliciter comme d'une rare bonne fortune de voir subsister tout entière, dans le naufrage de la littérature classique, la *Description de la Grèce* de Pausanias. Cet ouvrage nous présente une relation sincère et sans fard, due à un témoin oculaire, de l'état de la Grèce au deuxième siècle de l'ère chrétienne. Nulle description, à la fois aussi minutieuse et aussi véridique, d'aucune autre partie du monde ancien, ne nous est parvenue; et s'il nous avait fallu désigner un pays et une époque dont nous eussions souhaité que le souvenir demeurât, notre choix se fût fixé de préférence sur la Grèce au siècle des Antonins. Nul peuple plus que les Grecs n'a exercé une influence aussi profonde et aussi durable sur le cours de la civilisation moderne; jamais, d'autre part, les monuments de leur histoire, agitée mais glorieuse, n'ont été aussi soigneusement étudiés qu'au deuxième siècle

de notre ère. A la vérité, l'âge d'or de cette nation était depuis longtemps révolu; mais au beau soleil de la paix et de la faveur impériale, la littérature et l'art grecs connurent une nouvelle floraison. De nouveaux temples surgirent; on sculpta de nouvelles statues; les divertissements et le luxe trouvèrent pour s'étaler des théâtres, des bains, des aqueducs nouveaux. Parmi les écrivains dont le monde ne laissera pas volontiers périr les œuvres, il suffit de mentionner les noms de Plutarque et de Lucien.

C'est durant cet automne si doux — dirons-nous cet été de la Saint-Martin? — de la civilisation antique, alors que l'on engrangeait les dernières glanures du génie grec, que Pausanias, contemporain d'Hadrien, des Antonins et de Lucien, rédigea son itinéraire de la Grèce. Il arrivait encore à temps, mais tout juste. Il fut à même de décrire les superbes monuments dont Hadrien avait orné la Grèce, et les édifices à peine moins magnifiques qu'un autre protecteur des arts, Hérode Atticus, était en train d'élever dans certains centres de la vie et de la religion grecques. Pourtant, derrière toute cette splendeur, le déclin avait commencé. Environ un siècle plus tôt, l'empereur Néron, dans le discours par lequel, à Corinthe, il annonçait l'affranchissement de la Grèce, avait déploré de n'avoir pu dispenser cette faveur en des jours meilleurs, alors que plus de citoyens en auraient profité. Quelques années après cette déclaration, Plutarque constatait que le monde en général, et la Grèce en particulier, étaient dépeuplés par des guerres et des querelles

intestines. Le pays tout entier, disait-il, parvenait à peine à lever trois mille fantassins, chiffre que jadis la seule ville de Mégare avait su opposer aux Perses à Platées. Le jour, un berger solitaire et paissant son troupeau était l'unique humain qu'on rencontrât sur l'emplacement de ce qui avait été l'un des oracles les plus célèbres de Béotie. Dion Chrysostome rapporte que, de son temps, la majeure partie de la cité de Thèbes était déserte; une seule et unique statue se dressait encore parmi les ruines de l'ancien agora. Le même écrivain nous a tracé l'esquisse d'une ville de province en Eubée : la plupart des terrains situés *intra muros* étaient convertis en pâturages ou en cultures; le gymnase était devenu un champ fertile au milieu duquel émergeaient çà et là, hors des blés ondoyants, les statues d'Hercule et des autres héros; des moutons rumaient avec nonchalance autour des édifices publics sur la grand'place envahie par les herbes. Dans l'un de ses *Dialogues des Morts*, Lucien représente l'âme d'un riche qui se reproche amèrement sa témérité pour avoir osé franchir le Cithéron, accompagné de deux serviteurs seulement. Il avait été assailli et massacré par des bandits au point où les ruines grisâtres d'Eleuthères dominent encore aujourd'hui le défilé. A l'époque de Lucien, cette région, dévastée (nous dit-il) par les guerres, semble avoir été plus solitaire et plus déserte encore qu'elle ne l'est de nos jours. De cet état de choses, Pausanias lui-même est le meilleur témoin. En maints endroits, il cite des villes en décadence ou en ruines, des villages

abandonnés, des temples sans toit, des sanctuaires veufs d'images et des piédestaux sans statues, vestiges abolis de lieux jadis célèbres et qui jouèrent un rôle dans l'histoire. Là où se dressait telle cité fameuse, il ne trouva plus que des vignes. Dans un temple désert, il vit un lierre robuste agrippé aux murs croulants et qui en disjoignait les pierres. Ailleurs, rien ne marquait plus l'emplacement consacré, sinon de hautes colonnes qui se détachaient sur l'azur. Au reste, les forces de destruction brutales ne manquaient pas pour accélérer les lents ravages causés par le temps, l'abandon, l'asservissement politique, toutes ces influences subtiles et indéfinissables qui minent la vigueur d'une nation. Du vivant de Pausanias, une horde de barbares venus du nord, sinistres précurseurs de tant d'autres, mirent à feu et à sang le cœur même de la Grèce; et le monde romain devint la proie d'une peste terrible qui décima la population, tarit ses énergies et précipita le déclin des arts.

Le peu que l'on connaît de la vie de Pausanias provient entièrement de ses œuvres. L'antiquité mentionne à peine l'écrivain et reste muette sur l'homme.

DATE DE NAISSANCE DE PAUSANIAS

Sa date, heureusement, est certaine. Au début de sa description d'Elis, il nous informe que deux cent dix-sept ans se sont écoulés depuis la restauration de Corinthe. Cette ville ayant été réédifiée en 44 avant

J.-C., on en conclut que Pausanias écrivait son cinquième livre en 174 de notre ère, durant le règne de Marc-Aurèle. Toutes les autres indications chronologiques concordent avec cette date. C'est ainsi qu'il parle de statues érigées en 125, comme de spécimens de l'art de son temps. Ailleurs, il laisse entendre qu'il était contemporain d'Hadrien, et dit n'avoir jamais connu Antinoüs, son favori. Or Hadrien mourut en 138, et la fin mystérieuse d'Antinoüs paraît dater de 130. Il est naturel d'inférer que, bien qu'il n'ait jamais vu Antinoüs, Pausanias eût été d'âge à le voir; d'où cette conclusion que notre auteur naquit assez longtemps avant 130, date de la mort d'Antinoüs. Le dernier événement historique dont il fasse mention est l'incursion des Costobocs, qui dut avoir lieu entre 166 et 180, peut-être en 176 de notre ère.

DATE DES DIVERS LIVRES

Ces détails et quelques autres autorisent certaines conclusions relatives aux dates des divers livres qui composent *l'Itinéraire*. Dans le septième, Pausanias dit que sa description d'Athènes était achevée au moment où Hérode Atticus construisit l'Odéon, en souvenir de sa femme Regilla. Or, celle-ci mourut en 160 ou 161, et la salle dut être érigée peu après. Il est donc loisible de supposer que Pausanias termina son premier livre vers 160 ou 161 au plus tard. Il y a tout lieu de croire que les premier et second livres avaient été composés longtemps auparavant. Dans le

second, en effet, Pausanias énumère une série de constructions élevées de son temps par le sénateur romain Antoninus dans le sanctuaire d'Esculape, à Epidaure. Si, comme il paraît vraisemblable, ce sénateur n'est autre que le personnage qui régna plus tard sous le nom d'Antonin le Pieux, on peut en déduire que le deuxième livre fut publié sous le règne d'Hadrien, c'est-à-dire au plus tard en 138, date à laquelle Antonin lui succéda sur le trône. Le fait qu'aucun des successeurs d'Hadrien ne se trouve mentionné dans le premier ni dans le second livre, ni dans aucun livre antérieur au huitième, vient à l'appui de notre remarque. Mais ce détail n'a qu'une faible importance, car Hadrien est le dernier empereur dont il soit question dans le cinquième livre, bien que ce livre ait été rédigé, comme on l'a vu, sous le règne de Marc-Aurèle, trente-six ans après la mort d'Hadrien.

Une date beaucoup plus tardive a été assignée au second livre par W. Gurlitt dans son estimable monographie (1). Il fait observer que, au moment où Pausanias écrivait, le sanctuaire d'Esculape à Smyrne existait déjà. Or, si la chronologie de la vie du rhéteur Aristide par Masson (2) est exacte, ce sanctuaire était encore inachevé en 165. Gurlitt en conclut que le second livre de Pausanias fut écrit après 165. Le premier livre même, selon lui, ne serait pas antérieur à 143. Et voici la raison qu'il en donne : lors de sa

(1) W. Gurlitt, *Ueber Pausanias*, pp. 1, 59.

(2) Masson, *De Aristidis Vita collectanea historica* (dans *Aristides*, éd. Dindorf, vol. III, p. 91).

rédaction, le stade d'Athènes avait déjà été réédifié en marbre blanc par Hérode Atticus, et cette reconstruction, selon C. Wachsmuth (1), n'a pu être entreprise qu'en 143, ou très peu de temps auparavant. En ce qui concerne les autres livres, les témoignages, si maigres qu'ils soient, sont moins contradictoires. Le cinquième, on l'a vu, fut composé en 174. Le huitième, mentionnant la victoire de Marc-Antoine sur les Germains, dut être rédigé postérieurement à 166, année où éclata la guerre; il peut l'avoir été en (ou après) 176, date où l'empereur célébra le triomphe de son succès. Dans le dixième, figure l'allusion à l'incursion des Costobocs; il s'ensuit que ce livre fut écrit entre 166 et 180. De plus, les renvois que fait Pausanias aux diverses parties de son ouvrage prouvent que les livres furent écrits dans l'ordre où ils se présentent. Ainsi, les livres de six à dix n'ont pu être rédigés avant 174, et l'ont peut-être été beaucoup plus tard, notre auteur étant occupé cette année-là à la rédaction du livre cinq. La composition de l'ouvrage s'est donc étendue sur une période d'au moins quatorze ans, sinon davantage.

Pausanias y a consacré de très longues années; c'est ce qui ressort d'un passage où il explique la modification survenue dans ses opinions religieuses. Lorsqu'il entreprit son ouvrage, nous dit-il, il regardait certains mythes grecs comme de pures inepties; mais

(1) C. Wachsmuth, *Mittheilungen des archäologischen Instituts in Athen*, tome IX (1884), p. 95.

au moment où il aborde sa description de l'Arcadie, il a changé d'avis et fini par trouver que ces mythes recèlent un fonds de sagesse profonde sous leur enveloppe extravagante. Un changement d'attitude aussi complet à l'égard des traditions religieuses de son pays dut être une affaire d'années, plutôt que de semaines ou de mois.

Il semble démontré que le premier livre a été, non seulement composé, mais encore publié avant les autres. Parmi les diverses preuves, la plus forte est cette assertion de l'auteur (au septième livre) que, lorsqu'il rédigeait sa description d'Athènes, l'Odéon d'Hérode Atticus n'était pas encore construit. Ceci implique qu'au moment où il écrivait ce livre, le premier était déjà publié; sans quoi il aurait aisément pu intercaler quelques lignes sur cet édifice, à l'endroit voulu de son manuscrit. De même, au huitième livre, Pausanias répudie en termes formels une opinion émise par lui dans le premier; ce qu'il aurait fort bien pu faire sur le manuscrit s'il en avait eu le moyen. Ailleurs, il corrige ou rectifie tacitement des assertions et des descriptions contenues dans le premier livre. De plus, le récit de l'invasion gauloise, donné au livre I, est rejeté dans l'ombre par la relation beaucoup plus détaillée du livre X. L'auteur n'eût vraisemblablement pas laissé subsister ce premier récit, s'il avait été en son pouvoir de le supprimer.

Plus intéressants sont les passages où l'on croit découvrir des allusions à des critiques formulées à l'égard de son premier livre. Dans le troisième livre,

par exemple, Pausanias reproduit, en y insistant, le plan de travail qu'il s'était tracé dans le premier ; il ajoute que ce plan a été adopté par lui après mûre réflexion et qu'il ne s'en écartera point. Ces paroles sont comme un défi lancé aux censeurs qui avaient trouvé à redire à l'économie du livre premier. Ailleurs, Pausanias paraît se rendre compte que certains reproches ne sont pas absolument immérités. Parlant des descendants d'Aristomène, il éprouve la tentation d'amorcer l'histoire de la famille des Diagorides ; mais il se ressaisit, d'un vigoureux effort, et s'excuse de passer sous silence cet intéressant sujet « qui risquerait de paraître une digression impertinente ». Il est évident ici que les traits de la critique ont porté. Les fastidieuses dissertations dont il avait voulu assaisonner le saumâtre brouet qu'est la topographie d'Athènes font désormais au malheureux auteur lui-même l'impression d'« impertinentes digressions ». Parfois il cède à sa vieille habitude ; la vue d'un camp en ruines dans un vallon isolé d'Arcadie l'induit à pérorer sur la vengeance divine qui frappa le cruel roi Philippe et sa postérité ; mais soudain, recouvrant la notion des choses, l'auteur se rejette brusquement dans son sujet, avec cette timide remarque : « Ce n'est là qu'une simple digression... »

L'appréhension qu'éprouve Pausanias des critiques, s'exprime en termes clairs. Il avait entrepris, nous dit-il, des recherches minutieuses relatives aux dates si contestées d'Homère et d'Hésiode. Pourtant, il se garda bien d'en divulguer les résultats. Mais, s'il con-

naissait la tendance à épiloguer de ses doctes contemporains, il ne pouvait guère prévoir les manies des savants destinés à le juger dix-sept cents ans plus tard ! Il eût été tenté, en ce cas, de supprimer entièrement sa *Description de la Grèce*, et nous aurions eu à déplorer la perte d'un des documents les plus intéressants et les plus précieux que nous ait légués l'antiquité.

LIEU DE NAISSANCE DE PAUSANIAS

Le lieu de naissance de Pausanias est moins certain que sa date ; toutefois on a de bonnes raisons de le croire Lydien. En effet, après avoir dit que, dans son pays, des vestiges subsistaient encore du palais de Pélops et de Tantale, il signale quelques monuments et détails naturels associés aux noms de ces princes, et situés sur le mont Sipyle ou à proximité. C'est déclarer presque explicitement que les environs du Sipyle, en Lydie, étaient son pays natal. La même conclusion ressort, moins nettement peut-être, de la connaissance détaillée qu'il étale de cette région, et de la sympathie évidente avec laquelle il insiste à mainte reprise sur ses paysages et ses légendes. Il a vu les aigles blancs tournoyer au-dessus du lac de Tantale, au cœur des montagnes ; il a contemplé le magnifique tombeau de ce héros sur le mont Sipyle, la cité en ruines au fond des eaux limpides, le trône des Pélops sculpté dans le rocher au sommet du pic vertigineux dominant le ravin, et la roche suintante dans laquelle l'imagination populaire reconnaissait la dolente Niobé pleurant ses

enfants morts. Il décrit les nuées de sauterelles qu'il a vues par trois fois s'éloigner du Sipyle ; la danse éperdue des paysans, et le sanctuaire de Déméter Plastène dont la grossière image taillée à même le roc se voit encore dans sa niche au pied de la montagne. D'après tous ces détails, il est légitime de supposer que Pausanias naquit et fut élevé non loin des lieux qu'il semble avoir si bien connus et si profondément aimés. Peut-être en explora-t-il les moindres recoins durant son enfance, et s'est-il nourri des romanesques légendes que lui contaient bûcherons et chasseurs ? Est-ce à dire, comme certains le conjecturent, qu'il soit né à Magnésie, au pied du versant nord du Sipyle ? On ne saurait l'affirmer, bien que la proximité de cette ville milite en faveur de l'hypothèse. Il est moins vraisemblable que sa ville natale soit la cité plus lointaine de Pergame ; néanmoins des passages assez nombreux prouvent que Pausanias visita cette localité et y porta un vif intérêt. Natif de Lydie, il était naturel qu'il connût familièrement la côte occidentale de l'Asie Mineure. En fait, il n'existe aucune région, hormis la Grèce, dont il parle aussi souvent. Il saisit la première occasion pour nous raconter la colonisation de l'Ionie, et s'attarde avec un patriotique orgueil à décrire le climat radieux, les temples incomparables, et les merveilles naturelles de cette délicieuse contrée.

AUTRES ÉCRIVAINS DE MÊME NOM

Quelques érudits ont identifié notre auteur avec un

sophiste du même nom, né à Césarée en Cappadoce, disciple de Hérode Atticus, et mort à Rome, laissant un grand nombre de déclamations composées dans un style qui témoigne d'une certaine vigueur et de quelque connaissance des modèles classiques. Mais, outre cette certitude que notre auteur était lydien, il existe de fortes raisons de ne pas l'identifier avec son homonyme de Cappadoce. Ni Suidas ni Philostrate (à qui nous devons une courte biographie du Pausanias capadocien) ne citent la *Description de la Grèce* au nombre de ses ouvrages. D'autre part, notre Pausanias, bien qu'il mentionne fréquemment Hérode Atticus, n'en parle jamais comme de son maître, et ne fait allusion à aucune relation personnelle avec lui. Enfin, il convient sans doute de distinguer l'auteur de la *Description de la Grèce* d'un écrivain du même nom qui composa sur la Syrie un ouvrage auquel Étienne de Byzance renvoie constamment. Il est certain que notre Pausanias connaissait la Syrie et y avait voyagé ; mais cette raison ne suffit pas pour lui attribuer la paternité d'un ouvrage auquel il ne fait aucune allusion dans ses autres écrits. Le nom de Pausanias était bien trop répandu pour justifier l'identification de tous les auteurs qui l'ont porté, même quand il y aurait lieu de les croire contemporains.

VOYAGES DE PAUSANIAS

Que Pausanias a beaucoup voyagé hors de Grèce et d'Ionie, cela ressort clairement des multiples allu-

sions dont il parsème son œuvre, à des lieux et des objets de curiosité situés en pays étranger. De certains, il dit expressément les avoir vus ; pour d'autres, on peut inférer qu'il les vit, étant donné la précision avec laquelle il en parle. En Syrie, il a vu le Jourdain traverser le lac de Tibériade et se jeter dans la Mer Morte ; il a contemplé, près de Jaffa, la mare rouge dans laquelle, disait-on, Persée lava son glaive ensanglanté après avoir égorgé le monstre. A Jérusalem, il décrit un tombeau dont la porte, grâce à un ingénieux mécanisme, s'ouvrait automatiquement à heure fixe, une fois l'an ; il parle fréquemment d'Antioche, que, pour sa grandeur et ses richesses, il place au même rang qu'Alexandrie. En Égypte il a vu les Pyramides, admiré la statue colossale de Memnon à Thèbes, et entendu le son musical, pareil à celui d'une corde de luth qui se brise, que cette statue émettait au lever du soleil. Le colosse est toujours debout et de multiples inscriptions grecques et latines, tracées par d'anciens voyageurs sur son piédestal gigantesque, confirment le témoignage de Pausanias relatif à ce bruit mystérieux. Quittant l'Égypte, notre auteur semble s'être dirigé, par le désert, vers l'oasis d'Ammon ; il nous informe, en effet, que l'hymne envoyé par Pindare s'y lisait encore, gravé sur une dalle triangulaire à côté de l'autel. Plus près de son pays, il admira les imposantes fortifications de Rhodes et de Byzance. Bien qu'il n'ait point décrit la Grèce septentrionale, il a visité la Thessalie et vu sa rivière bleue et fumante bouillonner au pied des monts sauvages, couronnés de

forêts qui, tels un rempart, enserrent le défilé des Thermopyles. Il semble qu'il ait visité la Macédoine et peut-être l'Épire ; du moins parle-t-il fréquemment de Dodone et de son oracle, et il mentionne les cours d'eau indolents qui sinuent à travers la mélancolique plaine de Thesprotie et donnèrent leur nom aux fleuves infernaux. Il a été en Italie et vu les cités de Campanie et les merveilles de Rome. Le grand forum de Trajan au toit de bronze, le Circus Maximus (qui était probablement alors le monument le plus magnifique de l'univers), les animaux étranges amenés là de contrées lointaines, paraissent avoir fait sur son esprit la plus vive impression. Dans les Jardins Impériaux, il mania avec curiosité une défense que le gardien lui assura provenir du sanglier de Calydon. Et il put admirer, avec moins de plaisir sans doute, la grande statue en ivoire d'Athéna Aléa qu'Auguste avait ravie au temple de la déesse, à Tégée. Aux environs de Rome, la source bouillonnante et laiteuse d'Albula (ou de Solfatare, comme on la nomme aujourd'hui), sur la route de Tibur, retint son attention ; et sur la rive sylvestre du lac d'Aricie, il dut voir le prêtre terrible, l'épée au poing, monter sa garde farouche devant le Rameau d'Or. La description absurde qu'il donne du détroit de Messine, si beau et tant décrié, suffirait à prouver qu'il ne le franchit point. Il est vraisemblable que, comme la plupart des voyageurs venant d'Orient, il aborda l'Italie en débarquant à Brindisi. Il a laissé une description assez complète de la Sardaigne, qu'il ne prétend pas avoir

visitée. Quant à la Sicile, si l'on en peut juger d'après une énorme bévue qu'il commet à son sujet, il ne semble pas y être jamais allé.

BUT ET MÉTHODE DE L'OUVRAGE

48530
Nulle part, le but que s'est assigné Pausanias en rédigeant sa *Description* n'est clairement exposé par lui. Son livre n'a ni queue ni tête, ni préface ni conclusion. Au début, l'auteur plonge dans une description de l'Attique sans un seul mot d'introduction ; et il interrompt sa description finale de la Locride Ozole avec une égale brusquerie. Il y a lieu de croire l'ouvrage inachevé, Pausanias paraissant avoir eu le projet, qui ne fut pas réalisé, de décrire la Locride Opontienne. Toutefois, certaines assertions, comme aussi le plan général et l'économie de son ouvrage, permettent de se faire une idée suffisamment exacte des intentions de l'auteur. Ainsi, décrivant l'Acropole d'Athènes, il introduit cette remarque inattendue : « Mais il faut aller de l'avant, car j'ai à décrire toute la Grèce », comme si l'idée du vaste domaine qui restait à parcourir le harcelait (ce qui était fort naturel) et le pressait de poursuivre son chemin. De même, après avoir achevé sa description d'Athènes et de l'Attique, il ajoute : « Telles sont, à mon avis, les traditions et les curiosités les plus fameuses d'Athènes ; parmi la masse des matériaux, je me suis efforcé dès le début de choisir ceux qui méritaient vraiment d'être notés. » Plus loin, avant d'entamer la description de Sparte, il

définit son but avec plus de netteté et de précision : « Pour éviter tout malentendu, j'ai dit dans mon *Attique* que je n'avais pas tout décrit, mais uniquement un choix des objets les plus mémorables. Je répéterai ce principe avant d'entreprendre la description de Sparte. Dès le début, je me suis proposé de distinguer les traditions vénérables de la masse des récits insignifiants répandus chez tous les peuples. Mon plan a été adopté après mûre délibération ; je ne m'en écarterai pas. » De même encore, après avoir brièvement retracé l'histoire de Phlious, il écrit : « J'ajouterai ici un compte-rendu des curiosités les plus dignes d'attention. » Et il termine comme suit sa description de Delphes : « Tels sont les objets remarquables qui subsistaient à Delphes de mon temps. » En rédigeant sa notice relative aux statues d'Olympie, il a soin d'expliquer qu'il n'entend pas fournir un catalogue complet, mais simplement signaler celles qui offrent un intérêt spécial par leur valeur artistique ou par le renom des personnages dont elles reproduisent les traits.

Ce passage et quelques autres du même genre montrent clairement que Pausanias avait eu le projet de décrire les objets et de rapporter les traditions les plus célèbres qui existaient encore dans la Grèce de son temps. C'était là une vaste entreprise. Il ne faut point s'étonner, dès lors, s'il s'est senti accablé, au début, par l'énormité de la tâche et si, en conséquence, dans le livre premier, où il traite de l'Attique, son choix de curiosités est plus restreint et ses descriptions

plus maigres que dans les livres suivants. Non seulement il est effaré par le nombre des choses à dire, mais il n'a pas définitivement arrêté la façon dont il les dira. Il tâtonne en quête de sa méthode. A mesure que l'ouvrage progresse, Pausanias se sent mieux à l'aise ; l'ordonnance devient plus systématique, le champ de l'intérêt s'élargit, les descriptions sont plus fouillées, la touche de l'auteur se fait plus sûre. Déjà le second livre témoigne à tous égards d'un progrès considérable. Notons deux améliorations sensibles : tout d'abord, Pausanias adopte désormais et de façon définitive l'ordre topographique pour son exposé ; de plus, il fait précéder toute description de ville importante d'une brève notice historique. Or, dans le premier livre, toute introduction de ce genre fait absolument défaut, et bien qu'Athènes elle-même soit décrite selon l'ordre topographique, le reste de l'Attique ne l'est point. C'est seulement dans sa description de la Voie Sacrée reliant Athènes à Éleusis, que Pausanias adopte une bonne fois l'ordre topographique comme le meilleur guide à suivre et à proposer dans le dédale où il s'engage. Dans tout le reste de son ouvrage, le principe général suivant lequel il dispose son sujet est le suivant : Après avoir retracé sommairement l'histoire de la région qu'il se prépare à décrire, il se dirige de la frontière vers la capitale par le chemin le plus court, notant tous les détails intéressants qui le retiennent au passage. Parvenu à cette ville, il va droit au centre, généralement à l'agora dont il décrit les principaux édifices et monuments ;

puis il suit, l'une après l'autre, les rues qui rayonnent dans toutes les directions, signalant les objets les plus remarquables qui ornent chacune d'elles. Ayant achevé ce tableau, il décrit le pays environnant selon le même principe. Il suit les routes principales qui relient la capitale aux divers points du territoire, notant avec méthode les curiosités naturelles, villes, villages et monuments les plus considérables rencontrés en chemin. Ayant suivi une route jusqu'à la frontière, il revient sur ses pas et se met à en parcourir une autre qu'il décrit de la même façon, jusqu'à ce qu'il ait épuisé successivement toutes les grandes voies de communications qui partent de la cité. Arrivé au bout de la dernière, il ne fait plus demi-tour, mais franchit la frontière et passe dans la province voisine qu'il commence à décrire de la même manière.

NATURE DE L'OUVRAGE : C'EST UN GUIDE

Telle est, en gros, la méthode employée pour les villes et les territoires de Corinthe, d'Argos, de Sparte, de Mantinée, de Mégalopolis, de Tégée et de Thèbes. Il serait difficile d'en imaginer une meilleure et plus claire, pour l'ordonnance de matériaux aussi complexes et aussi variés. Elle présente au moins un avantage évident : les routes ne s'entrecroisent pas, et une source abondante de confusion se trouve ainsi évitée. On se rendra compte toutefois que cette méthode n'a guère pu être pratiquée par Pausanias, ni être

celle qu'il s'attend à voir adopter par ses lecteurs. Le plus patient, le plus systématique des topographes se soumettrait difficilement à l'obligation fastidieuse et monotone de parcourir deux fois chaque route, d'abord dans un sens, puis dans l'autre. Il est manifeste que cet ordre a été adopté uniquement pour la clarté et parce qu'aucune autre méthode ne permettait à l'auteur de donner une idée aussi précise de la position relative des lieux et des objets. Mais pourquoi prendre pareil soin pour présenter chaque détail dans sa position exacte? La seule réponse plausible est que Pausanias voulait aider les gens à trouver leur chemin d'un point à un autre; en d'autres termes, il entendait faire de son Itinéraire un *guide du voyageur*. Si son but avait été uniquement d'amuser et d'intéresser un lecteur sédentaire, il n'aurait guère pu trouver pire méthode, car les personnes qui prennent plaisir à des données topographiques, et se divertissent à lire que « tel lieu est à tant de toises de tel autre, et ce troisième à tant de stades plus loin », doivent être assez peu nombreuses et de disposition particulièrement folâtre! Le lecteur ordinaire sera plutôt enclin à bâiller et à refermer le volume. On peut donc considérer l'ouvrage de Pausanias comme l'équivalent ancien de nos modernes Joannes et des Baedekers. Le besoin d'un tel guide devait être sensible aux nombreux voyageurs à qui des cicérones volubiles mais ignares étaient parfois incapables de fournir les renseignements souhaités. Néanmoins, animé d'une innocente ambition littéraire, Pausanias a fort bien pu

estimer que son ouvrage ne serait pas totalement dépourvu d'intérêt pour d'autres que des voyageurs. Les digressions sur des sujets historiques, sur les curiosités naturelles, sur les animaux singuliers, qui interrompent si fréquemment le cours de la description, sont comme autant d'appâts destinés à distraire le lecteur pendant son fastidieux voyage. Et en fait, l'auteur exprime nettement quelque part son désir de ne pas ennuyer.

ATTITUDE INTELLECTUELLE DE PAUSANIAS

A examiner la substance de l'ouvrage, on remarque très vite que la curiosité de Pausanias s'exerce surtout à propos d'archéologie et de religion. Bien qu'il fasse profession de décrire toute la Grèce, ou plus précisément toutes les choses grecques, ce qu'il décrit en réalité, ce n'est guère que les antiquités du pays, les rites et traditions religieuses de ses habitants. Il ne s'intéresse ni aux beautés naturelles du sol, ni aux mœurs familières de ses contemporains. Pour le peu qu'il en dit, la Grèce aurait tout aussi bien pu être un désert de villes mortes, ou peuplées seulement à rares intervalles d'une foule bigarrée, surgie par enchantement, déroulant par les rues ses théories joyeuses, accompagnées de torches ardentes et d'encensoirs balancés, teignant le dallage des temples du sang des sacrifices, emplissant l'air de la fumée et de l'odeur des chairs brûlées ; puis disparaissant aussi mystérieusement qu'elles étaient apparues, laissant les rues et les

temples abandonnés se renvoyer l'écho des pas de quelque voyageur solitaire qui étudie avec une muette admiration les monuments d'une race abolie... Cependant, à mesure que l'ouvrage progresse, Pausanias paraît s'être vaguement rendu compte, par endroits, que des êtres humains continuaient de vivre et de peiner autour de lui. Les champs étaient labourés et les moissons récoltées, la vigne et l'olivier produisaient toujours leurs fruits, bien que Thésée et Agamemnon fussent depuis longtemps disparus ! A cette conscience qui s'éveille, ou, en termes plus exacts, à cette extension graduelle de l'intérêt, nous sommes redevables des quelques coups d'œil jetés par Pausanias (dans ses derniers livres) sur la vie journalière de ses contemporains. C'est ainsi qu'il nous laisse entrevoir les grands et robustes montagnards de Daulis ; les gracieuses et diligentes ouvrières de Patras, tissant de leurs doigts agiles le chanvre fin des prés natals, pour le transformer en coiffes et autres ornements féminins ; les pêcheurs de Bulis prenant le large pour chercher la pourpre dans le golfe de Corinthe ; les potiers d'Aulis actionnant leur tour dans le petit port d'où Agamemnon cingla vers Troie ; et les apothicaires de Chéronée distillant un onguent parfumé, composé de roses et de lys, d'iris et d'asphodèles cueillis dans les jardins silencieux, sur les champs de bataille où Thèbes et Athènes, côte à côte, avaient réalisé un ultime effort pour maintenir leur indépendance.

SCÈNES DE LA VIE RELIGIEUSE

A ces esquisses, si rares et si espacées, opposons la galerie de tableaux que Pausanias a tracés de la vie religieuse de ses contemporains. Voici des malades assoupis et rêvant sur les dépouilles encore fumantes des béliers égorgés, ou laissant choir, dans une source sacrée, des pièces d'or et d'argent en reconnaissance d'une guérison obtenue ; voici des lépreux invocant des nymphes dans leur grotte ; ils remontent la rivière à la nage et laissent, comme Naaman, leur impureté dans les eaux derrière eux ; voici des anachorètes trébuchant au long d'étroits sentiers sous le faix des souches qu'ils transportent ; voici des processions de prêtres et de magistrats, des adolescents en robes candides, le front ceint de guirlandes d'hya-cinthes, des enfants couronnés d'épis et de lierre, des hommes brandissant des torches enflammées et chantant leurs hymnes natalis ; voici des femmes pleurant Achille, tandis que le soleil décline à l'horizon ; voici les Mèdes au bonnet conique psalmodiant leur étrange litanie dans un idiome inconnu ; voici, au milieu de l'agora, des laboureurs piquant une feuille d'or sur une chèvre de bronze, afin de protéger leurs vignes de la nielle, ou courant tout autour des vignobles en agitant les restes ensanglantés d'un coq blanc, tandis que la sombre nuée d'orage glisse lentement vers la baie, poussée par la tempête. Ici un prêtre fait la pluie en trempant un rameau de chêne dans une source de la montagne sainte ; ou bien, il marmonne

de nuit ses formules mystérieuses devant quatre fosses, afin d'apaiser la fureur des vents qui soufflent des quatre points de l'horizon. Là, on immole des animaux sur une tombe et l'on verse par un orifice leur sang encore chaud au mort qui le boira ; plus loin, on lance des gâteaux de farine et de miel dans la fissure par où s'écoulèrent les flots du Déluge. Ailleurs, on tente la fortune en jouant aux dés dans quelque caverne ; on lance dans une mare des galettes d'orge, qu'on regarde s'enfoncer ou surnager ; ou bien encore on laisse glisser un miroir dans l'eau d'une fontaine pour savoir si l'ami malade va recouvrer la santé ou mourir. Regardez les lampes de bronze qui brûlent le soir devant la statue de l'oracle, la fumée des encens qui monte en volutes du foyer, le consultant qui dépose une monnaie sur l'autel, chuchote sa question à la statue, puis se glisse hors du sanctuaire, les mains sur les oreilles, prêt à accepter comme une réponse divine les premières paroles qu'il entendra. Le ciel crépusculaire rougit au flamboiement du grand feu de joie allumé sur le Cithéron où, péniblement hissées jusqu'au sommet dans des chariots branlants et grinçants, des statues de chêne affublées en épouses, et flanquées chacune d'une manière de demoiselle d'honneur, se consomment dans les flammes. Toutes ces scènes et cent autres encore s'évoquent à nos yeux, quand on parcourt l'œuvre de Pausanias.

SUPERSTITIONS ET COUTUMES

Apparenté à ce goût du rituel religieux, se révèle

un penchant à relater les coutumes singulières, les observances et superstitions de toute espèce. Il nous apprend, par exemple, que les vierges de Trézène avaient coutume, avant leur mariage, de dédier une boucle de leurs cheveux au temple du farouche Hippolyte. De même, les jeunes Mégariennes déposaient leurs nattes coupées sur le tombeau de la vierge Iphinoé ; les éphèbes de Phigalie se tondaient les cheveux en l'honneur de la rivière qui coule dans la vallée profonde, au pied de la ville. Les prêtres adolescents d'Athéna Kranaa faisaient leurs ablutions dans des baquets selon la mode ancienne ; le prêtre et la prêtresse d'Artémis Hymnie devaient vivre célibataires, se laver et manger autrement que le commun des mortels, et ne jamais pénétrer dans une habitation privée. Voici quelques usages curieux observés par Pausanias en divers sanctuaires : Ni naissance ni décès ne devaient avoir lieu dans le bosquet sacré d'Esculape à Épidaure, et tous les sacrifices devaient être consommés dans les limites fixées ; nul ne devait enlever le moindre rameau brisé du bosquet d'Hyrnéto, près d'Épidaure, ni introduire de grenade dans l'enceinte de la déesse à Lycosura ; à Pergame, il était défendu de prononcer le nom d'Eurypyle dans le sanctuaire d'Esculape, et quiconque avait sacrifié à Télèphe ne pouvait pénétrer dans ce sanctuaire avant de s'être baigné ; à Olympie, tout homme ayant mangé de la victime offerte à Pélops se voyait interdire l'accès du temple de Zeus ; les femmes ne pouvaient monter au-delà du premier étage du maître-autel ; la pâte de cen-

dres dont on enduisait cet autel devait être pétrie avec l'eau de l'Alphée, à l'exclusion de toute autre; et les sacrifices à Zeus ne pouvaient être brûlés que sur du bois de peuplier blanc. De même, Pausanias se plaît à consigner (sans d'ailleurs y ajouter une foi absolue) les superstitions locales observées par lui au cours de ses voyages ou de ses lectures; telle cette croyance qu'à chaque sacrifice offert à Zeus sur le mont Lycée, un homme était métamorphosé en loup. Mais celui-ci pouvait recouvrer sa forme primitive s'il s'abstenait, neuf années durant, de manger de la chair humaine. On croyait encore que, dans l'enceinte du dieu sur cette même montagne, ni hommes ni animaux ne portaient d'ombre; que les truites de la rivière Aroanios chantaient comme des grives; que quiconque pêchait dans tel lac devenait lui-même poisson; que l'on ne pourrait jamais prendre Tégée parce que cette ville possédait une boucle des cheveux de Méduse; que Héra recouvrait tous les ans sa virginité, grâce à un bain dans une fontaine de Nauplie; que l'eau de telle source guérissait de la rage, tandis que telle autre rendait les juments enragées; que ni serpents ni loups ne pouvaient vivre en Sardaigne; que, le soleil étant dans tel signe du Zodiaque, un peu de terre prélevée sur le tombeau d'Amphion et de Zéthos (à Thèbes) et apportée à Tithorée (en Phocide) rendrait infertile la région de Thèbes et féconderait celle de Tithorée; si bien qu'à ladite époque les Thébains montaient bonne garde auprès du tombeau, de crainte que les gens de Tithorée ne viennent subtiliser une terre aussi pré-

cieuse ; qu'à Marathon, toutes les nuits, les guerriers morts surgissaient de leurs tombes et recommençaient à se battre, cependant que le voyageur attardé entendait, non sans un frisson, la clameur rauque des combattants, les charges de cavalerie, le cliquetis des armes entrechoquées.

RÉCITS, LÉGENDES ET CONTES POPULAIRES

Tout en enregistrant ainsi les traditions grecques, Pausanias a entremêlé sa description de nombreux récits. Ils sont de diverses espèces et provenaient sans doute de sources variées. Les uns, de caractère historique, sont empruntés (expressément ou non) à des ouvrages antérieurs ; d'autres sont des légendes, fondées peut-être sur quelque fait réel ; d'autres, des mythes purs et simples ; d'autres encore, des contes populaires dont on retrouve l'analogue dans le folklore de nombreux pays. Les récits de ce genre, Pausanias a pu les connaître autrement que par des livres. Certains devaient être pour lui des lieux communs familiers depuis son enfance. Il a également pu en recueillir quelques-uns au cours de ses voyages. La source de l'invention mythique n'est pas tarie, même aujourd'hui, dans les vallées et les îles de la Grèce ; elle coulait plus abondante encore à l'époque de Pausanias. Parmi les contes populaires qu'il rapporte ou auxquels il fait allusion, on peut citer : la légende du dormeur en sa caverne ; celle des maçons rusés pillant le trésor royal construit par eux ; celle

du jeune homme vainqueur du lion et qui épouse la belle princesse ; celle du bon serpent qui arrache au loup un enfant dont le père le tue par erreur ; celle du roi dont la vie résidait dans une boucle de cheveux rouges ; celle de la sorcière qui s'offre à rendre la jeunesse à un vieillard en le faisant mitonner au court-bouillon, et transforme ainsi un vieux bélier coriace en un tendre agnelet. Un trait caractérise la tradition populaire grecque : aucune de ces histoires ne flotte imprécise dans les régions nébuleuses du mystère ; elles ont poussé en terre de fortes racines, elles citent des noms de personnages et de lieux. Le dormeur, c'est Épiménide le Crétois ; les architectes s'appellent Trophonios et Agamède ; le roi pour qui le trésor fut construit, c'est Hyriée d'Orchomène ; le jeune homme qui gagne la main de la princesse, c'est Alchatoüs de Mégare ; le roi à la boucle couleur de pourpre, c'est Nisus (de Mégare, lui aussi) ; la sorcière c'est Médée, et le vieillard qu'elle mit en pièces se nommait Pélias ; l'endroit où le serpent arrache au loup l'enfant, c'est Amphiclée en Phocide. Parmi les mythes recueillis par Pausanias, notons la légende singulièrement atroce d'Attis et Agdistis ; l'histoire à peine moins barbare des amours de Poséidon et de Déméter sous la forme d'un cheval et d'une jument ; le pittoresque récit de la trouvaille que fait un chevrier du petit Esculape abandonné ; celui de l'arrivée à Sparte de Castor et Pollux affublés en étrangers de Cyrène. Parmi les légendes de l'âge héroïque, cette région limitrophe de la fable et de l'histoire, — les unes sont propres à

Pausanias en ce sens que nous ne les trouvons chez aucun autre écrivain de l'antiquité. Telle l'anecdote où Thésée enfant attaque avec un indomptable courage la peau de lion d'Hercule qu'il prend pour un lion véritable ; celle où ce même héros adolescent prouve sa vigueur surhumaine à des maçons qui se gaussent de son apparence féminine ; celle du parricide Oreste en délire, harcelé par les Furies et se tranchant un doigt d'un coup de dent, sur quoi les Furies, de noires qu'elles étaient, deviennent aussitôt blanches, comme pour manifester qu'elles acceptent ce sacrifice expiatoire. Telle aussi la gracieuse peinture des adieux de Pénélope et de son père, et le récit tragique de la mort d'Hyarnétho ; il semblerait presque qu'on entende l'accent d'une ballade romantique. Parmi les traditions rapportées par Pausanias, mais qui ne sont pas de lui, sur le compte de personnages historiques, citons la légende du rêve de Pindare ; celle d'Aristomène s'évadant de la fosse ; celle enfin de la guérison miraculeuse de Léonyme, général des Crotoniens. Celui-ci, ayant attaqué l'armée locrienne en un lieu où l'âme d'Ajax planait sur l'avant-garde, reçut un coup de lance d'une main invisible, mais fut ensuite guéri par cette même main dans l'île de Leucade que hantait l'âme d'Ajax. A la même catégorie appartiennent deux anecdotes par lesquelles Pausanias s'est efforcé d'égayer le fastidieux catalogue des athlètes qui figure au sixième livre. La première est celle du pugiliste Euthymos qui rossa le fantôme d'un matelot ivre et obtint la main d'une belle jeune fille sur le point

d'être livrée aux caresses du marin décédé. La seconde rapporte comment un autre pugiliste fameux, du nom de Théagène, quitta cette vallée de misères où il avait accumulé un nombre prodigieux de prix; après sa mort, un concurrent survient, qui manifeste son dépit en rouant de coups la statue de l'illustre défunt; celle-ci perd patience, et pour mettre un terme à ces outrages bondit sur l'insolent et le laisse mort sur le carreau. Les fils de l'aimable personnage poursuivent la statue pour meurtre; le tribunal la déclare coupable et la condamne solennellement à être jetée à la mer. La sentence ayant été rigoureusement appliquée, le pays demeura stérile jusqu'à ce que la statue repêchée eût été remise en place, et les habitants sacrifièrent désormais au pugiliste comme à une divinité nouvelle.

DESCRIPTION DU PAYS

Cette nuance archéologique et religieuse, sensible dans la relation que trace Pausanias du peuple grec, colore également sa description du pays. Les montagnes qu'il gravit, les plaines qu'il traverse, les rivières qu'il franchit à gué, les lacs et les mers qu'il voit miroiter au loin, les fleurs mêmes qui croissent le long des chemins n'existent guère à ses yeux qu'autant qu'elles évoquent un souvenir du passé, une romanesque histoire d'amour malheureux ou de deuil. A propos d'une certaine fleur blanche, tachetée de rouge, Pausanias nous informe qu'elle poussa d'abord

à Salamine, quand mourut Ajax; d'une autre, il nous apprend que les éphèbes vêtus de blanc en portent des guirlandes mêlées à leurs cheveux lorsqu'ils prennent part aux processions de Déméter. Il note les tristes lettres marquées sur l'hyacinthe, et relate l'histoire du bel adolescent qu'Apollon égorgea sans le vouloir. Il signale le vieux platane que Ménélas planta avant de partir en guerre; le grand cèdre aux rameaux duquel est suspendue l'image d'Artémis; les cyprès sacrés, connus sous le nom de Vierges, qui se dressent, sombres et majestueux, dans la vallée sauvage de Psophis; le myrte aux feuilles transpercées qui, sur la côte ensoleillée de Trézène où fleurissent en hiver l'orange et le citron, porte encore les marques du stylet de l'infortunée Phèdre; la grenade au fruit de sang qui croît sur la tombe du patriote Ménéocée mort pour la patrie.

S'il lève les yeux vers les montagnes, ce n'est point pour admirer les cimes couvertes de neige qui scintillent au soleil, se détachant sur l'azur; ni les ténébreuses forêts de pins qui en bordent la crête et se reflètent dans le sombre lac étalé à leur pied. C'est pour nous informer que le culte de Zeus ou d'Apollon, le dieu-soleil, se célèbre sur ces sommets; que les Thyiades délirent là-haut, dans les nuages; ou qu'on a entendu Pan jouer de la flûte dans les combes solitaires. Les lugubres cavernes où les rayons du jour ne pénètrent presque jamais, leurs stalactites merveilleuses et leurs voûtes à pendentifs sont à ses yeux les retraites de Pan et de ses nymphes. Les effrayants abîmes des

monts Aroania, dont les gouffres emprisonnent des neiges éternelles, seraient passés sous silence si les eaux qui suintent le long de leurs parois luisantes n'étaient celles mêmes du Styx. S'il décrit l'étang lisse et poli qui, dans les marais de Lerne, sommeille à l'ombre des peupliers frissonnants, c'est parce que ses eaux noires et sans fond sont l'un des accès de l'enfer. S'il fait halte auprès d'un ruisseau qui jase ou d'une rivière débordante, c'est pour nous rappeler que Borée entraîna Orithye loin des bords de l'Ilissus où elle s'ébattait, et en fit son épouse; que le Selemnos fut jadis un berger épris d'une naïade, et qui mourut, désespéré; que l'amoureux Alphée continue sa course à travers la vaste et tempétueuse Adriatique pour rejoindre sa bien-aimée à Syracuse. Si Pausanias traverse, en été, le lit d'un fleuve où ne coule plus le moindre filet d'eau, et dont les pierres, brûlantes aux pieds, blessent les yeux par leur réverbération intense, il vous expliquera que c'est là un châtement infligé à ce fleuve pour avoir offensé quelque divinité marine. De lointains paysages passeraient inaperçus, n'était en faveur de quelque souvenir historique ou légendaire. Le haut éperon qui se détache des flancs rugueux du Mont Ménale et s'avance dans la morne plaine de Mantinée s'appelle « le Regard » parce que, nous dit Pausanias, c'est de ce point qu'Épaminondas moribond, comprimant la blessure d'où sa vie s'échappait à grands flots, jeta un dernier coup d'œil sur la bataille en cours. Il note la vue de la mer qu'on découvre de l'Acropole, non point pour son éclat de

saphir en fusion, mais parce que de ce rocher le vieil Égée scruta l'horizon pour y distinguer la trième aux voiles blanches qui ramenait son fils, puis se précipita dès qu'il eut aperçu la nef aux voiles de deuil mettant barre sur Athènes!

Les coups d'œil désintéressés (pourrait-on dire) que Pausanias jette sur le paysage sont furtifs et très rares. Il nous affirme qu'il n'existe point, soit en Grèce ou à l'étranger, de rivière plus belle que le Ladon; il est peu probable, en effet, que quiconque a traversé les gorges magnifiques par où ce fleuve dévale des plateaux de l'Arcadie septentrionale vers les basses régions frontières de l'Élide, soit porté à contester cette opinion. Il esquisse à larges traits des paysages fort divers : l'Asopos de Béotie qui glisse mollement à travers ses roseaux; la plaine spongieuse de Nestané, amollie par les eaux de pluie qu'y déversent les sommets brumeux; la route encaissée entre les montagnes qui court à travers les vignobles; la source jaillie du tronc creux d'un platane vénérable; l'abri estival qu'offrent les sentiers ombreux d'un bosquet voisin de la mer; la grève et les pins de la côte d'Élide; les chênaies de Phelloë au sol pierreux, où les daims bondissent librement et où les sangliers ont leur bauge; la forêt de Béotie aux chênes gigantesques dont les branches abritent des nids de corneilles.

REMARQUES SUR LES PRODUITS NATURELS

Une des preuves que son horizon intellectuel va

s'élargissant est dans le fait que Pausanias témoigne un intérêt croissant à l'aspect et aux produits naturels du pays qu'il décrit. Les remarques à cet égard sont rares dans le premier livre; fréquentes dans les trois derniers. Ainsi, il note la stérilité de la plaine de Kirrha, la fertilité de la vallée du Céphise phocidien, les vignes d'Ambryssos, les palmes et les dattes de l'Aulide, l'huile de Tithorée qu'on expédie à l'empereur, les digues qui retiennent les eaux dans les plaines marécageuses de Kaphyæ et de Thisbé. Il mentionne les diverses espèces de chênes qui croissent dans les bois d'Arcadie, les fraisiers sauvages du Mont Hélicon sur lequel broutent les chèvres; l'ellébore noir et blanc d'Anticyre, et les baies d'Ambryssos qui fournissent la teinture écarlate. Il signale les troupeaux d'outardes qui hantent les rives du Céphise phocidien; les énormes tortues qui rampent dans les forêts d'Arcadie; les merles blancs du Mont Kyllène; les deux espèces de volaille de Tanagra: les pourpres qu'on pêche au large de Bulis; les truites de l'Aroanios et les anguilles du lac Copais. Tous ces détails sont tirés des trois derniers livres. Dans la première partie de son ouvrage, il condescendait à mentionner le miel de l'Hymette, les vieilles mines d'argent du Laurion, les olives de la Cynurie, le chanvre fin de l'Élide, la pourpre des côtes de Laconie, le marbre du Pentélique, la pierre meulière de Mégare, et le porphyre vert de Crocée. Et pourtant, de la riche plaine de Messénie, connue des Anciens sous l'appellation de Pays Heureux, cette plaine que le voyageur traverse aujour-

d'hui, telle une région tropicale, entre des bosquets d'orangers et des vignobles enclos de haies de cactus géants et d'aloès ensiformes, Pausanias ne trouve rien à en dire, sinon que « le Pamisos coule à travers des terrains labourés ».

ÉTAT DES ROUTES

Sur l'état des chemins, il est encore plus discret que sur celui du pays. La terrible voie Scironienne, cette *Via Mala* de la Grèce, qui longeait le bord périlleux des falaises de Mégare, dominant les récifs à une hauteur vertigineuse, venait d'être élargie par Hadrien. Une excellente route carrossable, très fréquentée, menait de Tégée à Argos. Une autre, également accessible aux véhicules, franchissait le défilé du Trétos où passe aujourd'hui la voie ferrée de Corinthe à Argos; et Pausanias affirme qu'une route de voitures traversait le Parnasse, de Delphes à Tithorée. D'autre part, la route de Sicyone à Titané était impraticable aux véhicules; un sentier primitif reliait Chéronée à Stiris, longeant le rivage hérissé et montagneux depuis Lerne jusqu'à Thyrée; ce sentier était alors comme il est aujourd'hui, étroit et malaisé. Le défilé de l'Échelle qui, à travers l'Artémision, reliait Argos à Mantinée, était si raide qu'en certains endroits il fallait tailler des marches dans le roc pour faciliter la descente. A propos du sentier qui conduisait à la grotte Corycienne sur le Parnasse, notre auteur remarque à bon escient qu'il est plus accessible aux piétons qu'aux

mulets ou autres animaux. Chevaux et mulets grecs peuvent, en vérité, accomplir des prodiges quand il s'agit de grimper ou de descendre les sentiers les plus abominables sur des pentes qui rappellent un toit de maison; mais vouloir leur imposer l'ascension de la grotte Corycienne, serait abuser de leurs forces.

DESCRIPTION DES MONUMENTS

Toutefois, l'intérêt véritable de Pausanias ne se portait ni sur le pays ni sur les gens de son époque, mais sur les monuments du passé qui, bien que trop souvent dégradés par le temps ou mutilés par la violence, se trouvaient encore répandus à profusion dans toute la Grèce. C'est à les décrire qu'il consacre la majeure partie de son ouvrage. Il n'a point eu la prétention de les énumérer tous, et moins encore celle de les détailler. Cette besogne aurait excédé les forces de quiconque, si grandes qu'on supposât sa patience et son application. Tout ce qu'un auteur pouvait raisonnablement souhaiter, c'était de faire un choix des monuments les plus intéressants, de les décrire clairement, et de fournir les commentaires nécessaires à leur compréhension. C'est la tâche que tenta Pausanias et, sous réserve de quelques erreurs et de quelques omissions, on peut dire qu'il l'a accomplie. Le choix des monuments dépendait nécessairement de lui; et s'il diffère parfois de ce que le nôtre eût été, on aurait mauvaise grâce à en blâmer l'auteur. Ce n'est point pour nous qu'il écrit. Jamais homme de bon sens n'a travaillé

pour des lecteurs appelés à vivre quelque dix-sept cents ans après sa mort! Dans ses rêves de gloire les plus insensés, Pausanias n'a guère pu imaginer (peut-être, en l'occurrence, devrait-on dire n'a pu craindre) que son ouvrage serait lu, longtemps après la chute de l'empire romain, par le peuple qu'il définit « les barbares les plus nombreux et les plus belliqueux de l'Europe » (1), par les Bretons dans leur île lointaine, et par les habitants d'un monde nouveau au-delà de l'Atlantique.

PRÉFÉRENCE DE PAUSANIAS POUR L'ART ANCIEN

Lorsqu'on examine le choix arrêté par Pausanias, on trouve que, semblablement à sa description du pays et des gens, ce choix a été déterminé surtout par deux principes : ses goûts d'archéologue et sa curiosité religieuse. En premier lieu, les monuments décrits sont généralement anciens, et non modernes; en second lieu, ils sont en majorité d'ordre sacré, et non profane. Sa préférence pour l'art ancien, pour les œuvres des cinquième et quatrième siècles avant notre ère, était fondée et se trouve partagée par les meilleurs juges de tous les temps. Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, et le propre contemporain de notre auteur, Lucien, le plus délicat peut-être des critiques d'art de l'antiquité, ne citent aucun artiste

(1) « Antonin II, écrit-il (VIII, 43, 6), infligea un châtement aux Germains, les barbares les plus nombreux et les plus belliqueux de l'Europe » (*Note de l'édition primitive*; 1898).

d'une époque postérieure au quatrième siècle. La vérité est que l'asservissement de la Grèce par la Macédoine porta un coup fatal à l'art grec. Nul peintre, nul sculpteur de premier ordre ne se révèle après la conquête. Il semble que l'art soit une fleur qui ne puisse s'épanouir que dans la liberté. Dans une atmosphère d'esclavage, elle se flétrit et meurt. Si donc il a plu à Pausanias d'immortaliser les chefs-d'œuvre de la grande époque plutôt que les médiocres productions de la décadence, on ne peut qu'approuver son goût. Il est permis de conjecturer, toutefois, que ce goût fut en l'occurrence soutenu par son patriotisme. Pausanias était, en effet, autre chose qu'un vulgaire archéologue et qu'un amateur; c'était un patriote qui vénérât passionnément les anciennes gloires de son pays et gémissait amèrement sur son déclin. Athènes symbolisait à ses yeux tout ce qu'il y avait de plus beau dans la vie grecque; il a peine à trouver des imprécations assez virulentes contre ceux qui, en l'affaiblissant durant la guerre du Péloponnèse, ont ainsi préparé la domination de la Macédoine. Pausanias présente, à diverses reprises, la bataille de Chéronée comme un désastre pour la Grèce tout entière; du roi Philippe lui-même, il parle dans les termes de la plus vive réprobation. Les hommes qui avaient repoussé les Perses, abattu le despotisme militaire de Sparte, lutté contre les Macédoniens, et retardé (puisqu'ils ne réussirent pas à l'éviter) la mise en tutelle définitive de la Grèce par Rome, ces hommes-là étaient à ses yeux des bienfaiteurs de la patrie. Il en dresse

une liste qui débute par Miltiade et se clôt par Philopomen, après qui (dit Pausanias) la Grèce a cessé d'être la mère des braves. Et, de même qu'il mentionne avec orgueil et gratitude les hommes qui avaient servi la cause de la liberté, il s'exprime avec dégoût et horreur à l'endroit de ceux qui ont contribué à l'asservissement de la Grèce à la Perse, à la Macédoine, et à Rome. Son style, généralement froid et incolore, s'échauffe et s'anime lorsqu'il retrace la lutte pour l'indépendance soutenue, soit par les Messéniens contre Sparte, soit par les Grecs contre les Gaulois, soit par les Achéens contre Rome. Et lorsqu'il a enregistré la catastrophe finale, la conquête de la Grèce par Rome, il remarque avec un soupir que sa nation a désormais touché le tréfonds de la faiblesse. Quand, dans la suite, Néron l'affranchit, ce bienfait arriva trop tard : les Grecs avaient oublié jusqu'au goût de la liberté!

PRÉFÉRENCE POUR L'ART RELIGIEUX

La préférence que Pausanias manifeste pour l'art de la belle période n'est pas moins accusée que sa préférence pour l'art religieux sur l'art profane ou simplement décoratif, pour les monuments consacrés au culte sur ceux destinés aux besoins de la vie civique ou privée. Rares sont ses remarques générales sur l'aspect et le style architectural des villes qu'il décrit. A Tanagra, il loue la séparation absolue des maisons d'habitation d'avec les sanctuaires des dieux. Amphissa,

nous dit-il, était élégamment bâtie; et l'on pouvait comparer Lébadéia aux plus florissantes cités grecques, pour ce qui est du goût et de la splendeur. Pausanias, d'autre part, vit avec un dédain non dissimulé le délabrement et la ruine de la ville de Panopeus en Phocide, « si l'on peut nommer ville un lieu qui n'a ni bâtiments administratifs, ni gymnase, ni théâtre, ni agora, ni adduction d'eau à aucune fontaine, et où les gens vivent dans des cabanes pareilles à des huttes de montagnards, perchées au rebord d'un ravin » (1). Dans les cités qu'il visite, il signale, en effet, les agoras, les portiques, les tribunaux, les locaux administratifs, les fontaines, les bains, les maisons et les statues d'hommes illustres; mais le nombre de ces monuments est restreint, comparé à celui des temples et enceintes sacrées, des images et des offrandes votives qu'il décrit, et l'attention qu'il leur accorde ne va guère au-delà d'une simple mention. Les bâtiments civils qu'il daigne présenter avec quelque détail sont fort peu nombreux. Parmi ceux-ci on peut citer le Pœcile d'Athènes, aux fresques fameuses; le spacieux et magnifique Portique persan de Sparte, avec ses colonnes de marbre blanc sculptées en forme d'esclaves; l'agora d'Elis; le palais du parlement de Phocide avec sa double série de colonnes courant sur toute la longueur de la salle, et ses rangs de sièges en gradins allant des colonnes jusqu'au mur où ils étaient adossés.

(1) X, 4, 1.

DESCRIPTION DES MONUMENTS RELIGIEUX

C'est lorsqu'il touche à l'art et à l'architecture religieuse que Pausanias paraît être le mieux à son aise. Si dans ses remarques sur les édifices et les monuments civils il se montre avare de détails, il en est prodigue, au contraire, lorsqu'il décrit temples et sanctuaires, avec leur multitude de statues, d'autels, et d'ex-votos. Les descriptions les plus soignées sont celles qu'il consacre au temple de Zeus à Olympie, avec la grande statue du dieu par Phidias; aux scènes figurées sur le coffre de Kypselos, dans l'Héraion d'Olympie; aux bas-reliefs du trône d'Apollon, à Amyclée; et aux peintures de Polygnote dans la Lesché de Cnide, à Delphes. Hormis ces notables exemples, presque toutes les pages de son œuvre témoignent de l'intérêt que porte Pausanias aux monuments sacrés, surtout lorsqu'ils offrent un caractère particulièrement archaïque ou bizarre. Au nombre des statues singulières décrites par lui, citons les trente pierres carrées vénérées comme des dieux à Pharée; les rochers à peine dégrossis qu'on honorait à Thespies, Hyette, et Orchomène, comme des effigies de l'Amour, d'Heraklès et des Grâces; la pierre pyramidale qui figurait Apollon, à Mégare; l'antique statue en bois de Zeus à trois yeux, sur l'acropole d'Argos; la vieille idole de Déméter, sous l'aspect d'une femme à tête de cheval tenant une colombe d'une main et un dauphin de l'autre; la figure d'une sirène liée par des chaînes d'or, dans un bois sauvage, à la jonction de deux vallées; l'image du dieu de la Guerre, à Sparte, entravé

dans des fers pour prévenir sa fuite; le simulacre en bronze d'un spectre turbulent maintenu par des crampons au rocher pour l'immobiliser; une statue d'Athéna avec un bandage pourpre sur sa cuisse blessée; deux idoles en bois de Dionysos, le corps rutilant de dorure, le visage peint en rouge; enfin deux petites statues de Castor et Pollux, hautes d'un pied et placées dans un îlot rocheux, sur lequel la mer venait briser son écume en hiver, sans parvenir à les en arracher. Certaines de ces statues portent les offrandes d'adorateurs zélés : voici celle de Pasiphâé, ornée de guirlandes; une figure d'Hermès chargée de myrtes; une idole écarlate de Dionysos émergeant d'une masse de lierre et de laurier; et à Titané, à l'ombre d'antiques cyprès, une statue d'Hygie presque enfouie sous des tresses de cheveux féminins et des lambeaux de robes babyloniennes. Parmi les singularités des sanctuaires, Pausanias mentionne des autels pétris des cendres ou du sang des victimes; des feux perpétuels; une lampe d'or qui brûlait nuit et jour dans l'Erechtéion; une tête dorée de Gorgone accrochée au mur de l'Acropole; un rideau de pourpre dans le temple de Zeus; un paon d'or incrusté dédié par Hadrien à Héra; le support en fer du bol d'Alyattès; des chaînes de prisonniers libérés, suspendues aux cyprès du bosquet d'Hébé; et la grille en bronze qui entourait le puits dans lequel le consultant, vêtu d'un costume spécial, descendait au moyen d'une échelle pour interroger l'oracle de Trophonios.

INTÉRÊT POUR LES VESTIGES DU PASSÉ

Pausanias aime encore à noter les objets (rituels ou non) que l'on conserve en souvenir d'un passé mythique ou légendaire. Tels les débris de l'argile dont Prométhée façonna le premier couple humain ; la pierre que Chronos avala en place de son fils nouveau-né ; les restes du fraisier sauvage sous lequel Hermès fut nourri ; l'œuf que pondit la gracieuse Léda et d'où sortirent Castor et Pollux ; les ruines de la chambre nuptiale où Zeus s'unit à Sémélé ; la dépouille moisissante du sanglier de Calydon ; et le vieux pilier de bois, consolidé par des liens de fer et abrité par un toit contre les intempéries, qui supporta la maison d'OEnomaos. A Aulis, dans le temple d'Artémis, (remplacé aujourd'hui par les ruines d'une chapelle byzantine au milieu d'un champ aride et pierreux), on fit voir au voyageur les restes du platane sous lequel les Grecs avaient sacrifié avant de mettre à la voile pour Troie. Sur une colline voisine, les guides lui indiquèrent le seuil en bronze de la demeure d'Agamemnon. Mais la plus précieuse de toutes ces reliques paraît avoir été le sceptre forgé par Héphaïstos et qu'Agamemnon aurait manié. On le vénérât à Chéronée. Un prêtre, nommé pour un an, le conservait en sa maison et lui offrait chaque jour des sacrifices, cependant qu'une table garnie de viandes et de gâteaux demeurait constamment servie à côté de lui. Il est difficile d'imaginer conception de la religion plus grossière que cette pratique, même parmi les fétichistes les plus primitifs de l'Afrique Occiden-

tale. Or ces rites s'observaient dans la ville natale et du vivant même du docte Plutarque ! En vérité, les extrêmes de la nature humaine se coudoient parfois dans la rue.

Mais ces préoccupations religieuses ne déformèrent jamais l'esprit de Pausanias au point de le rendre indifférent au sol historique qu'il foulait, ni aux glorieux souvenirs que ses yeux rencontraient à chaque instant. En tant qu'érudit, il connaît familièrement les hommes et les exploits que ces monuments sont destinés à perpétuer, mais qui ont trouvé dans le génie grec une commémoration plus durable que celle du bronze ou du marbre. En tant que patriote, il éprouve à leur vue une légitime fierté. Il visite les champs de bataille de Marathon et de Platées ; il y contemple les trophées de la victoire et les tombes des vainqueurs. A Salamine, il trouve bien les trophées, mais ne signale aucun tombeau. Sans nul doute, les dépouilles des vainqueurs et celles des vaincus reposent confondues sous les eaux profondes. Voici à Chéronée un souvenir plus affligeant : le colossal lion de pierre érigé sur la sépulture des Thébains morts pour l'indépendance. Sur le champ de bataille de Mantinée, il voit la tombe d'Épaminondas ; à Sparte, celle de Léonidas ; et parmi les pinèdes de l'île sacrée qui regarde vers l'Attique par-delà le golfe Saronique aux flots bleus, voici le tombeau de Démosthène banni. A Thèbes, sont les ruines de la maison de Pindare, les boucliers des officiers lacédémoniens tués à Leuctres, les statues de marbre blanc érigées par Thrasybule et ses compagnons d'exil

en témoignage de gratitude pour l'hospitalité thébaine. Sur l'Hélicon, dans le Bosquet des Muses, il admire les statues des poètes et des musiciens fameux : Hésiode et son luth, Arion sur son dauphin, Thamyris l'aveugle, Orphée tenant les bêtes féroces sous le charme de son chant. A Tanagra, il se recueille devant l'effigie et la tombe de la poétesse Corinne, rivale de Pindare; et en diverses cités d'Arcadie, il signale des statues de l'historien Polybe.

Nulle part, cependant, on ne trouve réuni un tel nombre de monuments historiques qu'à Athènes, à Olympie, et à Delphes. Les vastes sanctuaires de ces deux dernières villes servaient en quelque sorte de musées nationaux et d'archives à la Grèce. Là, les différentes cités, non seulement de la métropole, mais encore d'Italie, de Sicile, de Gaule, et de l'Orient, exposaient les trophées de leurs victoires et envoyaient des copies de leurs traités ou autres documents importants. Elles offraient un terrain neutre; les citoyens d'états jaloux ou hostiles pouvaient s'y rencontrer en paix et contempler, le cœur gonflé d'émotions diverses, les témoins des triomphes et des défaites de leur patrie.

MONUMENTS D'OLYMPIE

A Olympie, notre auteur signale une tablette portant gravé un pacte d'alliance de cent ans entre Elis, Athènes, Argos et Mantinée; une autre tablette consignant une paix de trente ans entre Athènes et Sparte; et le palet d'Iphitas où étaient inscrits les termes de la

trêve sacrée que l'on proclamait aux fêtes Olympiques. Parmi les nombreux trophées qu'énumère Pausanias, le plus remarquable est la statue de Zeus offerte en commun par les anciens combattants de Platées ; et le plus considérable (si l'on en excepte la Victoire stylite, don des Messéniens de Naupacte) devait être cette colossale statue en bronze de Zeus, haute d'au moins neuf mètres, que les habitants d'Elée avaient érigée en souvenir d'une victoire remportée sur les Arcadiens. Un bouclier d'or, suspendu au pignon oriental du temple de Zeus, proclamait le triomphe des guerriers lacédémoniens à Tanagra. La vue des vingt et un boucliers qui rutilaient sur les faces est et sud du temple, dut causer à Pausanias un serrement de cœur ; ils avaient été dédiés par le général romain Mummius en commémoration de la conquête de la Grèce. Un autre monument irrita sans nul doute le cœur patriote de Pausanias ; c'était l'élégante rotonde dont les sveltes colonnes ioniques portaient un toit de marbre. Les statues qu'elle renfermait, resplendissant d'or et d'ivoire, étaient, en effet, celles de Philippe et d'Alexandre, et ce monument avait été élevé en souvenir de la bataille de Chéronée.

MONUMENTS DE DELPHES

A Delphes une route gravissait en lacets la pente escarpée du temple d'Apollon. Une succession ininterrompue de monuments la bordaient, illustrant quelques-uns des plus brillants triomphes ou des plus

sombres drames de l'histoire grecque. Là, le glorieux trophée de la victoire des Lacédémoniens à Ægospotamos, avec ses rangées de statues en gradins, faisait face au trophée plus modeste élevé par les Athéniens pour commémorer la victoire de Marathon. Là se voyaient des statues dressées par les Argyves en souvenir de la part qu'ils avaient prise avec les Thébains à la fondation de Messène. Là se trouvait un trésor prélevé par les Athéniens sur le butin de Marathon; et un autre prélevé par les Thébains sur celui de Leuctres. Un troisième, construit par les Syracusains, commémorait le désastre athénien en Sicile. Un palmier de bronze et une statue dorée d'Athéna s'y dressaient en souvenir des prouesses athéniennes tant sur terre que sur mer, près de l'Eurymédon. Là enfin, se trouvaient les monuments des victoires remportées par les Grecs alliés contre les Perses, à l'Artémision, à Salamine, à Platées. A vrai dire, le trépied d'or constituant le trophée de Platées avait disparu longtemps avant que Pausanias ne gravît la Voie Sacrée; et sa place vacante accusait en silence la rapacité des chefs phocidiens. Mais le serpent d'airain qui soutenait ce trépied était toujours là, portant sur ses loves le nom des états qui avaient participé au combat. Une prodigieuse statue d'Apollon, haute de quarante mètres et qui dominait toutes les autres constructions, proclamait à la fois l'énormité du crime commis par les Phocidiens et l'importance de l'amende par laquelle ils l'avaient expié. Haut placés et nettement visibles sur l'architrave du temple, étaient les boucliers qui

attestaient l'un des derniers triomphes des armes grecques : l'échec des Gaulois. Tous ces monuments et bien d'autres encore, Pausanias les vit à Delphes et il nous en a laissé la description.

MONUMENTS D'ATHÈNES

A Athènes, parmi les statues de personnages célèbres qui retinrent son attention, citons les hommes d'état Solon, Périclès et Lycurgue ; les généraux Conon, Timothée, et Iphicrate ; les orateurs Démosthène et Isocrate ; le philosophe Chrysippe ; les poètes Eschyle, Sophocle, Euripide et Ménandre. Au Prytanée, l'on conservait copie des lois de Solon. Les portiques qui flanquaient l'agora étaient ornés de peintures représentant les batailles de Marathon, d'OËnoé, de Mantinee. Sur l'un de ces portiques, le célèbre Pœcile, notre auteur remarqua des boucliers d'airain enduits de poix (pour les préserver de la rouille) qui avaient été pris aux Spartiates à Sphactérie. Une immense statue en bronze d'Athéna se dressait sur l'Acropole, trophée des guerres médiques. Le fer de sa lance et le cimier du casque s'apercevaient de fort loin en mer. Tout auprès, dans l'Erechtéion, on montra au voyageur l'épée de Mardonius et l'armure de Masistius, tous deux tombés en tête de la cavalerie mède lors de la charge de Platées. Au Pirée, se trouvait le sanctuaire d'Aphrodite élevé par Conon après qu'il eut vaincu la flotte de Lacédémone, au large de Cnide. A l'entrée de ce même port, parmi le mouvement des navires,

Pausanias vit le tombeau de Thémistocle qui avait assuré à Athènes l'empire des mers. Mais nul lieu n'était plus riche en souvenirs du passé, nul ne semble l'avoir ému davantage, que le coin vénérable situé hors des murs d'Athènes où, dans l'étroite enceinte d'un humble cimetière, étaient réunies les dépouilles mortelles de tant de vaillants et d'hommes de génie. Là reposaient maints illustres personnages qui, par leurs conseils, leur épée, ou leur talent, avaient rendu Athènes puissante et fameuse. C'est en ce lieu que l'on ramenait les corps des simples citoyens tombés pour leur patrie dans des pays lointains, et qu'ils dormaient au sein de la terre maternelle. Sans doute, la description que fait Pausanias de la nécropole nationale n'est guère qu'une liste des noms lus par lui sur les stèles ; mais presque tous évoquent une histoire aussi pleine de souvenirs glorieux ou tragiques que les noms gravés sur les tombeaux de nos cathédrales, ou brodés sur les bannières déchiquetées et noircies qui pendent aux murs des Invalides. Les annales d'Athènes étaient inscrites sur ces pierres : le long récit de son activité fébrile et ambitieuse, ses triomphes dans les arts, l'éloquence et les armes, sa brève apogée de gloire, son long crépuscule de décrépitude et de décadence. Il n'est point étonnant que notre voyageur se soit arrêté parmi des monuments qui, dans les ténèbres croissantes de la barbarie, paraissaient retenir et refléter quelques rayons de l'astre disparu, telles les lueurs de pourpre qui s'attardent sur les flancs du Mont Hymette alors que le soleil est déjà couché sur Athènes.

Pour atténuer l'ennui émanant de la partie topographique de son œuvre, Pausanias a introduit des digressions sur les merveilles de la nature et des pays étrangers. C'est ainsi qu'après avoir mentionné la destruction d'Héliké par un tremblement de terre, il décrit les phénomènes précurseurs d'un cataclysme de ce genre : fortes pluies et sécheresses prolongées, température étouffante en hiver, brume estivale à travers laquelle le disque du soleil transparait rouge et blafard, rafales soudaines, sources taries, grondements souterrains. Il analyse en outre les diverses espèces de chocs, spécifie la nature de celui qui anéantit Héliké, et décrit le raz-de-marée qui, au même moment, submergea cette cité vouée au malheur. Il a des allusions au flux et au reflux de l'océan, à la mer gelée, aux solitudes glaciales du nord, aux pays méridionaux où le soleil ne porte pas d'ombre à la mi-été. Il explique comment les Chinois élèvent les vers à soie, décrivant l'animal et le produit plus exactement qu'aucun des auteurs qui l'ont précédé et que certains de ceux qui l'ont suivi. On a prétendu qu'il tenait ses renseignements, directement ou non, d'un membre de la mission romaine qui, au témoignage d'historiens chinois, aurait été envoyée en Extrême-Orient par l'empereur Antonin et serait arrivée à la cour de Chine au mois d'octobre de l'année 166. Il décrit aussi les Sarmates de l'Europe septentrionale menant une existence nomade au fond de leurs forêts vierges, subsistant grâce à leurs juments, ignorant le fer, vêtus de corselets en corne de cheval, lançant au moyen d'arcs de

cornouiller des flèches à pointe d'os, et entravant leurs ennemis dans les nœuds de leurs lassos.

Parmi les curiosités qui paraissent avoir spécialement intéressé Pausanias sont les énormes ossements qu'il vit en divers lieux. Il les prit en général pour des os de géant, mais fut mieux inspiré le jour où il regarda l'un d'eux comme celui d'un monstre marin. C'étaient vraisemblablement des os de mammouth ou autres animaux disparus, dont on a retrouvé un grand nombre depuis lors dans différentes régions de la Grèce, par exemple près de Mégalopolis, où Pausanias en vit quelques-uns. De même, il prend un vif plaisir à signaler des oiseaux ou des animaux étranges, soit indigènes, soit immigrés de pays lointains. C'est ainsi qu'il mentionne sur le mont Kyllène une variété de merles blancs, qui avait déjà attiré l'attention d'Aristote, et il décrit, presque avec la minutie d'un naturaliste, une petite vipère venimeuse, redoutée encore aujourd'hui des habitants. Il parle des perroquets, des chameaux, des énormes serpents de l'Inde, et décrit, brièvement mais exactement, l'autruche et le rhinocéros. Il expose en détail la méthode employée pour capturer le bison, et indique une manière d'attraper l'élan qui contraste heureusement avec le procédé absurde rapporté par César. A Tanagra, il vit le triton naturalisé ou conservé dans l'alcool, (ou du moins l'objet qui passait pour tel), dont les Tanagréens étaient si fiers que l'effigie de ce monstre figure sur leurs monnaies, frappées à l'époque de Pausanias. Dans l'île de Porosélène, il certifie avoir vu un dau-

phin apprivoisé qui répondait à l'appel d'un enfant et se laissait chevaucher par lui.

Le récit de ce spectacle, bien que confirmé par un autre témoin, peut faire concevoir des soupçons sur la crédulité de Pausanias. Le professeur Alfred Newton, consulté sur ce point, m'informe n'avoir pas connaissance de témoignage moderne susceptible de corroborer Pausanias. Mais, étant donné la croyance si répandue des anciens à la familiarité des dauphins, il n'estime pas inconcevable qu'à cette époque ces animaux n'aient éprouvé qu'une crainte médiocre de la race humaine. On ne saurait juger d'après la manière d'être actuelle des animaux, de ce qu'ils faisaient, ou pouvaient faire, avant d'être persécutés. « Lorsque les Russes abordèrent à Béring, en 1741, écrit M. Newton, le rivage pullulait d'un animal marin (le *Rhytina gigas* des naturalistes) qui, n'ayant encore jamais vu d'hommes, n'éprouvait à leur vue aucune crainte. Les Russes entraient à pied dans l'eau pour aller « traire ces vaches ». La confiance des animaux se trouva mal placée, car en moins de trente ans, ils furent détruits jusqu'au dernier. » Il ne semble donc pas impossible que les dauphins aient pu être moins farouches dans l'antiquité qu'aujourd'hui, et que Pausanias ait réellement vu le spectacle qu'il a décrit. Peut-être aussi l'exhibition de Poroselène était-elle une mystification ?

DESCRIPTION DE LA GRÈCE PAR LE PSEUDO-DICÉARQUE

Ce que nous avons dit du contenu de l'ouvrage suf-

fit pour le moment. Avant de pousser plus loin notre enquête sur le caractère de l'auteur et sur les sources où il puisa, il peut être intéressant de comparer son travail avec les fragments d'une autre description ancienne de la Grèce qui nous sont parvenus. Cette comparaison nous permettra de mieux apprécier ce que nous avons gagné et ce que nous avons perdu aux idiosyncrasies de Pausanias. Les fragments en question sont généralement attribués à l'éminent auteur messénien Dicéarque, disciple d'Aristote ; mais d'après les preuves internes, on peut conclure que l'ouvrage dont ils faisaient partie fut écrit par un auteur postérieur, entre 164 et 86 avant notre ère. On pourra se rendre compte de la nature de cet ouvrage en lisant l'adaptation suivante, légèrement abrégée.

« La route d'Athènes est une route agréable, courant sur toute sa longueur entre des champs cultivés. La ville elle-même est sèche et mal pourvue d'eau. Les rues ne sont que de misérables ruelles, les maisons sont sordides ; dans le nombre il s'en trouve quelques-unes un peu meilleures. A son arrivée, l'étranger peut à peine concevoir que c'est là cette Athènes dont il a tant entendu parler. Mais il parviendra fort vite à cette conviction que c'est bien Athènes en vérité. Un Odéon le plus beau du monde ; un vaste et magnifique théâtre ; un temple d'Athéna, luxueux, remarquable, visible de fort loin et appelé Parthénon, qui domine le théâtre et frappe d'admiration le spectateur ; un temple de Zeus Olympien, inachevé, mais conçu

sur une échelle prodigieuse; trois gymnases : l'Académie, le Lycée, et le Cynosarge, ombragés d'arbres qui croissent sur des pelouses fleuries; des jardins verdoyants de philosophes; amusements et distractions; de nombreux jours fériés et une succession ininterrompue de spectacles, tout cela le visiteur le trouvera à Athènes.

« Les produits du pays sont de qualité incomparable, bien qu'assez peu abondants. Toutefois, la fréquence des spectacles et des jours fériés supplée à la pénurie des vivres pour la classe pauvre qui oublie les affres de la faim en assistant aux jeux et aux cortèges. Les artistes sont tous certains d'y être acclamés et de s'y faire un nom. De là vient que la ville est encombrée de statues.

« Les habitants sont en partie attiques, et en partie athéniens. Les premiers sont bavards, médisants, enclins à s'immiscer dans les affaires d'autrui, honnêtes ou louches. Les Athéniens sont magnanimes, francs et fidèles à leurs amis. La ville est infestée d'une bande de scribaillons qui harcèlent les visiteurs et les riches étrangers. Quand les habitants peuvent attraper l'un de ces coquins, ils en font un exemple. Les vrais Athéniens forment un auditoire attentif et critique; ils vont régulièrement aux pièces et aux spectacles. Bref, Athènes surpasse les autres villes en plaisir et en confort, autant que ces villes elles-mêmes surpassent les campagnes. Mais il faut se méfier des courtisanes, de crainte qu'elles ne causent votre perte. Lysippe dit en ses vers :

Toi qui ne connais pas Athènes,
 Tu n'es qu'un sot : voilà ton nom.
 Toi qui la vois, de beauté pleine,
 Sans t'émerveiller : — un ànon !
 Mais toi, comble du ridicule,
 Qui te montres plus mécontent
 En arrivant qu'en repartant,
 Voyageur, tu n'es qu'une mule !

« De là, un bon marcheur peut se rendre à Oropos par Psaphide et le sanctuaire de Zeus Amphiaraios en une journée. Tout le trajet se fait en montant (1), mais l'abondance de bonne chère dans les auberges empêche le voyageur de sentir la fatigue. Oropos est un nid de mercantis. La rapacité des douaniers est extrême; leur malhonnêteté, invétérée et incurable. La plupart des habitants sont grossiers et truculents d'allure, car les membres convenables de la société ont été expulsés. Ils nient qu'ils soient Béotiens, et prétendent être des Athéniens résidant en Béotie. Le poète Xénon dit d'eux :

Tous sont douaniers; tous coquins.
 La peste soit des Oropiens !

« De là à Tanagra, on compte cent trente stades. La route traverse des bois d'oliviers et des landes; il n'y a aucune raison de redouter les voleurs. La ville est située en terrain élevé et accidenté. Elle présente

(1) Étrange erreur. En réalité, une moitié de la route monte, et l'autre descend. La route s'élève en pente douce d'abord, puis plus raide, jusqu'au col qui traverse le Parnès, non loin de l'antique Décélie. A partir de là, elle descend, rapidement au début, par de nombreux lacets; puis graduellement à travers une région boisée, jusqu'à Oropos. [J. G. Frazer.]

un aspect blanc crayeux ; mais ses maisons avec leurs porches décorés de peintures à l'encaustique lui donnent une apparence fort agréable. Le blé n'est pas très abondant dans le district, mais on y trouve le meilleur vin de Béotie. Les habitants vivent à leur aise, mais sont de manières simples. Tous sont agriculteurs et non artisans. Ils pratiquent la justice, la bonne foi, et l'hospitalité. Avec leurs compatriotes besogneux et avec les vagabonds, ils partagent généreusement leur subsistance, car l'avarice et la convoitise leur sont inconnues. C'est, de toute la Béotie, la ville où les étrangers sont le plus en sûreté, car les habitudes d'indépendance et de travail ont engendré une haine vigoureuse de tout acte malhonnête. J'ai remarqué dans cette ville fort peu de ces impulsions désordonnées, source ordinaire des grands crimes. Car partout où les gens ont de quoi vivre, ils n'aspirent pas au lucre, et la coquinerie ne trouve guère occasion de se manifester.

« De là à Platées, il y a deux cents stades. La route est quelque peu désolée et pierreuse ; elle gravit les pentes du Cithéron, mais n'est point dangereuse. On trouve en cette ville, dit le poète Posidippe :

Deux temples, un portique,
La renommée antique,
Des bains ; de Sarabos — aubergiste fameux ! —
Le logis souvent vide, et plein au temps des jeux.

« Les habitants n'ont rien de remarquable, sauf que ce sont des colons athéniens, et que la bataille entre les Grecs et les Perses se livra sur leur territoire.

« De là à Thèbes, il y a quatre-vingts stades. La route traverse une plaine dans toute son étendue. Cette ville est au cœur de la Béotie. Elle est de forme circulaire, et mesure soixante-dix stades de tour. Le sol en est noir. En dépit de son antique origine, les rues sont modernes, parce que (nous enseigne l'histoire) la cité a été rasée à trois reprises jusqu'au sol, en raison du caractère sournois et arrogant de ses habitants. Elle excelle dans l'élevage des chevaux; elle est bien arrosée et verdoyante; elle a plus de jardins qu'aucune autre ville de Grèce. Deux rivières la traversent, irriguant la plaine qui l'entoure; l'eau est amenée de Cadmée par des conduites souterraines que Cadmus, dit-on, fit établir en or. Voilà pour la ville. Les habitants sont pleins de verve et de pétulance; mais violents, emportés, hautains, prêts à en venir aux mains avec n'importe qui, citoyen ou étranger. Quant à la justice, il l'ignorent. Les différends sont réglés, non par la raison, mais à coups de poings, et les mœurs du stade se sont implantées au tribunal. Il en résulte que les procès y durent trente ans au moins. Car si quelqu'un se permet une remarque en public sur les lenteurs de la loi en Béotie, sans prendre la fuite aussitôt, il tombe dans un guet-apens la nuit suivante, assommé par ceux qui n'ont aucun intérêt à voir aboutir les procès. Des meurtres se commettent sous les prétextes les plus futiles. Tels sont les Thébains dans l'ensemble, bien qu'il se trouve quelques personnes honnêtes, dignes, et respectables, dans le nombre. Les femmes sont les plus grandes, les plus

jolies, et les plus gracieuses de toute la Grèce. Elles se voilent le visage de telle sorte que les yeux seuls demeurent visibles. Elles s'habillent tout en blanc et portent des chaussures pourpres et très échanrées, lacées de façon à laisser voir le pied nu. Leurs cheveux blonds sont relevés en chignon sur le sommet de la tête. En société, elles ont les manières de Sicyone plutôt que de Béotie. Leur voix est agréable, tandis que celle des hommes est profonde et rauque. Thèbes est l'un des meilleurs séjours d'été, car elle possède des jardins et de l'eau en abondance. De plus, la brise y souffle, l'aspect en est verdoyant ; fruits et fleurs y croissent à profusion. Mais elle manque de bois de charpente, et c'est un des pires endroits pour hiverner, en raison des eaux et des vents ; il y tombe beaucoup de neige et il s'y forme beaucoup de boue. Le poète Laon a chanté l'éloge des Béotiens, mais il ne dit pas la vérité. Le fait est qu'il fut pris en flagrant délit d'adultère et laissé libre à bon compte par le mari trompé. Il écrit :

Ne fuyez pas la Béotie,
 Vous en aimerez l'habitant,
 Bon garçon, comprenant la vie,
 Au milieu d'un pays charmant.

« De Thèbes à Anthédon, il y a cent soixante stades. La route se dirige en pente à travers champs. Les voitures peuvent y passer. La ville, qui n'est point grande, est située sur les bords de l'Eubée. L'agora est tout planté d'arbres et entouré de portiques. Le vin et le poisson y abondent ; mais le blé est rare, car le sol est pauvre.

Presque tous les habitants sont des pêcheurs vivant de leur filet, grâce aux pourpres et aux éponges ; ils vieillissent sur la plage, parmi les varechs ou dans leurs huttes. Ils ont le teint rubicond et le corps maigre. Le bout de leurs ongles est rongé du fait qu'ils travaillent constamment dans la mer. La plupart sont passeurs ou constructeurs de barques. Loin de cultiver leur sol, ils n'en sont pas même propriétaires. Ils prétendent descendre du dieu marin Glaukos qui faisait profession d'être pêcheur. Voilà pour la Béotie.

« Quant à Thespies, elle recèle beaucoup d'ambition et de belles statues ; rien d'autre. Les Béotiens ont un dicton relatif à leurs défauts nationaux. Ils admettent que la rapacité habite Oropos, la jalousie Tanagra, l'irritabilité Thespies, l'arrogance Thèbes, la convoitise Anthédon, la curiosité Koronée, la vantardise Platées, la fièvre Onchestos, et la stupidité Haliartos. Tels sont les défauts qui, du reste de la Grèce, ont afflué vers la Béotie comme vers un puisard. On peut dire avec Phérécrate :

Quiconque a du bon sens, fuira la Béotie.

« Voilà ce que nous avons à dire du pays des Béotiens.

« D'Anthédon à Chalcis, il y a soixante-dix stades. Jusqu'à Salgonéos, la route est plate et facile, courant entre la mer d'une part, et une montagne boisée, bien arrosée et médiocrement haute, de l'autre. La cité de Chalcis mesure soixante-dix stades de périmètre. Elle est située sur des collines et bien ombragée. La

plupart des sources y sont salées. Il en est une, appelée Aréthuse, dont l'eau, bien que saumâtre, est saine, fraîche, et si abondante qu'elle suffit aux besoins de toute la ville. Les bâtiments publics, tels que gymnases, portiques, sanctuaires et théâtres, y abondent, ainsi que les peintures et les statues; l'emplacement de l'agora est sans rival du point de vue commercial. En effet, les courants qui se rejoignent dans l'Euripe baignent les murs mêmes du port, et l'on y trouve un accès direct à l'agora, vaste place entourée de colonnades. Cette proximité du marché et des quais, et la facilité avec laquelle les bateaux peuvent y être déchargés, attirent de nombreux navires en ce port. L'Euripe lui-même, avec ses deux entrées, attire les négociants dans la ville. Toute la région est plantée d'oliviers, et les pêcheries sont florissantes. La population est grecque de langage aussi bien que d'origine. Vouée à l'étude, aimant les voyages et les livres, elle supporte avec une noble force d'âme les malheurs de son pays. Une longue période de servitude politique n'a point aboli cette indépendance d'esprit qui leur a appris à se résigner à l'inévitable. Pour citer un vers de Philiscos :

Les Chalcidiens sont grecs, et des plus honorables. »

Ces passages, cités trop complaisamment peut-être, peuvent suffire. J'épargnerai à mes lecteurs une longue description du Mont Pélion avec ses pinèdes, ses fleurs sauvages et ses simples, qui paraît être un fragment du même ouvrage. Deux points seulement dans cette

description méritent d'être signalés. L'auteur nous apprend que la science de certains simples se transmettait héréditairement dans une unique famille qui la tenait jalousement secrète, bien qu'elle refusât toute rémunération des malades, estimant impie d'en accepter. Ces herboristes prétendaient descendre du centaure Chiron. Dicéarque nous apprend encore qu'au moment des chaleurs caniculaires, une procession d'hommes de bonne famille et dans la force de l'âge, choisis par le prêtre et revêtus de peaux de mouton, montaient à travers les pins jusqu'à l'ancre de Chiron et au sanctuaire de Zeus, sur le sommet de la montagne. Il mentionne ces fourrures en preuve de la grande altitude du Pélion, comme si, sans elles, les gens dusent frissonner de froid tandis que la plaine en bas était torréfiée par une chaleur suffocante. Mais il est bien plus probable que ces peaux avaient une signification religieuse.

COMPARAISON DU PSEUDO-DICÉARQUE AVEC PAUSANIAS

Ce tableau de la procession vers la grotte et le temple situés au sommet de la montagne pourrait à la rigueur être de notre auteur. Mais combien différent presque tout le reste de la description, du style de Pausanias! Au lieu d'une énumération patiente et terne, suivant docilement l'ordre topographique, et rarement égayée par une simple épithète descriptive, nous trouvons des esquisses rapides, mais vigoureusement colorées, de l'aspect général des villes :

la blanche Tanagra perchée sur sa colline, avec ses maisons aux jolis porches peints; Chalcis aux constructions élégantes, aux arbres touffus, aux fontaines d'eau vive, au marché spacieux près du goulet où la marée s'engouffre tandis que les portefaix déchargent avec entrain les vaisseaux dans le port; Thèbes, en été, avec ses belles rues neuves, sa verdure, ses fleurs et ses fruits, la fraîcheur du zéphyr embaumé qui souffle au-dessus des jardins, Thèbes, l'hiver, balayée par des vents cinglants, les rues souillées de boue, ou blanchies par une neige abondante; Athènes aux étroites ruelles, aux maisons sordides, révélant çà et là un coin resplendissant du Parthénon, tel un miroitement de soleil, très haut dans le ciel clair. En ce qui concerne les habitants, quel contraste encore! Le grave Pausanias ne les laisse guère entrevoir qu'à leurs dévotions; tandis que l'étincelant écrivain soulève fréquemment le voile du passé et nous permet de jeter un coup d'œil sur la foule bigarrée et bourdonnante dont le brouhaha a cessé et dont les voix se sont tues depuis des siècles... Nous voyons la populace famélique d'Athènes oublier, dans les plaisirs du théâtre et des cortèges somptueux, qu'elle a le ventre vide; les faciles beautés décocher leurs œillades; les folliculaires gribouiller leurs pamphlets dans les galetas, ou se débattre sous l'étreinte de la loi. Sur les grand'routes, les voyageurs hâtent le pas par crainte des brigands, ou mènent joyeuse vie à l'hôtellerie. A Oropos, les douaniers farfouillent dans les bagages des voyageurs exaspérés qui étouffent un juron. A Tanagra, nous saluons un gros

fermier bourru, bon enfant, serviable et satisfait, qui réserve à l'étranger un accueil cordial, et un coin de sa table au mendiant qui frappe à sa porte. Dans les rues de Thèbes, nous coudoyons des bretteurs vantards, des porte-glaives insolents, qui vous assommeront pour un simple mot, et vous égorgeront dans une ruelle obscure si vous osez chuchoter la moindre allusion à la justice, ou plutôt au manque de justice dans leur ville natale ! Glissant parmi ces ruffians, passent des femmes sveltes et gracieuses, voilées jusqu'aux yeux ; leurs cheveux blonds sont noués en chignons sur le sommet de la tête, les chaussures pourpres dépassent sous leurs vêtements blancs, leur voix mélodieuse et flûtée contraste avec la voix basse et rauque des hommes. Une fois de plus, le décor change. Nous quittons les rues et les jardins de Thèbes pour la plage d'Anthédon ; une odeur salée nous monte aux narines, tandis que la brise de mer rafraîchit notre front. Voici les pêcheurs, au visage hâlé et couperosé, aux ongles rongés par la saumure ; ils appâtent leurs hameçons parmi les algues du rivage, enfoncent des clous dans leur nouvelle barque, ou transportent les voyageurs sur l'autre bord du magnifique détroit d'Eubée...

Ces tableaux d'un monde disparu ne sont pas sans valeur. Ils ont de la vie, de l'entrain, du pittoresque ; mais il est hors de doute que les couleurs en sont outrées ; les lumières trop vives ; les ombres trop appuyées. Nous ne saurions admettre que la population d'Oropos se composât exclusivement de filous, de bandits, et de douaniers ; que les fermiers de Tana-

gra fussent tous bourrus et bienfaisants; que, seuls, des honnêtes gens en lutte contre l'adversité résidassent à Chalcis; qu'aucun procès, à Thèbes, ne durât moins de trente ans! Il est évident que l'auteur a exagéré en vue de l'effet. De plus il est fortement enclin aux commérages et aux médisances. Il mitige l'éloge de la Béotie dans la bouche d'un poète, en raison d'un épisode désagréable dans la vie privée de cet aède; mais il détaille avec un malin plaisir les racontars courant sur les défauts caractéristiques des diverses villes de cette province. Pris dans son ensemble, ce bavardage animé et superficiel, avec ses esquisses rapides et vigoureuses, ne supporte pas la comparaison, pour la solidité, avec les descriptions sèches et incolores, mais en général minutieuses et exactes, que Pausanias a laissées. Dans les écrits de ce dernier, la chaleur et l'animation propres à l'autre font à coup sûr défaut, ainsi que les tableaux de l'activité contemporaine et tous ces menus détails qui rendent le passé et le présent si vivants à nos yeux. Son livre est par trop un simple catalogue d'antiquités, un squelette de connaissances desséchées que nul souffle d'imagination n'anime. Cependant ses défauts mêmes trouvent leur compensation. Si Pausanias manque de fantaisie, il doit être d'autant moins tenté de déformer et de colorer les faits, comme le font ces écrivains à l'imagination brillante que l'on a fort justement comparés à « des anges qui se voilent le visage de leurs ailes ».

CARACTÈRE DE PAUSANIAS

SES OPINIONS POLITIQUES

En fait, Pausanias était d'étoffe commune et taillé sur le patron commun. Son intelligence et ses capacités ne paraissent guère avoir dépassé la moyenne; ses opinions ne diffèrent pas de celles de ses contemporains. Tout en jetant un regard de regret sur la grande époque de l'indépendance grecque, il semble avoir accepté la domination romaine comme fatale, reconnaissant l'incapacité des Grecs dégénérés à se gouverner eux-mêmes, la bienveillance générale de l'administration romaine, et en particulier la sagesse et la sollicitude des empereurs sous lesquels il eut le bonheur de vivre. La démocratie ne lui inspirait aucune admiration. Il regardait les Athéniens comme le seul peuple qui eût jamais prospéré sous ce régime. Remarquant que les esclaves qui avaient combattu et étaient morts pour Athènes étaient enterrés avec leurs maîtres, il fait observer, avec une visible surprise, que même une démocratie peut se montrer juste à l'occasion. Avec son goût de l'étude et de la méditation, Pausanias devait tout naturellement préférer une existence retirée aux soucis et aux orages d'une carrière publique. C'est pourquoi il admire la sagesse d'Isocrate, qui vécut paisiblement jusqu'à un âge avancé dans l'ombre et la paix de la retraite, et il blâme tacitement l'imprudence de Démosthène, que son ardent génie entraîna dans la tourmente et l'éclat de la vie publique, vers l'exil et une fin violente.

Cette préférence, implicite plutôt qu'avouée, explique la décadence de l'esprit public en Grèce. Notre auteur sentait bien lui-même que son destin s'accomplissait en des temps difficiles. Il parle avec douleur des jours anciens où les dieux récompensaient les bons de leurs faveurs, et accablaient les méchants sous leur déplaisir ; où les bienfaiteurs de l'humanité étaient élevés au rang des divinités, les malfaiteurs, ravalés à l'état de bêtes sauvages ou de pierre. « Mais hélas ! ajoute-t-il tristement ; aujourd'hui que la perversité monte à un tel niveau, envahissant tous les pays et toutes les villes, les hommes ne sont plus changés en dieux sinon dans la vaine rhétorique que la flatterie adresse au pouvoir ; et la colère des dieux contre les méchants est réservée pour un avenir lointain, où ils auront tous disparu !... » A n'en pas douter, Pausanias risque ici une allusion timide à la pratique de déification des empereurs romains ; cette marque de basse servilité et de dégénérescence politique paraît avoir soulevé sa juste indignation. Il n'était pas davantage indifférent aux graves problèmes de la vie et de l'histoire que le spectacle de la Grèce à son déclin ne pouvait manquer de susciter. La vue des ruines de Mégalopolis lui rappelle les vastes espoirs qui avaient présidé à sa fondation. Ce souvenir amorce une série de réflexions mélancoliques sur l'instabilité des œuvres humaines. Il songe aux nombreuses villes d'or du monde antique, à Ninive et à Babylone, à Thèbes et à Mycènes, dont la splendeur a disparu. Il songe à la nature elle-même, si stable en

apparence et soumise à de si profondes vicissitudes ; il sent combien est éphémère toute gloire terrestre, combien brève et fragile la vie de tout humain!...

SES OPINIONS MORALES

Sur les passions qui agitent les hommes et déterminent l'histoire, Pausanias paraît avoir eu les mêmes sentiments que la masse de l'humanité. Il sait que l'ambition cause de nombreux crimes, que l'amour est à la fois source de grand bonheur et de grande misère. Il semble croire, toutefois, que le mal résultant des passions surpasse le bien qu'elles procurent ; car, nous ayant informés qu'après un bain dans le Sélemnos hommes et femmes sont censés oublier leur amour, Pausanias ajoute que s'il réside quelque vérité en cette histoire, les richesses sont moins précieuses à l'humanité que les eaux de cette rivière ! Il éprouve une admiration sincère pour les vertus héroïques ; une horreur profonde à l'égard de la bassesse et des vilenies de toute espèce. La trahison est stigmatisée par lui comme le plus abject de tous les crimes. Il regarde Thrasybule, patriote hardi et désintéressé qui libéra son pays et guérit ses dissensions, comme le plus vertueux des Athéniens illustres ; et il considère l'exploit de Léonidas et de ses compagnons comme le plus magnifique fait d'armes de l'histoire grecque. Il loue son homonyme spartiate d'avoir traité courtoisement la Koenne captive, et repoussé la vile proposition du misérable qui l'incitait à mutiler le corps du vaillant

Mardonius. Il parle avec sympathie des braves, dignes d'un meilleur sort, qui attaquèrent le tyran Lacharès; de ceux qui eussent arraché le Pirée aux Macédoniens si leurs complices ne les avaient pas massacrés; de ceux enfin que Cimon conduisit à la victoire sur mer et sur terre le même jour. Il rapporte comment, lors du dernier combat contre Rome et avant que la bataille ne fût perdue, le général achéen s'enfuit, laissant ses troupes se tirer seules d'affaire; il oppose l'égoïste lâcheté de ce chef au généreux dévouement d'un officier de cavalerie athénien qui, lors de la désastreuse retraite de Syracuse, ramena son régiment sain et sauf, puis fit faire demi-tour à son cheval et s'en fut chercher la mort sous les coups de ses ennemis.

SES OPINIONS RELIGIEUSES
CROYANCE AUX DIEUX

En religion comme en morale, Pausanias paraît avoir occupé une position assez semblable à celle de ses contemporains. Jamais il ne lui vint à l'esprit de mettre en doute l'existence des dieux et des héros de la mythologie grecque; ceci ressort clairement de son œuvre ainsi que des nombreuses réflexions qui lui échappent. Par exemple, il nous avertit qu'il est dangereux de voir les dieux sous leur forme corporelle; que Pan, à l'instar des dieux les plus puissants, possédait la faculté d'exaucer les prières et de châtier les méchants; et que, jusque de son temps, on pouvait voir, dans certaine ville située sur l'Euphrate, la corde

tressée de vigne et de lierre que Dionysos avait lancée par-dessus le fleuve lors de sa marche vers l'Inde. Les réserves mêmes qu'il formule parfois à propos des mythes et des légendes prouvent qu'en les rejetant, en totalité ou en partie, il ne songe point à mettre en doute l'existence des personnages divins ou héroïques qui en sont les acteurs. Prenons quelques exemples : tout en repoussant, après examen, certaines prétentions émises en faveur de divers objets attribués à Héphaïstos, Pausanias admet l'authenticité de l'un d'eux, impliquant ainsi l'existence du dieu-forgeron. De même, signalant une statue d'Aphrodite aux pieds chargés de fers, il relate que, selon certaine tradition, Tyndare avait infligé cette humiliation à la déesse pour la punir d'avoir causé le déshonneur de ses filles. « Cette explication, déclare formellement Pausanias, ne saurait être admise un seul instant. Il serait absurde de croire qu'en fabriquant une poupée de cèdre et en la baptisant Aphrodite, Tyndare ait pu châtier la divinité! » Il est clair que notre auteur, s'il éprouve un piètre respect pour l'image, et nul respect pour la légende relative à son origine, conserve une foi absolue en la réalité de la déesse elle-même. Ailleurs, il nie que Sémélé ait jamais été arrachée aux enfers par Dionysos, comme le voulait une tradition courante ; la raison qu'il en donne est que Sémélé, étant l'épouse de Zeus, devait être immortelle. Ailleurs encore, après avoir rappelé la légende d'Eurypylye et du coffre merveilleux dans lequel il conservait un dieu portatif, Pausanias mentionne (uniquement pour la

répudier) cette tradition qu'Eurypyle avait reçu ce coffre en présent d'Héraklès. « Il est certain, écrit-il, qu'Héraklès devait connaître toutes les vertus de ce coffre, si vraiment c'était un coffre magique ; et je ne crois pas que, les connaissant, il en eût jamais fait don à l'un de ses compagnons d'armes. » Plus loin encore, Pausanias ne réussit pas à se persuader qu'Héraklès ait pu s'emporter contre la fille d'un de ses amis au point de la condamner au célibat perpétuel et à le servir comme prêtresse en cette condition. L'avis de Pausanias est que, tant que Héraklès était encore parmi les hommes, « les châtiant de leur présomption et surtout de leur impiété, il est peu vraisemblable qu'il se soit consacré un temple et une prêtresse, comme s'il était déjà un dieu ».

SON SCEPTICISME A L'ÉGARD DES ENFERS

Toutefois, il est un aspect de la religion à l'égard duquel Pausanias se montre constamment sceptique, sinon incrédule : il concevait des doutes sérieux sur l'existence des enfers. « Il est difficile de croire, écrit-il, que les dieux aient une demeure souterraine où les âmes des morts se rassemblent. » Pausanias parle du « royaume supposé » de Hadès ; et dans la caverne de Ténare que l'on regardait comme l'une des gueules de l'enfer, il chercha vainement un passage qui conduisît aux sombres régions. Cerbère en particulier, le chien des enfers, est fortement maltraité par notre auteur qui le prive impitoyablement de ses têtes super-

flues, le réduit au rang de vulgaire serpent, et semble prendre un malin plaisir à énumérer tous les endroits où cet animal aurait été houspillé par Héraklès. Quoique Pausanias eût des doutes sur la réalité de l'enfer, il paraît avoir cru à la survie de l'âme. Dans un passage déjà cité, il parle du châtement réservé aux méchants dans une autre vie. D'ailleurs, sa croyance en cette doctrine paraît avoir été vacillante ; du moins hésite-t-il en rapportant la tradition courante en Messénie que l'âme du héros Aristomène s'était battue contre ses anciens ennemis les Lacédémoniens, à la bataille de Leuctres. « Les premiers, dit Pausanias, qui aient affirmé l'immortalité de l'âme humaine, sont les Chaldéens et les magiciens Indiens. Quelques Grecs les ont crus, en particulier Platon, fils d'Ariston. Si tout le monde accepte ce dogme, il devient impossible de contredire à cette opinion que la haine des Lacédémoniens a fermenté dans le cœur d'Aristomène durant tant de siècles. »

SON ATTITUDE A L'ÉGARD DES DIEUX

Parmi les dieux, Pausanias assigne à Zeus le premier rang. Lui seul est supérieur au Destin, à qui tous les autres sont soumis ; il est le chef et le guide des Fatalités, et il sait tout ce que celles-ci réservent aux hommes. De toutes les Fatalités, la Fortune est, d'après notre auteur, la plus puissante. C'est elle dont le pouvoir irrésistible entraîne toute chose selon sa volonté, déterminant la prospérité ou la ruine des cités,

les cataclysmes naturels et les carrières humaines. Pourtant le culte de Pausanias semble plutôt s'adresser à Déméter qu'à Zeus ou aux Destins. Il se rendit à Phigalie surtout en l'honneur de la Déméter Noire à laquelle il sacrifia à l'entrée de la grotte. Il rapporte en détail l'histoire de sa statue ; il décrit avec une précision inaccoutumée le sanctuaire et les statues de Déméter et de Despoïna, à Lycosura. Pausanias avait également été initié aux mystères d'Éleusis ; il se plaît à retrouver les signes de leur diffusion dans le reste de la Grèce. A son avis, les mystères d'Andania ne sont inférieurs en sainteté qu'aux seuls mystères d'Éleusis ; les Grecs d'une époque antérieure, nous dit-il, estimaient que ces derniers surpassaient en valeur toutes les autres pratiques religieuses d'autant que les dieux surpassent les héros. Il est convaincu qu'il n'existe rien à quoi la bénédiction divine s'attache aussi pleinement qu'aux rites d'Éleusis et aux jeux Olympiques. Son respect des mystères, réduisant au silence sa loquacité d'archéologue, lui interdit de décrire non seulement les rites, mais l'enceinte sacrée où on les célébrait. Sur le mont Panhellénios, dans l'île d'Égine, il sacrifia aux images des déités parentes : Damia et Auxesia, selon le rituel d'Éleusis. Une autre déité à laquelle Pausanias semble avoir porté un intérêt spécial, est Esculape. Il examine les légendes de l'ascendance du dieu, discute de sa nature, et retrace l'extension de son culte dont le berceau fut à Épidaure. De même qu'il croit aux dieux et à la puissance irrésistible de la Fatalité, notre auteur semble

garder une foi obscure en une Providence divine veillant sur les affaires humaines. Il commente ainsi les exploits de Thésée en Crète : « Seule, la main de la Providence peut raisonnablement être considérée comme les ayant ramenés, lui et ses compagnons, sains et saufs ; le guidant à travers le dédale inextricable du labyrinthe et le dirigeant, invisible, une fois sa tâche accomplie, au milieu de ses ennemis. »

CROYANCE A L'INTERVENTION ACTIVE
DES DIEUX

Les dieux, dans l'esprit de Pausanias, ne sont ni de froides abstractions, ni des êtres bienheureux qui, nageant dans les béatitudes célestes, ne prêtent aucune attention aux affaires d'ici-bas. Ils interviennent activement dans le cours des événements, récompensant les bons et punissant les méchants. Ce sont les dispensateurs des bonnes choses ; et s'il est vrai que leurs bienfaits aient été plus nombreux et plus manifestes au temps jadis, la prospérité des pieux Athéniens est une preuve tangible que, même plus tard, les dieux n'ont pas négligé de récompenser leurs fidèles. Pourtant, comme la plupart de ceux qui entreprennent de justifier les voies de Dieu envers les hommes, Pausanias était plus enclin à reconnaître la main de la divinité dans les misères et les malheurs de ses semblables que dans leurs joies et leurs plaisirs. L'assurance avec laquelle il met le doigt sur le délit qui vaut à un malfaiteur le courroux d'un dieu justement offensé,

implique une étonnante familiarité avec les secrets du Tout-Puissant ! Si les Perses furent battus à Marathon, c'est pour avoir irrité Némésis en apportant, dans l'orgueil de leur cœur, un bloc de marbre destiné à être érigé en trophée de la victoire qu'ils escomptaient. La destruction de Sparte et d'Héliké par des tremblements de terre, fut causée par le courroux de Poséidon apprenant la violation de ses sanctuaires ; la perte et la mort de Mithridate furent voulues par Apollon, dont l'île sacrée avait été ravagée par un des généraux de ce roi ; la fin misérable de Sylla fut la conséquence directe du crime qu'il commit en arrachant Aristion du sanctuaire d'Athéna ; et le courroux des déesses d'Éleusis retomba à jamais sur les Mégariens, pour avoir empiété sur le terrain sacré et tué un héraut qui les exhortait à y renoncer. Pausanias soupçonne fort que les longs malheurs des Messéniens découlèrent immédiatement de la colère des Dioscures provoquée par la présomption impie de deux jeunes Messéniens ; il conjecture que dieux et héros s'unirent pour satisfaire leur dépit sur la tête de Cléomène qui avait forcé l'oracle de Delphes, ravagé le terrain sacré d'Éleusis, et incendié le bosquet du héros Argus. L'Apollon Delphique, suivant Pausanias, était prompt et énergique à défendre son honneur et à tirer vengeance des audacieux qui profanaient son temple ou pillaient ses trésors. Pour avoir touché aux monnaies sacrées, le roi Archidamos fut tué en pays ennemi, et son corps dut pourrir sans sépulture. Les Phlégiens, ayant tenté une incursion à Delphes, périrent fou-

droyés durant un tremblement de terre. Et ce fut dans toute la majesté du tonnerre, des éclairs, et d'un cataclysme terrestre, que le dieu surgit plus tard pour repousser les Gaulois. Au nombre des châtimens dont les dieux étaient censés punir les intrusions dans leurs sanctuaires, la cécité et la démence tenaient une place spéciale. Le roi *Æpitos*, ayant fait violemment irruption dans le temple de Poséidon à Mantinée, où il était interdit à quiconque de pénétrer, fut aussitôt frappé de cécité et mourut peu après. Des soldats perses qui s'étaient aventurés dans le sanctuaire des Cabires, près de Thèbes, perdirent la raison et se donnèrent la mort ; et la croyance était courante que toute personne souillée ou impie qui pénétrait dans le temple des Euménides, à Kérynée, était frappée de folie furieuse sur-le-champ.

CROYANCE AUX ORACLES

Croyant à l'existence des dieux, Pausanias croyait naturellement à leurs porte-paroles officiels : les oracles. L'oracle de Delphes, pense-t-il, a prédit la bataille de Leuctres et divers épisodes des guerres de Messénie. Il invoque une de ses réponses en preuve concluante que la mère d'Esculape était bien Coronis. Il rapporte que la profanation accidentelle des ossements d'Orphée fut suivie de la destruction de la cité de Libethra, conformément à une prédiction que Dionysos fit en Thrace ; et il énumère les désastres qui accablèrent Épaminondas, Hannibal et les Athéniens pour avoir mal interprété les réponses des oracles de

Delphes, d'Ammon et de Dodone. L'histoire de la Macédoine, sa prospérité et sa chute, avaient été prédites par la Sibylle, dont Pausanias cite la prophétie ; et il affirme que l'incursion des Gaulois en Asie avait été prédite par Phaennis une génération avant l'événement. Lui-même avait consulté l'oracle de Trophonios, et il nous a laissé un curieux compte-rendu des cérémonies observées par les consultants dans le sanctuaire. De son temps, nous informe-t-il, l'oracle le plus infallible était celui d'Amphiloque, à Mallos en Cilicie.

CRITIQUE DES MYTHES

Mais tout en acceptant dans l'ensemble la religion de son pays, Pausanias n'est nullement insensible aux contradictions, aux invraisemblances que présentent nombre de mythes et de traditions grecs ; et il parle avec un certain dédain de la confiance aveugle que témoigne la foule à l'égard des légendes qu'on lui ressasse depuis son enfance. « En général, écrit-il, le mensonge est couramment accepté par la multitude, parce qu'elle ignore l'histoire et qu'elle croit tout ce qu'elle a entendu raconter depuis son jeune âge dans les chœurs et les tragédies. » Il note encore qu'« il n'est point aisé de persuader à la masse de modifier ses opinions ».

Du premier de ces passages, il ressort que Pausanias était médiocrement enclin à accorder une confiance implicite aux propos des poètes relatifs aux traditions. Ailleurs, il exprime ses doutes plus nettement encore.

Parlant de l'hydre qui, affirme-t-il, n'a jamais eu plus d'une tête, il dit que le poète Pisandre les multiplia « pour rendre ce monstre plus terrifiant et rehausser la dignité de ses vers ». Il signale que les poètes ont attribué à Héphaïstos la fabrication de certains objets, et que l'opinion publique servile s'est rangée à leur avis. Quant à lui, il rejette toutes ces reliques comme apocryphes, à l'exception d'une seule. L'unique poète dont il soit enclin à reconnaître l'autorité est Homère, au témoignage de qui il fait souvent appel avec respect. Il prétend que beaucoup de vieux récits, sincères à l'origine, sont tombés en discrédit du fait des déformations et des exagérations que les narrateurs leur ont fait subir. L'histoire qui inspire à Pausanias cette remarque est celle de Lycaon changé en loup au moment où il sacrifiait un jeune enfant à Zeus Lycéen. Pausanias admet la légende, mais rejette comme incroyable cette assertion qu'à chacun des sacrifices ultérieurs offerts à Zeus sur le Mont Lycée, un homme ait été métamorphosé en loup ; et il n'hésite pas à traiter de mystificateurs tous ceux qui ont prétendu que le pugiliste arcadien Damarchos avait subi cette transformation. « Les amateurs de merveilleux, observe-t-il, sont trop portés à embellir les miracles qu'on leur raconte en y ajoutant des détails de leur cru. Ils altèrent ainsi la vérité en y mêlant la fiction. »

SON INCRÉDULITÉ A L'ÉGARD DE CERTAINES MYTHES

L'incrédulité que Pausanias manifeste à l'égard d'un

grand nombre de légendes courantes, il l'exprime dans les termes les moins équivoques. Il parle de ces « multiples mensonges auxquels les Grecs ajoutent foi » ; il nous rappelle que, bien qu'il soit tenu d'enregistrer certains récits, il n'est pas tenu d'y croire, et qu'en fait il n'y croit pas le moins du monde. Ces étranges métamorphoses d'hommes et de dieux en animaux ou en plantes lui paraissent particulièrement difficiles à gober. Il ne croit pas que Zeus ait pris la forme d'un coucou pour gagner l'amour de Héra ; quant à la métamorphose de Cygnus en cygne, Pausanias le déclare tout net : « Qu'un homme puisse être changé en oiseau, c'est pour moi chose inadmissible ». Il ne veut pas davantage entendre parler de l'amour de Narcisse pour sa propre image réfléchie dans un étang limpide ; ni de sa transformation miraculeuse en la fleur qui porte son nom. « C'est pure sottise, remarque-t-il, de supposer qu'une personne en âge d'être amoureux soit incapable de distinguer un homme de son reflet. » Quant à la fleur, Pausanias démontre avec force détails qu'elle existait déjà bien avant la naissance de Narcisse. Toutefois l'histoire analogue de la métamorphose d'Hyacinthe n'est pas traitée aussi cavalièrement. « Il se peut qu'elle ne soit pas vraie au pied de la lettre, écrit-il ; admettons-la pourtant. » Au reste, il ne croit pas que les animaux aient obéi aux chants d'Orphée, ni que ce musicien soit allé aux enfers pour y chercher son Eurydice. De même, s'il croit aux géants, il repousse comme absurde l'idée qu'ils aient des serpents en guise de pieds ; et il

étaye son scepticisme d'une référence au cadavre d'un de ces monstres trouvé au fond du fleuve Oronte, dans un cercueil long de onze aunes. Parfois, sans refuser son assentiment formel à quelque récit merveilleux, il marque discrètement son incrédulité en laissant aux lecteurs la latitude d'y croire ou non, selon leur humeur. Ainsi, après avoir raconté que les pourceaux précipités dans les caves de Déméter à Potnies étaient censés reparaître l'année suivante à Dodone, il ajoute, presque ironiquement : « Il est possible que certains individus prêtent foi à cette histoire. » Voici encore quelques miracles qu'il écarte avec un haussement d'épaules : la naissance d'hommes armés issus des dents de dragon semées par Cadmus ; l'arborescence de la massue d'Héraklès après que celui-ci l'eut plantée dans le sol ; la merveilleuse acuité visuelle de Lyncée dont les regards traversaient un chêne ; et enfin cette légende qu'auprès d'un certain rocher, à Mégare, Déméter éplorée serait demeurée à rappeler sa fille engagée sur la sombre route par où elle avait disparu...

RATIONALISME DE SON INTERPRÉTATION

Cependant Pausanias n'accueille pas toujours des récits en apparence merveilleux par un démenti aussi formel. Il avait pour cela trop de bon sens. Il savait que l'expérience humaine n'épuise pas les possibilités de la nature, et il s'efforça en conséquence d'équilibrer son opinion entre une crédulité hâtive et un scepticisme imprudent. Ainsi, après avoir observé que si

les descriptions des créatures étranges qui vivent dans les pays lointains sont inexactes à certains égards, elles sont véridiques, ou du moins probables, à certains autres, il conclut : « Voilà pourquoi il faut avoir soin d'éviter les jugements prématurés d'une part, et l'incrédulité au sujet des événements rares, de l'autre. » Dans cet effort pour séparer le vrai du faux, pour démêler l'écheveau embrouillé de la tradition, il a souvent recours à cet instrument souple et commode qu'est l'interprétation allégorique ou rationaliste des faits. On a vu avec quelle aisance il se débarrassait des têtes superflues de Cerbère et réduisait cet animal à n'être qu'un vulgaire serpent au lieu d'un mâtin singulier. L'histoire fabuleuse de la mort d'Actéon mis en pièces par ses chiens à l'instigation d'Artémis, ne soulève aucune difficulté : c'est un simple cas d'hydrophobie ! Méduse est une belle reine africaine qui rencontra Persée à la tête de ses troupes. Titan, un ancien astronome vivant près de Sicyone et que l'on regardait comme le frère du soleil pour cette unique raison qu'il faisait des observations sur cet astre. La fable de Procné et de Philomèle changées en rossignol et en hirondelle, naquit tout simplement d'une comparaison entre leurs cris plaintifs et les mélancoliques accents de ces deux oiseaux. Dans un certain passage, cependant, exposés à la lumière brutale de la critique, les dieux eux-mêmes paraissent menacés de fondre comme brume au soleil, sans laisser d'autre trace que le fond clair de la nature sur lequel la somptueuse fantasmagorie de leurs formes

fugaces et irisées avait un moment flotté dans une buée vermeille. Ce passage se trouve dans la description d'Égée, ville où notre voyageur, ayant fait la connaissance d'un Phénicien de Sidon, discuta avec lui du fondement philosophique de la croyance à Esculape, et aboutit à la conclusion que ce dieu n'était autre que l'air; et son père Apollon, le soleil. Si Pausanias avait suivi son idée jusqu'au bout, il aurait pu, à l'instar de Schiller, avoir cette vision d'une brillante procession des dieux gravissant les flancs de l'Olympe et faisant halte par instants pour jeter en arrière un regard attristé sur un monde qui n'avait plus besoin d'eux. Mais tout le contenu de son œuvre tend à prouver que s'il eut à cet endroit l'intuition d'une vérité plus haute, ce ne fut qu'un éclair qui, s'éteignant, le laissa plongé dans les ténèbres.

ÉVOLUTION DE SON OPINION SUR LES MYTHES

Ailleurs, Pausanias fait une profession de foi concernant la mythologie. Après avoir raconté la barbare histoire du cannibal Chronos auquel Rhéa fit manger du poulain alors qu'il voulait dévorer son jeune fils Poséidon, l'auteur ajoute : « Au début de cet ouvrage, je trouvais toutes ces fables ridicules, ou peu s'en faut. Mais à présent que je suis parvenu à l'Arcadie, voici mon opinion à ce sujet : Je crois que les Grecs qui passaient pour sages s'exprimaient par énigmes, et non point en termes clairs. Je présume donc que cette histoire de Chronos est un fragment de philoso-

phie grecque. En matière de religion, je suivrai la tradition. » Ce passage paraît être la rétractation d'un scepticisme antérieur, et peut-être juvénile. Les récits dont il s'est gaussé naguère comme absurdes, il les trouve maintenant pleins d'une sagesse profonde, bien que cachée. La réflexion et plus encore, peut-être, la torpeur envahissante de l'âge qui conduit tant de gens au morne acquiescement de croyances et de pratiques repoussées dans leur jeunesse, semble avoir opéré une révolution mentale dans l'esprit de Pausanias. Le railleur s'est fait dévot.

TRAITEMENT DES TRADITIONS DISCORDANTES

Néanmoins, pour un croyant fidèle, le désaccord qui existe entre les diverses traditions devait présenter une sérieuse pierre d'achoppement. Pausanias y trébuche à maintes reprises. « Les récits des Grecs, dit-il, sont généralement contradictoires. Leurs légendes diffèrent entre elles sur la plupart des points, en particulier dans les généalogies. Les anciennes fables n'étant pas encombrées de la sorte, laissaient libre carrière à la fantaisie, surtout pour la descendance des héros. En Grèce, la plupart des choses sont matière à conteste. » En présence de telles divergences, Pausanias, lorsqu'il ne se contente pas d'énumérer simplement les diverses traditions, décide d'adopter soit la version la plus communément admise, soit celle qui, pour une raison quelconque, lui paraît la plus vraisemblable. Avec son tempérament rassis et peu ima-

ginatif, avec ses tendances rationalistes, il est tout naturel qu'entre plusieurs récits contradictoires, il choisisse celui qui heurte le moins l'expérience. C'est ainsi qu'il enregistre les deux versions courantes sur la manière dont les Tanagréens acquirent le Triton empaillé qui faisait la gloire de leur ville. L'une prétendait que le monstre avait été tué par Dionysos lui-même en combat singulier. A en croire l'autre, un simple mortel avait trouvé le Triton ivre sur la plage et lui aurait tranché la tête à coups de hache. Cette seconde version, Pausanias la présente comme « moins sublime, mais plus vraisemblable ». Les Tritons, il est vrai, ivres ou à jeun, ne se voient point tous les jours au bord de la mer ; mais il n'était pas nécessaire de rehausser le merveilleux en mêlant Dionysos à l'affaire. De même, la mort d'Aristodème, ancêtre des deux maisons royales de Sparte, était relatée de façons différentes : « Ceux qui veulent l'entourer d'une auréole de gloire, écrit Pausanias, racontent qu'il succomba sous les flèches d'Apollon » ; mais la version la plus plausible le décrit massacré par les fils de Pylade. Autre exemple : Pausanias considère avec méfiance la prétention des humains à passer pour maris ou femmes, fils ou filles des dieux et des déesses. « La lune, dit-on, aima Endymion, qui eut cinquante filles de cette déesse. D'autres rapportent avec plus de vraisemblance qu'Endymion épousa une mortelle ». « Cadmus fit un mariage fort distingué s'il tant est qu'il épousa, comme les Grecs l'assurent, une fille d'Aphrodite et d'Arès. » Voici main-

tenant pour les enfants réputés d'origine divine : « Que Corinthos ait été fils de Zeus, personne ne l'a jamais sérieusement soutenu, à ma connaissance, sauf une majorité de Corinthiens eux-mêmes ». Œno-maos était fils d'Alexion, « bien que les poètes aient laissé entendre qu'il le fut d'Arès ». Le père d'Augias se nommait Eléos, « mais ceux qui enjolivent son histoire donnent un coup de pouce à ce nom, et affirment qu'Augias était fils d'Hélios, le soleil ». L'habile Autolykos « passait pour fils d'Hermès, bien qu'en réalité son père fût Deucalion ». Une légende donnait pour mère à Orphée la Muse Calliope ; notre auteur la stigmatise comme un mensonge. Les fleuves à qui l'on attribuait la paternité de tel ou tel personnage, n'inspiraient que méfiance à Pausanias. Il soutenait que le père d'Étéocle était Andréos, et non point le Céphise ; et il croyait que le père de Platée était, non pas le fleuve Asope, mais un roi du même nom. On pourrait citer d'autres exemples de la répugnance, qu'il éprouve à admettre les légendes de filiation divine.

APPLICATION DE LA MÉTHODE HISTORIQUE
AUX LÉGENDES NATIONALES

Mais dans les critiques qu'il formule à l'encontre des mythes grecs, Pausanias ne s'en est pas tenu à la simple épreuve de l'expérience. Il ne s'est pas tout bonnement demandé si un récit s'accordait plus ou moins bien avec certaines lois naturelles, pour l'accepter ou le rejeter en conséquence. En matière

d'enquête historique, l'adoption d'un pareil criterium ne peut évidemment pas faire progresser l'investigateur au-delà des premiers pas. Pausanias est allé beaucoup plus loin. Il a introduit des considérations fondées sur la probabilité générale, la chronologie, les monuments, la comparaison avec d'autres traditions, la valeur relative à attribuer aux autorités qui soutiennent les diverses versions d'une même légende. En fait, loin d'être entravé par la tradition, il se meut à l'aise parmi les matériaux dont il dispose, acceptant l'un, rejetant l'autre, selon les exigences d'une critique raisonnable et suffisamment éclairée. Il repousse, par exemple, la version donnée par Sophocle de la mort d'Œdipe, parce qu'elle contredit celle d'Homère. Il nie qu'une statue en bronze d'Athéna, à Amphissa, ait pu faire partie du butin de Troie, et qu'une autre de Poséidon, à Phénéos, ait pu être dédiée par Ulysse; la raison en est qu'à l'époque de la guerre de Troie et du vivant d'Ulysse, l'art de couler en bronze n'avait pas encore été inventé. Il se refuse à admettre que la tombe de Déjanire soit à Argos; on sait en effet qu'elle mourut à Trachis et que sa tombe était près d'Héraclée. Parmi les diverses bourgades grecques qui prétendent être l'Œchalie d'Homère, notre auteur décide en faveur de Carnasion en Messénie, parce qu'elle recélait les ossements d'Eurytos. Pausanias rejette la tradition que les mystères de Célées avaient été institués par un habitant d'Éleusis, un nommé Dysaulès, contraint de s'exiler après une bataille entre Éleusiens et Athéniens; il soutient que ce combat n'eut

pas lieu et que le personnage en question ne figure pas dans Homère. La légende qui envoie Dédale rejoindre Aristée et coloniser la Sardaigne est écartée par Pausanias pour la raison que Dédale, ayant vécu plusieurs générations après Aristée, n'a pu en aucune manière l'aider à organiser une colonie ni quoi que ce soit. De même, Pausanias discute et réfute par des considérations de chronologie la tradition qu'Achille ait soupiré pour Hélène; celle que Timalque se soit rendu à Aphidna en compagnie des Dioscures; celle que le Télamon et le Chalcodon qui se joignirent à Héraklès pour marcher contre Élis aient été les célèbres Télamon d'Égine et Chalcodon d'Eubée. La légende spartiate relative à la statue de l'Artémis Brauronia paraît à Pausanias préférable à celle d'Athènes, pour une foule de raisons qu'il expose en détail.

Ainsi Pausanias critiquait mythes et légendes selon ses lumières; si elles ne brillèrent pas de façon plus éclatante, la faute n'en est point à lui.

SON GOUT EN PEINTURE

De son goût en peinture et en sculpture il ne nous est guère possible de juger, d'abord parce qu'il est avare de louanges et se borne généralement à une simple mention ou description des œuvres; mais aussi parce que le nombre est infime des œuvres décrites par lui qui ont subsisté jusqu'à nous. Toutes les peintures ont disparu. Un peu de bleu sur un mur écroulé de Delphes, voilà tout ce qui demeure des fresques de

Polygnote, objet d'admiration pour l'antiquité. Pausanias lui-même les admira ; ceci ressort clairement et de l'importance de sa description et des termes de sa conclusion : « Telle est la variété et la beauté de l'œuvre de l'artiste thasien ». Ailleurs, il semble n'avoir laissé échapper aucune occasion de décrire les peintures de Polygnote, bien qu'il ne mentionne pas toujours le nom de cet artiste. Une figure de l'Ivrognerie, par Pausias, semble avoir tout particulièrement frappé notre auteur. Il nous apprend que « l'on voit dans ce tableau un rython de cristal, et le visage de la femme au travers ». Les seules œuvres, outre celles de Polygnote à Delphes, auxquelles Pausanias daigne accorder un parcimonieux éloge sont deux peintures sur pierres tombales, dont l'une était de Nicias, que Pausanias nous présente ailleurs comme le plus grand animalier de son temps.

SON GOUT EN SCULPTURE

En sculpture, le goût de Pausanias paraît avoir été austère. Il préfère nettement l'art ancien au moderne. Parlant des œuvres archaïques attribuées à Dédale, il dit : « Leur aspect est assez singulier, mais malgré cela, elles offrent quelque chose de divin ». Il loue l'artiste Bupalos (vi^e siècle avant notre ère) d'avoir été « habile architecte et sculpteur ». Pourtant, c'est aux sculpteurs du v^e siècle qu'il réserve surtout ses maigres louanges, et parmi ceux-ci il semble avoir préféré les maîtres de la manière ancienne qui précédè-

rent immédiatement Phidias. Par exemple, il qualifie Pythagore de Rhégium, qui fleurissait vers 480 avant J.-C. : « Bon sculpteur, s'il en fut jamais ». Parlant du pugiliste Euthymos, il note que « sa statue est l'œuvre de Pythagore et mérite grandement d'être vue ». Du statuaire Onatas, qui maniait le ciseau vers 467 av. J.-C., il a une haute opinion : « Bien qu'il appartienne à l'école Éginète, j'incline à placer Onatas sur le même rang que les successeurs de Dédale ou des sculpteurs attiques. » Ces remarques témoignent que Pausanias préférait d'une façon générale l'école attique à celle d'Égine, bien qu'il considérât l'un des maîtres de cette dernière à l'égal des plus grands athéniens. Il existait à Pergame un Apollon en bronze dû à ce même Onatas; Pausanias le décrit comme « l'une des plus grandes merveilles qui soient, tant par ses dimensions que par la qualité du travail ». C'est d'ailleurs une preuve de l'indépendance du jugement de Pausanias en matière d'art, que ce sculpteur, mis par lui au même rang que Phidias et Praxitèle, ne se trouve mentionné nulle part, par aucun écrivain ancien, sauf dans une épigramme de l'Anthologie. Un autre artiste du v^e siècle dont Pausanias signale souvent les œuvres est Calamis; à l'une d'elles, il accorde un mot d'appréciation. Une statue de ce maître était beaucoup admirée par Lucien. Le célèbre Myron, contemporain de Phidias, paraît aussi avoir trouvé faveur aux yeux de Pausanias; celui-ci remarque que l'image de Dionysos sur le mont Hélicon était la plus belle œuvre de cet artiste, après la statue d'Erechtée, à Athènes.

PHIDIAS

Pausanias sut reconnaître la grandeur de Phidias ; c'est ce qui ressort clairement de la façon dont il parle de lui, et du détail où il entre pour décrire ses deux œuvres les plus fameuses : la statue de la Vierge Athéna, sur l'Acropole, et celle de Zeus à Olympie. A propos de cette dernière, il fait observer que les seules dimensions de l'image ne peuvent en aucune façon évoquer l'impression que sa vue produisait sur le spectateur. Pourtant, il ne la considère point comme le chef-d'œuvre de Phidias, car il dit de l'Athéna Lemnienne d'Athènes : « C'est, parmi les œuvres de Phidias, celle qui mérite le mieux d'être vue. » Cette préférence donnée à une statue relativement obscure, plutôt qu'à celle de Zeus que l'antiquité s'accordait à exalter comme une œuvre quasi-divine, est un nouveau témoignage de l'indépendance de Pausanias en matière artistique. La preuve que son goût, en l'espèce, était sûr, nous est fournie par le haut rang que son contemporain Lucien, l'un des meilleurs critiques de l'antiquité, assigne à cette même statue. Du sculpteur Alcamène, notre auteur remarque qu'il n'est inférieur qu'au seul Phidias, son contemporain. Au sujet de l'Aphrodite des Jardins, œuvre de cet artiste, Pausanias écrit : « Peu d'objets à Athènes méritent autant qu'elle d'être vus. » Ici encore son opinion est confirmée par celle de Lucien, qui vit en cette statue le chef-d'œuvre d'Alcamène, et s'en inspira largement pour décrire sa statue imaginaire d'une beauté idéale où devaient se

combiner les traits les plus parfaits des plus célèbres statues. Un autre sculpteur dont le style semble avoir séduit Pausanias est Naucydès, frère du fameux Polyclite, qui vécut à la fin du v^e et au début du iv^e siècle av. J.-C. Une statue en bronze d'Athéna, par Hypatodore, à Aliphéra, parut à Pausanias mériter d'être vue pour ses dimensions et sa valeur artistique; mais la date de ce sculpteur reste assez incertaine. Strongylion, que Pausanias estime sans rival dans la représentation des bœufs et des chevaux, semble avoir fleuri vers la fin du v^e siècle av. J.-C. Parmi les artistes du siècle suivant, Pausanias loue Céphisodote pour sa conception du groupe représentant Ploutos enfant dans les bras de la Paix, et les sculpteurs Xénophon et Callistrate pour une allégorie analogue représentant Ploutos dans les bras de la Fortune. Il prise également plusieurs sculptures de Damophon, à Messène (1); il a quelques mots aimables pour certaines œuvres de Praxitèle, mais il reste muet sur celles de deux autres grands maîtres du iv^e siècle, Scopas (2) et Lysippe, bien qu'il mentionne un grand nombre de

(1) La date de Damophon est incertaine. Dans l'ensemble, les témoignages sembleraient indiquer que sa période de production doit être placée dans la première moitié du quatrième siècle av. J.-C. L'estime où Pausanias tient Damophon est une nouvelle preuve de son indépendance de jugement, ce sculpteur n'étant mentionné par aucun autre écrivain. [J. G. F.]

(2) Toutefois, Pausanias admirait Scopas en tant qu'architecte, sinon comme sculpteur (VIII, 45, 5). On peut en dire autant de Polyclète (II, 27, 5), bien que le monument que Pausanias admira fût l'œuvre d'un artiste plus jeune et moins distingué qui porta le même nom. [J. G. F.]

leurs statues. Un critique assez sévère pour passer devant les œuvres de Scopas et devant l'Hermès de Praxitèle sans articuler une syllabe d'admiration, ne pouvait guère trouver de plaisir aux productions de la décadence. Pausanias cite un très petit nombre des successeurs de Praxitèle et ne fait l'éloge d'aucun. Parlant de la statue colossale du Zeus Olympien, à Athènes, qui dut être exécutée de son vivant, il remarque avec condescendance qu'elle est estimable pour ses dimensions.

Le détail suivant atteste l'intérêt que prenait Pausanias à la sculpture ancienne : les seuls artistes dont il ait suffisamment pratiqué la manière pour les reconnaître à première vue sont Calamis, Canachos, Endœos et Laphaès ; les deux premiers fleurirent au début du v^e siècle (av. J.-C.), et Endœos à la fin du vi^e. La date de Laphaès reste ignorée ; mais, étant donné que les statues de cet artiste étaient en bois toutes deux, et que Pausanias les déclare expressément anciennes, on ne peut guère supposer que ce sculpteur ait vécu plus tard que le vi^e siècle avant l'ère chrétienne.

SON GOUT EN ARCHITECTURE

Le goût de Pausanias en architecture nous est beaucoup mieux connu, car un grand nombre de monuments décrits par lui existent toujours, et, coïncidence fort heureuse, certains de ceux pour lesquels son admiration s'exprima en termes particulièrement chaleureux. Commençons par les vestiges de l'âge préhis-

torique ; les murs de Tirynthe et le tombeau à coupole d'Orchomène, (qu'il nomme Trésor de Minyas), excitèrent à tel point son enthousiasme qu'il les compare aux Pyramides et s'indigne contre la perversion des Grecs qui admirent et décrivent uniquement les merveilles étrangères, alors qu'ils négligent totalement celles tout aussi remarquables qu'ils possèdent sur leur propre sol. Il décrit avec ébahissement les remparts de Tirynthe « construits en pierre brute, dont chacune est si grosse qu'une paire de mulets ne parviendrait pas même à ébranler la plus petite ». Aucun voyageur moderne, après avoir vu les remparts de Tirynthe tels qu'ils subsistent aujourd'hui encore, bâtis de blocs énormes et plus semblables à un ouvrage de géants qu'à une œuvre humaine, ne trouvera déplacé l'enthousiasme de Pausanias, quel que soit son sentiment sur la comparaison que celui-ci établit avec les Pyramides. Parmi les monuments préhistoriques de la Grèce, ces murailles demeurent certainement incomparables. Celles de Mycènes et celles de la grande forteresse antique de Ghâ ou Goulas, en Béotie, les surpassent en étendue ; mais elles restent inférieures par la dimension des blocs qui les composent. Quant au tombeau à coupole d'Orchomène, dont Pausanias nous dit qu'il n'existait point de plus grande merveille en Grèce ni ailleurs, il est en ruines aujourd'hui, mais nous pouvons juger de son effet original par le grand tombeau de Mycènes, connu sous le nom de Trésor d'Atrée, qui a presque exactement les mêmes dimensions et qui subsiste quasiment intact. Pénétrer dans

la vaste salle circulaire, lever les yeux vers la voûte en dôme dont les assises de pierres régulièrement taillées diminuent jusqu'à se perdre dans les ténèbres, c'est là une émouvante expérience. Ceux qui l'ont connue seront portés à approuver Pausanias lorsqu'il considère le monument d'Orchomène comme un édifice merveilleux.

Arrivant aux constructions de l'époque historique, Pausanias admire les Propylées, vaste portique de l'Acropole qui « pour la beauté et la dimension de ses blocs (écrit-il) n'a jamais encore été égalé ». Il ne semble pas exagéré de dire que, même en ruines, cette magnifique colonnade reste le plus beau triomphe de l'art architectural. L'appareillage si précis des blocs de marbre blanc parfaitement taillés est une joie pour les yeux.

De même, le théâtre situé dans le sanctuaire d'Esculape provoque chez Pausanias une explosion d'admiration inaccoutumée et presque sans parallèle. « Dans le sanctuaire d'Épidaure, écrit-il, s'élève un théâtre qui, à mon sens, mérite tout à fait d'être vu. A vrai dire, celui de Mégalopolis en Arcadie le surpasse par ses dimensions, et les théâtres romains éclipsent de leur splendeur tous ceux du monde entier. Mais pour la symétrie et la beauté, quel architecte peut rivaliser avec Polyclète ? Car c'est Polyclète qui a construit ce théâtre. » Ici encore, notre goût moderne confirme le jugement de Pausanias. Ni le théâtre de Dionysos à Athènes, ni le grand théâtre de Mégalopolis, ni celui (fort bien conservé) de Delphes, ni aucun de

ceux qui subsistent en Grèce (à ma connaissance tout au moins) ne peuvent soutenir un instant la comparaison avec l'exquis théâtre d'Épidaure, pour la beauté et pour les proportions.

Au sujet du temple d'Apollon à Bassæ, notre auteur écrit : « Parmi tous les temples du Péloponnèse, et venant après celui de Tégée, celui-ci peut être mis au premier rang pour la beauté de la pierre et l'harmonie des proportions. » Du temple d'Athéna Aléa à Tégée, auquel il vient de faire allusion, il dit ailleurs : « Ce temple surpasse de beaucoup tous les autres du Péloponnèse, par ses dimensions comme par le style. » En ce qui concerne les dimensions, Pausanias fait erreur ; le temple de Zeus à Olympie était presque deux fois aussi grand. Mais à l'égard du style, le goût moderne ne peut que confirmer l'opinion de Pausanias. Les maigres vestiges du temple de Tégée sont presque entièrement enfouis sous le sable, mais l'ordonnance et la finesse admirables des fragments qui subsistent, la beauté des sculptures brisées justifient les éloges que Pausanias lui décerne comme au plus bel édifice du Péloponnèse. Il n'est homme de goût qui ne prise la puissance et l'émouvante beauté des deux têtes mutilées provenant de ce temple, bien au-delà de la vigueur grossière des frises de Phigalie et de la dureté disgracieuse, presque repoussante, des groupes qui couronnent les frontons d'Olympie. Qu'en matière de style, le temple de Bassæ vint immédiatement après celui de Tégée, c'est là une opinion que ne songera point à contester quiconque a vu ce magnifique édifice et ses

longues rangées de colonnes grises se dresser, solitaires, parmi les montagnes stériles. Que Pausanias ait eu raison de le préférer au temple de Zeus à Olympie, tant pour la beauté des matériaux que pour l'harmonie de ses proportions, la chose n'est guère discutable. Si le temple de Zeus fut imposant par sa taille, ses proportions (autant que ses ruines nous permettent d'en juger) ne nous frappent pas comme étant particulièrement harmonieuses. Quant à la beauté des matériaux, le rugueux conglomérat d'Olympie ne supporte pas la comparaison avec le dur et fin calcaire de Bassæ.

Pausanias, décrivant les remparts de Messène, avec leurs tours et leurs créneaux, les déclare plus résistants que toutes les fortifications qu'il a vues partout ailleurs. Les vestiges de ces travaux grandioses confirment son assertion. Pour l'échelle sur laquelle ils furent conçus, pour la solidité et la perfection de leur exécution, ils sont sans rivaux en Grèce. En d'autres lieux : à Aséa en Arcadie, à Ægosthène en Mégaride, à Lilée et Drymée en Phocide, subsistent des enceintes flanquées de tours et beaucoup mieux conservées ; aucune, toutefois, ne peut rivaliser, par le style et la splendeur, avec les fortifications de Messène. Ici encore, il faut proclamer sans hésitation que Pausanias (pour autant qu'on en peut juger) a tout à fait raison.

Arrivons à des monuments de date plus récente. Pausanias nous dit que l'Odéon de Patrée était le plus vaste de toute la Grèce, exception faite de celui d'Hérode Atticus à Athènes, qui le surpassait par ses dimensions ainsi que par le style. Nous avons ici l'a-

vantage de pouvoir comparer nous-mêmes les deux monuments que Pausanias signale comme les plus beaux en leur genre; tous deux, en effet, existent encore et dans un état de conservation relativement satisfaisant. Que l'Odéon d'Hérode Atticus surpasse en dimensions celui de Patrée, la chose est évidente à première vue. Le premier est, en fait, un vaste théâtre; le second est de petite taille. Mais tous deux, comme en témoignent leurs vestiges, étaient à l'origine revêtus de marbre, et devaient présenter un magnifique aspect. Les pattes de lion en marbre blanc qui ornent les sièges de l'Odéon de Patrée, ainsi que le dallage en mosaïque blanche et noire dans la salle contiguë, ne donnent qu'une assez faible idée de l'élégance des détails qui provoquèrent l'admiration de Pausanias.

En dernier lieu, notre auteur fait remarquer que le stade d'Athènes, construit en marbre blanc par Hérode Atticus, était « merveilleux à voir, bien qu'il fût moins impressionnant à entendre décrire ». Il ajoute que l'on avait épuisé la majeure partie des carrières du Pentélique pour le construire. Cette assertion est, bien entendu, fort exagérée. Le Pentélique est une montagne de marbre blanc, et il en subsiste un bon morceau aujourd'hui encore, bien que les larges entailles blanches, visibles de la côte d'Épidaure, attestent nettement que les carriers ont été à l'œuvre. Mais on peut sans peine croire Pausanias lorsqu'il dit que le stade offrait un admirable spectacle, quand des rangées de stalles, éblouissantes sous le soleil, s'élevaient en gradins sur

les deux flancs de la vallée. Car si c'est toujours une vallée aujourd'hui, au temps de Pausanias elle était revêtue de marbre blanc ! Les personnes qui ont vu le stade depuis sa remise en état partielle, pour les Jeux de 1896, pourront plus aisément imaginer l'aspect qu'il devait présenter quand les rangées de sièges étaient au complet. Avant l'époque d'Hérode Atticus les spectateurs devaient s'installer, soit sur les pentes gazonnées, comme à Olympie, soit sur des bancs de pierre ordinaire, comme à Épidaure ou à Delphes.

Ainsi et dans l'ensemble, à en juger d'après les monuments qui subsistent et le témoignage des auteurs anciens, en particulier de Lucien, le goût artistique de Pausanias était sûr, bien qu'un peu étroit.

PREUVES INTRINSÈQUES DE LA VÉRACITÉ DE PAUSANIAS

La façon dont il décrit les monuments est simple et adéquate, entièrement dépouillée de ces fleurs de rhétorique imprécise, de ces ornements littéraires, et de ces gentillesses affectées dont un Philostrate par exemple enjolive ses descriptions, et qui ont fourni matière à discussion jusqu'à ce jour afin de savoir si les scènes qu'il décrit ont existé ailleurs que dans son imagination. Il est peu probable que personne soit jamais tenté de révoquer sérieusement en doute l'existence des temples et des théâtres, des statues et des tableaux décrits par Pausanias. Pour tout esprit capable de discerner le vrai du faux, ses descriptions portent le

cachet de la réalité. Ne le porteraient-elles point, que leur exactitude se trouverait néanmoins garantie par leur conformité avec les vestiges des monuments eux-mêmes. On en pourrait produire des preuves en abondance. Mais nous nous intéressons surtout à ces preuves internes : l'honnêteté et la bonne foi d'un auteur, que fournissent ses écrits eux-mêmes. De telles preuves, il est vrai, ne sauraient jamais s'élever à la hauteur d'une démonstration. L'honnêteté et la bonne foi ne sont pas de ces qualités qui tombent sous le sens ; impossible de les examiner au microscope ou de les mettre dans une balance. Quiconque n'est ni honnête ni de bonne foi lui-même, ne croira sans doute jamais sincèrement à l'existence de ces vertus chez autrui ; et il n'existe aucun moyen de le convaincre. Il lui sera toujours loisible d'imaginer un motif ténébreux à l'acte le plus simple, ou une intention secrète derrière les mots les plus transparents. Dans le cas de Pausanias, la preuve interne de sa bonne foi paraît amplement suffisante pour convaincre un lecteur impartial. Elle est dans toute l'allure et le cours de ses écrits, dans le naturel et la vraisemblance de tout ce qu'il affirme à bon escient, hormis deux ou trois cas où il semble avoir été victime de la fourberie d'un mercenaire ou d'un prêtre ; elle est dans la simplicité et la clarté de ses descriptions ; dans leur exemption de toute rhétorique et de tout sophisme ; dans la modestie avec laquelle l'auteur se tient en général à l'écart ; et finalement dans quelques aveux d'ignorance où la malignité seule pourrait voir un

artifice propre à simuler une affectation de naïveté ingénue. Illustrons par des exemples ce dernier caractère. Les autres, répandus dans tout l'ouvrage, ne peuvent guère se prouver de la même façon.

A diverses reprises, Pausanias reconnaît n'avoir pu assister à certaines cérémonies et, en conséquence, n'avoir pas vu certaines statues exposées en ces seules occasions. Ainsi, en ce qui concerne la très curieuse effigie d'Eurynome qui l'eût particulièrement intéressé en tant qu'archéologue, il nous dit que le sanctuaire où on la conservait n'était ouvert qu'un seul jour par an; or, comme il n'eut pas la bonne fortune d'y arriver ce jour-là, il ne vit point l'image et n'a pu la décrire que par ouï-dire. De même, il nous informe qu'il n'a pu décrire la statue d'Artémis à Hyampolis parce que l'usage était de n'ouvrir ce sanctuaire que deux fois l'an. Il relate d'après un témoin les fêtes de Dionysos à Elis, au cours desquelles des outres vides se retrouvaient (dit-on) miraculeusement pleines de vin; mais il nous avertit qu'il n'a pas assisté en personne à ces fêtes; et, d'après certaines expressions qu'il emploie en parlant de ce miracle, on peut inférer qu'il concevait certains doutes sur son authenticité. Il n'est guère à craindre que personne veuille contester les assertions de Pausanias et soutenir qu'il arriva à temps pour voir ces statues, bien qu'il affirme le contraire. Nous sommes donc en toute équité tenus de le croire quand il nous dit du temple de Cybèle Dindymène, à Thèbes : « La coutume est de ne l'ouvrir qu'un seul jour par an, et pas davantage. J'eus la chance

d'arriver précisément ce jour-là, et pus voir la statue ». Comme autres exemples de sa bonne foi, relevons son aveu de n'avoir point assisté aux rites accomplis sur les tombes d'Étéocle et de Polynice à Thèbes, et de n'avoir pas vu l'objet secret vénéré pendant le culte de Déméter à Hermaeon ; celui de ne pouvoir décrire le temple de Poséidon, à Mantinée, que par ouï-dire ; celui de n'avoir jamais vu les remparts de Babylone ni ceux de Suse, ni rencontré quiconque les ayant vus ; celui de n'avoir jamais vu Antinoüs, mais seulement plusieurs de ses portraits, peints ou sculptés ; celui, enfin, de n'avoir jamais entendu les truites de l'Aroanios chanter comme des grives, bien qu'il eût attendu, au bord de la rivière, jusqu'au coucher du soleil, moment où elles étaient censées pépier le plus fort. Telles sont les confessions d'un honnête homme, enclin peut-être à la crédulité, mais qui répugne à tromper autrui en prétendant avoir été le témoin de spectacles, merveilleux ou non, qu'il n'a point vus. De même, lorsqu'il cite un ouvrage de seconde main, il prend soin de nous en avertir. Ainsi, après avoir copié quelques lignes de l'*Atthis* d'Hégésinoüs, il poursuit : « Ce poème, je ne l'ai pas lu ; il était perdu avant mon temps ; mais les vers en sont cités par Callippe de Corinthe dans son histoire d'Orchomène, et j'ai mis à profit son érudition pour le citer à mon tour. » De même encore, après avoir cité un distique du poète Chersias, il ajoute : « Les poèmes de Chersias sont aujourd'hui perdus ; mais ces vers sont également cités par Callippe dans son ouvrage sur

Orchomène. » Ces assertions, comme les précédentes, ne seront guère contestées, même par les plus sceptiques. Nul ne voudra soutenir que Pausanias ait lu des ouvrages qu'il se défend de connaître! Nous sommes donc tenus en justice de le croire quand il dit avoir lu quelques autres ouvrages, tels que les mémoires de certains historiens obscurs, un traité de rhétorique attribué à Pitthéos, les épopées des *Eoeae* et des *Naupactia*, un poème attribué à Linos, des vers d'Erato, un poème sur la Divination attribué à Hésiode, et les prophéties d'Euclos, de Musée, et de Bacis. Si l'on croit Pausanias sur parole quand il nie avoir lu ou vu certaines choses, il faut le croire également quand il affirme en connaître certaines autres. Car si l'on tient pour vraies toutes les assertions d'un auteur qui tournent contre lui, et si l'on rejette comme fausses celles qui militent en sa faveur, le semblant même d'une critique équitable et rationnelle devient impossible

DU STYLE DE PAUSANIAS

Le style de Pausanias ne fait pas exception à cette règle que la manière d'un écrivain reflète le caractère de l'homme. Pausanias ne fut ni un grand homme, ni un grand écrivain. C'était un brave homme, honnête, laborieux, plein de bon sens, mais sans génie comme sans imagination; et son style est le miroir fidèle de son caractère. Il est simple et sans ornement, mais lourd et travaillé comme si l'écrivain avait dû chercher ses mots puis les assembler à grand'peine,

tels les morceaux d'un casse-tête chinois. Il s'en dégage une impression d'effort et de labeur pénible. Les phrases sont dépourvues de rythme et d'harmonie. Elles n'avancent pas d'une allure régulière; elles sautillent, elles boitent, elles traînent le pied. La fin de ses phrases ne dépose pas le lecteur à son point d'arrivée par une cadence agréable, une chute amortie; il reçoit un brusque croc-en-jambe, s'étale et se débat pour enfin reprendre haleine et se colleter avec la phrase suivante. C'est un style lâché, essoufflé, maladroit, inorganique, amorphe, sans agrément, sans grâce, sans élégance aucune. Et cependant Pausanias a étudié de bons modèles. Il connaît Thucydide, et ses écrits abondent en souvenirs d'Hérodote. Pourtant, il serait difficile de trouver un style qui possédât à un moindre degré cette parfaite aisance, cette clarté limpide, cette grâce exquise, cette touchante simplicité de la prose d'Hérodote. L'une est un carillon de cloches argentines; l'autre, le croassement d'un râle de genêt. Malgré tous ces défauts, le style de Pausanias n'est ni négligé ni peu soigné. L'auteur a enfourché son cheval de parade; il est houspillé par sa bête et s'y cramponne avec solennité; la faute n'en est point à lui si sa monture n'est qu'une Rossinante au lieu d'être un Pégase ailé!

Cette combinaison de défauts en apparence contradictoires : platitude sans simplicité, signolage sans délicatesse, s'expliquent le mieux, peut-être, par l'hypothèse de Bœckh (1) qui soupçonne Pausanias d'avoir modelé

(1) « De Pausaniæ stilo Asanio », *Gesammelte kleine Schriften*, IV, pp. 208-212.

son style sur celui de son compatriote Hégésias de Magnésie, l'un des maîtres de cette école de rhéteurs asiatiques qui, singeant la simplicité nue à la façon de Lysias, tombèrent dans un style spasmodique et raboteux, affecté et minaudier, hachant et désarticulant les phrases de telle manière qu'elles ne purent jamais se développer harmonieusement, ni s'épanouir en périodes arrondies, rythmées selon une cadence agréable. Denys d'Halicarnasse affirme avec humeur que dans l'œuvre volumineuse d'Hégésias il n'existe pas une seule page bien écrite, et que cet écrivain dut errer non par ignorance mais de propos délibéré et avec préméditation ; autrement, il n'aurait pu manquer d'écrire une phrase bien construite çà et là, et par accident ! De froides plaisanteries, des calembours puérils passent pour des beautés littéraires aux yeux de cet écrivain frelaté ; dans son effort pour orner ses pages de bijoux clinquants, il sacrifie à la fois l'émotion et la vérité. A cet égard, il est heureux que Pausanias n'ait point suivi le déplorable exemple de son prédécesseur. Ses écrits sont totalement dépourvus de ces méprisables traits d'esprit et de ces arguties verbales. Toujours la pensée reste virile et sans détour, si tortueuse que soit la phrase par laquelle l'auteur s'efforce de l'exprimer. S'il imite Hégésias, c'est apparemment dans la seule ordonnance des mots et des phrases.

Quoi que l'on puisse penser de cette théorie, le soin évident que Pausanias consacre au style est en soi très digne de louange. Pareil soin est un simple devoir

qui incombe à tout auteur vis-à-vis de ses lecteurs. Pausanias ne saurait être blâmé pour avoir essayé d'écrire bien. Il est dommage que, après s'être donné tant de mal, il n'ait pas réussi à écrire mieux. Il souhaite fort ne pas ennuyer en vain ses lecteurs, ne pas leur imposer des listes fastidieuses de monuments reliés par un mince fil topographique; il s'efforça de varier sa phraséologie. Pourtant il n'évite un écueil que pour tomber sur l'autre. S'il parvient, dans une certaine mesure, à éviter la monotonie et à atteindre la variété dans l'expression, c'est trop souvent aux dépens de la simplicité et de la clarté. L'ordre naturel des mots est sacrifié; un ordre contourné, bizarre, lui est substitué, uniquement dans l'intention de varier le dessin de la phrase. Pour la même raison, un terme clair est souvent écarté au profit d'un autre plus abstrus; d'où ce résultat qu'un lecteur non averti est parfois embarrassé pour saisir les intentions de l'auteur. On s'est demandé, par exemple, si Pausanias a voulu dire qu'il y avait une statue d'Eschyle au théâtre d'Athènes, et une d'OEnobius sur l'Acropole. Cependant quiconque est familier avec le style de notre auteur demeure convaincu que, dans les deux cas, il veut donner à entendre que la statue existe; s'il ne le dit point expressément, ce n'est que par un désir de tourner sa phrase d'une façon originale. On pourrait multiplier les exemples analogues. L'ambiguïté qui résulte si souvent de cette manière détournée de s'exprimer, est l'un des nombreux défauts du style de Pausanias. Tel quel, ce style se présente sous son jour le plus

favorable dans certains passages historiques de longue haleine; en particulier dans le récit très vivant des guerres de Messénie et dans celui de l'invasion gauloise. Il lui arrive dans ces pages d'atteindre un niveau fort honorable de mérite littéraire; ainsi, dans la description des présages qui annoncèrent et hâtèrent la mort du roi patriote, Aristodème, ou dans le récit de l'attaque impie dirigée contre Delphes par les Gaulois et suivie de leur défaite écrasante. Pareil à un motif de musique sacrée, un hymne de foi et de ferveur religieuses vibre d'un bout à l'autre de ce dernier épisode et en rehausse grandement l'effet.

DES AUTORITÉS UTILISÉES PAR PAUSANIAS

Dans ces passages et dans quelques autres, il faut faire la part de l'influence exercée sur Pausanias par les autorités qu'il a suivies. Le ton plus animé de ses descriptions, l'aisance plus fluide de ses phrases peuvent n'être pas entièrement dues à la ferveur pieuse de l'écrivain, à l'effervescence de son patriotisme. Une partie du mouvement, de l'ardeur, de la solennité, de l'entrain martial, a pu provenir du contact avec ses modèles. Et ceci nous amène à poser la question : De quels livres Pausanias s'est-il servi en écrivant le sien? Et de quelle façon s'en est-il servi? Nous ne sommes malheureusement pas — (et peut-être ne serons-nous jamais) — en mesure de répondre complètement à ces deux questions. Comme la plupart des anciens, Pausanias est très discret sur le chapitre de ses auto-

rités, et il est clair qu'il a dû consulter plusieurs ouvrages qu'il se garde bien de citer. Lorsque nous aurons ajouté que la plupart des ouvrages qu'il cite ont péri ou ne survivent que sous forme de fragments décousus, il devient évident qu'il faut abandonner tout espoir d'acquérir une connaissance totale des sources de Pausanias, et de sa façon de les utiliser. De nombreux efforts ont été tentés vers la fin du siècle dernier pour identifier les ouvrages disparus, mais il est clair que toutes ces tentatives sont condamnées à rester stériles. Nous exposerons l'une d'elles un peu plus bas. Tout ce qu'on se propose ici est d'indiquer quelques-unes des sources principales expressément citées par Pausanias, et d'illustrer par des exemples la façon dont il s'en est servi.

DISTINCTION ENTRE LA PARTIE DESCRIPTIVE ET LA PARTIE HISTORIQUE DE L'ŒUVRE

Avant d'aborder ce point, il convient d'établir nettement une distinction qui, bien qu'évidente en soi, semble avoir passé inaperçue ou négligée de certains critiques. L'œuvre de Pausanias est double en sa matière : historique et descriptive. L'une traite d'événements passés, l'autre de détails présents. Pour connaître le passé (sauf les faits survenus de son vivant et dont il put être témoin), Pausanias a nécessairement dû dépendre de documents écrits ou de rapports oraux, eu un mot des témoignages d'autrui, nulle autre source d'information ne lui étant accessible.

Pour les choses de son temps, il n'a pas eu forcément recours aux témoignages d'autrui; il a pu les voir lui-même. Il ne s'ensuit pas, bien entendu, qu'il ait toujours vu ce qu'il aurait pu voir. Ses descriptions de lieux et d'objets, tout comme ses récits d'événements passés, ont pu être empruntées à des livres ou à des narrations verbales. La seule différence est qu'il n'est point absolument nécessaire, comme dans l'autre cas, qu'elles l'aient été. Cette distinction est si élémentaire, si évidente, qu'il peut paraître superflu d'y insister. Pourtant certains critiques semblent garder l'illusion que, s'ils réussissent à prouver que les parties historiques de Pausanias proviennent de sources livresques, ils ont établi des présomptions pour que les parties descriptives ou topographiques soient empruntées de même. A vrai dire, ils ne traduisent pas leur balourdise en termes explicites, mais ils paraissent en subir l'influence. Pour balayer ces toiles d'araignées mentales, il suffit de se rendre compte que, si Pausanias n'a jamais pu être témoin d'événements révolus avant sa naissance, il n'en découle pas forcément qu'il ait été dans l'impossibilité de voir les choses qui existaient de son temps. Dans la recherche des sources, il convient de tenir nettement séparés l'élément historique et l'élément descriptif, afin de les examiner isolément.

POÈTES UTILISÉS PAR PAUSANIAS

A commencer par l'élément historique (dans la plus large acception du terme), on trouve que Pausanias a

puisé en grande partie ses récits des époques mythique et héroïque chez les poètes. Homère est son autorité principale; mais il utilise également des épopées postérieures, telles que la *Cypria*, les *Eœae*, la *Petite Iliade*, la *Minyade*, les *Naupactia*, l'*Œdipodia*, les *Retours (Nostoi)*, le *Sac d'Ilion*, par Leschès, la *Thébaïde* et la *Thesprotis*. De toutes ces œuvres, il plaçait la *Thébaïde* immédiatement après l'*Iliade* et l'*Odyssee*. Dans les questions de généalogie, il cite fréquemment les poètes primitifs Asios et Cinéthon. Parmi les ouvrages attribués à Hésiode, il mentionne très souvent la *Théogonie* et le *Catalogue des femmes*; il cite une fois les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Sa connaissance du poète alexandrin Euphorion de Chalcis se manifeste par deux allusions à ses ouvrages. Les hymnes grecs les plus anciens étaient, selon lui, ceux d'Olénos, et il en cite plusieurs. De même, il invoque souvent le témoignage de Pamphos, auteur des plus anciens hymnes athéniens. Parmi les lyriques dont il connaît les œuvres, tels que Alcée, Alcman, Archiloque, Pindare, Sappho, et Stésichore, il semble avoir placé Pindare au premier rang; du moins mentionne-t-il ses poèmes beaucoup plus souvent que les autres. Parmi les élégiaques, il cite Tyrtée et Simonide. Il ne révèle qu'une connaissance médiocre des grands auteurs tragiques et comiques. Eschyle est le seul à l'autorité duquel il fasse appel à diverses reprises. Il invoque une seule fois le témoignage de Sophocle; encore n'est-ce que pour le rejeter. Une fois aussi, celui d'Aristophane; et à aucun moment, celui d'Eu-

ripide. D'autre part, il semble avoir consacré une notable partie de son temps à l'étude critique des poètes anciens. Il se livre à des recherches sur les dates d'Homère et d'Hésiode ainsi que sur la question du pays natal d'Homère. Il ne négligea pas de s'enquérir de l'authenticité de nombreux poèmes qui passaient pour les œuvres d'auteurs fameux. Il raconte avec admiration comment l'un de ses contemporains, Arrhiphon de Triconium, révéla le caractère apocryphe de certains vers attribué à un poète argien, Philammon, en démontrant que ces vers étaient en dialecte dorien, lequel n'avait pas encore été introduit en Argolide à l'époque où écrivait Philammon.

De toutes les œuvres attribuées à Musée, il n'en tenait aucune pour authentique, sauf l'hymne à Déméter composé pour les Lycomides. Pausanias considérait certains vers qui passaient sous le nom de Musée comme des supercheries d'Onomacrite. Il range les hymnes orphiques immédiatement au-dessous de ceux d'Homère pour leur valeur poétique, mais il admet que certaines pièces attribuées à Orphée sont apocryphes. Il exprime des doutes sérieux sur l'attribution à Hésiode de la *Théogonie*, et il nous apprend que la simple lecture d'un poème attribué à Linos suffit à lui révéler la contrefaçon. De toutes les œuvres qui circulaient sous le nom du poète primitif corinthien Eumélos, une seule (nous dit-il) passait pour authentique. Il ne pouvait croire qu'Anaximène eût composé certain poème sur Alexandre. Quant à l'épopée intitulée la *Thébaïde*, qu'il admirait fort, il se range

à l'opinion de Callinos qu'Homère en était l'auteur, ajoutant que « beaucoup de bons esprits étaient de cet avis ».

HISTORIENS UTILISÉS PAR PAUSANIAS

L'historien que Pausanias paraît avoir étudié avec le plus de soin et qu'il cite le plus fréquemment est Hérodote. Bien que son œuvre ne contienne qu'une seule référence à Thucydide et une seule à Xénophon, il est probable qu'il utilisa ces auteurs en divers passages sans les mentionner. Les autres historiens dont il se recommande sont Anaximène, Antiochus de Syracuse, Charon de Lampsaque, Ctésias, Hécatée, Hellanicos, Jérôme de Cardie, Myron de Priène, Philiste, Polybe, et Théopompe. Outre ces noms, il cite diverses histoires locales : celle de l'Attique par Androtion et Clitodème, celle de Corinthe attribuée à Eumélos, celle d'Orchomène par Callipe, et un ouvrage qui semble avoir été une histoire en vers d'Argos, par Lyceas. En outre, il avait lu les mémoires de certains auteurs obscurs dont il ne donne pas le nom. Dans l'utilisation de ses matériaux, Pausanias paraît avoir fait de son mieux pour se conformer aux mêmes principes critiques qu'il appliquait à l'étude des mythes et des légendes de la Grèce. Quand les récits se contredisent, il les met en balance et accepte celui qui, tout bien pesé, lui paraît le plus vraisemblable ou le moins controuvé. Par exemple, avant de raconter l'histoire des guerres de Messénie il cite ses deux principales auto-

rités : une histoire en prose de la première guerre, par Myron de Priène, et une en vers de la seconde, par Rhianos de Béné. Il signale ensuite une divergence criarde entre ces auteurs au sujet de la date d'Aristomène, le Guillaume Tell de la Messénie, et il indique les raisons qu'il a d'accepter le témoignage de Rhianos de préférence à celui de Myron dont les écrits (selon lui) trahissent un mépris évident de la vérité et de la vraisemblance. De même, Pausanias sait tenir compte des préjugés qui dénaturent les récits de certains historiens. C'est ainsi qu'il fait observer que l'œuvre de Jérôme de Cardie était entachée de partialité en faveur d'Antigonus et d'hostilité à l'égard de Lysimaque, lequel avait détruit la ville natale de l'auteur ; il signale que l'historien Philiste voilait les plus honteux excès de Denys, tyran de Syracuse, parce qu'il espérait en obtenir l'autorisation de rentrer dans cette ville ; et que Androtion, historien de l'Attique, semblait avoir introduit certain épisode avec la seule intention de jeter le blâme sur les Lacédémoniens.

LE REGISTRE ÉLÉEN

Un document dont Pausanias fait amplement usage est le registre éléen des vainqueurs Olympiques. Il le cite abondamment. Point n'est besoin de supposer qu'il a consulté les documents originaux déposés aux archives d'Elis. Le registre avait été publié, plusieurs siècles auparavant, par Hippias d'Elis, et des copies pouvaient fort bien être en circulation. En quelque

lieu qu'il l'ait consulté, Pausanias semble l'avoir étudié avec soin, et il fait parfois un usage excellent des renseignements qu'il en tire. Ainsi il signale qu'une information donnée par certains guides éléates est en contradiction avec un détail fourni par ce registre : le coureur Œbotas ne put en aucune façon combattre à Platées, en 479 av. J.-C., attendu que sa victoire à Olympie fut remportée dans la 6^e olympiade (756 av. J.-C.)

INSCRIPTIONS

Une autre source sérieuse à laquelle Pausanias a puisé nombre de détails historiques, ce sont les inscriptions. L'usage copieux qu'il en a fait se révèle à un examen rapide de son ouvrage, en particulier de sa description d'Olympie ; et la preuve que, dans l'ensemble, il les a déchiffrées correctement nous est fournie par les inscriptions encore existantes dont il nous a transmis le texte ou la teneur. Toutefois, il n'accepte pas leur témoignage les yeux fermés. On note, dans certaines références, ce même esprit critique, ce même souci de passer les documents au crible, qui (nous l'avons vu) caractérise sa méthode au cours d'autres enquêtes. Ainsi, dans un ancien gymnase d'Anticyre, il voit la statue en bronze de l'athlète Xénodamos, natif de cette ville, dont l'inscription mentionne qu'il a remporté le prix du pancrace à Olympie. Pausanias, pour vérifier ce détail, consulte le registre des Jeux olympiques et, n'y trouvant pas le nom cherché, il en tire cette conclusion que, si

l'inscription dit vrai, la victoire de Xénodamos dut se placer au cours de la 211^e olympiade (65 de l'ère chrétienne), la seule qui fasse défaut dans le registre. De même, il voit à Olympie une tablette où sont inscrites les victoires de Chionis, coureur lacédémonien ayant vécu dans la première moitié du septième siècle av. J.-C. L'inscription spécifie que les courses en armure n'étaient pas encore instituées à cette époque. Nous tenons en effet de Pausanias qu'il s'écoula plus d'un siècle après la mort de Chionis, avant que ce genre d'épreuve fût organisé. Pausanias en conclut avec beaucoup de bon sens à l'impossibilité pour cette inscription d'avoir été composée, ainsi que certains le supposaient, par le coureur lui-même. Comment, en effet, aurait-il pu prévoir la date où les courses en armure seraient instituées ? Pausanias infère de même que le Gélon qui dédia un char à Olympie n'a pu être, comme on le croyait d'ordinaire, le tyran de ce nom. La raison donnée est que, dans l'inscription gravée sur le piédestal, Gélon se décrit comme citoyen de Géla ; or, d'après Pausanias, à l'époque où le char fut dédié, Gélon, s'étant déjà emparé de Syracuse, aurait dû en conséquence se présenter comme Syracusain, non comme natif de Géla. L'argument est sans valeur, car Pausanias s'est trompé de plusieurs années sur la date de la prise de Syracuse par Gélon ; néanmoins sa critique de l'opinion reçue prouve le soin avec lequel il étudiait les inscriptions.

CRITIQUES D'ART

La statue de Zeus que les Grecs fédérés dédièrent à Olympie après la bataille de Platées était, nous apprend Pausanias, l'œuvre d'un sculpteur éginète nommé Anaxagoras. Il remarque que « le nom de cet artiste est omis par les historiens de la sculpture ». Ceci prouve que Pausanias a consulté, comme il est naturel, quelques-uns des nombreux ouvrages de l'antiquité sur l'histoire de l'art ; mais il ne nous dit pas lesquels, et il serait vain de vouloir le deviner.

GUIDES LOCAUX

Une autre source d'information, plus ou moins digne de foi, sur certains points d'histoire et de tradition, ce sont les boniments des guides locaux que l'on trouve dans la plupart des endroits intéressants. Nous savons par divers auteurs anciens qu'à cette époque comme aujourd'hui les villes tant soit peu célèbres étaient infestées d'individus de cette sorte. Embusqués à l'affût du voyageur, ils bondissaient sur lui comme sur une proie désignée et se chamaillaient sur son corps. Puis, s'étant assurés de leur victime, ils la traînaient de lieu en lieu, lui signalant les principales curiosités et déversant en son oreille un flot d'anecdotes et de renseignements, sans pitié pour ses angoisses, ni égard à ses prières, jusqu'au moment où, ayant épuisé leur érudition et la patience de leur victime, ils empochaient leur rétribution et prenaient enfin congé. Un voyageur averti aurait souvent pu se

dispenser de leurs explications ; mais s'il était de bonne composition, il les laissait débiter leurs histoires, écoutant avec une feinte attention les balivernes grâce auxquelles ces pauvres diables gagnaient leur pain quotidien. Une question lancée dans le torrent de leur éloquence n'était que trop susceptible de déterminer un arrêt brusque ! Hors des sentiers battus de leur étroit domaine, ils se trouvaient perdus. Que Pausanias dût tomber dans leurs griffes, la chose était inévitable. Il paraît s'être soumis de bonne grâce à son destin, se laissant mener aux curiosités classiques, écoutant leurs classiques histoires, en discutant quelques-unes, puis contraignant ses guides au silence en les réduisant à *quia*. Parfois sans doute leurs services pouvaient être utiles, leurs renseignements exacts et intéressants. Au nombre des traditions que Pausanias a incorporées à son ouvrage, il en est peut-être qu'il recueillit ainsi de la bouche de ses guides. Il est également permis de supposer que les dimensions des monuments et des statues qu'il note à l'occasion, dans certains cas au moins, sont de même origine.

Nous en avons dit assez concernant les sources d'information historique ou légendaire de Pausanias. On ne saurait affirmer qu'il les ait toujours utilisées impeccablement. On pourra prouver qu'il s'est parfois mépris sur le sens de certaines inscriptions, ou qu'il s'est trompé grossièrement sur certains événements et certains personnages. Mais ces erreurs ne dépassent pas la proportion admise pour un ouvrage embrassant une collection de faits aussi vaste et aussi variée.

DESCRIPTION LIVRESQUE OU PERSONNELLE ?

En abordant maintenant la partie descriptive ou topographique qui constitue le fond même de l'ouvrage de Pausanias, il convient de se demander : Où a-t-il puisé la connaissance des lieux et des monuments qu'il décrit ? Dans son observation ? dans les livres ? ou dans tous les deux à la fois ? A ces questions, Pausanias lui-même ne fournit aucune réponse définitive ni directe. Il ne prétend pas avoir vu tout ce qu'il décrit ; mais il n'avoue pas non plus avoir emprunté aucune de ses descriptions à des auteurs antérieurs ; il se contente de faire vaguement allusion à eux et il ne les désigne jamais nommément. D'autre part, il affirme parfois de la façon la moins équivoque avoir vu ce qu'il décrivait ; et comme il n'existe aucune raison de douter de sa parole, on peut accepter sans réserve ses affirmations et croire qu'il a décrit certains objets au moins en témoin oculaire. Mais les assertions de ce genre ne sont qu'accidentelles, et leur nombre est minime en comparaison de celui des lieux et des objets qu'il décrit sans spécifier s'il les a vus ou non. Aussi, en ce qui touche la grande majorité des descriptions de Pausanias, doit-on toujours se demander : Sont-elles fondées sur une observation personnelle, ou empruntées à des livres ? En essayant de répondre à cette question, il faut tout d'abord se persuader que, si Pausanias a vu tout ce qu'il prétend avoir vu, il a forcément dû voir bien d'autres choses encore. Par exemple : il n'a pu voir, comme il le dit, certaines sta-

tues sur l'Acropole d'Athènes sans voir aussi le Parthéon, l'Erechtéion et les Propylées, qu'il ne spécifie pas avoir vus. Il n'a pas davantage pu voir la statue d'Anaximène et le trésor de Sicyone à Olympie, sans voir également les temples de Zeus et de Héra, et une multitude de statues et de constructions voisines. Bref, dans tous les endroits qu'il dit avoir visités, on peut et l'on doit supposer qu'il a vu bien d'autres choses outre celles qu'il énumère expressément. De plus, comme il n'a pu être transporté par enchantement d'un point à un autre, il a forcément dû parcourir les routes qui relient les divers lieux. En marquant sur une carte les endroits visités, et en les joignant par les routes qu'il décrit, on pourra se faire une idée d'ensemble de l'ampleur des voyages de Pausanias en Grèce. Pourtant, la notion ainsi formée sera nécessairement très approximative et très imparfaite. Tout d'abord, on ne saurait toujours être certain de la route suivie entre un village ou une ville, et une autre. Pausanias décrit, par exemple, deux routes distinctes allant d'Argos à Mantinée par le Mont Artémision ; mais nous ignorons totalement laquelle il prit, ni même s'il en prit aucune. Il put, comme la plupart des voyageurs venant d'Argos, atteindre Mantinée sans traverser aucun des deux cols qui franchissent directement la montagne, mais en empruntant le long détour qui passe par Lerne et par Tégée. En second lieu, il serait fort imprudent de conclure que Pausanias a visité seulement les endroits pour lesquels un détail personnel certain prouve qu'il y est vraiment

allé. Il est possible, et même probable, qu'il en a visité beaucoup d'autres. N'ayant pas jugé nécessaire d'attester qu'il avait vu le Parthénon et l'Erechtéion, ni les temples de Zeus et d'Héra à Olympie, il a fort bien pu se croire dispensé de nous avertir qu'il avait vu les plus insignifiants sanctuaire ou statue, dans les bourgades sans importance et les obscurs villages qu'il traversa. Les indications qu'il a laissées sont beaucoup trop sommaires pour nous permettre de reconstituer son itinéraire avec aucun degré de certitude, même approximative.

DESCRIPTIONS PEUT-ÊTRE EMPRUNTÉES

Mais si l'on ne peut acquérir l'assurance qu'un grand nombre de ses descriptions sont basées sur une connaissance personnelle, a-t-on lieu de supposer qu'elles ont été empruntées, sans notification, à des ouvrages antérieurs? Cette hypothèse, à la bien considérer, ne serait ni déraisonnable ni invraisemblable. Pour la partie historique de son œuvre, Pausanias a dû se servir de nombreux ouvrages qu'il ne mentionne pas; il a pu agir de même pour la partie topographique ou descriptive. Les moyens de prouver ces emprunts sont divers. Le plus net et le plus probant serait l'existence d'une description antérieure concordant si étroitement par le fond et par la forme avec une description de Pausanias, qu'il ne subsisterait d'autre alternative que la suivante: ou bien Pausanias aurait reproduit cet auteur, ou bien tous deux auraient copié

un original commun. Il se pourrait encore que les descriptions de Pausanias contiennent des renseignements qu'il lui eût été fort difficile de se procurer personnellement, ou des erreurs dans lesquelles il n'aurait guère pu tomber s'il avait vu les choses de ses propres yeux. En ce qui concerne la première hypothèse, on peut immédiatement rétorquer que, dans toute la littérature antique qui nous est parvenue, il n'existe pas à notre connaissance une seule description de site ou de monument qui coïncide assez étroitement par le fond et par la forme avec une description de Pausanias, pour permettre de conclure à un plagiat de sa part. Quelques ressemblances légères et superficielles ont été relevées entre certains passages de Strabon et de Pausanias ; ce sont de celles qui ne peuvent manquer de se produire lorsque deux auteurs décrivent indépendamment les mêmes lieux.

DIMENSIONS ET DISTANCES

Quand on se demande si les descriptions de Pausanias contiennent des renseignements difficiles à se procurer et à vérifier par soi-même, on songe tout d'abord aux dimensions des temples et des statues ; ensuite à l'évaluation précise des distances entre les localités. Les dimensions, Pausanias les a sans doute trouvées dans des livres ou chez les guides locaux. Certaines ont pu être relevées par lui. Mais qu'il ait personnellement mesuré la hauteur du temple de Zeus à Olympie, la chose paraît fort improbable. Les distances

terrestres en stades, Pausanias a pu les calculer d'après les bornes milliaires romaines, ou les trouver dans des ouvrages ou sur une carte analogue à la table de Peutinger. Les distances maritimes n'ont guère pu être calculées par lui. Si elles ne sont pas empruntées à un livre ou à une carte, il a pu les demander aux marins avec qui il voyageait. Dans tous ces cas, il est possible, sinon probable, que Pausanias a puisé ses renseignements à des sources livresques. Quant à savoir de quels ouvrages ou de quelles cartes il s'est servi, si tant est qu'il en utilisa, c'est ce que nous ignorons et ce qu'il serait vain de vouloir deviner.

DESCRIPTION DE LA CÔTE D'HERMIONIS

Lorsqu'on se demande ensuite si les descriptions de Pausanias renferment des erreurs évitables pour qui aurait vu les lieux et les objets décrits, on pense immédiatement à cette description de la côte d'Hermionis, si malaisée, sinon impossible, à concilier avec l'aspect véritable du rivage. Que cette description renferme des erreurs graves, la chose est certaine. Comment s'expliquent-elles? Il est moins facile de le savoir. On a prétendu que Pausanias n'aurait pas fait lui-même le voyage, et qu'il s'est contenté d'emprunter sa description à l'un de ces périples ou relations de cabotage qui énumèrent les diverses villes d'une côte dans l'ordre topographique, en indiquant les distances qui les séparent. Mais cette hypothèse ne suffit pas à expliquer la confusion dans laquelle Pau-

sanias est tombé. Des spécimens de ces périple nous sont parvenus ; ils sont si parfaitement clairs, si concis, si pratiques, qu'il est difficile d'imaginer comment quiconque, en prenant tout bonnement la peine de les copier, aurait pu commettre des bévues aussi énormes que celles de Pausanias. Plus plausible est l'explication suivante : alors que son itinéraire obligeait Pausanias à décrire la route dans un certain sens, le périple qu'il avait sous les yeux la décrivait en sens inverse. En s'efforçant de mettre les renseignements dans la forme convenable, Pausanias aurait introduit ce désordre qui a donné tant de mal à ses critiques. C'est là, peut-être, la véritable explication. Elle aurait, de plus, l'avantage de nous aider à comprendre comment Pausanias a pu connaître les distances exactes qui séparaient divers points de la côte grecque, notamment sur les rives d'Achaïe et sur celles, sauvages et inhospitalières, de Laconie. Le périple dont il s'est servi, pouvait, tel celui de Scylax, comprendre une description des rives grecques tout entières ; Pausanias y aurait ainsi trouvé ses évaluations de distance en même temps que d'autres détails. Telle est la théorie de M. Heberdey (1) ; elle est parfaitement défendable, bien qu'en l'absence de preuve positive, elle soit condamnée à rester à l'état d'hypothèse. Pourtant, si l'on se souvient que les indications topographiques données par Pausanias ne sont nulle part plus détaillées et plus exactes que pour l'Arcadie, région pour

(1) R. HEBERDEY : *Die Reisen des Pausanias in Griechenland* (Vienne, 1894).

laquelle il est matériellement impossible qu'il se soit servi d'un périple, cette supposition qu'il a utilisé pareil document pour d'autres parties de son ouvrage paraîtra superflue, sinon même improbable. Il est fort possible qu'il ait décrit les côtes d'Hermionis d'après des notes prises lors d'un voyage le long de ce rivage. En ce cas, il aurait pu soit commettre des erreurs au moment où il consignait ses observations, soit encore mal interpréter ses notes en les transcrivant. Ayant moi-même longé ces côtes à diverses reprises, me permettra-t-on d'attester, d'après mon expérience personnelle, la difficulté qu'il y a à identifier les localités du pont d'un bateau, tant le panorama mouvant des caps, des îles, des baies et des montagnes, déconcerte la vue. Rien d'étonnant à ce que la tête de Pausanias se soit égarée quelque peu dans ce dédale géographique.

ROUTES PARTANT DE LÉPRÉON

Un autre passage où il semble que l'erreur et la confusion se soient glissées, est celui où il est parlé des trois routes reliant Lépréon à Samikon, à Olympie, et à Elis. Ici encore Pausanias a pu utiliser quelque source livresque et la mal comprendre. Ou bien encore il a commis des erreurs sur place, ou ses notes ont pu se perdre et sa mémoire lui jouer des tours. Toutes ces explications sont possibles; tenter de décider entre elles en l'absence de preuves positives serait peine perdue.

L'ENNÉACROUNOS

Plus célèbre que l'une et l'autre de ces difficultés est celle que présente la description d'Athènes. Au beau milieu de sa promenade sur l'Agora, située au nord-ouest de l'Acropole, Pausanias, brusquement et sans préavis, transporte son lecteur à la fontaine d'Ennéacrounos, dans le lit de l'Ilissos, non loin de l'Olympiéion, à l'autre extrémité de la ville. Puis, ayant expédié la fontaine et quelques monuments voisins, il ramène son lecteur à l'Agora et en poursuit la description comme si de rien n'était! Parmi les nombreuses tentatives destinées à éclaircir ce mystère, — telle la supposition d'une dislocation du texte, d'une confusion dans les notes, ou de l'existence d'une autre fontaine, à proximité de l'Agora, qu'on lui aurait désignée sous le nom d'Ennéacrounos — aucune n'est exempte de sérieuses objections. Pausanias aurait-il commis une erreur en recopiant à l'aveuglette ou sans réflexion quelque ouvrage antérieur? La chose est possible, mais fort improbable. Il est à peu près certain qu'il a visité Athènes et vu l'Agora aussi bien que l'Olympiéion; les chances pour qu'il n'ait pas vu l'Ennéacrounos et pour qu'il ait dû, par suite, en copier la description dans un livre, sont donc si minimes qu'on peut les négliger.

Les autres détails que Pausanias a pu emprunter, en totalité ou en partie, sont la description du tribunal d'Athènes et la liste des autels d'Olympie. Aucun de ces passages, il est vrai, n'est semé d'erreurs mani-

festes, bien qu'il y ait lieu de soupçonner une certaine confusion dans l'énumération des autels. Mais dans l'un et l'autre cas, l'auteur abandonne l'ordre topographique si caractéristique de sa méthode, et il groupe les monuments pour la simple raison qu'ils appartiennent à une même catégorie. Cet écart de principe donnerait à croire que, dans ces deux cas, Pausanias aurait fait des emprunts à des documents où les monuments étaient classés par catégorie plutôt que présentés dans l'ordre topographique. Une autre série de monuments que Pausanias relie par une chaîne autre que leur ordre de succession sur le terrain, est celle des édifices construits à Athènes par Hadrien. Il se peut qu'il en ait pris la liste dans l'inscription du Panthéon où ils étaient énumérés.

Tels semblent être les passages les plus notables de Pausanias où l'on trouve trace d'une origine totalement ou partiellement livresque. En aucun cas, les indications ne sont assez précises pour permettre de conclure au plagiat. Tout au plus fournissent-elles des probabilités.

PRÉDÉCESSEURS DE PAUSANIAS

Il ne serait ni surprenant ni anormal qu'en rédigeant son *Itinéraire*, Pausanias eût non seulement consulté, comme on sait qu'il le fit, les œuvres d'écrivains antérieurs ayant traité le même sujet, mais encore qu'il leur eût fait des emprunts. Quiconque entreprend la rédaction d'un guide peut légitimement agir de la

sorte, pourvu qu'il prenne soin de s'assurer que les descriptions de ses prédécesseurs continuent de valoir au moment où il écrit. Pausanias, ayant eu de nombreux précurseurs, avait la possibilité et même le devoir de consulter leurs ouvrages. De ces œuvres, seuls les titres et quelques fragments nous sont parvenus, et ceux-ci ne contiennent rien qui prouve que Pausanias les ait copiés ni même connus. Les plus considérables, ceux qui passent sous le nom de Dicéarque le Messénien, ont été examinés déjà et nous avons vu quelle différence de valeur et de style existait entre l'ouvrage dont ils faisaient partie et celui que Pausanias a laissé. Personne ne songerait à soutenir que Pausanias a copié sa description de la Grèce dans le pseudo-Dicéarque. Les plus célèbres des archéologues qui précédèrent Pausanias paraissent avoir été Diodore, Polémon et Héliodore, qui tous acquirent par leurs écrits le titre de *Périégète* ou de *Cicérone*. Le plus ancien fut Diodore, qu'il faut se garder de confondre avec l'historien de Sicile, son homonyme. Il publia, sur les tombeaux et les dèmes de l'Attique, des ouvrages dont il subsiste quelques fragments. Ils paraissent antérieurs à l'an 308 av. notre ère. Héliodore vécut sous le règne de Ptolémée Épiphane et composa sur l'Acropole d'Athènes un ouvrage qui ne comptait pas moins de quinze volumes, et dont quelques fragments sont venus jusqu'à nous. Il y a lieu de penser que Pausanias n'a pas pu le consulter. Polémon d'Ilion fleurit dans la première partie du deuxième siècle av. J.-C. ; il est l'auteur de nombreux traités sur les monu-

ments de la Grèce. Dans le nombre figurent des ouvrages sur l'Acropole d'Athènes, sur les héros éponymes des dèmes et tribus de l'Attique, sur la Voie Sacrée, sur le Pœcile de Sicyone, sur les offrandes votives de Lacédémone, sur la fondation des cités de Phocide, sur les trésors de Delphes, et maints autres sujets. Plus de cent extraits de ces ouvrages ou références les concernant, nous sont parvenus; à en juger par ces documents, par le nombre et la variété des traités qu'il publia, par les éloges que lui décerne Plutarque, on serait tenté de voir en Polémon le plus érudit de tous les archéologues grecs. Ses connaissances, tant en art qu'en littérature, paraissent avoir été étendues et profondes. L'attention qu'il vouait aux inscriptions lui valut le surnom de « grignoteur de monuments ». Ses ouvrages subsistèrent à coup sûr longtemps encore après Pausanias, car Athénéos les cite à profusion. Aussi serait-il étrange que Pausanias les eût ignorés, étant donné qu'un grand nombre traitaient précisément de sujets auxquels touchait sa *Description de la Grèce*. Et pourtant les fragments qui subsistent ne viennent guère appuyer notre hypothèse; ils sont loin de confirmer l'opinion que Pausanias leur a emprunté des descriptions de lieux ou de monuments. C'est ce qui ressortira d'un examen des fragments relatifs à des sujets abordés par Pausanias. Voyons d'abord les détails communs aux deux auteurs; nous verrons ensuite ceux mentionnés par Polémon seul. Le numérotage est celui des éditions L. Preller et Ch. Müller,

auxquelles nous renvoyons pour le texte original (1).

OBJETS MENTIONNÉS PAR POLÉMON ET PAR PAUSANIAS

FRAGMENT II. — Décrivant l'Acropole d'Athènes, Polémon mentionne un sculpteur Lycius, fils de Myron. De même Pausanias, dans sa description de l'Acropole.

FRAGMENT III. — Parlant de l'Acropole, Polémon mentionne un décret interdisant aux femmes de mauvaises mœurs de prendre le nom d'aucunes des grandes fêtes quadriennales. Pausanias ne signale aucun décret de ce genre; mais, parmi les tableaux qu'il décrit aux Propylées, s'en trouve un d'Alcibiade « où figurent les emblèmes de la victoire remportée par son équipe à Némée ». Or, nous savons par d'autres auteurs qu'Alcibiade était représenté sur ce tableau reposant sur les genoux de Némée. Le modèle qui posa pour la figure de cette ville était vraisemblablement de ces femmes visées par le décret, et la vue du tableau a pu inciter Polémon à en faire mention. Si notre hypothèse est juste — et le raisonnement, bien qu'un peu détourné, est plausible — il deviendrait probable que Polémon a vu et décrit le portrait d'Alcibiade auquel Pausanias fait allusion. Cette probabilité se trouve confirmée jusqu'à la quasi-certitude, par ce fait que Polémon a effectivement décrit les peintures des Pro-

(1) *Polemonis Periegetæ fragmenta*, éd. L. PRELLER (Leipsig, 1838).
Fragmentum Historicum Græcorum, éd. CH. MÜLLER.

pylées, encore qu'aucun détail de ces descriptions n'a subsisté.

FRAGMENT IV. — Décrivant l'Acropole, Polémon dit que Thucydide est inhumé à la porte de Mélité. De même Pausanias dans sa propre description.

FRAGMENT VI. — Dans la description des tableaux des Propylées, qui faisait sans doute partie de son traité en quatre livres sur l'Acropole, Polémon parle de trois fêtes athéniennes où se disputaient des courses au flambeau : les Panathénées, les fêtes d'Héphaïstos, et celles de Prométhée. Pausanias, dans sa description de l'Académie, note que les courses au flambeau se disputaient entre l'autel de Prométhée (dans l'Académie) et la cité.

FRAGMENT X. — Polémon raconte la prise d'Aphidna, en Attique, par les Dioscures; il signale qu'en cette affaire Castor fut blessé à la cuisse droite par le roi Aphidnos. Pausanias fait de nombreuses allusions à la capture d'Aphidna par les Dioscures, mais il émet l'opinion que la ville fut prise sans combat, et il en donne ses raisons.

FRAGMENT XI. — Dans l'un de ses ouvrages, cité sous le nom d'*Histoire de la Grèce*, Polémon raconte que Poséidon disputa à Héra la possession d'Argos et fut vaincu; il ajoute que les deux déités furent incapables de produire aucun titre à l'appui de leurs revendications, comme elles avaient fait à Athènes. Pausanias, dans sa description de l'Argolide, mentionne l'échec de Poséidon dans sa contestation avec Héra pour la possession du pays; mais il ne dit rien quant à l'absence de titres.

FRAGMENT XII. — Suivant Polémon, les Argiens prétendaient que le premier blé semé en Argolide avait été rapporté de Lybie par Argus. D'après Pausanias, ils affirmaient avoir reçu leur premier blé de Déméter.

FRAGMENT XVIII. — Dans son ouvrage sur les offrandes votives de Lacédémone, Polémon mentionne « une chapelle de Cottina, près de Colone, où se trouve le sanctuaire de Dionysos, magnifique édifice bien connu dans toute la ville ». Pausanias, dans sa description de Sparte, mentionne « le lieu appelé Colona, et un temple de Dionysos Colonate ».

FRAGMENT XXII. — Polémon mentionne, à Olympie, le vieux temple d'Héra, le temple de Métaponte, et celui des Byzantins. Pausanias décrit ces trois monuments, mais il désigne correctement les deux derniers sous le nom de *trésors*, et non de temples.

FRAGMENT XXIII. — Polémon rapporte que, durant un certain temps, des courses de voitures attelées de mulets s'étaient disputées à Olympie; mais après treize victoires ces courses furent abolies (84^e olympiade). Il ajoute que le nom des voitures à mulet (*apène*) était un mot tégéen. Pausanias dit que les courses de voitures à mulets furent instituées à Olympie dans la 70^e, et abolies dans la 84^e olympiade. Il ne souffle mot de l'origine tégéenne du nom de ces voitures.

FRAGMENT XXIV. — Polémon dit qu'Athéna fut blessée par Ornytos. Pausanias dit qu'elle le fut par Teuthis, mais que certains appellent son agresseur Ornytos.

FRAGMENT XXVII. — Dans son ouvrage sur les tré-

sors de Delphes, Polémon mentionne le trésor de Sicyone. De même Pausanias dans sa description de la ville.

FRAGMENT XXIX. — Polémon dit que les Delphiens honoraient les loups parce qu'un de ces animaux avait découvert un bijou sacré dérobé à Delphes et enfoui sur le Parnasse. Pausanias dit que les Delphiens dédièrent une statue de loup en airain dans le sanctuaire d'Apollon parce qu'un voleur, ayant dérobé une partie du trésor et l'ayant cachée dans la forêt du Parnasse, avait été étranglé par un loup qui revint chaque jour pousser des hurlements dans la ville jusqu'à ce que les habitants le suivissent et retrouvassent ainsi leur trésor perdu.

FRAGMENT XXXII. — Polémon dit que Palamèdes inventa les dés à jouer pour distraire l'armée grecque devant Troie, alors qu'elle souffrait cruellement de la famine. Pausanias dit, sans autre explication, que les dés furent inventés par Palamèdes.

FRAGMENT XLI. — Polémon dit qu'il y avait à Athènes trois statues des Euménides ; deux par Scopas, taillées dans la pierre appelée *luchneos* (probablement du marbre de Paros) ; celle du milieu étant l'œuvre de Calamis. Pausanias signale ces statues sans en préciser le nombre, la matière, ni le nom des sculpteurs.

FRAGMENT XLII. — Parlant des libations sans vin, Polémon fait remarquer l'esprit scrupuleux que les Athéniens apportent à l'observation de leurs rites. Pausanias note en diverses occurrences que les Athé-

niens étaient plus pieux et plus zélés que les autres Grecs.

FRAGMENT XLIV. — Polémon dit que Laïs naquit à Hycara, en Sicile, et fut assassinée en Thessalie où elle s'était rendue par amour pour un Thessalien du nom de Pausanias ; il décrit sa tombe, située près du Pénée et ornée d'une épitaphe et d'une urne funéraire. Pausanias dit que Laïs était née à Hycara (*sic*) en Sicile, et que sa tombe se trouvait à Corinthe où elle était surmontée d'une figure de lion tenant un bélier entre les pattes. Il ajoute qu'en Thessalie, où elle avait suivi son amant Hippostrate, on montrait aussi un tombeau qu'on désignait comme sien.

FRAGMENT XLVIII. — Polémon dit que l'on conservait au Prytanée une copie des lois de Solon gravée sur des planchettes carrées qui pivotaient de telle façon que, vues sous un certain angle, elles paraissaient triangulaires. Pausanias dit brièvement que les lois de Solon étaient inscrites au Prytanée.

FRAGMENT LV. — Polémon dit que la lutte fut inventée par Phorbas ; Pausanias en attribue l'invention à Thésée.

FRAGMENT LXXVIII. — Polémon signale le sanctuaire de Héraklès à Cynosarges. De même Pausanias.

FRAGMENT LXXXIII. — Polémon décrit deux étangs en Sicile, sur les bords desquels les habitants prononçaient leurs serments les plus solennels, tout parjure devant entraîner la mort. Pausanias raconte que les Siciliens lançaient des offrandes dans les cratères de l'Etna, et attendaient qu'elles s'y engloutissent ou fus-

sent rejetées par le volcan. Certains auteurs modernes estiment que Pausanias a voulu parler du lieu et du serment dont parle Polémon, mais qu'il a pris l'eau pour le feu et l'offrande pour un serment. Cette hypothèse est bien invraisemblable.

FRAGMENT LXXXVI. — Polémon mentionne la Tiasa, rivière voisine de Sparte. Ainsi fait Pausanias.

PAUSANIAS A-T-IL COPIÉ POLÉMON?

Tels sont, je crois, tous les fragments de Polémon où figurent les mêmes détails que dans Pausanias. Aucun n'étaye la théorie que Pausanias a copié Polémon. Il arrive parfois que le premier mentionne les mêmes lieux, monuments et œuvres d'art, que le second. Mais la chose était presque fatale. Lorsque deux personnes décrivent avec exactitude les mêmes lieux, elles ne peuvent guère éviter de mentionner un certain nombre d'objets communs. En aucun cas, la coïncidence ne dépasse une simple désignation. Parfois encore, Polémon fait allusion au même mythe ou à la même légende que Pausanias; mais ceci ne prouve pas davantage que Pausanias ait copié Polémon. Une foule de mythes et de légendes étaient du domaine public pour tout Grec d'éducation moyenne, qu'il connût ou non Polémon. Le passage relatif aux courses de voitures à mulets, à Olympie, s'accorde par le fond, mais non dans la forme, avec le passage correspondant de Pausanias. On peut supposer que les deux écrivains ont puisé ce renseignement à la meil-

leure source : le registre d'Olympie qui, nous l'avons vu, était publié et accessible à tous. — L'histoire du loup de Delphes révélant le trésor caché a pu être narrée de la même façon par les deux auteurs ; la forme abrégée dans laquelle la version de Polémon nous a été transmise par Elien, ne nous permet pas de rien affirmer. Cette histoire devait être contée à peu près dans les mêmes termes par les guides de Delphes à tous les voyageurs qui s'étonnaient de trouver une statue de loup dédiée à Apollon, la vieille parenté mythique du dieu avec ces animaux étant depuis longtemps tombée dans l'oubli. — Polémon fut frappé, comme Pausanias, par la piété scrupuleuse des Athéniens. Mais saint Paul ne le fut pas moins, et personne ne le soupçonne d'avoir emprunté sa remarque à Polémon. — Les allusions au sculpteur Lycius, au tombeau de Thucydide, à la course aux flambeaux, qui se rencontrent chez les deux auteurs, ne prouvent rien quant à la dépendance l'un de l'autre. Certains fragments de Polémon attestent qu'il a minutieusement décrit divers objets que Pausanias a simplement mentionnés. Enfin, dans quelques-uns de ces fragments, Polémon émet certaines assertions ouvertement ou implicitement contredites par Pausanias. D'où il résulte que, si Pausanias a pu connaître les ouvrages de Polémon, il a conservé entière sa liberté de jugement pour accepter ou rejeter les opinions de son prédécesseur. On trouvera une autre preuve de son indépendance dans le fait qu'il parle des trésors d'Olympie comme de « trésors », alors que Polémon avait

désigné ces mêmes édifices, moins correctement, sous le nom de « temples ».

DÉTAILS MENTIONNÉS PAR POLÉMON SEUL

Enumérons en second lieu les détails figurant dans Polémon, mais non dans Pausanias. C'est : à Munychie, le culte du héros Acratopote ; à Athènes, un tableau représentant le mariage de Pirithoüs, une inscription relative aux sacrifices offerts à Héraklès à Cynosarges, et (apparemment sur l'Acropole) les coupes dédiées par un certain Néoptolème ; en Attique, un dème appelé Crios ; à Sicyone, le Pœcile (auquel Polémon semble avoir consacré un traité spécial) ; des tableaux, œuvres des peintres Aristide, Pausanias et Nicophane, un portrait du tyran Aristrate, peint en partie par Apelle, et un culte obscène de Dionysos ; à Phlious, un portique, dit de Polémarque, abritant un ou plusieurs tableaux par Sillax de Rhegium ; à Argos, un sanctuaire de la Déméter Libyenne ; à Sparte, une chapelle et une statue en bronze de Cottina, un bœuf en bronze dédié par cette dernière, un sanctuaire d'Artémis Corythallienne, des fêtes appelées *kopis* (décrites en détail par Polémon), et le culte des deux héros Matton et Kéraon ; à Olympie, cent trente-deux coupes en argent, deux cruches à vin du même métal, un vase de sacrifice, trois coupes dorées (conservés dans le trésor des Métapontins), la statue en bois de cèdre d'un triton tenant une coupe en argent, une sirène en argent, trois coupes en argent de formes

diverses, une amphore à vin en or, deux rhytons (conservés dans le trésor des Byzantins), trente-trois coupes en argent de formes diverses, un pot en argent, un vase de sacrifice et un bol en or, (conservés dans le temple d'Héra), enfin la statue du Lacédémonien Léon, vainqueur d'une course de chars ; à Elis, le culte d'Apollon Gourmet ; à Scolus en Béotie, le culte de Déméter Grand-Pain ; à Thèbes, un temple d'Aphrodite Lamia, une statue de l'aède Cléon (à propos de laquelle Polémon rapporte une anecdote), et des jeux célébrés en l'honneur d'Héraklès ; enfin, à Delphes, dans le trésor de Sicyone, un livre d'or de la poétesse Aristomaque, un trésor des Spinatiens renfermant deux statues d'éphèbe en marbre, un sanctuaire de Déméter Hermuchus, et une curieuse coutume consistant à offrir à Latone, lors des Théoxénies, le plus grand poireau que l'on pût trouver.

Tous ces détails, Polémon les cite comme existant dans la partie de la Grèce que Pausanias a décrite. Si l'on veut bien se souvenir qu'ils figurent dans les rares et courts fragments qui sont tout ce qui subsiste des volumineux ouvrages de Polémon, on pourra concevoir la multitude de détails fournis par cet auteur et que Pausanias a passés sous un complet silence.

RÉSULTAT DE LA COMPARAISON

Résumons les résultats de notre comparaison. Il se trouve que les deux écrivains ont mentionné un certain nombre d'objets communs et signalé quelques-

unes des mêmes traditions ; mais ces rencontres ne vont jamais jusqu'à l'identité verbale ; Polémon signale de nombreux détails dont Pausanias ne parle pas ; et Pausanias, à diverses reprises, adopte des opinions différentes de celles de Polémon, quand il ne va pas jusqu'à les contredire. Ainsi donc, il n'existe rien dans les fragments de Polémon qui prouve que Pausanias, marchant aussi souvent qu'il le fait sur les traces du premier, ait copié les œuvres de son prédécesseur. Au contraire, l'absence très fréquente chez Pausanias de détails figurant dans Polémon, et son adoption (qui n'est pas rare) d'avis contraires à ceux de Polémon, tendraient à prouver, soit qu'il ne connaissait point les ouvrages de Polémon, soit qu'il les a délibérément écartés et tacitement discutés (1).

Certains critiques ont néanmoins soutenu que Pausanias avait servilement copié dans Polémon la plus grande partie de ses descriptions d'Athènes, d'Olympie et de Delphes, sans compter beaucoup d'autres détails, et qu'il a décrit ces villes non point telles qu'elles étaient de son temps, mais telles qu'elles avaient été du temps de Polémon, c'est-à-dire environ trois siècles plus tôt. Car la théorie qui prétend que Pausanias a très peu voyagé et n'a presque rien vu en Grèce, veut encore qu'il ait compilé la majeure partie de son ouvrage d'après les œuvres d'auteurs

(1) Cf. en particulier : V. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORF, dans *Hermès*, 12 (1877), p. 347 ; et A. KALKMANN, *Pausanias der Perieget* (Berlin, 1886).

plus anciens, et qu'il ait simplement ajouté quelques notes hâtives de son crû pour donner à son livre une apparence plus actuelle.

En ce qui concerne les emprunts faits à Polémon, il n'est point nécessaire de rien ajouter ici. Cette accusation, on l'a vu, est sans fondement dans les fragments qui subsistent de cet auteur. Serait-elle confirmée ou ruinée par l'étude de ses ouvrages perdus? Nul ne saurait le dire. Il sera temps d'examiner la question quand ces ouvrages se retrouveront, si la chose arrive jamais.

PAUSANIAS A-T-IL DÉCRIT LA GRÈCE DE SON TEMPS?

D'autre part, l'imputation que Pausanias a décrit, non la Grèce de son temps, mais celle d'une époque antérieure, étant d'une portée plus large que la précédente, est également plus susceptible de vérification. On pourrait l'établir très facilement en montrant qu'il décrit comme existant certains détails dont nous saurions par ailleurs qu'ils avaient disparu avant son époque. On ne pourrait pas, bien entendu, l'établir uniquement en montrant qu'il ne mentionne rien (ou peu de chose) qui soit postérieur, par exemple, à l'époque de Polémon (environ 170 av. J.-C.), à moins de prouver en même temps que les objets ainsi mentionnés avaient cessé d'exister entre cette époque et la sienne. Car il est évident que les détails signalés par lui auraient pu exister en 170 av. J.-C. et subsister encore au moment où il écrivait. En les décrivant, il

aurait décrit la Grèce de son temps tout aussi fidèlement qu'un auteur de notre époque qui, prétendant énumérer les monuments les plus remarquables d'Athènes au début du vingtième siècle, déciderait de ne mentionner aucun édifice ni aucune statue postérieure à l'époque de Pausanias ou de Polémon lui-même. Ainsi, toutes les tentatives faites pour infirmer le témoignage de Pausanias sur l'état de la Grèce au deuxième siècle de l'ère chrétienne, en démontrant simplement que les choses décrites par lui existaient déjà deux cents ans avant J.-C., peuvent être écartées comme sans valeur. Même si l'on accepte les prémisses, la conclusion que l'on cherche à établir ne s'ensuit en aucune façon.

Restent donc à examiner les témoignages qui prouveraient que certains détails mentionnés comme existants par Pausanias n'existaient plus à son époque. Si ce point pouvait être démontré, l'allégation qu'il n'a pas décrit la Grèce telle qu'elle était de son temps se trouverait démontrée du même coup, et nous aurions la certitude que ses descriptions sont empruntées, en totalité ou en partie, à des auteurs plus anciens, même si nous ne pouvions hasarder aucune hypothèse quant à leur identité.

LA DESCRIPTION DU PIRÉE

En premier lieu donc, on a soutenu que la description donnée par Pausanias de l'état du Pirée ne s'appliquait pas à son époque. L'énumération des

hangars maritimes, des deux agoras, des sanctuaires, des statues, etc., implique (a-t-on dit) que ce port était dans un état relativement florissant au moment où Pausanias écrivait, vers le milieu du deuxième siècle de notre ère. Or ce ne pouvait être le cas, puisque le Pirée, incendié par Sylla en 86 av. J.-C., se trouvait encore dans un état lamentable lorsque Strabon écrivait, au siècle d'Auguste. Cette objection surprenante ne tient aucun compte du fait que, entre la destruction du Pirée par Sylla et l'époque de Pausanias, il s'était écoulé plus de deux siècles, durant la plus grande partie desquels la Grèce avait joui d'une paix profonde et avait été traitée avec une faveur et une bienveillance particulières par les empereurs romains. Est-il donc impossible d'imaginer que, au cours de ces deux cents années, les ruines calcinées aient pu être déblayées, que de nouveaux bâtiments se soient construits, et que la population ait une fois de plus afflué vers le port? Le Palatinat, demanderons-nous par analogie, est-il encore aujourd'hui le désert auquel les armées de Louis XIV l'avaient réduit il y a deux siècles? A de telles questions point n'est besoin de réponse. Dans le cas du Pirée, nous n'en sommes plus, heureusement, à mettre en balance les probabilités et les invraisemblances. Nous avons la preuve positive d'une grande renaissance de ce port après sa destruction par Sylla. Une inscription du premier siècle avant J.-C., ou du deuxième siècle de notre ère, suffisent à attester l'existence des chantiers maritimes, des portiques, de la Bourse, des bâtiments adminis-

tratifs, des sanctuaires. Une autre, contemporaine de Pausanias, montre que des négociants romains étaient à cette époque installés dans le port. Une troisième réglemente la circulation sur l'agora. Des bustes d'empereurs romains trouvés sur les lieux disent la gratitude des habitants pour la faveur impériale ; des vestiges de villas et de bains romains témoignent du retour non seulement de la prospérité, mais encore de la fortune et du luxe. En deux mots, si Pausanias avait représenté le Pirée comme un monceau de ruines, il l'aurait décrit dans l'état où il se trouvait au début du premier siècle av. J.-C., mais non tel qu'il était de son temps, c'est-à-dire deux siècles plus tard.

LA DESCRIPTION DE L'ARCADIE

On a encore insinué que Pausanias avait copié sa description de l'Arcadie dans des auteurs beaucoup plus anciens ; car, dit-on, il dépeint cette région dans une condition florissante, alors que Strabon dit que la plupart des cités célèbres de l'Arcadie avaient cessé d'exister, ou se survivaient à peine. Quelle piètre confiance il faut accorder au témoignage de Strabon décrivant l'intérieur du pays, c'est ce que montre sa fameuse assertion qu'il ne subsistait pas le moindre vestige de Mycènes. Que l'on oppose cette affirmation à la description sommaire, mais exacte, donnée par Pausanias des remparts et de la porte des Lions tels qu'ils étaient de son temps et qu'ils sont encore aujourd'hui, et qu'on dise ensuite si le témoignage

de Strabon doit l'emporter sur celui de Pausanias en matière de topographie grecque? Il est généralement admis que Strabon n'a visité qu'une très petite partie de la Grèce; aucune peut-être, sauf Corinthe. Il est donc permis d'hésiter avant d'accorder créance à son assertion à la fois vague et péremptoire concernant la désolation de l'Arcadie. Un simple fait suffit à la ruiner. Des monnaies de l'époque romaine prouvent que sept villes sur les onze que Strabon affirme ne plus exister, ou n'avoir qu'à peine laissé de trace, continuèrent de se livrer au négoce longtemps après que l'aimable mais peu consciencieux géographe était allé rejoindre ses aïeux. Il est inexact, d'ailleurs, de prétendre que Pausanias a décrit l'Arcadie dans un état prospère. Bien au contraire, la longue liste de cités en ruines ou déchues, de villages abandonnés, de sanctuaires dépourvus de toits, qu'il n'a pas manqué de signaler, laisse au lecteur (comme elle laissa à l'écrivain lui-même) une impression mélancolique de désolation et de décadence. Les deux seules villes qui, d'après sa description, sembleraient avoir connu un état de prospérité moyenne sont Tégée et Mantinée. Sur la première nous avons le précieux témoignage de Strabon lui-même attestant qu'elle « tenait assez bien d'aplomb ». Quant à Mantinée, si l'on ne veut pas se fier aux déclarations de Pausanias, on pourra sûrement en croire les preuves monumentales et épigraphiques attestant qu'à l'époque romaine le théâtre était reconstruit et que, assez peu de temps avant la naissance de Pausanias, des négociants romains habitaient

la ville et d'importantes reconstructions s'effectuaient sur l'agora : on y ajoutait un portique de marbre, on construisait des salles de banquet, des trésors, on érigait un bazar entouré d'ateliers et l'on édifiait une salle semi-circulaire qui (selon les termes d'une inscription) « constituait à elle seule une parure pour la cité ». Les vestiges de ces bâtiments ainsi que les vieux remparts et les portes de la ville sont demeurés visibles sur presque toute leur étendue, sinon dans toute leur hauteur, au moins jusqu'en 1890 (1). Tout cela dans une ville qui, à en croire Strabon, avait disparu de la surface du globe sans laisser de traces, ou si peu que rien ! Nous en avons dit assez sur la valeur respective des témoignages de Strabon et de Pausanias concernant l'Arcadie.

LE BOSQUET DE POSÉIDON

En Béotie, notre auteur est incriminé à nouveau d'avoir décrit comme existants des objets qui avaient disparu ; et le témoin à charge est à nouveau Strabon. Pausanias dit que le bosquet de Poséidon à Onchestos existait de son temps ; Strabon dit qu'il n'y avait pas d'arbres en cet endroit. Où voit-on une contradiction entre ces deux assertions ? Strabon écrivait sous le

(1) Quand, pour la dernière fois, je visitai Mantinée, en 1895, la plupart des ruines avoisinant l'agora, mises au jour quelque dix ans auparavant par l'École Française, étaient à nouveau enfouies dans le sol. (J. G. FRAZER.)

On consultera avec intérêt sur cette ville l'ouvrage de G. FOU-
GÈRES : *Mantinée et l'Arcadie orientale* (1898).

règne d'Auguste ; Pausanias sous celui de Marc-Aurèle. Les arbres auraient-ils cessé de pousser après Strabon ?

LIMNÆ ET THURIA

Ailleurs, on a fait grief à Pausanias d'ignorer que la ville de Limnæ (en Messénie) appartint de son temps aux Messéniens. Le reproche est étrange. Pausanias parle de Limnæ à propos de la Messénie, et il ne dit point que cette ville appartienne à qui que ce soit d'autre que les Messéniens. Que pouvait-il de plus ? Fallait-il donc spécifier, pour chacune des villes de Messénie, qu'elles appartenèrent aux Messéniens ; pour celles d'Arcadie, qu'elles étaient aux Arcadiens ; pour tous les temples d'Athènes, qu'ils étaient aux Athéniens ? Le grief se fonde sur cette affirmation de Pausanias que Thuria, ville voisine de Limnæ, avait été cédée par Auguste aux Lacédémoniens. La vérité de cette assertion est incontestable. Elle est confirmée par des monnaies prouvant que, sous le règne de Septime-Sévère, longtemps après Pausanias, Thuria continuait d'appartenir aux Lacédémoniens. Mais les commentateurs ont supposé (bien gratuitement) qu'en même temps de Thuria, l'empereur Auguste avait transféré Limnæ aux Lacédémoniens, et que Pausanias croyait que cette ville leur appartenait toujours, bien que Tacite et les bornes-frontières nous fournissent la preuve qu'à cette époque Limnæ faisait partie de la Messénie. Ces deux hypothèses sont sans fondement. Il n'existe aucune

raison de croire qu'Auguste ait donné Limnæ aux Lacédémoniens ; aucune non plus de supposer que Pausanias ait cru qu'elle leur appartenait. On a, au contraire, comme je viens de le montrer, les meilleures raisons de croire qu'il la considérait comme faisant partie de la Messénie. La vérité est que les critiques ont confondu deux dèmes voisins, mais néanmoins distincts, et qu'ils se sont déchargés du fardeau de leur erreur sur le dos de l'innocent Pausanias, dont l'ouvrage ne recèle pas l'ombre de cette méprise.

LE TEMPLE D'APOLLON A DELPHES

En dernier lieu, on a laissé entendre que la description du temple d'Apollon à Delphes était inconciliable avec les vestiges de ce monument et les inscriptions le concernant découvertes par l'École française (1). Le témoignage combiné de l'architecture et des inscriptions prouve d'une manière concluante que le temple construit par les Aleméonides au sixième siècle av. J.-C. [de 536 à 515] fut détruit probablement par un tremblement de terre [en 373], et réédifié au quatrième siècle [de 368 à 329]. Cependant, Pausanias aurait (dit-on) décrit le temple du sixième siècle comme s'il existait toujours. Examinons les faits à la lumière des découvertes françaises. Notons que

(1) L'exploration des ruines, commencée en 1838 par l'architecte Laurent, a été terminée d'une manière complète par l'École française d'Athènes, d'octobre 1892 à mai 1903, sous la direction de M. Th. Homolle. (G. Fougères, *Guide*, p. 238.)

Pausanias mentionne les boucliers gaulois suspendus à l'architrave. Ces boucliers furent pris en 279 av. J.-C. Donc le temple qu'il décrit ne peut pas être celui du sixième siècle avant notre ère, puisque ce temple, comme nous le savons, avait été détruit et réédifié au quatrième siècle. Mais Pausanias croyait-il que ce temple fût l'ancien ? Rien ne le prouve ; et il existe de fortes présomptions du contraire. Tout d'abord il ne dit point que ce temple ait été construit par les Alcéméonides ; mais bien pour les Amphictyons et par l'architecte Spintharos. La date de Spintharos ne nous est pas connue, mais il n'y a aucune raison de supposer qu'il ait vécu au sixième siècle plutôt qu'au quatrième av. J.-C. En second lieu, Pausanias dit que les premières sculptures des frontons furent exécutées par Praxias, élève de Calamis. Mais la construction du temple traîna en longueur, et Praxias mourut avant son achèvement ; les autres sculptures furent l'œuvre d'un autre artiste. Or, nous tenons de Pausanias lui-même que Calamis vivait encore en 427 av. J.-C. Son élève Praxias pouvait donc aisément, au moins dans l'esprit de Pausanias, avoir produit à la fin du cinquième ou au début du quatrième siècle av. J.-C. ; ce qui est précisément l'époque (à en juger d'après les preuves historiques et épigraphiques) où l'ancien temple fut détruit et où des mesures furent concertées pour sa reconstruction. De toute manière, Pausanias n'a pas pu supposer que l'élève d'un artiste vivant en 427 av. J.-C. ait jamais exécuté des sculptures pour un temple en cours de construction au sixième siècle !

En résumé : d'une part le temple décrit par Pausanias n'est pas celui du sixième siècle ; et il est impossible, d'autre part, que Pausanias ait pu le croire un seul instant. Ce temple était, selon toute vraisemblance, celui du quatrième siècle. La remarque concernant la durée des travaux est amplement confirmée par des inscriptions attestant que la reconstruction traîna pendant de nombreuses années (1).

Ainsi, dans tous les cas cités, l'examen des témoignages invoqués en preuve que Pausanias a décrit un état de choses disparu, ne parvient qu'à révéler quelque omission ou quelque erreur d'interprétation imputables à ses critiques. On pourrait donc admettre, sans autre discussion, que Pausanias a décrit la Grèce telle qu'elle était à son époque. Mais si un lecteur devait demeurer encore sceptique et hanté par le spectre de Polémon, qu'il veuille bien se référer à la description que donne Pausanias de la nouvelle Corinthe et la relire avec attention. Nous avons affaire, en l'espèce, à une ville édifiée en 44 av. J.-C., soit plus d'un siècle après ce Polémon dont Pausanias est censé s'être inspiré si servilement. Néanmoins, il décrit la cité en détail et dans l'ordre topographique, suivant chacune des artères qui rayonnaient de l'agora. Parmi les nombreux temples que Pausanias mentionne, il en est un d'Octavie et un autre de Jupiter Capitolin ; parmi les travaux d'adduction, se trouve l'aqueduc construit par Hadrien, contemporain de notre auteur,

(1) De 369 à 329.

pour amener à Corinthe l'eau du lac de Stymphale. La description de la ville avec ses temples, ses statues, ses fontaines et ses portiques, est amplement confirmée par les monnaies de l'époque impériale. En considération de ce seul exemple, il devient impossible de soutenir que Pausanias a forcément dû emprunter la plupart de ses descriptions à des auteurs antérieurs à 170 av. J.-C. S'il a su aussi bien décrire Corinthe sans leur secours, pourquoi n'aurait-il pu décrire Athènes, Olympie et Delphes par ses propres moyens ? Ses facultés descriptives ne le trahissent pas, d'ailleurs, quand il en vient aux œuvres de son époque. Pour ne rien dire de ses nombreuses allusions aux travaux d'Hadrien, tels que l'Olympiëion d'Athènes avec sa colossale statue chrysléphantine et sa bibliothèque aux colonnes de marbre phrygien, au toit doré, aux ornements d'albâtre, avec ses tableaux et ses statues, Pausanias nous a laissé une description minutieuse des effigies dédiées par son contemporain Hérode Atticus dans le temple de Poséidon, situé dans l'Isthme. Il nous signale les statues chrysléphantines d'Amphitrite et de Poséidon, debout dans un char attelé de chevaux dorés aux sabots d'ivoire ; la statue de Palémon, en or et ivoire également, monté sur un dauphin ; les deux Tritons dont le haut du corps était en or et la partie inférieure en ivoire ; les reliefs sculptés sur le piédestal de ces statues et représentant la jeune Aphrodite dans les bras de l'Océan, entre les Néréides d'un côté, et les Dioscures, de l'autre. Si Pausanias est capable de décrire avec une telle précision l'œuvre

d'un obscur contemporain dont il ne prend pas la peine de citer le nom, quelle raison a-t-on de croire qu'il n'a pu décrire sans assistance les statues fameuses de Phidias, celle de la Vierge d'Athènes et celle de Zeus à Olympie? En deux mots, si Pausanias a copié ses descriptions, ce doit être dans un livre écrit de son vivant, sans doute par un auteur qui portait le même nom que lui! La théorie de Pausanias plagiaire se réduit à une absurdité.

PAUSANIAS ET LES MONUMENTS SUBSISTANTS

La meilleure preuve que Pausanias a peint la Grèce telle qu'elle était encore et non telle qu'elle avait depuis longtemps cessé d'être, nous est fournie par les monuments. Partout la vérité de ses descriptions est attestée par les vestiges des bâtiments qu'il décrit; et chaque fois que ces vestiges subsistent en grand nombre, comme à Olympie, à Delphes, à Lycosura, on a tout lieu d'admirer sa minutieuse et diligente exactitude. Que Pausanias ait été infallible, c'est ce que l'on n'a jamais prétendu. L'eût-on fait, que le résultat des fouilles eût réfuté une assertion aussi extravagante, car elles nous ont révélé certaines de ses erreurs. Par exemple, il a pris pour une figure d'homme la figure de jeune fille placée dans le fronton oriental du temple de Zeus à Olympie; il a donné une interprétation inexacte des attitudes d'Héraklès et d'Atlas, sur l'une des métopes du même temple; il a affirmé que les statues colossales de Lycosura étaient taillées d'un seul

bloc de marbre, alors que nous savons qu'elles consistent en plusieurs blocs réunis ; et il présente le temple d'Athéna Aléa à Tégée comme le plus vaste du Péloponnèse, bien qu'il fût en réalité beaucoup plus petit que celui de Zeus à Olympie. Ces erreurs, et quelques autres semblables, comme certains lapsus dans la lecture des inscriptions, ne donnent pas la moindre consistance à une imputation de mauvaise foi. Tout ce qu'elles prouvent, c'est que Pausanias partageait les faiblesses communes à l'humanité, que son œil parfois l'a abusé, que son attention parfois a faibli, qu'il a prêté en certaines occasions une oreille trop complaisante à des racontars de guides locaux. Si ce sont là des péchés, à coup sûr ils ne sont pas irrémédiables. Les voyageurs qui ont parcouru la Grèce sur les traces de Pausanias et ont acquis, par leur expérience personnelle, une notion forcément superficielle de l'importance de la tâche qu'il s'était assignée et des difficultés qu'il eut à surmonter pour l'accomplir, ceux-là seront probablement les plus disposés à faire la part des imperfections inévitables ; ils lui sauront le meilleur gré de ce qu'il a fait, et se sentiront le moins enclins à le blâmer pour ce qu'il a été contraint de laisser imparfait. Sans lui, les ruines de la Grèce seraient, pour la plupart, un labyrinthe sans issue, une énigme sans réponse. L'ouvrage de Pausanias fournit le fil conducteur, la solution de multiples problèmes. On le lira, on l'étudiera aussi longtemps que la Grèce ancienne continuera de retenir l'attention et de susciter l'intérêt de l'humanité. Et s'il est permis de

prévoir l'issue des fouilles à venir d'après les résultats obtenus dans le passé, nous nous risquons à prédire que, si ces recherches sont destinées à rectifier les descriptions de Pausanias sur quelques points de détail, elles les confirmeront dans un bien plus grand nombre de cas, et n'amèneront aucune découverte susceptible d'ébranler la confiance que les hommes sensés et équitables placent dans son honnêteté et dans sa bonne foi.

DEUXIÈME PARTIE

SUR LES TRACES DE PAUSANIAS

DEUXIÈME PARTIE

SUR LES TRACES DE PAUSANIAS

I. — OROPOS

La plaine d'Oropos s'étend le long du rivage sur une distance d'environ neuf kilomètres. Vers l'intérieur, elle se rétrécit en forme de pointe, à quatre ou cinq kilomètres de la côte, à l'endroit où l'Asopos sort d'un magnifique défilé. Dans cet angle s'élèvent les villages modernes de Oropo et de Sykamino, sur les deux rives du fleuve. Mais le territoire d'Oropos englobait quelques-unes au moins des collines basses qui environnent la plaine, car deux tribus de l'Attique se partagèrent jadis ces hauteurs. De plus, le sanctuaire d'Amphiaraos qui appartenait à Oropos se dresse en terrain accidenté à l'est de la plaine.

L'ensemble du district, allant de l'Euripe aux pentes nord du Mont Parnès, est d'une remarquable beauté. C'est une région ondulée et abondamment boisée ; la route s'y allonge entre des collines verdoyantes et des

monticules, offrant des perspectives charmantes et variées par-delà le cours sinueux de l'Euripe, vers les montagnes bleues d'Eubée, où le sommet du Delphi resplendit sous les neiges, même par les journées chaudes de l'été. Le voyageur qui arrive directement de la plaine monotone et stérile d'Athènes est frappé, en émergeant du défilé boisé de Décélie, par le contraste entre le paysage qu'il laisse derrière lui et celui qui se révèle soudain à ses pieds. Dans l'antiquité, cette route passait par Aphidna et pouvait se faire à pied en une journée. Elle était célèbre par le nombre et l'excellence de ses auberges, distinction qu'elle ne possède certainement plus aujourd'hui.

La région entre Oropos et Rhamnonte, à travers laquelle Pausanias conduit ses lecteurs, est d'un caractère analogue. Des chaînes de montagnes parallèles courent depuis le mont Parnès jusqu'à la côte élevée et abrupte. Entre ces montagnes s'allongent des vallées fertiles arrosées d'agréables rivières et ombragées d'une végétation luxuriante, parsemées de fourrés où retentit le chant mélodieux du rossignol.

L'emplacement de la ville d'Oropos est occupé aujourd'hui par Skala Oropou, « le port d'Oropo », joli petit hameau situé au milieu de jardins, de prairies et de sources, au bord d'une baie constituée par deux pointes basses qui s'avancent dans la mer à trois kilomètres environ l'une de l'autre.

De l'autre côté de l'eau, les maisons blanches d'Érétrie s'aperçoivent nettement sur la rive de l'île d'Eubée ; les montagnes qui les dominent, vues d'Oropos,

le soir, sont d'un bleu azur et profond. Dans la mer gisent les restes d'une ancienne digue parallèle à la côte. Parmi les antiques vestiges retrouvés en ces lieux on remarque un superbe bas-relief en marbre de la meilleure époque représentant Amphiaraos et son conducteur Bâton dans un quadrigé. Le moment choisi par le sculpteur est celui où la terre s'entr'ouvre pour recevoir le devin; les chevaux reculent frémissants à la vue de l'abîme béant à leurs pieds.

Le sanctuaire d'Amphiaraos, décrit par Pausanias, est situé dans un agréable petit vallon, ni large ni profond, entre des collines basses partiellement couvertes de pins. Cet endroit, appelé aujourd'hui Mavrodilissi, est à environ sept kilomètres au sud-est de Skala Oropou; Pausanias a grandement sous-estimé cette distance. Le sentier qui y mène traverse tout d'abord des champs de blé en bordure de la mer; puis il s'enfonce vers l'intérieur et monte à travers bois. Un ruisseau arrose le vallon; entre deux berges ornées de platanes et de lauriers-roses il se dirige vers la mer, à deux kilomètres de là.

Les touffes d'arbres et d'arbustes qui ombragent les flancs du vallon et dans lesquels vocalisent des rossignols, le fond de prairies verdoyantes, le silence et la solitude, l'aspect ensoleillé de ces lieux, tout les prédestinait à devenir le rendez-vous des malades qui s'y précipitaient en foule pour consulter le dieu guérisseur. Cet endroit est si bien abrité que, par une matinée de mai, la chaleur de ce ravin sans air où le soleil de Grèce darde ses rayons du haut d'un ciel

sans nuage pourra paraître quelque peu excessive à un voyageur venu du Nord. Mais les Grecs la trouvaient sans doute agréable. L'oracle, nous le savons, n'était ouvert que l'été; et Tite-Live parle de « l'ancien temple, délicieusement situé parmi des sources et des ruisseaux ». Les ruines de ce sanctuaire, mises au jour par la Société archéologique d'Athènes (1), se trouvent sur l'étroite bande de terrain plat qui borde la rive gauche (au nord) du fleuve.

II. — RHAMNONTE

Rhamnonte est l'un des coins les plus isolés et les plus retirés, mais en même temps les plus pittoresques et les plus verdoyants de toute l'Attique. Elle se trouve sur la côte nord-est de cette province, à environ onze kilomètres au nord de Kato-Souli, village qui occupe l'emplacement de l'ancien Trikorythos. Cette distance concorde fort bien avec les soixante stades que compte Pausanias.

La route venant de Kato-Souli se dirige tout d'abord vers le nord-est, traversant la partie septentrionale de la plaine de Marathon; puis elle s'en détache par un défilé menant au nord à travers monts. Ce défilé s'élargit bientôt en une vallée haute, mesurant quatre kilomètres du nord au sud et large de quinze cents mètres environ (2), bordée de chaque côté par des ma-

(1) En 1884.

(2) C'est la vallée de Limiko. M. Fougères l'estime longue de 3 k. sur 1 k. de large. (*Guide de Grèce*, p. 206.)

melons sauvages et stériles. Le haut des pentes est maigrement boisé de sapins ; le bas est couvert de myrthes, de lentisques et de multiples arbustes, principalement de *rhamnus* [nerprun épineux], espèce qui a donné son nom au district. Le sol de cette vallée est en partie cultivé, mais la plus grande surface est couverte d'une épaisse futaie et de chênes *valanidia*.

Sur une butte basse et plate barrant la vallée d'est en ouest, se voient quelques ruines anciennes : murs et fondements d'édifices. Il n'y a plus aujourd'hui d'habitations permanentes en aucun point de la vallée. Quelques hameaux malpropres, occupés de temps à autre par des paysans venus travailler dans leurs champs, se trouvent sur le rebord oriental. L'aspect général de la région est mélancolique et désolé.

Vers l'extrémité nord, le terrain s'exhausse graduellement et, à l'endroit où la vallée se termine, le paysage change d'aspect. Un ravin étroit et boisé, long d'environ huit cents mètres, dévale rapidement vers la côte dans une direction nord-est. A l'entrée de ce vallon et offrant une vue magnifique par-delà ses profondeurs boisées et l'étroit chenal de l'Euripe sur les hautes montagnes d'Eubée, s'élève une superbe terrasse soutenue par des murs artistement construits en marbre blanc, ombragés par une végétation luxuriante d'arbustes et de sapins vert sombre. Dans cette situation admirable et dominant la terrasse, se dressent, côte à côte, les ruines de deux temples : celui de Némésis et un autre plus petit, probablement consacré à Thémis. Au-dessous, à l'endroit où le vallon

aboutit au rivage, une éminence rocheuse et isolée s'avance dans la mer ; sur ses flancs, à moitié enfouie dans les masses épaisses de plantes enchevêtrées, Rhamnonte étale ses murs et ses tours de marbre blanc.

III. — MARATHON

La plaine de Marathon, théâtre de la mémorable défaite des Perses par les Athéniens en 490 avant notre ère, est une étendue de terrain plat, en forme de croissant, épousant la courbe d'une vaste baie, et bornée du côté de la terre par un hémicycle de montagnes escarpées, aux flancs rocheux et nus, qui dominant à pic la plaine. Celle-ci se termine au N.-E. par un étroit promontoire rocheux qui s'avance fort avant dans la mer vers le sud. Dans l'antiquité, ce promontoire s'appelait Cynosura (« queue de chien ») ; il se nomme aujourd'hui cap Stomi ou cap Marathon. A son extrémité sud, la plaine est bornée par le mont Agrieliki. Cet éperon détaché du Pentélique s'avance si loin vers l'est qu'il ne laisse qu'une bande étroite de terrain entre ce mont et la mer. Sur cette bande et longeant le pied de l'Agrieliki, passe la seule route carrossable qui relie Marathon à Athènes. Du nord-est au sud-ouest, la plaine mesure environ dix kilomètres ; sa largeur varie de quatre à cinq kilomètres. La côte est une grève inclinée, dépourvue de rochers et de bancs de sable, et convenant fort bien à un débarquement de troupes. Un vaste marécage plein de roseaux pointus et séparé de la mer par une étroite langue de sable

couverte de pins, occupe presque toute l'extrémité nord de cette plaine. Il n'est jamais complètement à sec, même par les plus fortes chaleurs. Deux canaux creusés par le général Soutzos n'ont pu le drainer qu'en partie. Des touffes de tamarins croissent aux endroits les moins humides de ce marais; leurs fleurs écarlates se voient de fort loin au printemps. Ce marais est profond sur le bord ouest, où il n'est séparé que par un étroit ruban, à peine assez large pour deux chevaux, des flancs escarpés et rocheux du Stavrokoraki.

L'ancienne route qui se dirigeait vers le nord, de la plaine de Marathon à Rhamnonte, empruntait cet étroit passage entre le marais d'un côté et la montagne de l'autre. Leake a relevé en cet endroit des traces anciennes de roues. Une longue rangée de pierres, un peu au sud, marquait encore, il y a quelques années, le tracé de cette route. A l'extrémité nord du défilé, entre le marais et la montagne, se dresse le village moderne de Kato-Souli. A environ quatre cents mètres au sud, tout près de la route et du mont, sont les points les plus profonds du marécage. On les distingue aisément à la végétation abondante qui les entoure, en particulier les grands joncs. Ces mares, près desquelles le bétail trouve en été des pâturages verdoyants, alors que la plaine est brûlée du soleil, sont alimentées par une abondante source souterraine, la Macarie des anciens. A ce propos, Pausanias rapporte la légende de Macarie, fille d'Héraklès, qui lui donna son nom. Strabon nous dit qu'Eurysthée fut

décapité et sa tête enterrée par Iolaüs, près de la source Macarie, sous la grande route; de là le nom de « Tête d'Eurysthée » donné à cet endroit.

A Kato-Souli, à mi-côte environ de la colline qui domine le village, se voient dans le rocher quelques cavités en forme de niches, assez semblables à des mangeoires. Il est possible que ce soit à ces niches que l'imagination populaire donna le nom de « mangeoires des chevaux d'Artapherne ». Du côté est, ce vaste marécage se termine en un petit lac d'eau salée, appelé aujourd'hui Drakonera, c'est-à-dire « lac du Dragon » ou « lac enchanté ». Il se déverse dans la mer par un chenal qui aboutit exactement au point où la grève prend fin et où commencent les rochers du cap Cynosura. On pêche des poissons de mer dans le lac, et des anguilles dans les flaques d'eau douce du marais. Peut-être le lac salé s'est-il formé depuis l'époque de Pausanias, car ce dernier décrit seulement le marécage et un cours d'eau qui s'en échappe pour aller se perdre dans la mer.

A l'extrémité sud de la plaine de Marathon se trouve un second marais, beaucoup plus petit, nommé Vrexisa, et situé entre la mer et le pied du Mont Agriéliki. Sa plus grande largeur est d'environ huit cents mètres. Il est encombré de roseaux et d'arbustes, et séparé de la mer par une langue de sable. La grande route d'Athènes passe entre ce marais et le pied de la montagne.

Entre ces deux marais, l'un au nord, l'autre au sud, la plaine de Marathon est aujourd'hui presque entiè-

rement couverte de champs de blé. Toutefois, vers l'extrémité sud s'étend une série de vignobles mélangés d'oliviers ou d'arbres fruitiers, et piqués de quelques pins ou cyprès. Plus au nord, un chêne isolé çà et là, une ceinture verdoyante de groseilliers allant du pied des monts à la côte, rompent seuls la monotonie de ces innombrables champs de blé. La plaine est inhabitée ; les villages se trouvent au pied des montagnes ou dans les vallées environnantes. Par une calme journée d'automne, sous un ciel lourd d'orage, cette vaste étendue solitaire présente un aspect morne et désolé. Pas une âme qui vive, sauf peut-être quelques rares paysans qui poussent, dans un lointain sillon, leurs couples de bœufs indolents.

Dans cette plaine immense, l'œil remarque, à faible distance, un unique objet qui s'y dresse modestement. C'est le fameux tumulus, aujourd'hui appelé Sôros, qui recouvre les restes des Athéniens tombés dans le combat.

Il soulève la plaine, à quinze cents mètres du pied des montagnes, à huit cents de la mer, et à environ douze cents au nord du marais de Vrexisa. C'est un tertre conique, en terre légère et rougeâtre, mesurant environ dix mètres de haut et deux cents pas de tour (1). Le sommet en a été quelque peu aplati par les fouilles ; les pentes en sont couvertes de broussailles ; au pied, croît un poirier sauvage. En avril-juin 1890 des fouilles furent entreprises sous la direction de

(1) M. Fougères l'évalue à 12 m. environ de hauteur sur 185 m. de tour à la base (*Guide de Grèce*, p. 199).

M. Staïs, pour le compte du gouvernement grec. On y ouvrit des tranchées et, à environ trois mètres au-dessous du niveau de la plaine, on rencontra un sol artificiel, fait de sable et autres matériaux, et mesurant environ trente mètres de long sur sept de large. Sur cette plate-forme était répandue une couche de cendres, de charbon et d'ossements calcinés, s'effritant sous l'humidité. Noyés dans cette couche, on trouva environ trente vases d'argile, la plupart en morceaux. Ces vases sont ornés de figures noires, du style courant. Les sujets sont en général des chars; mais, dans quelques cas, ce sont des cavaliers et des fantassins. Outre ces lécythes, on trouva une amphore à long col, ornée de frises représentant des animaux et des monstres de style asiatique, ainsi qu'une statue ailée d'Artémis et un autre vase à deux anses en argile rougeâtre, avec des ornements dans le goût mycénien, rempli d'ossements calcinés, peut-être ceux d'un général.

D'autres fouilles, pratiquées l'année suivante, mirent à jour une fosse à sacrifices s'étendant de biais sous le tertre du nord au sud. Cette tranchée, revêtue de briques cuites, contenait des cendres, du charbon, des os d'animaux et d'oiseaux, mêlés à des fragments de lécythes à figures noires. Elle avait été primitivement couverte d'un toit de briques qui s'était effondré plus tard. Les os sont évidemment ceux des victimes sacrifiées aux morts héroïques avant que le tertre n'eût été amoncelé sur leurs restes; et les vases brisés trouvés auprès d'eux doivent être ceux dont on s'était servi aux banquets funéraires. Les archéologues

grecs ont trouvé, de plus, quelques vestiges propres à faire croire que, même après l'édification du tertre, des sacrifices continuèrent à être offerts annuellement en ce lieu. Ce détail confirme l'assertion de Pausanias que les soldats tombés dans la bataille furent vénérés comme des héros par les habitants de Marathon. Une inscription nous apprend que les jeunes Athéniens se rendaient à ce tumulus, y déposaient des guirlandes, et y sacrifiaient aux morts.

De nombreuses pointes de flèche en bronze, longues d'environ trois centimètres et percées d'un trou circulaire destiné à recevoir le fût, ont été retrouvées au pied du tertre, ainsi qu'un grand nombre de silex noirs, grossièrement taillés. On a conjecturé que ces silex faisaient partie des flèches à tête de pierre que lançaient les archers éthiopiens de l'armée persane. Toutefois on a objecté que des silex analogues avaient été trouvés en d'autres lieux de l'Attique, et même ailleurs (en particulier dans les plus anciens tombeaux de nombreuses îles grecques), alors qu'il ne s'en est point trouvé, soit aux Thermopyles, soit à Platées, où ces flèches auraient dû pleuvoir par milliers, si vraiment elles avaient existé!

Deux routes principales vont de la plaine de Marathon à Athènes, passant, l'une au sud, l'autre au nord du Pentélique. La première se détache de la plaine à son extrémité méridionale et, passant entre le pied du mont Agriéliki et le marais de Vrexisa, court d'abord parallèlement à la côte. Elle tourne ensuite à l'ouest et, traversant la profonde vallée qui sépare le Penté-

lique de l'Hymette, elle pénètre dans la plaine d'Athènes. Cette route est de beaucoup la meilleure ; c'est la seule que les véhicules puissent emprunter. Du tertre de Marathon à Athènes, la distance est d'environ quarante kilomètres par cette voie. L'autre, passant au nord du Pentélique, quitte OEnoé (la moderne Ninoï), par un sentier fort raide et fort pénible, pour rejoindre Stamata, village situé à une grande hauteur et entouré de quelques champs stériles, parmi des forêts de pins. En maints endroits, le sentier est si resserré entre des parois verticales et des précipices qu'il n'y a place que pour un seul cheval. Les arbres sont rares, mais les flancs de la montagne sont couverts d'arbustes de diverses essences, parmi lesquels l'*Erica arborea* est la plus abondante. Au printemps, ses masses de fleurs blanches embaument l'atmosphère de leur parfum. A environ une demi-heure de Stamata, au point où l'on voit une source ombragée de beaux platanes, un second sentier, tout aussi escarpé et pénible, rejoint le premier sur la gauche. Ce sentier qui arrive de Vrana, offre une vue magnifique sur le ravin profond par où le voyageur est monté. Des deux côtés se dressent les monts aux flancs abrupts, couverts de bouquets de pins ou d'arbustes vivaces, et terminés par des cimes élancées. En bas, la verte plaine de Marathon, adossée à la mer et au cap Cynosura, s'étale au bord des eaux bleues, incurvée en forme de cimenterre. Plus loin et barrant l'horizon, s'étend la longue ligne des monts d'Eubée.

A partir de Stamata, le sentier longe l'épaulement

nord-ouest du Pentélique pour aboutir à Képhisia, d'où une bonne route se dirige par la plaine vers Athènes. La distance, par cette route, est d'environ trente-cinq kilomètres.

Une troisième route, intermédiaire entre les précédentes et plus courte que l'une et l'autre, part de Vrana, escalade la gorge sauvage et romantique de Rapétosa, et franchit l'épaule sud du Pentélique dont elle laisse le sommet principal à environ quinze cents mètres à l'ouest. C'est un sentier rocailleux et à pic, difficilement praticable à de l'infanterie lourde. A quinze kilomètres environ, le chemin franchit une crête qui domine la plaine à plus de huit cents mètres.

La première de ces routes est, à coup sûr, la seule par où puisse s'avancer une armée considérable, avec sa cavalerie et ses bagages. Lorsque les Perses débarquèrent à Marathon, guidés par le tyran athénien exilé Hippias qui connaissait familièrement la région, leur intention devait être de marcher sur Athènes par la route du sud. Les Athéniens durent par conséquent se porter à leur rencontre par cette même route, car s'ils avaient pris celle du nord, l'ennemi aurait pu leur glisser entre les doigts et sa cavalerie eût pénétré dans Athènes au moment où les Athéniens débouchaient des défilés du Pentélique dans la plaine de Marathon. Ainsi le voyageur qui se rend à Marathon par la route de voitures peut avoir l'assurance qu'il suit de fort près le chemin par lequel l'armée athénienne marcha au combat.

IV. — PRASIE

Le dème de Prasiæ était situé sur la vaste et magnifique baie appelée aujourd'hui Porto Raphti, sur la côte orientale de l'Attique, à environ vingt-six kilomètres au nord-est du cap Sounion.

Partant de la fertile vallée de Céphale (aujourd'hui Kératéa), un sentier qui se dirige vers le nord-est, par une gorge étroite, conduit jusqu'au rivage. Dans ce vallon romantique serpente un cours d'eau qui est parfois totalement à sec. Les flancs de cette gorge, ravinés par les torrents et les rocs détachés de la montagne, sont recouverts de pins et de buissons en nombre tel qu'en maints endroits, il est fort malaisé de s'y frayer passage. Des troupeaux de moutons et de chèvres ou, au printemps, le gazouillis de nombreux rossignols, troublent seuls la solitude de ces lieux. Au bout de ce vallon, qui mesure environ cinq kilomètres, le panorama de la vaste baie entourée de montagnes stériles se révèle soudain aux regards. Au nord, le mont Pératia, avec sa crête dentelée et son profil hardi, tombe par une série de parois verticales, presque à pic dans la mer. Ses flancs sont dénudés, sauf pour quelques rares bouquets de pins, disséminés çà et là. Au sud se dresse, massif et sombre, le grand Mavronori (la « Montagne noire »). De sa base se projette au loin dans la mer, le promontoire rocheux de Koroni qui abrite à l'est la baie, et en réduit l'entrée à une largeur d'environ deux kilomètres. Juste au milieu de cette entrée et brisant

la fureur des vagues quand souffle le vent d'est, un flot rocheux, en forme de pain de sucre ou de pyramide, haut d'environ cent mètres, surgit brusquement de la mer. Ses flancs revêtus de lentisques et de pins nains sont si raides qu'on ne peut les gravir que du seul côté nord. Au sommet et regardant la mer, se dresse, sur un haut piédestal, une statue colossale en marbre blanc, privée de la tête et des bras. Les blocs qui la composent ont été consolidés au moyen de crampons de fer. Cette statue, à en juger d'après son style, doit dater de l'époque romaine. L'imagination populaire veut y voir un tailleur (*raphiti*) installé à l'ouvrage; d'où le nom actuel de Porto Raphti donné à cette baie. On a supposé avec vraisemblance que c'est là le monument décrit par Pausanias comme étant le tombeau d'Erysichthon qui mourut en mer à son retour de Délos. Cette étrange statue qui, de son île solitaire et élevée, regarde par-delà les flots bleus, a pu être érigée, à l'époque romaine, sur l'emplacement traditionnel de la tombe du héros par quelque riche protecteur des arts, peut-être Hérode Atticus lui-même.

La baie est divisée en deux par une pointe rocheuse qu'un isthme rattache au rivage. Le promontoire emprunte son nom à une chapelle de Saint-Nicolas construite sur cet isthme. Une petite île toute voisine porte encore le nom de Prasonisi, ou « île de Prasiæ ». Le port de pêche se trouve au nord de l'isthme; on y voit quelques misérables cabanes constituant le hameau de Porto Raphti qui, d'ailleurs, n'est pas

habité en permanence. La baie, en effet, bien qu'étant l'un des meilleurs ports de Grèce, est isolée et à peine fréquentée, sauf l'été. De jour, on y rencontre quelques paysans occupés aux champs ou transportant du poisson au village voisin. Mais durant la saison froide, et même dans les soirées d'été, un silence profond, interrompu seulement par le bruit des flots sur la plage, règne sur les bords de cette baie magnifique, l'un des plus beaux paysages de l'Attique.

Sur la rive nord se voient quelques rares vestiges antiques paraissant avoir appartenu au dème de Stiria. Prasiæ était sur la rive sud, qui porte encore son ancien nom. A cet endroit, entre la grève en partie marécageuse, d'un côté, et les montagnes de l'autre, s'étend une bande de terre à céréales, toute parsemée d'oliviers et de majestueux chênes-lièges. Les restes d'un ancien rempart se distinguent encore dans un jardin, à quelque distance de la côte; on y voit aussi un vieux puits. Mais le sable envahit si rapidement ces lieux, qu'on découvrit, il y a quelques années, ensevelies sous les dunes, les ruines d'une chapelle et de plusieurs tombeaux chrétiens. La citadelle de Prasiæ occupait la pointe rocheuse de Koroni (probablement l'ancienne Coronée) qui, nous l'avons vu, abrite la baie à l'est. Ce hardi promontoire, relié à la terre par un isthme bas et sablonneux, a sans nul doute été jadis une île; toute la partie sud de la baie est envahie peu à peu par le sable. On peut suivre les remparts, épais de deux mètres et construits sans mortier, tout autour du sommet du promontoire.

Celui-ci, d'ailleurs, est si bien défendu par ses falaises à pic qu'une attaque par la mer devait être à peu près impossible. Un autre mur, épais de huit à dix pieds et qui semble avoir été flanqué de tours et de bastions, se détache de l'enceinte de la citadelle, vers le sud-ouest. Il devait jouer le rôle d'ouvrage avancé et descendre jusqu'à la côte, bien qu'il s'arrête aujourd'hui à courte distance de la mer. A l'intérieur du mur d'enceinte se trouvent les restes d'un certain nombre de contreforts perpendiculaires au rempart ; mais ils sont revêtus d'une végétation tellement dense qu'il devient impossible de les distinguer. Le sommet du promontoire offre une vue remarquable, d'un côté sur la baie et ses îlots rocheux ; de l'autre, par-delà la mer, sur les îles d'Eubée, d'Andros et de Kéos. Les maisons blanches qui resplendissent à Kéos sont celles de la ville moderne, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Ioulis.

V. — LE MONT HYMETTE

Vu d'Athènes, le profil du mont Hymette est pur et régulier ; pourtant, ses flancs sont labourés par des torrents d'hiver, et sa base est fragmentée en nombreuses petites collines isolées et de forme conique. Excepté vers le pied, la montagne est presque dépourvue de sol arable. Les oliviers sauvages, les myrthes, les lauriers et les lauriers-roses ne croissent que dans un petit nombre d'échancrures, au bas de la montagne. Ses flancs rocheux et abrupts sont de

marbre gris, raviné et fissuré dans toutes les directions. Quelques arbustes rabougris : lentisques, térébinthes, genévriers; des herbes odorantes, telles que thym, lavande, sarriette et sauge, croissent dans les anfractuosités, ainsi que certaines fleurs, comme les jacinthes et les colchiques, qui fournissent aux abeilles la nourriture dont elles extraient le miel fameux. L'Hymette paraît avoir été aussi dénudé dans l'antiquité qu'aujourd'hui. Platon remarque, en effet, que certaines montagnes de l'Attique qui ne faisaient plus désormais que procurer leur nourriture aux abeilles, avaient fourni, à une époque pas très reculée, la toiture de certains édifices qui subsistaient encore de son temps. Le miel de l'Hymette était renommé. On disait que les abeilles en avaient empli la bouche de Platon nouveau-né. La légende voulait que les abeilles fussent, à l'origine, écloses sur cette montagne. Les poètes parlaient de l'Hymette « fleuri et odorant ». Le thym et le serpolet de l'Hymette étaient particulièrement renommés. Le serpolet fut transplanté et cultivé à Athènes. Quand les anciens parlent du miel attique sans autre précision, ils veulent sans doute désigner celui de l'Hymette. Vitruve compare la couleur de ce miel à celle de la résine, ce qui dépeint fort bien le miel moderne de l'Hymette. Lorsque Synésios visita Athènes, au v^e siècle de notre ère, il nota que la gloire de ses philosophes avait disparu, mais que celle de ses apiculteurs subsistait.

L'Hymette était également célèbre pour son marbre, qui fut, semble-t-il, particulièrement apprécié

des Romains. Ce marbre, que l'on exploite encore en grande quantité, est strié de veines gris-bleuâtre. D'un grain plus fin et plus serré que le marbre blanc du Pentélique, il lui est fort inférieur pour la beauté. Les Grecs ne paraissent pas s'en être servi de manière courante antérieurement au III^e siècle avant Jésus-Christ. A partir de cette époque, on le trouve utilisé pour les dalles funéraires et les inscriptions, ainsi que pour les revêtements. Les principales carrières sont à l'ouest du mont, sur les pentes qui enserrant la vallée Saint-Georges au sud et au sud-est et qui, sur l'autre versant, tombent presque à pic dans le « vallon du Diable », ou « vallon maudit », la plus profonde et la plus sauvage des gorges de l'Hymette. Des vestiges de l'ancienne voie ou glissière par où l'on descendait les blocs dans la vallée, se remarquent à environ cent mètres au-dessus de la chapelle Saint-Georges. La route devait dévaler en lacets et non pas en droite ligne comme celle qui dessert les carrières du Pentélique.

Une grande partie de l'arête supérieure de l'Hymette est constituée par un marbre ressemblant à celui du Pentélique, mais d'une structure cristalline plus grossière et d'un blanc plus mat. Les anciens paraissent en avoir fait un usage restreint.

Des nuages sur l'Hymette passaient pour annoncer la pluie. Si, durant un orage, une longue traînée venait à s'abaisser sur la montagne, c'était signe que la tempête allait redoubler de fureur. Aujourd'hui comme jadis, l'Hymette est remarquable par l'admi-

nable teinte mauve qui le baigne quand on le voit d'Athènes dans la lumière du soir. A l'heure où le soleil se couche, une lueur rosée s'étend sur la montagne ; à mesure que le jour décroît et que les ombres envahissent lentement ses pentes, cette lueur, parcourant toute la gamme des nuances intermédiaires, se mue par d'insensibles transitions en un violet profond. Cette nuance pourpre est particulière à l'Hymette ; aucun des autres monts qui encerclent la plaine d'Athènes jamais ne la revêt. C'est à l'heure où le couchant empourprait ainsi la montagne que Socrate vida la coupe empoisonnée...

VI. — LE MONT PENTÉLIQUE

Le Pentélique est cette masse pyramidale, haute d'environ onze cents mètres, qui borne la plaine d'Athènes au nord-est, à quelque seize kilomètres de la ville. Ses pentes supérieures, vues de l'Acropole, ont été comparées à juste titre au fronton d'un temple grec. Un spectateur placé sur l'Acropole peut distinguer à l'œil nu, à travers l'atmosphère limpide de l'Attique, la ligne blanche des anciennes carrières qui s'abaisse, un peu à droite de la plus haute cime, pour rejoindre la vallée à l'endroit où le monastère de Mendéli se trouve masqué par les hauteurs intermédiaires. A gauche du sommet, à mi-côte, se voient les larges taches blanches qui marquent l'emplacement des carrières actuelles.

Bien que l'aspect de ce sommet en forme de pignon

triangulaire soit ce qui frappe surtout l'observateur placé à Athènes, le Pentélique est, en réalité, une chaîne de montagnes comprenant un certain nombre de sommets secondaires et qui s'étend du nord-ouest au sud-est sur une distance d'environ huit kilomètres.

Les anciennes carrières sont sur le versant sud-ouest du pic le plus élevé. On en compte jusqu'à vingt-cinq, l'une au-dessus de l'autre. La plus élevée n'est pas très éloignée du faite, étant située à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer. On y accède du monastère de Mendéli, l'établissement religieux le plus riche de toute l'Attique, qui est niché dans une clairière boisée et bien arrosée, au pied sud de la montagne, à quatre cent vingt mètres au-dessus de la mer. Le terrain qui s'étend devant ce monastère est ombragé de gigantesques peupliers blancs au pied desquels jaillit une source excellente. « Mendéli » est l'équivalent moderne de Pentélé, nom de l'ancien dème dont l'emplacement serait marqué par quelques blocs et vestiges de murailles et de terrasses, vers la chapelle de la Trinité, au nord-est du monastère.

Les carrières se trouvent dans les gorges au-dessus du monastère. Une piste ancienne, fort escarpée, y conduit par le versant oriental du ravin principal. Cette piste est grossièrement dallée; il est probable que l'on faisait glisser les blocs de marbre sur des chemins de bois. On voit, à intervalles, des trous carrés pratiqués dans le roc, sur les côtés de la route. Les poutres supportant les glissières étaient sans doute assujetties dans ces trous. Le chemin paraît se ter-

miner à la carrière principale, lieu appelé aujourd'hui Spilia, à huit cents mètres d'altitude. La montagne a été exploitée de telle manière qu'il reste une paroi verticale de marbre lisse dont le haut est frangé d'une ligne de sapins. Les marques, délicates et régulières, laissées par les anciens ciseaux se voient en séries horizontales à la surface du roc. Au pied de ce mur de marbre, revêtue d'arbustes et envahie par les plantes grimpantes, se trouve l'entrée surbaissée d'une grotte à stalactites très fréquentée des visiteurs, comme le prouvent les noms inscrits sur les murs. Cet orifice est en partie obstrué par des murs de l'époque byzantine. A main droite, se voit la chapelle Saint-Nicolas, dont la voûte est constituée par le roc. La grotte est spacieuse, fraîche, obscure ; le sol s'incline en pente douce vers l'intérieur. A environ soixante pas de l'entrée, s'ouvre une petite grotte latérale pourvue d'un bassin naturel plein d'une eau de source très froide.

L'examen des marques révèle que les anciens exploitaient le marbre par blocs rectangulaires ; ils traçaient tout d'abord une rainure au ciseau autour de chaque bloc, puis ils le faisaient sauter au moyen de coins. Cette méthode a eu pour résultat de donner aux carrières la forme d'immenses entailles rectangulaires au flanc de la montagne.

La pierre ainsi extraite est un marbre blanc, au grain fin et serré. On le distingue aisément du marbre de Paros — autre espèce fréquemment employée par les sculpteurs et les architectes grecs — grâce à sa

texture plus fine et à sa blancheur laiteuse et opaque. Le marbre de Paros, au contraire, composé de grands cristaux transparents, est d'un blanc neigeux et miroitant. Il ressemble à du sucre cristallisé; celui du Pentélique a l'aspect du lait solidifié, bien que la surface en soit naturellement plus granulée. Seul parmi tous les marbres grecs, celui du Pentélique renferme une légère quantité de fer; de là vient que sa surface, quand elle a été longuement exposée à l'air, acquiert cette patine brun doré que l'on admire tant sur les colonnes du Parthénon et des autres monuments taillés dans ce marbre. Le marbre de Paros, d'autre part, bien qu'il subisse plus aisément les injures du temps, en raison de son grain plus grossier, conserve toujours une blancheur éblouissante. Le marbre de Pentélique est toujours nettement stratifié; il est strié par endroits de veines de mica argenté, vert, ou violet rougeâtre. Les blocs ainsi veinés étaient rejetés par les anciens; parfois ils s'en servaient dans les constructions, mais jamais pour la sculpture. Même en architecture, ces veines de mica impliquaient un désavantage, car, après une longue exposition à l'air, la surface qui les contenait se fendillait et se détachait par plaques, ainsi qu'en témoignent les fûts de colonne de l'Olympiéion ou du Parthénon.

Une montée d'une heure, à partir de la grande carrière de Spilia, conduit au sommet du Pentélique. Le sentier gravit des pentes naguère abondamment boisées, aujourd'hui dénudées et pierreuses. Le panorama vu du sommet est le plus net et le plus étendu

que l'on puisse embrasser de la péninsule attique. Attirant, au nord, les regards, s'étend la baie de Marathon, en forme de faucille. La cime neigeuse du Parnès barre l'horizon à l'ouest; les hauteurs de l'Eubée le bornent au nord; au sud, par temps clair, l'île de Mélos s'ébauche vaguement à quelque cent cinquante kilomètres de là. Sur la crête, un peu plus bas que le sommet et au sud-est, se trouve une petite plate-forme portant sur trois côtés des traces attestant qu'elle a été taillée en plein roc. Elle est exactement dans l'axe de l'ancienne route dallée qui, toutefois, se termine beaucoup plus bas, à la grande carrière. C'est sans doute sur cette plate-forme que se dressait la statue d'Athéna dont parle Pausanias.

VII. — PHYLÉ

Une visite aux ruines de Phylé est une excursion favorite pour les voyageurs à Athènes. La distance par route est d'environ vingt-trois kilomètres. Diodore l'estime à cent stades, ou dix-huit kilomètres; mais il est dans l'erreur. Démosthène dit plus exactement qu'elle est de plus de cent vingt stades. Un chemin carrossable mène à Khasia, gros village situé sur le versant méridional du Parnès, à environ seize kilomètres d'Athènes (1). Au-delà, la route n'est plus qu'un chemin muletier, escarpé et rocheux. Après l'avoir gravi pendant une demi-heure, on parvient au carre-

(1) Le *Guide Bleu* de Grèce estime à 21 kilomètres la distance d'Athènes à Khasia, par la route la plus courte.

four de deux ravins profonds et sauvages. Dans celui de droite, ou de l'est, le petit monastère de Notre-Dame du Défilé se dresse pittoresquement (1) au pied d'une paroi à pic. Le sentier de Phylé, (qui est en même temps la route directe de Thèbes), monte en lacets rapides dans le ravin ouest, à travers une forêt de sapins clairsemés. Par endroits, le sentier est taillé dans le roc, et le passage si étroit qu'une poignée d'hommes le défendrait contre une armée entière. On atteint Phylé au bout d'une heure et trois quarts environ. La forteresse, avec ses remparts massifs et ses tours, couronne un immense rocher abrupt situé du côté sud du défilé qu'elle domine entièrement. Une crête qui relie ce rocher aux montagnes situées à l'est, offre la seule voie d'accès à la forteresse. A l'ouest et au sud, le rocher tombe à pic dans un profond ravin, coupé de formidables précipices garnis de sapins, d'arbrisseaux et de broussailles touffues. Les ruines de la forteresse encerclent un petit plateau situé au sommet du rocher et mesurant à peine cent mètres d'est en ouest. Les murailles et les tours, édifiées en blocs rectangulaires et sans mortier, sont le mieux conservées au nord-est, où elles présentent encore une hauteur de dix-sept assises. La tour de l'angle nord-est est ronde; les deux autres sont carrées. La porte principale était à l'est; on y accédait en suivant la crête. Il existait de plus une poterne près de l'angle sud-est. La vue que l'on a de cette forteresse, située à

(1) C'est la *Panagia tón Klistón*, situé dans la gorge abrupte du *Potami-Gouras*. (*Guide de Grèce*, p. 191.)

près de sept cents mètres au-dessus de la mer (1), est magnifique; elle embrasse la totalité de la plaine d'Athènes, avec la ville et le mont Hymette, ainsi que la mer avec Salamine, Egine, et la côte du Péloponnèse.

Le pic élevé, appelé aujourd'hui Mont Pagania (2), qui se dresse immédiatement au nord-est de Phylé, en forme d'un croissant de roche dénudée, est probablement l'ancien Harma que les augures d'Athènes observaient jusqu'à ce qu'ils vissent un éclair briller à son sommet; sur quoi, ils dépêchaient le sacrifice à Delphes. Strabon dit expressément que l'Harma était près de Phylé. Sur le flanc oriental, le pic dévale en précipices dans le profond ravin dont nous avons parlé et à l'entrée duquel s'élève le monastère de Notre-Dame du Défilé.

Un peu plus haut que ce monastère, à environ cent mètres au-dessus du torrent (le Potami) qui franchit le vallon, se trouve une caverne que l'on visite parfois. La distance en ligne droite, depuis le monastère, est d'environ deux kilomètres et demi. Mais le cours d'eau, resserré entre des parois qui, des deux côtés, font saillie de la montagne, s'est creusé un lit si profond et si tourmenté qu'il est impossible de le suivre, même lorsque l'eau atteint son niveau le plus bas. Force est donc, pour gagner cette caverne, de faire un long détour par le versant ouest du Pagania et de rejoindre le vallon à un point beaucoup plus

(1) Exactement 687 m. (*Guide Bleu*, p. 190.)

(2) M. Fougères indique pour cet éperon le nom moderne de Kalamara (*Guide*, p. 191).

élevé. Après quoi on redescend jusqu'à la rencontre avec un second ravin, où coule un autre torrent qui vient grossir le Potami. La grotte est située très haut sur le versant est du vallon principal, un peu au-dessous du confluent des deux cours d'eau. C'est une rude besogne de gravir cet escarpement. L'orifice de la caverne est si étroit qu'une seule personne peut y pénétrer à la fois. Elle s'ouvre au pied d'un précipice assombri par les arbres qui le surplombent et flanqué de deux rochers qui font saillie comme deux ailes de chaque côté. Face au rocher de droite, se voient quelques niches votives accompagnées d'inscriptions à demi effacées. A l'intérieur de la grotte, qui mesure à peu près cent pas de profondeur, l'eau, en suintant, a formé de grandes stalactites et creusé dans le sol des bassins. On a trouvé, en quantité considérable, des fragments de lampes et de poterie qui, joints aux niches de l'extérieur, prouvent que ce lieu retiré est un ancien sanctuaire. Sans doute était-ce le Nymphéion indiqué par Ménandre comme étant près de Phylé ? C'est ici que les habitants devaient offrir à Pan les sacrifices auxquels Elien fait allusion. L'une des inscriptions proclame, en effet, qu'un certain Tychandre fit ériger la statue de Pan à proximité du Céladon, et que des sacrifices furent offerts par un nommé Trophymianos. Cette inscription nous apprend en outre que le Potami, qui coule au fond du ravin, portait dans l'antiquité le nom de Céladon ou « Rivière Rugissante ».

VIII. — LE PORT D'ATHÈNES

Le Pirée, port d'Athènes, est une presqu'île rocheuse qui s'avance dans la mer vers le sud-ouest, sur une longueur de plus de trois kilomètres. Elle se compose de deux masses, larges chacune de plus de seize cents mètres et reliées entre elles par une étroite bande de terrain. La masse sud-ouest, connue des anciens sous le nom d'Akté, s'élève en pente douce et de tous les côtés jusqu'à une hauteur d'environ soixante-dix mètres. La masse nord-est atteint une hauteur de cent mètres sur la colline escarpée de Munychie. Les anciens croyaient que la péninsule du Pirée avait jadis été une île, et que son nom lui venait de ce qu'elle était la terre « au-delà de » (*peran*) l'eau. Des observations modernes confirment cette opinion. La presqu'île est rattachée au continent par une étendue basse et marécageuse dont la hauteur ne dépasse nulle part trois mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette langue de terre, que les anciens nommaient Halipédon, paraît formée d'alluvions déposées au cours des âges par le Céphise qui se jette dans la mer un peu à l'est et qui aurait peu à peu transformé l'île rocheuse en une péninsule.

Le Pirée comprend trois ports distincts dont chacun communique avec la mer par un goulet séparé. Ce sont : le grand port, connu sous le nom de Kantharos, au nord-ouest ; et les deux ports plus petits et presque circulaires de Zéa et de Munychie, au sud-est. L'ensemble de la péninsule et de ses ports était puis-

samment fortifié dans l'antiquité. La ligne des Longs-Murs se voit encore sur presque toute leur étendue ; presque partout aussi les fondements sont si bien conservés qu'il est possible de reconstituer le plan de la forteresse. Le rempart longe la côte, assez loin pour rester hors d'atteinte des vagues, mais assez près de la mer, cependant, pour empêcher un ennemi de mettre des engins en batterie sur la plage. Épais de trois à quatre mètres, il est construit en blocs de calcaire équarris, sans mortier. Les carrières d'où ces pierres furent extraites se voient en divers points, devant et derrière le rempart. Aux endroits où l'on a enlevé des pierres au rempart pour contruire la ville moderne, on remarque, creusées dans le roc, les entailles où ces pierres reposaient à l'origine. Ces entailles sont parallèles, larges chacune d'environ quatre-vingts centimètres, et témoignent que seuls les parements intérieur et extérieur du mur étaient en maçonnerie massive ; l'espace intermédiaire (comme c'est le cas pour de nombreux remparts grecs) devait être rempli de terre et de gravats. Dans ses parties les mieux conservées, la muraille compte encore cinq assises et même plus. Elle est flanquée de tours qui font saillie dans la courtine à des intervalles de soixante-dix mètres.

En plus de ce mur qui bordait le rivage, les trois goulets étaient étranglés par des môles en maçonnerie qui s'avançaient l'un vers l'autre, ne laissant entre leurs extrémités qu'un passage assez étroit. Les deux longs môles qui barraient ainsi l'entrée du grand port

subsistent encore, bien que les vagues aient rongé celui du sud jusqu'à plus de quatre mètres au-dessous des flots. Ils portent les feux rouge et vert qui signalent de nuit l'entrée du port.

Le havre de Zéa a été mieux fortifié par la nature que le grand port; par suite, il n'a pas eu besoin de protections aussi compliquées. Il consiste en un bassin circulaire, situé à environ deux cents mètres à l'intérieur des terres et auquel un chenal de cent mètres de large donne accès. Des murailles bordaient ce chenal de chaque côté, si bien que des navires ennemis, pour pénétrer dans le port, avaient à essuyer un feu croisé. A son extrémité intérieure, le chenal était flanqué de deux tours massives plongeant dans l'eau, mais reliées aux remparts.

Le troisième port, Munychie, le plus petit des trois, est aussi le plus éloigné du mouvement et de l'animation du port moderne; c'est pourquoi il a le mieux conservé, à certains égards, les vestiges de l'antiquité. A l'origine, c'était une simple baie ouverte qui exigea d'importants travaux de maçonnerie pour être transformée en port de guerre. Les môles construits à cet effet ont été décrits par un spécialiste comme les plus magnifiques spécimens de fortifications grecques qui subsistent. Par endroits, sur la face extérieure de ces môles, les blocs colossaux dont ils se composent ont été entassés en un chaos indescriptible par la force des lames, et se dressent comme des îlots dans la mer. Le minuscule bassin est dominé par la colline de Munychie qui tombe à pic sur le rivage. En cas de péril,

chacun des trois goulets se fermait au moyen d'une chaîne tendue entre les deux tours. Ces chaînes paraissent avoir été enduites de goudron pour les empêcher de rouiller dans l'eau.

Du côté de la terre, la presqu'île était défendue par un mur qui partait du port de Munychie, gravissait la colline, et, après avoir longé sur une certaine distance le bord du plateau, redescendait en pente douce vers l'ouest jusqu'à l'anse nord peu profonde du grand port, qu'il semble avoir franchie sur une jetée ou une digue. Ce mur, à en juger d'après les vestiges subsistants, devait être un chef-d'œuvre du génie militaire, tous les avantages offerts par le terrain ayant été utilisés d'une façon impeccable. Le point par nature le plus faible était celui où le mur traversait le terrain plat entre la colline de Munychie et le grand port. C'est là, en conséquence, que nous le trouvons particulièrement renforcé. Il a neuf mètres d'épaisseur et consiste en un appareil massif de grands blocs équarris, sans aucun blocage de pierres perdues. Les portes étaient naturellement placées dans le mur intérieur et s'ouvraient vers le nord ; on distingue les restes de quatre d'entre elles. La porte principale, flanquée de deux tours carrées sur des bases ovales, était située sur la partie plate entre l'extrémité nord-est du grand port et la colline de Munychie. C'est par cette porte que devait passer la route d'Athènes ; c'est là, près d'une poterne destinée aux piétons, que se dressait probablement la statue d'Hermès dédiée par les neuf Archontes lorsqu'ils entreprirent de for-

tifier le Pirée. Un peu à l'est de la porte principale et sur un terrain légèrement plus élevé, s'en trouve une autre par laquelle la route d'Athènes passait entre les deux Longs Murs. Cette porte est double : elle se compose d'une cour presque carrée pourvue d'une entrée aux deux extrémités. La raison de ce dispositif, fréquent dans les encéintes grecques, est que si l'ennemi forçait la porte extérieure, il en avait une seconde devant lui et se trouvait ainsi parqué dans un espace étroit, comme en un piège où les projectiles des défenseurs grimpés sur les remparts le harcelaient de tous côtés.

Les bassins du Pirée étaient l'une des gloires d'Athènes. Démosthène les mentionne en même temps que le Parthénon et les Propylées. Des inscriptions nous apprennent qu'à l'époque où la flotte athénienne comptait environ quatre cents vaisseaux, le nombre des places à quai était de trois cent soixante-douze (1). Mais cet excédent des navires n'a guère pu entraîner d'inconvénients, étant donné qu'un certain nombre de vaisseaux devaient toujours tenir la mer. Des vestiges considérables de ces bassins se voient encore dans les ports de Zéa et de Munychie. La plage qui entoure le bassin de Zéa était enclose par un mur en moellons qui ceignait le port, à environ vingt mètres du rivage. C'était le mur auquel s'adossaient tous les appontements, placés à angle droit avec lui, et se diri-

(1) G. Fougères dit que « le port de Zéa pouvait contenir 196 trières », ce qui est la moitié seulement du nombre indiqué plus haut (*Guide de Grèce*, p. 161).

geant parallèlement vers la mer. La largeur moyenne de chaque loge était de six à sept mètres. Elles étaient séparées les unes des autres par des rangées de colonnes dont les fondements, assis sur la plage rocheuse, descendaient en gradins vers la mer et s'y prolongeaient sur une certaine longueur. Ces colonnes supportaient des toits, probablement en bois, car on n'a pu retrouver aucun indice de couverture en pierre. Entre ces colonnades de séparation, la roche a été taillée et aplanie de manière à former un plan incliné qui descend en pente douce vers la mer et se prolonge sous les eaux à une certaine distance. Chacun de ces plans constituait le fond d'un bassin. Dans l'axe de chacun d'eux est une jetée en pierre d'environ trois mètres de large sur un mètre de haut. Par endroits, le roc naturel, taillé sur les côtés et épargné au centre, a constitué une jetée naturelle de mêmes dimensions. Sur ces jetées, ainsi édifiées ou taillées, les navires étaient amarrés ou halés. On en voit encore quelques vestiges, sous les eaux limpides, tout autour du port de Zéa (1).

Les seuls débris de navires anciens trouvés à Zéa sont quelques plaques en marbre de Paros, représentant de grands yeux. C'était évidemment les yeux du bateau que l'on fixait à la proue des vaisseaux grecs. Pollux nous dit que le nom du navire était peint à côté de cet œil. Philostrate décrit un vaisseau corsaire étrus-

(1) On trouvera une reconstitution de ces loges de navires, d'après Dörpfeld, dans le *Guide* de G. Fougères, p. 161. Chaque hangar mesurait 37 m. de long.

que peint en bleu, avec des yeux féroces à la proue destinés à effrayer l'ennemi. Sur la liste d'un mobilier détruit ou hors d'usage qu'une inscription nous a conservée, mention est faite à deux reprises de l'œil brisé d'un navire. Quelques-uns des yeux trouvés à Zéa portent au revers des traces de peinture rouge. C'est probablement celle des parois du navire, dont les bossoirs étaient fréquemment de cette couleur. Aujourd'hui encore, les marins italiens peignent parfois un œil à l'avant de leur vaisseau. En Orient également, toute embarcation appartenant à un Chinois, depuis le sampan jusqu'au bateau à hélice de construction européenne, porte une paire d'yeux peinte à l'avant, pour qu'il puisse reconnaître sa route et apercevoir les rochers submergés ou autres dangers de l'abîme. Dans les diverses parties de l'Asie orientale où voyagent de nombreux Chinois, les vapeurs locaux, qu'ils soient propriété d'un Chinois ou non, sont tous pourvus d'yeux, faute de quoi aucun Chinois ne consentirait à voyager ou à expédier ses marchandises sur ces navires.

Un autre édifice célèbre du Pirée était l'arsenal, dépendance nécessaire des bassins de la flotte. Certains auteurs anciens nous apprennent qu'il avait été construit sur les plans de l'architecte Philon⁽¹⁾; celui-ci les avait exposés au peuple dans un discours qui lui avait valu une haute réputation d'éloquence. Ce bâtiment était admiré pour son élégance, et les Athéniens en

(1) Il s'agit de la *Skeuothèque* de Lycurgue, bâtie — écrit G. Fougères (*Guide*, p. 158) — de 346 à 329.

tiraient vanité. Il fut néanmoins incendié par les Romains sous Sylla, et on n'a pu jusqu'à ce jour en retrouver aucun vestige certain. Par une chance extraordinaire, les instructions données à l'entrepreneur nous ont été conservées. Elles furent découvertes en 1882 (1), gravées sur une plaque de marbre de l'Hymette, au pied de la colline de Munychie, non loin du port de Zéa. Ces instructions sont si complètes, si claires et si précises, que nous connaissons l'arsenal de Philon, depuis les fondements jusqu'au faite, beaucoup mieux qu'aucun autre édifice de la Grèce ancienne, encore qu'il n'en reste pas une pierre. En voici un résumé sommaire :

L'arsenal serait construit à Zéa, principal port de guerre. Partant de la porte de l'agora, il s'étendrait jusqu'à l'arrière des bassins. Il serait en calcaire du Pirée gris-rougeâtre ; cette pierre excellente, très souvent mentionnée dans les inscriptions, est fort utilisée encore aujourd'hui. L'arsenal devait présenter la forme d'une sorte d'arcade éclairée par des séries de baies sur les longs côtés, et séparée en trois travées par deux rangées de colonnes courant dans toute sa longueur. La travée du centre, dallée, et à laquelle donnaient accès deux portes blindées de bronze, devait demeurer libre au passage public, tandis que les deux ailes latérales serviraient de magasins pour les appareils. A cette fin un plancher divisait chaque aile en deux étages. Au rez-de-chaussée, les voiles et autres

(1) G. Fougères écrit : en 1881.

agrès étaient serrés dans des armoires ; dans les galeries supérieures, les cordages enroulés reposaient sur des planches. Les colonnes qui délimitaient la travée centrale étaient reliées par une balustrade en pierre percée de portes à claire-voie ouvrant sur les ailes latérales dans chaque entre-colonnement. La toiture devait être constituée par de fortes poutres en bois, supportant des planches fixées au moyen de clous en fer ; le tout devait être recouvert de tuiles de Corinthe jointives. Pour assurer l'aération, précaution particulièrement nécessaire dans des magasins de cette nature, où les agrès auraient pu souffrir de l'humidité, des ouvertures en forme de fentes devaient être ménagées dans le mur, entre les pierres ; le nombre et la position de ces soupiraux étaient laissés à la discrétion de l'architecte. Tel était, brièvement décrit, le grand Arsenal du Pirée. On peut s'imaginer, par les chaudes journées d'été, la foule des promeneurs heureux d'échapper à la poussière et à la réverbération des rues inondées de soleil, flânant sous les fraîches et hautes arcades doucement éclairées, s'arrêtant fréquemment pour contempler, avec une curiosité détachée ou un patriotique orgueil, les longues files d'agrès bien rangés qui disaient la suprématie navale de la ville.

Avant de quitter les ports de guerre, il convient de signaler le « Chôma », quai situé à proximité du goulet, et sur lequel, lorsqu'une flotte allait prendre la mer, le Conseil des Cinq Cents tenait séance chaque jour jusqu'au départ de l'escadre. Quand tout était prêt, chaque capitaine était tenu, de par la loi, d'amarrer

son vaisseau à quai pour y être inspecté par le Conseil. Cette opération terminée, la flotte levait l'ancre et prenait le large. Spectacle émouvant que ce départ pour la guerre : navire après navire franchissent en longue théorie le goulet du port, voguant vers la haute mer, suivis des regards admiratifs, accompagnés des espoirs, des craintes, et des prières des milliers de spectateurs assemblés sur la rive ! Quand le dernier vaisseau, quittant les calmes eaux du port, commence à affronter les vagues dans la brise fraîche, la foule se porte sur les hauteurs pour voir les embarcations diminuer progressivement dans le lointain, jusqu'au moment où l'on cessera d'apercevoir l'éclair miroitant des rames manœuvrées en cadence, et où les voiles blanches s'évanouiront à l'horizon comme neige au soleil.

Une longue série de portiques, se succédant le long de la côte orientale du grand port, devait constituer le port de commerce ou *emporion*. L'un des édifices les plus importants de ce quartier était un bazar ou bourse, où les marchands étrangers exposaient des échantillons de leurs marchandises et où les banquiers recevaient leurs clients. Ce bâtiment devait se trouver à proximité du port et des navires, ainsi que nous l'apprend le récit d'une incursion exécutée par Alexandre de Phérée contre les comptoirs des banquiers. Un beau jour, on voit une escadre mouiller dans le port. Les badauds flânant sur le rivage contemplant les vaisseaux qui s'amarrent au long des quais. Soudain, une foule d'hommes en armes sautent des navires,

tirent leurs glaives et à grand son de trompes, se précipitent dans le bazar où ils font main basse sur tous les comptoirs. Après quoi ils retournent à leurs vaisseaux, nantis de leur butin, sans prendre garde aux groupes frappés de panique qui fuient dans toutes les directions. Au cours d'une autre surprise du même genre que les Lacédémoniens exécutèrent dans le Pirée, une poignée d'audacieux mit pied à terre, s'empara de quelques négociants et patrons de navires qui se trouvaient dans le bazar, et retourna précipitamment à bord, emmenant ses prisonniers. C'est dans ce bazar que le *Fanfaron* de Théophraste se plaisait à éblouir les étrangers du récit des trésors qu'il possédait en mer, cependant qu'il dépêchait son valet à la banque où il avait quelques deniers en compte.

Le principal lieu sacré du Pirée était un sanctuaire de Zeus Sôter. De belles peintures, œuvres d'artistes distingués, ornaient les galeries adjacentes, et des statues y étaient exposées en plein air. Les fêtes de ce dieu comportaient des régates ainsi qu'une procession dans les rues. Les frais d'entretien étaient en partie couverts par une légère contribution levée sur chaque vaisseau qui entrait dans le port. De plus, les personnes ayant échappé à quelque danger, tels que navigateurs revenant sains et saufs, avaient coutume de faire quelque offrande à ce sanctuaire. Un fragment d'ancienne comédie nous apprend qu'au nombre des aigrefins embusqués à l'affût des marins rentrés d'un long voyage, on comptait des cuisiniers en quête d'une bonne affaire. Dans la scène à laquelle nous

faisons allusion, l'un des membres de cette confrérie expose sa manière de procéder : Dès qu'il aperçoit quelque matelot en goguette, une bourse bien rebondie à la main et un sourire épanoui sur son visage hâlé, il se précipite à sa rencontre, lui serre vigoureusement la main, glisse une délicate allusion à Zeus Sôter, et lui offre ses services pour le sacrifice. L'amorce prend, et bientôt on le voit se diriger vers le sanctuaire traînant le matelot en remorque.

Plus familier au lecteur que le temple de Zeus Sôter est l'autel du Dieu Inconnu que saint Paul, et après lui Pausanias, virent à Phalère, l'ancien port d'Athènes. Dans un dialogue attribué à Lucien, un nommé Critias éjacule force jurons par les vieux dieux et les déesses du paganisme. Il est sévèrement pris à parti par son camarade Triéphon, lequel vient d'être initié aux sublimes mystères de la théologie chrétienne par un personnage aux allures hébraïques qu'il décrit comme « un Galiléen à nez crochu et à front chauve ». Finalement, Critias jure par le Dieu Inconnu d'Athènes, et ce juron passe sans observation de la part de Triéphon qui termine le dialogue par cet avis édifiant : « Maintenant que nous avons découvert et vénéré le Dieu Inconnu d'Athènes, levons les mains au ciel et rendons-lui grâce d'avoir été trouvés dignes d'être soumis à si grande puissance. Laissons les autres bavarder, et contentons-nous de leur appliquer le proverbe : Hippoclide ne s'en soucie guère. »

A courte distance des quais du grand port se trouvait l'agora nommée d'après l'architecte milésien Hip-

podamos qui dessina le Pirée sur un plan régulier. Ce devait être une vaste place ouverte, car nous savons que les troupes s'y rassemblaient. Le fameux général Timothée avait sa maison sur l'agora; c'est là qu'il hébergea ses deux hôtes royaux : Jason de Phérée et Alcetas, roi d'Épire, lorsqu'ils vinrent déposer à son procès. Le général avait compromis sa fortune par son dévouement au bien public, et quand ses illustres visiteurs arrivèrent, tard dans la soirée, il dut envoyer en grand'hâte un domestique emprunter de la literie et de la vaisselle plate. Une rue montait de l'agora au sanctuaire d'Artémis, sur la colline de Munychie. Elle devait être fort large, car, lors de la révolution qui balaya la tyrannie des Trente et restaura la démocratie, les troupes des tyrans se formèrent en bataille sur l'agora et s'avancèrent par cette voie, tandis que le parti démocratique, conduit par Thrasybule, se précipitait d'en haut à leur rencontre. Il semble qu'à une certaine époque l'agora soit tombée dans l'abandon et que les habitants des rues voisines s'en soient servis comme d'un dépotoir commode où jeter les vieux chiffons, les os, et autres ordures ménagères. Les autorités sentirent enfin la nécessité d'intervenir pour mettre terme à ce scandale. Ils donnèrent, en conséquence, l'ordre de niveler la place et de la remettre en état, et ils interdirent d'y vider les ordures ou le fumier à l'avenir.

Les larges voies rectilignes de la nouvelle ville du Pirée devaient présenter un contraste frappant avec les ruelles tortueuses, bordées de masures sordi-

des, que la ville d'Athènes semble toujours avoir conservées. C'est peut-être à ce contraste que songe Aristote lorsqu'il recommande, pour sa cité idéale, une fusion des deux méthodes, faisant observer que, si les rues droites, à la façon d'Hippodamos, sont plus élégantes et plus agréables, les vieilles voies en zig-zag peuvent être plus facilement défendues contre l'ennemi. Un autre avantage de l'ancien système (tout au moins dans les villes du midi) est l'ombre et la fraîcheur des ruelles étroites d'où le passant élève ses regards, comme d'un puits, vers le ciel bleu, au lieu d'être exposé à l'impitoyable éclat du soleil, tandis qu'il arpente, le nez chaussé de verres fumés et la tête abritée sous une ombrelle blanche, les larges avenues, tracées sur le modèle des boulevards parisiens, qui se multiplient rapidement dans les villes de l'Europe méridionale.

Il n'est pas douteux que les travaux de fortification du Pirée et le transfert à cette ville du port d'Athènes, par substitution à la rade ouverte de Phalère, aient constitué l'une des phases capitales de l'histoire d'Athènes. Jointe à la construction d'une grande flotte de guerre permanente, elle fit d'Athènes la première puissance navale de la Grèce et détermina ainsi la suite de son histoire. Ces trois mesures naqurent dans l'esprit perspicace de Thémistocle qui créa donc Athènes, en un certain sens, et se révéla l'un des plus remarquables parmi ses hommes d'état. Il comprit que le Pirée avait pour les Athéniens plus d'importance que leur ville elle-même ; il leur conseilla

maintes fois, si jamais ils se trouvaient en mauvaise posture du côté de la terre, d'évacuer Athènes et de s'établir au Pirée où, grâce à leur flotte, ils pourraient braver l'univers. Si cet avis avait été suivi, Athènes aurait peut-être joué un rôle plus considérable encore dans l'histoire.

L'homme auquel Athènes devait tant mourut en exil sur la terre étrangère ; mais à en croire la tradition, sa dépouille fut ramenée plus tard et déposée par une fortune singulière à proximité de la mer, au pied des redoutables murailles de cette puissante citadelle qui constituait son plus glorieux monument. Le lieu exact a été décrit par un ancien : « Sur le port du Pirée, dit Plutarque qui cite Diodore le Périégète, une sorte de coude fait saillie du promontoire d'Alkimos ; ce coude une fois doublé, à l'intérieur, là où la mer est à peu près calme, on trouve une large assise de maçonnerie ; l'édifice en forme d'autel qu'elle supporte est le tombeau de Thémistocle. » Diodore estime que le poète comique Platon confirme son hypothèse dans les vers suivants :

« Belle est ta sépulture,
Car elle parle aux marchands en tous lieux,
Elle regarde les marins entrer dans le port et sortir,
Elle assiste aux combats entre les vaisseaux. »

La tradition place ce tombeau sur la côte de la péninsule d'Akté, près du phare moderne, à quelque distance au sud de l'entrée du grand port. Une petite plate-forme carrée est aménagée sur le rocher. Le bord extérieur en est nivelé comme pour servir d'assise à

un mur. Trois tombes se trouvent dans les limites de cette surface et, immédiatement à l'extérieur, du côté opposé à la mer, est un vaste sépulcre taillé dans le rocher. On a suggéré que, lorsque cette plate-forme était entourée de son mur, et que l'espace intérieur était comblé de pierres perdues, ce pouvait être « l'édifice en forme d'autel » décrit par Diodore. En ce cas, la tombe creusée dans le rocher qui se trouve en arrière, abritée des lames et de l'écume des vagues, peut fort bien avoir été ce que les anciens se plaisaient à considérer comme le tombeau de Thémistocle.

IX. — LA VOIE SACRÉE

Sa description des îles de l'Attique une fois achevée, Pausanias retourne à Athènes, d'où il repart pour Eleusis en suivant la Voie Sacrée. C'était le chemin par lequel les initiés se rendaient à cette ville; l'archéologue Polémon a consacré un livre entier à décrire cet itinéraire. La grande route actuelle suit de très près le tracé de la Voie Sacrée. Se dirigeant vers le nord-ouest, elle longe bientôt sur sa gauche le Jardin Botanique, remarquable par ses majestueux peupliers, et pénètre dans la large zone d'oliviers qui longe (comme elle faisait sans doute dès l'antiquité) pendant des kilomètres les deux rives du Céphise. La route traverse sur près de deux kilomètres cette antique forêt aux troncs puissants et noueux, au feuillage vert pâle, franchissant plusieurs bras du Céphise, généralement asséchés et poussiéreux, dont l'eau se

trouve dérivée par de nombreux ruisseaux destinés à irriguer les plants d'oliviers et les jardins. Au-delà de ces bois, la route s'élève tout d'abord en pente douce dans un terrain pierreux et dénudé, où ne croissent que des chardons; puis elle gravit plus rapidement les pentes arides et rocheuses du mont Ægaléos qu'elle franchit par un défilé étroit mais d'accès facile, bordé de chaque côté d'éminences basses et désolées. Près du sommet, on distingue nettement sur la droite un mamelon isolé, que couronne une chapelle dédiée à saint Elié. De ce point, on jouit, en se retournant, d'une vue célèbre sur la plaine d'Athènes. Le spectacle est particulièrement grandiose au coucher du soleil, alors que l'Acropole, dominant de haut la forêt d'oliviers et présentant ses temples illuminés par la splendeur du couchant, se détache sur un fond de montagnes violettes. Un peu plus loin, la route fait un coude, recommence à descendre, et l'on perd Athènes de vue.

Environ quinze cents mètres plus loin on passe devant le monastère abandonné de Daphni qui occupe sans doute l'emplacement du sanctuaire d'Apollon mentionné par Pausanias. Il se dresse à gauche de la route, ceint d'une haute muraille crénelée que domine le dôme de son église byzantine. Au-delà du monastère la route descend rapidement vers la côte. De ce point on peut suivre sur une longue distance (1) le tracé de l'ancienne voie; il est parallèle à la route moderne, sur la rive gauche d'un cours d'eau tari qui dévalait

(1) G. Fougères (*Guide*, p. 178) précise : sur une longueur de 1.100 mètres.

du monastère. La route était en partie taillée dans le rocher, en partie soutenue par un mur de pierre, du côté du torrent. A mesure qu'elle s'abaisse, la mer s'élève à l'autre bout, encadrée par les flancs arides des montagnes qui enserrent le défilé. Plus loin, le col s'élargit et le voyageur aperçoit comme un lac à ses pieds les eaux bleu sombre du golfe de Salamine, borné au sud par des collines dénudées mais pittoresques, au nord par la courbe gracieuse de la côte attique, et à l'ouest par les hauteurs lointaines du Cithéron et les montagnes de Mégare. A travers une dépression entre les collines de Salamine et le continent, on distingue en Arcadie, par temps clair, le pic si reconnaissable du Cyllène, avec sa couronne de neige.

A seize cents mètres environ du monastère on remarque, à droite de la route, des vestiges de maçonnerie ancienne et de grands blocs de pierre au pied d'une paroi rugueuse où sont creusées de nombreuses niches. C'est le sanctuaire d'Aphrodite dont parle Pausanias. Un peu plus loin, les montagnes s'écartent de part et d'autre, et le défilé s'achève au voisinage de la côte en une petite plaine stérile et dépourvue d'eau, mais en partie plantée d'oliviers. A cet endroit, la route fait un coude brusque vers la droite et, longeant le rivage, se dirige vers le nord, bordée d'un côté par la mer et de l'autre par les pentes grises et arides de l'Ægaléos. Bientôt cependant les montagnes se retirent quelque peu vers l'intérieur, laissant entre leur pied et la route un petit lac (ou grand étang) d'eau claire

et salée qu'alimentent plusieurs sources abondantes, les anciennes *Rhiti*. Cet étang est constitué par l'endiguement de leurs eaux au moyen d'une berge ou mur de pierre, que la route actuelle longe sur une étroite bande de sable, entre le lac à droite et la mer à gauche. Fiedler a vu des poissons volants de la taille d'un hareng évoluer à la surface de cet étang. Leur chair est blanche, dit-il, et succulente, meilleure que celle des poissons de mer que l'on trouve dans la baie voisine. Dans l'antiquité, le droit de pêche (Pausanias nous l'apprend), était strictement réservé aux prêtres d'Eleusis. Un courant puissant, actionnant un moulin, va du lac vers la mer. A l'autre extrémité de l'étang, le mont *Ægaléos* détache son dernier éperon jusqu'au bord de la route. Après l'avoir dépassé, la route longe sur la droite un autre bassin salé et pénètre dans la plaine de *Thria*. Le cours d'eau issu du second étang fait, ou plutôt faisait tourner un autre moulin. L'ancienne route passait-elle, comme la présente, entre les deux bassins et la mer, ou longeait-elle le pied des montagnes, contournant ainsi les étangs? Les opinions diffèrent sur ce point. En tout cas il paraît probable que, dans l'antiquité, l'eau de ces sources salées n'était pas endiguée, comme aujourd'hui, de manière à former des lacs, mais qu'elle pouvait s'écouler directement dans la mer par divers ruisselets qui reçurent en conséquence le nom de *Rhiti*, ou cours d'eau.

Après avoir pénétré dans la plaine de *Thria*, la route continue de longer le rivage. Comme le terrain est bas et marécageux, elle emprunte une chaussée

bâtie de matériaux anciens mélangés à d'autres plus récents, et qui marquerait ainsi le tracé de la Voie Sacrée. Sur la droite, à huit cents mètres environ au-delà des deux lacs, au point où la route de Kalyvia se détache pour traverser la plaine, se trouvent les restes d'un ancien monument qui paraît avoir consisté à l'origine en une masse de terre cubique, revêtue de marbre blanc et supportant une dalle funéraire. Une inscription révèle que cet édifice marquait la tombe d'un certain Straton, de sa femme Polla Munatia, et de leur fils Isidote. Ce sépulcre, l'un des nombreux monuments de ce genre qui bordaient la Voie Sacrée dans l'antiquité, n'est pas mentionné par Pausanias.

La plaine de Thria, par où la Voie Sacrée menait à Eleusis, est ceinte de montagnes et de collines, sauf au sud où elle est bornée par le golfe de Salamine. Elle mesure environ quinze kilomètres de long, d'est en ouest ; et huit du nord au sud dans sa plus grande largeur. Les parties nord et ouest sont pierreuses et stériles. A proximité de la mer s'allonge une bande fertile de terre à céréales, mais qui ne s'étend guère au-delà d'Eleusis. La monotonie de cette région, en général dépourvue d'arbres, est rompue par quelques oliviers et quelques chênes disséminés çà et là. Au printemps et au début de l'été, cette plaine est couverte par endroits d'un éclatant tapis d'anémones rouges, violettes et bleues.

X. — LA SALLE D'INITIATION A ELEUSIS

La grande Salle d'Initiation est une vaste cons-

truction carrée dont les côtés, mesurant cinquante mètres environ (1), regardent les quatre points cardinaux. Tout le côté ouest, ainsi que les parties occidentales des côtés nord et sud, sont adossés au rocher de l'acropole qui a été entaillé pour faire place à cette salle. Le toit était soutenu par six rangées de sept colonnes. Toutes leurs bases, à l'exception d'une seule, se voient encore à leur emplacement primitif. Huit rangées de gradins aménagés dans le roc couraient autour de la salle, sauf aux entrées qui étaient au nombre de six ; deux au nord, deux à l'est, et deux au sud. Sur ces gradins, les initiés s'installaient sans doute pour assister aux mystères qui se déroulaient au centre de la salle. On estime qu'environ trois mille personnes pouvaient y trouver place. Étroits à l'origine, ils furent élargis plus tard au moyen d'un revêtement de marbre. Le fait qu'on s'est servi de mortier pour le fixer prouve que ce revêtement date d'une époque récente.

Certains passages d'auteurs anciens semblent impliquer que, outre l'endroit auquel les initiés avaient accès, il existait une enceinte sacrée intérieure, nommée *anactoron* ou *mégaron*, dans laquelle nul, sauf le grand prêtre des mystères, ne pouvait pénétrer et qui, brusquement ouverte, révélait aux yeux des spectateurs muets les objets les plus sacrés de leur vénération, inondés d'un flamboiement de lumière éblouissante. Toutefois on n'a pu découvrir aucune trace de cham-

(1) D'après G. Fougères (*Guide*, p. 185), la salle d'Initiation mesure 54 m. 15 sur 51 m. 80.

bre intérieure ou de tabernacle dans la grande salle de l'Initiation. Il est donc permis de supposer que l'*anactoron* ou *mégaron* n'était peut-être que le centre de cette salle, masqué par des rideaux aux yeux des spectateurs assis dans l'obscurité sur les gradins qui en faisaient le tour. A un moment donné, ce rideau s'écartait soudain, révélant la vaste salle brillamment illuminée, ainsi que les acteurs du drame sacré, somptueusement costumés et participant à une procession solennelle ou à des danses étourdissantes au milieu de la forêt de colonnes jaillies du sol, tandis que des accords de musique grave ou voluptueuse emplissaient l'atmosphère... Quand tout était fini, le rideau retombait non moins brusquement, ne laissant aux spectateurs plongés dans les ténèbres et le silence, que le souvenir du magnifique spectacle qui, à peine révélé, venait de s'évanouir comme un rêve.

XI. — ÉLEUTHÈRES

Partant d'Eleusis, la route d'Eleuthères (qui est en même temps celle d'Athènes à Thèbes) se dirige vers le nord-ouest en coupant la plaine. Les oliviers commencent à se montrer aussitôt que l'on a quitté Eleusis, et la route traverse pendant cinq kilomètres des bosquets épais de ces arbres avant d'atteindre le bourg de Mandra, situé sur une petite éminence à l'origine d'une vallée. C'est de ce point que partent les montagnes qui bornent la plaine d'Eleusis. La roche primitive affleure entre les maisons et dans les rues. Les

collines qui s'élèvent de chaque côté de la vallée sont couvertes de pins. Au-delà du village la vallée se resserre et la route monte longtemps dans le silence et la solitude d'une forêt de pins. Une petite auberge (Khani de Palæo-Koundoura) se dresse dans un vallon solitaire ; après qu'on a monté encore, la perspective s'élargit un peu et les sommets de l'Hymette et du Pentélique apparaissent à l'est, au-dessus d'une chaîne de hauteurs plus voisines. Bientôt après, la route descend vers une petite plaine fertile et cultivée, arrosée par le bras principal du Céphise éleusinien, et bornée au nord par la chaîne principale du Cithéron, au sud par celle (plus basse) que nous venons de franchir.

C'est là, sans aucun doute, l'endroit où se dressait le temple de Dyonisos dont parle Pausanias. Ici commence, à bien parler, le défilé qui franchit le Cithéron. C'est une passe étroite et rocheuse que la route gravit en lacets tortueux, entre deux hautes pentes couvertes de pins. Juste à l'origine du défilé, une éminence escarpée, cônique et presque isolée, se dresse comme pour barrer la route. Le faite en est couronné par le mur gris et les tours d'Eleuthères.

Les ruines d'Eleuthères, nommée aujourd'hui Gyphtho-Kastro ou « Château des Bohémiens », constituent l'un des plus beaux spécimens de fortifications grecques qui existent. L'enceinte, qui est assez petite, enclôt le sommet et une partie du versant méridional de la colline. Le rempart nord, flanqué de huit bastions carrés, est presque intact. Epais d'environ trois mètres,

il est construit de blocs appareillés en assises régulières, avec remplissage de pierres perdues. Comme le terrain s'abaisse vers le nord, le mur est plus élevé vers l'extérieur qu'à l'intérieur. Les bastions sont à environ trente mètres d'intervalle. La plupart communiquent avec les remparts par deux portes (une de chaque côté) qui se voient encore, bien que le plancher des étages supérieurs ait naturellement disparu. Chaque bastion avait trois petites fenêtres ou meurtrières, une sur chacune des faces en saillie hors de la courtine. Des vestiges du rempart et des tours se voient encore en d'autres endroits sur la colline, mais ils sont beaucoup moins bien conservés que ceux du côté nord. La porte principale était au sud. La citadelle tout entière n'est plus qu'un vaste désert. Quand je la visitai pour la première fois, par une journée de mai, le sol était tapissé de fleurs jaunes ; des chèvres se tenaient suspendues sur les ruines grisâtres, le chevrier s'était endormi à l'ombre d'une des tours. De toutes parts, les montagnes, vêtues de leur sombre manteau de pins, se dressaient sur un ciel lumineux.

Si, des ruines d'Eleuthères, on rejoint la route sinueuse qui longe à l'ouest le pied de la hauteur, et qu'on la suive pendant quelques kilomètres jusqu'au sommet du défilé, on aura une vue d'ensemble sur la vaste plaine de Béotie jusqu'à la ligne lointaine des montagnes bleues qui la bornent. Au-dessous de nous, un peu à l'ouest, au pied du long versant monotone du Cithéron, le village rouge de Kokla marque l'emplacement de Platées. Thèbes se dissimule derrière une

crête basse intermédiaire. A l'ouest, au-delà des pentes plus rapprochées et couvertes de sapins du Cithéron, on aperçoit la double cime pointue de l'Hélicon. La grande masse couronnée de neige qui se dessine vaguement au nord-est est le Parnès. Les monts qu'on voit au nord-est sont dans l'île d'Eubée, mais le détroit qui les sépare de la Béotie n'est pas visible de ce point.

XII. — MÉGARE

D'Eleusis à Mégare il y a environ vingt kilomètres, par la route ou la voie ferrée.

La route longe d'abord le versant nord d'une crête basse qui constituait l'acropole d'Eleusis ; elle se dirige ensuite vers la mer et suit la côte. La plaine d'Eleusis est séparée de celle de Mégare par une chaîne boisée qui se détache du Cithéron et s'avance vers le sud, dans la direction de la baie. La route contourne le pied de ces hauteurs, monte et descend, traverse des bois d'oliviers, serpente autour de petites baies et de promontoires. Elle offre des vues sans cesse variées mais toujours admirables sur les côtes de Salamine, par-delà les eaux bleues ou glauques de la baie, si étroite en cet endroit que le blanc monastère de Phanéroméni, avec sa confusion de dômes et de tourelles, se distingue nettement sur l'autre rive, parmi des champs verts. Puis, le dernier éperon une fois doublé, la plaine de Mégare couverte d'oliviers et de vignes, adossée à de hautes montagnes, s'étale sous les yeux. Dans le lointain, on aperçoit la pittoresque ville d'as-

pect oriental, avec ses maisons blanches étagées en terrasses sur les versants de deux buttes isolées, à l'autre bout de la plaine; la plus haute était couronnée jadis d'une tour médiévale carrée.

La ville moderne est presque tout entière confinée sur la butte occidentale dont elle occupe le versant sud jusqu'au sommet. Ses rues étroites et raides, aux maisons badigeonnées de chaux, dépourvues de fenêtres, couvertes d'un toit plat, percées de portes basses ouvrant sur des cours qu'ombragent quelques rares figuiers, offrent l'aspect d'un village arabe. Les murs, d'une blancheur éblouissante sous la lumière vive du soleil, forment un fond excellent aux costumes féminins dont les couleurs éclatantes : rouge, vert, bleu, violet, ajoutent à l'effet oriental du tableau.

XIII. — LA ROUTE SKIRONIENNE

Le fameux sentier de falaise connu des anciens sous le nom de route Skironienne, est ainsi décrit par Strabon : « Les falaises skironiennes ne laissent aucun passage entre elles et la mer. La route qui va de l'Isthme à Mégare et en Attique suit la crête de ces falaises. Et même, en maints endroits, elle est contrainte par la montagne haute et inaccessible qui la menace, de raser le bord des abîmes. »

La crainte des brigands embusqués à l'affût des voyageurs augmentait encore la terreur qu'inspirent naturellement ces lieux. Elle a été dissipée par l'établissement d'une grande route et d'une voie ferrée

longeant la côte. Mais jusqu'au milieu du siècle dernier, à en croire divers récits de voyage, le sentier méritait à juste titre son nom moderne de Kaki-Skala, ou « Echelle de malheur ». Il suivait, sur un parcours de dix kilomètres, un étroit rebord sans cesse menacé d'éboulement à mi-flanc d'une colline presque verticale, à une hauteur de trois cents à trois cent cinquante mètres au-dessus de la mer. D'un côté, le rocher se dressait comme un mur; de l'autre, béait le gouffre vertigineux au fond duquel se brisaient les vagues en une blanche nappe d'écume bouillonnante. Le sentier était si étroit que seul un animal au pied sûr pouvait s'y aventurer avec une sécurité relative. Par un jour de vent ou d'orage, il était franchement dangereux; le moindre faux-pas pouvait être fatal. Lorsque deux files de mulets se rencontraient, les difficultés devenaient extrêmes. Au début du dix-neuvième siècle, le colonel Leake déclara ce sentier impraticable aux chevaux; plus tard encore, après qu'on l'eût tant soit peu amélioré, un voyageur suisse affirma qu'il ne connaissait dans son pays, aucun chemin aussi vertigineux où les chevaux missent le pied. En maints endroits, ce sentier se trouvait encore rétréci du fait que le bord extérieur s'était éboulé dans la mer; aussi n'est-ce qu'avec une extrême prudence qu'un voyageur pouvait s'y risquer. A un point où il franchissait le débouché d'un ravin, le chemin avait complètement disparu, soit qu'il se fût éboulé dans les flots, soit qu'on l'eût fait sauter au moment de la guerre d'Indépendance. En consé-

quence, le voyageur était obligé de s'aventurer (avec précaution) sur un périlleux sentier qui descendait en zigzag jusqu'à une étroite plage d'où il lui fallait à grand'peine, par un sentier semblable, gravir le versant opposé. Un voyageur a décrit de façon saisissante ses chevaux glissant sur leurs jambes de derrière jusqu'au bas de l'une de ces pentes, les conducteurs cramponnés à la queue pour freiner leur descente trop rapide. Au début du dix-neuvième siècle, le sentier avait cessé d'être utilisé, même par les piétons. Chandler s'embarqua à Nisée et longea en bateau le pied des falaises, levant avec stupéfaction les yeux vers l'étroit passage ménagé au bord du gouffre à pic, surplombant les récifs, et si dangereusement suspendu « qu'un voyageur peut à juste raison frémir d'horreur à l'idée de le traverser ».

Rien n'était plus aisé que de rendre un tel sentier impraticable. C'est pourquoi, lorsqu'on apprit dans le Péloponnèse que Léonidas et sa troupe avaient été massacrés aux Thermopyles, les habitants se hâtèrent de barrer la route Skironienne et de construire un rempart en travers de l'Isthme. De nos jours et bien qu'il fût abandonné, ce chemin portait encore les traces de son utilisation et de son entretien dans l'antiquité. En maints endroits, les ornières creusées par les roues des chars se voyaient encore dans le roc ; en d'autres, subsistaient quelques vestiges d'une puissante substructure qui avait jadis porté et élargi la route ; çà et là, on distinguait des fragments de l'ancien dallage. C'était probablement les vestiges de la route carros-

sable que l'empereur Hadrien, selon Pausanias, avait fait construire le long de cette côte magnifique et sauvage. Aujourd'hui, le voyageur, rapidement entraîné dans son wagon, est frappé surtout par le bleu de la mer et le vert des forêts de pins qui revêtent les flancs escarpés des montagnes.

XIV. — L'ISTHME DE CORINTHE

L'Isthme de Corinthe, reliant le Péloponnèse (au sud) au district montagneux de Mégare et à la Grèce centrale (au nord), est une langue de terre plate, large d'environ cinq kilomètres à sa partie la plus étroite et haute de quatre-vingt-dix mètres au point le plus bas; elle est orientée approximativement sud-ouest-nord-est. La partie centrale est un plateau uni qui, du côté sud, s'abaisse en terrasses escarpées vers la mer. Sa surface est tourmentée, stérile et dépourvue d'eau. Là où elle n'est pas complètement dénudée et aride, elle est couverte d'arbustes rabougris et de pins nains, ou encore de chardons et autres plantes épineuses d'aspect gris et pouilleux. Ni sous-bois, ni gazon. Au printemps, quelques touffes d'herbes et de gazon parmi les chardons, offrent une pâture aux troupeaux. L'humus maigre, là où il existe, est cultivé d'une façon primitive et produit de chétives récoltes, principalement de froment et d'orge. Pendant la sécheresse estivale, le moindre brin d'herbe disparaît et les champs ne sont plus qu'une solitude aride et nue, balayée par des tourbillons de poussière. Ce sol stérile et rocailleux

caractérisait déjà l'Isthme dans l'antiquité. Il semble que l'habitude ait prévalu de ramasser les pierres dans les champs avant d'y semer le grain.

On avait coutume dans l'antiquité de faire franchir l'étranglement de l'Isthme aux navires de faible tonnage, en les hâlant sur des rouleaux ou des chariots, de manière à éviter le long détour du Péloponnèse; de là vient que cet endroit était connu sous le nom de *Diolkos* ou Transbordement. Cette voie avait son origine à l'est, à Schoïnos, près de la moderne Kalamaki. Son point d'arrivée à l'ouest n'est pas indiqué par les anciens; il se trouvait sans doute vers l'extrémité ouest du canal moderne. Des escadres de guerre furent transbordées de cette façon. Ainsi, après la bataille d'Actium, Auguste vainqueur dépêcha de la sorte ses navires à la poursuite d'Antoine et de Cléopâtre; et en 883, l'amiral grec Nicetas Oriphas transporta de même une flotte pour repousser une attaque des Sarrasins. Quelques vestiges de l'ancien *diolkos*, qui paraît avoir été une sorte de glissière, se voient encore près d'un corps de garde, au point où la route de Kalamaki à Corinthe franchit celui des deux anciens remparts qui est le plus au nord.

La partie la plus basse et la plus étroite de l'isthme, celle que coupait jadis le Transbordement, et que traverse aujourd'hui le canal moderne, est bornée au sud par une ligne de falaises peu élevées. Le long de leur crête se voient les restes d'une ancienne muraille qui barrait l'Isthme d'une mer à l'autre. Elle est constituée par de larges blocs disposés en assises assez ré-

gulières, et flanquée de tours carrées (1) qui font saillie de la courtine tous les cent mètres environ sur la face nord, preuve que cette muraille était destinée à protéger la région de Corinthe contre une invasion venant de cette direction. Le mur ne s'étend pas en ligne droite; il suit la crête des falaises partout où s'offre cet avantage naturel.

XV. — LES BAINS D'APHRODITE

La fontaine que Pausanias avait prise pour Pirène a parfois été identifiée avec les sources abondantes, connues aujourd'hui sous le nom de Bains d'Aphrodite. Elle jaillit juste au pied de la paroi septentrionale de la vaste terrasse où se dressait la vieille citée de Corinthe. En cet endroit, les rochers s'incurvent et pendent en surplomb, formant des grottes sous leur encorbellement. Parmi ces pierres couvertes de mousse et de plantes grimpantes, les eaux s'échappent en bouillonnant et se divisent en multiples filets qui entretiennent une végétation luxuriante dans le terrain qu'elles arrosent. La grotte, délicieusement fraîche en permanence, offre une perspective ininterrompue sur le golfe et jusqu'aux montagnes au-delà. C'est ici qu'à l'époque de la domination turque, le bey de Corinthe avait ses jardins où il menait une vie de luxe asiatique. Un escalier relie encore cette grotte à la terrasse

(1) Selon G. Fougères (*Guide*, p. 386) ces tours n'existent plus, et leur place même, « reconnue par d'anciens voyageurs, est aujourd'hui indistincte ».

supérieure où était construit son sérail. Tout n'est plus aujourd'hui que ruines et désolation. Quelques fragments de colonnes en marbre vert et blanc, veiné de stries, marquent l'emplacement du sérail. La source n'est plus fréquentée que par des lavandières; les ruisselets n'arrosent plus que des potagers et des vergers. Mais l'eau est tout aussi belle qu'au temps de Pausanias, et les cavernes abritées sous la roche pourraient toujours passer pour « les salles en forme de grottes » dont cet écrivain fait mention.

XVI. — CE QU'ON VOIT DE L'ACROCORINTHE

La vue qu'on découvre du sommet de l'Acrocorinthe est célèbre depuis l'époque de Strabon qui l'a décrite exactement. A vrai dire, le somptueux premier plan vers lequel s'abaissaient ses regards a disparu. La majestueuse cité avec ses temples, ses jardins en terrasses, ses portiques, ses fontaines, n'existe plus; à sa place règne l'étendue basse et jaunâtre de l'Isthme qui s'allonge tel un pont sur la mer, jusqu'à l'endroit où les Monts Géraniens tapissés de pins vert sombre surgissent tout à coup, projetant vers l'ouest comme une puissante barrière un long promontoire qui s'avance fort loin dans les eaux bleues du golfe. Au nord, les cimes aiguës du Cithéron et de l'Hélicon dominent la Béotie. Au nord-ouest, le Parnasse dresse sa tête massive, étincelante de neige jusqu'à la fin du printemps, grise et dénudée pendant l'été. Tout à l'ouest on distingue les monts de Locride et d'Étolie qui semblent

rejoindre au sud ceux du Péloponnèse, transformant ainsi l'aspect du golfe de Corinthe en celui d'un lac ceint de montagnes. Au sud-ouest, dominant les collines de grès piquées de pins sombres, se dressent les sommets neigeux du Cyllène et de l'Aroania, en Arcadie. Au sud, la perspective est limitée par les hauts plateaux et les collines de l'Argolide, disposés en chaînons parallèles dont le pied se couvre de blé au printemps, et le sommet de broussailles. A l'est, on distingue Salamine ainsi que l'île d'Egine aux cimes élançées. Dans cette direction, la vue est barrée par les monts de l'Attique : crête de l'Hymette et sommets plus pointus du Pentélique et du Parnès, cependant qu'à leur pied, à quatre-vingts kilomètres de là, par temps clair, le Parthénon se détache nettement sur l'Acropole, dominé par le pinacle du mont Lycabette que couronne sa chapelle d'un blanc étincelant.

XVII. — PRISE DE CORINTHE PAR ARATUS (1)

L'histoire de la prise de Corinthe par Aratus a été rapportée par Plutarque avec un luxe de détails pittoresques qu'il trouva sans doute dans les mémoires laissés par Aratus lui-même. La ville de Corinthe et en particulier son acropole fort élevé et escarpé, étaient tenus, au nom du roi Antigonus, par une garnison macédonienne. Aratus résolut de s'emparer de la citadelle à la faveur d'une surprise nocturne.

(1) En 224 av. J.-C.

Pour cette périlleuse entreprise, il fit choix de quatre cents hommes qu'il conduisit jusqu'à l'une des portes de la ville. On était au cœur de l'été; une pleine lune voguait dans un ciel sans nuages et les assaillants craignaient que ses rayons, reflétés par tant de casques et de lances, ne trahissent leur approche aux sentinelles veillant sur les remparts. Mais au moment précis où la tête de la colonne approchait de la porte, une épaisse nuée monta de la mer et offusqua la lune, estompant la silhouette des remparts et enveloppant de ténèbres les troupes d'assaut. Favorisés par l'obscurité, huit hommes vêtus en simples voyageurs se glissèrent jusqu'à la porte et égorgèrent les sentinelles. Ayant donné à sa troupe l'ordre de le rejoindre dès qu'elle le pourrait, Aratus s'avance à la tête d'une centaine d'hommes, dresse ses échelles, escalade la muraille, et fait irruption dans la ville. Pas une âme dans les rues; Aratus se dirige en hâte vers l'acropole, se félicitant déjà de passer inaperçu, lorsqu'il voit approcher une patrouille de quatre hommes pourvus de torches allumées. La lune les éclaire en plein; Aratus et ses hommes sont dans l'ombre. Il leur chuchote l'ordre de rester immobiles. La patrouille s'approche sans rien soupçonner; en un clin d'œil trois soldats sont abattus; le quatrième réussit à s'enfuir malgré un coup d'épée asséné sur la tête, criant que l'ennemi était dans les murs. Quelques instants plus tard, l'alarme est donnée et toute la ville sur pied. Les rues, silencieuses et désertes un moment auparavant, s'emplissent d'une foule courant dans toutes

les directions. Des lumières paraissent aux fenêtres; dominant de très haut la ville, une série de points lumineux marque le sommet de l'acropole. En même temps, un bourdonnement confus de voix retentit de tous côtés. Sans se laisser retenir par ces prodromes d'un orage menaçant, Aratus se hâte de gravir le sentier sinueux de l'acropole aussi rapidement que la nature du terrain le lui permet.

Cependant, alarmés par ces rumeurs soudaines, par la lueur des multiples torches, par le brouhaha de la ville brusquement éveillée, les trois cents hommes laissés en arrière ne trouvent pas le chemin qui monte à l'acropole et, ne sachant de quel côté se diriger, font halte sous un rocher en surplomb, au pied de la montagne. Ils demeurent là, dans l'inquiétude et l'indécision les plus profondes. Dans l'intervalle Aratus entre en contact avec la garnison, sur le sommet. Le bruit de la lutte et des clameurs lointaines descend vaguement jusqu'à eux, mais tellement affaibli par la distance, tellement brisé et modifié par l'écho que les hommes restés en bas ne sauraient dire l'origine des sons qui leur parviennent. Tandis qu'ils sont encore blottis dans l'ombre de la colline, ils tressaillent en entendant à leur côté un appel sonore de trompettes; écarquillant les yeux, ils voient un gros contingent d'hommes passer devant eux et s'engager sur la pente. Ce sont les troupes du roi qui se hâtent au secours de la garnison. Aussitôt les trois cents hommes bondissent hors de leur couvert et, prenant l'ennemi complètement par surprise, le dispersent et le repoussent en

désordre vers la ville. Ils sont encore dans l'ivresse de leur victoire lorsqu'un messager, accouru à toute vitesse de la citadelle, leur annonce qu'Aratus est aux prises avec la garnison qui résiste bravement et qu'il les supplie de lui porter rapidement secours. Ils prient le messager de les conduire et, tandis qu'ils s'acheminent, poussent des clameurs pour signaler à leurs camarades l'arrivée des renforts. Cependant les nuages ont disparu et le ciel s'est découvert, si bien que pendant toute leur pénible ascension, ils ont pu voir les armes des combattants étinceler sous la lune; ils entendent leurs cris rauques mille fois répétés, qui se répercutent dans la nuit de rocher en rocher. Enfin ils atteignent le sommet, et, fonçant aux côtés de leurs camarades, repoussent l'ennemi hors des murs. — Le jour commençait à poindre lorsque Aratus et ses compagnons demeurèrent maîtres de la place.

XVIII. — SICYONE

Peu de villes étaient plus délicieusement et plus favorablement situées que Sicyone. Construite sur un vaste plateau horizontal, protégée de tous côtés par des hauteurs, abondamment pourvue d'eau, située à une distance à la fois commode et rassurante de la mer qui, s'étendant par-delà une bande de terre fertile, envoie sa brise rafraîchissante tempérer les ardeurs de l'été, la ville occupait un emplacement salubre, bien défendu, et propre à l'agriculture de même qu'au commerce. Les beautés naturelles de l'endroit ne le

cèdent en rien à ses avantages matériels. Des montagnes boisées s'élèvent au fond et, par-delà l'étroite plaine, se déroule le merveilleux panorama du Golfe de Corinthe avec l'Hélicon, le Cithéron et le Parnasse qui le dominant au nord, tandis que l'énorme rocher de l'Acrocorinthe barre la vue à l'occident. Au lever et au coucher du soleil, en particulier, le paysage est d'une ineffable beauté. Les anciens eux-mêmes n'étaient pas insensibles au charme de Sicyone. « Ville admirable et fertile, propice à tous les plaisirs », écrit un scoliaste d'Homère ; et Diodore parle de Sicyone comme d'un lieu où « l'on jouit en paix de l'existence ».

XIX. — PHLIASIA

La vallée de l'Asopos, en amont de Sicyone, est un ravin étroit et profond, encaissé entre deux montagnes dont les flancs escarpés sont couverts d'épaisses broussailles. A certains endroits où la route est resserée entre le pied de la montagne et le torrent rapide, trouble et impétueux, la rive, minée, s'éboule dans le courant qui l'entraîne, et le sentier disparaît tout à fait. A sa partie supérieure, le ravin s'élargit assez pour livrer place à quelques prairies agréablement situées parmi des chênes et des arbrisseaux, ainsi qu'à quelques lopins de terre cultivés. Après qu'on a remonté ce ravin durant environ quatre heures, il s'évase en une large plaine fertile, entourée de montagnes abruptes d'où dévalent de toutes parts des ruisseaux affluents de l'Asopos. Cette plaine, longue d'en-

viron sept kilomètres et située à environ trois cents mètres d'altitude, c'est Phliasia, district dont Phlious (Phlionte) était l'ancienne capitale. A l'ouest, elle est bornée par la masse pittoresque, tourmentée et boisée du Mont Gavria (haut d'environ dix-sept cents mètres), au-dessus duquel apparaît le sommet neigeux du Cylène, en Arcadie. La vallée est bornée à l'ouest par la chaîne de Trikaranon dont les trois sommets aplatis séparent la vallée de Phliasia de celle de Némée. L'Asopos prend sa source dans les hauteurs du sud et coule vers le nord dans un lit herbeux et profond. C'est en cet endroit, un cours d'eau limpide et tranquille, fort différent de la rivière trouble et rapide qu'il devient, plus bas dans le ravin, après avoir emprunté sa couleur au limon que lui apportent les nombreux torrents dévalant des montagnes argileuses et blanches parmi lesquelles il se fraye un chemin. Vers le milieu de la plaine, l'Asopos reçoit un affluent plus long que lui-même et originaire des montagnes qui enclosent l'extrémité sud-ouest. Le sol de la vallée de Phliasia est excellent; la partie centrale est presque exclusivement couverte de vignobles produisant, aujourd'hui comme jadis, un joli vin capiteux qui rappelle le bourgogne. En automne, le feuillage rouge et or des vignes ajoute une note somptueuse à la beauté du paysage.

Les événements qui suivirent la bataille de Leuctres projettent quelque lumière sur la topographie de Phlious. Les Phliasiens avaient été les amis de Sparte quand celle-ci était à l'apogée de sa puissance. Après la journée désastreuse de Leuctres, alors que Sparte

était abandonnée à la fois par ses alliés et par ses sujets, les Phliasiens demeurèrent loyalement fidèles à leur amitié. Ils s'attirèrent ainsi l'hostilité des Thébains victorieux et de leurs alliés. En 368 avant notre ère, une troupe d'Arcadiens et d'Eléens qui traversait le défilé de Némée pour rejoindre les Thébains, se laissa persuader par quelques exilés Phliasiens de risquer une tentative pour surprendre Phlious et s'en emparer. Six cents hommes pourvus d'échelles furent dépêchés à l'avance et se dissimulèrent, de nuit, au pied des remparts de la citadelle. Le lendemain matin, les sentinelles du mont Trikaranon, à l'est de la ville, signalèrent l'approche de l'ennemi dans la vallée de Némée. Les regards se trouvèrent ainsi détournés vers les montagnes, d'où l'on s'attendait à tout moment à voir déboucher l'ennemi. Mettant à profit cette diversion, les six cents hommes cachés au pied de l'Acropole dressèrent leurs échelles et se rendirent très vite maîtres de la citadelle quasi-abandonnée. Mais bientôt les habitants se rallièrent et, après une lutte acharnée, culbutèrent l'ennemi de vive force par-dessus les remparts.

L'année suivante, les alliés firent un effort plus énergique pour s'emparer de Phlious. Le gouverneur thébain de Sicyone se mit en marche contre Phlious à la tête de sa garnison et d'une troupe de soldats sicyoniens et pelléniens. Il était soutenu par Euphron, tyran de Sicyone, et par deux mille mercenaires. L'attaque partit à nouveau des hauteurs à l'est de la ville. Sur la langue de terrain qui relie ces collines à la citadelle,

un détachement de Sicyoniens et de Pelléniens fut posté avec mission d'empêcher les Phliasiens de prendre leur ennemi à revers. Le reste de l'armée descendit alors dans la direction d'un sanctuaire de Héra, avec l'intention de ravager les champs et les vignobles de la vallée. Mais la cavalerie et l'infanterie phliasiennes se portèrent à leur rencontre et les empêchèrent d'exécuter leur coup. Des combats d'escarmouche se poursuivirent durant la majeure partie de la journée avec diverses alternatives de succès. Un moment, Euphron et ses mercenaires repoussèrent les Phliasiens et leur firent céder le terrain. Mais dès qu'ils atteignirent l'espace découvert où la cavalerie phliasienne pouvait entrer en jeu, ils furent à leur tour ramenés vers les collines jusqu'au sanctuaire de Héra. Finalement, les assaillants lâchèrent pied et battirent en retraite vers le sommet avec l'intention de rejoindre le groupe qu'ils avaient laissé sur la crête. Il leur fallut faire un long détour pour retrouver leurs camarades dont ils étaient séparés par un ravin que longeaient les murs de la cité. Les Phliasiens les poursuivent quelque temps; puis, perçant l'intention de leur ennemi d'opérer sa jonction avec l'autre contingent, ils font demi-tour et, empruntant un raccourci voisin, ils se hâtent d'attaquer le détachement isolé avant que le gros de la troupe ne puisse lui porter secours. Dans cette poursuite, la cavalerie dépassa les fantassins et chargea seule contre les Pelléniens. Ceux-ci soutinrent vaillamment le choc et repoussèrent la cavalerie jusqu'au moment où l'infanterie phliasienne

put entrer en action. Alors, attaqués simultanément à pied et à cheval, les Pelléniens durent céder. Les Phliasiens victorieux érigèrent un trophée et entonnèrent un vigoureux péan. Leur ennemi fut témoin de cette scène du haut des collines, puis, rassemblant ses forces dispersées, il se replia mélancoliquement sur Sicyone.

XX. — NÉMÉE

Entre la vallée de Cléonée à l'est et celle de Phlious ou de Saint-Georges à l'ouest, s'intercale la vallée de Némée qui, comme ses deux sœurs, s'allonge du sud au nord. C'est un étroit vallon, long de quatre à cinq kilomètres et large d'un kilomètre environ. A l'extrémité nord, elle se resserre en un simple ravin. Le fond, qui est presque absolument plat, est arrosé par le cours sinueux du Némée, qu'alimentent les nombreux ruisseaux dévalant des hauteurs voisines. Gonflés par des pluies abondantes, ces affluents, impuissants à s'écouler totalement par le ravin du nord, contribuent à rendre le fond de la vallée verdoyant, humide et marécageux. Ce vallon est, en conséquence, plus propre à l'élevage qu'à la culture. En fait, les riches prairies qui revêtent le bas des pentes lui ont valu le nom de Némée, ou « vallon pastoral ». Mais si cette vallée, surtout après les pluies, est verte et souriante, les hauteurs environnantes, ravonnées par le lit de nombreux torrents, sont d'un aspect sombre et mélancolique ; jointe à une solitude absolue (car nulle habitation humaine n'est visible dans

toute l'étendue du vallon), elle emplit l'âme d'un sentiment de tristesse et de désolation (1). Cette solitude n'est troublée que par quelques troupeaux errants et, de temps à autre, par un groupe de paysans venus de Saint-Georges pour cultiver leurs champs. Un sentier blanc s'élève en lacets sur le versant occidental jusqu'à l'entrée d'un ravin qui s'ouvre dans le flanc de la colline. C'est par là qu'on se rend à Saint-Georges et à Phlious.

XXI. — LE COL DU TRÉTON

A l'extrémité sud de la vallée de Cléonæ se dresse, tel un mur de rocher, la chaîne du Tréton qui partage les eaux entre le golfe de Corinthe et celui d'Argos. Un sentier rectiligne et pénible, venant de Cléonæ et passant près du village de Hagios-Vasilios, conduit encore, par-delà la montagne, jusqu'aux ruines de Mycènes dans la plaine d'Argos. Mais un chemin plus commode pour aller de la vallée de Cléonæ à la plaine d'Argos décrit une courbe vers l'ouest et gravit un ravin en pente douce. C'était le col du Tréton, principale voie de communication entre Corinthe et le sud. Dans l'antiquité (Pausanias nous l'apprend) c'était une route de voitures, et les ornières creusées par les roues des chars se voient encore en maints endroits. Bien que long, étroit, resserré entre deux hautes montagnes, ce défilé n'est jamais abrupt ni la différence de niveau considérable. La route longe un torrent encaissé

(1) La vallée est moins solitaire depuis que le village d'Hérakléia a été fondé, près du temple en ruines de Zeus Néméen. (J. G. FRAZER.)

dont l'eau claire et peu profonde coule entre des touffes exubérantes de lauriers-roses, de myrthes et d'arbousiers. Le bas des pentes également est couvert d'une végétation verdoyante, mais la partie supérieure en est grise et dénudée.

Ce col peut être aisément défendu. Des deux côtés, vers Cléonæ et vers la plaine d'Argos, se voient des traces d'anciens ouvrages destinés à le protéger. Près du point le plus élevé, là où la route commence à descendre vers Argos, se trouvent, des deux côtés, des tours de guet turques appelées *derweni*, et des murailles de pierre grossières semblables à celles que les Grecs édifièrent en hâte pour barrer de nombreux défilés durant la guerre d'indépendance. En 1822, l'armée turque, sous les ordres de Dramali Pacha, fut surprise par les Grecs et presque anéantie dans le col du Tréton au moment où elle battait en retraite, abandonnant la plaine d'Argos. Pendant des années après, le défilé fut jonché de squelettes et de crânes d'hommes et de chevaux.

« Toute la plaine d'Argos, écrit Leake, passe pour malsaine en été, et la chaleur y est extrême. Celle qui règne dans le ravin du Tréton vers le milieu de la journée est, dit-on, absolument insupportable; et je le crois volontiers après être passé en cet endroit au mois d'août, à une heure de la matinée où la chaleur était relativement modérée. Il n'y a pas longtemps un Tartare, ayant bu une large rasade de vin et de raki à Corinthe, fut trouvé mort au moment où le suriji lui tenait l'étrier pour l'aider à descendre de cheval

devant le khani (auberge) de Kharvati (Mycènes), juste au débouché du Tréton. »

Les anciens supposaient que le nom de Tréton (« *percé* ») provenait d'une grande caverne dans la montagne, où le lion de Némée avait son repaire. En ce qui concerne l'ancien nom du défilé et les prétendues traces de roues, W.-G. Clark écrit : « La route est connue sous le nom de Tréton, non pas, à mon avis, en raison des cavernes qu'abrite la montagne voisine et qui ne sont pas plus nombreuses là qu'ailleurs, mais parce que le ravin est pour ainsi dire *foré* à travers les rochers. Foré, il l'a été par le torrent qui roule au fond. Nous vîmes, ou crûmes voir, de nombreuses traces de roues dans le rocher, et l'on sait que c'était la direction d'une route de voitures. Mais des observations ultérieures m'ont appris à me méfier de ces traces. La méthode normalement pratiquée en Grèce pour transporter le bois consiste à arrimer deux poutres par leur extrémité sur les flancs d'un cheval ou d'un âne, les autres extrémités traînant à terre ; celles-ci creusent deux ornières parallèles qui, à la longue, peuvent être prises pour des traces de roues, car elles en atteignent la profondeur. Lorsqu'une ornière est ainsi creusée, elle sert de rigole aux pluies d'hiver qui en font disparaître les aspérités ».

Le défilé s'appelle aujourd'hui Dervénaki. La voie ferrée de Corinthe à Argos le parcourt. Vers l'extrémité nord, le khani (auberge) de Dervénaki se dresse dans une petite clairière ombragée de peupliers, de cyprès et de mûriers, auprès d'une source habillarde.

A l'extrémité sud, la plaine d'Argos tout entière, avec ses montagnes de chaque côté et la mer à l'horizon, se révèle soudain aux regards. Sur la gauche, au pied des collines, sont blotties Mycènes et Tirynthe; du même côté, Nauplie et son acropole émergent des flots et bornent la plaine. A droite est Argos avec sa citadelle; au-delà, le marais de Lerne miroite faiblement au loin. Au centre du paysage, derrière le premier plan constitué par la vaste plaine, s'étend la ligne bleue du golfe de Nauplie.

XXII. — MYCÈNES

En se dirigeant vers le sud par le défilé du Tréton, on voit s'étaler devant soi la vaste plaine de l'Argolide. Mycènes se trouve à gauche, au pied des monts qui bordent la plaine à l'est, non loin de l'endroit où aboutit le défilé. En gros, cette plaine présente la figure d'un immense triangle dont la base (au sud) serait le golfe de Nauplie, les côtés est et ouest étant formés par les chaînes qui convergent vers le nord pour se rejoindre au mont Tréton. La longueur de la plaine, du nord au sud, est d'environ vingt kilomètres; sa plus grande largeur, d'est en ouest, n'est guère moindre. Les montagnes qui l'enserrent sont stériles et rocheuses; les plus hautes sont celles qui, à l'ouest, constituent la limite entre l'Argolide et l'Arcadie. Toute cette étendue paraît avoir été jadis une baie maritime que comblèrent peu à peu les alluvions des monts environnants. A l'origine, avant que la partie supérieure ne fût com-

blée par ces apports, le golfe de Nauplie, magnifique nappe d'eau qui s'incurve entre des montagnes, a dû ressembler davantage encore à quelque beau lac écosais ou à un fjord norvégien.

Cette plaine d'alluvions à l'entrée d'un estuaire profond et abrité qui, s'ouvrant sur la mer Egée, donnait libre accès aux îles de l'archipel et aux côtes d'Asie, se trouvait naturellement prédestinée à devenir l'un des berceaux de la civilisation en Grèce. De fait, la légende et l'archéologie s'accordent à prouver qu'à l'époque préhistorique, la civilisation grecque atteignit un très haut degré dans la plaine d'Argolide. Elle possédait au moins trois villes fortifiées de grande importance et dont il reste encore des vestiges : Tirynthe, Argos et Mycènes (pour les citer dans l'ordre où elles se succèdent du sud au nord). Tirynthe et Mycènes se trouvent à l'est, et Argos à l'ouest de la plaine. De ces trois villes, Tirynthe est la plus voisine de la mer dont environ deux kilomètres la séparent. Sa citadelle occupe un tertre bas et rocheux dont l'altitude ne dépasse pas trente mètres (1) et qui émerge, parfaitement isolé, de l'étendue plate qui l'entoure.

Plus à l'intérieur est Argos, au pied du dernier éperon qui pénètre dans le flanc O. de la plaine, se détachant de l'Artémision. Sa citadelle, Larissa, est une cime hardie, haute de près de trois cents mètres (2).

Plus loin encore dans les terres, à quatorze kilomè-

(1) G. Fougères indique plus précisément : 26 m. 40 (*Guide*, p. 392).

(2) Exactement 289 m. (*Ibid.*, 397).

tres du rivage, se trouve Mycènes, presque à l'extrémité nord de la plaine, mais du côté oriental. Par son altitude et sa valeur naturelle, sa citadelle occupe une position intermédiaire entre la citadelle basse de Tirynthe et celle, haute et montagneuse, d'Argos. Elle est située au débouché d'une gorge étroite et sauvage qui s'ouvre sur le côté est de la plaine entre deux montagnes élevées, abruptes et rocheuses. De l'origine de cette gorge partent deux ravins profonds, l'un vers l'ouest, l'autre vers le sud-ouest; le plateau triangulaire qu'ils enserrent constitue la citadelle de Mycènes. Vu de la citadelle, tout le paysage offre un aspect grandiose et désolé. Les gouffres profonds, béant comme des abîmes à nos pieds; les montagnes tourmentées et absolument stériles qui les dominent immédiatement; la gorge aride qui s'insinue fort avant parmi ces masses lugubres et terrifiantes, tout contribue à créer cette impression de sombre austérité dont l'effet est encore accru quand on les voit, comme il nous advint, par une journée de pluie. Avec un ciel menaçant au-dessus de soi et le brouillard accroché aux flancs des montagnes, dans un silence que troublent seuls le clapotis de l'eau et le tintement des clochettes de moutons dans la vallée, le paysage tout entier semble se renfrogner et prend un aspect qui rappelle le repaire embrumé de quelque bandit écossais, bien plutôt qu'il n'évoque la conception que se faisait le voyageur de la « ville d'or » chère à Agamemnon.

XXIII. — LA FIN DE LA PÉRIODE MYCÉNIENNE

La catastrophe qui mit un terme à la civilisation mycénienne en Grèce paraît avoir été l'invasion dorienne qui, selon la chronologie traditionnelle, se produisit vers le milieu du douzième siècle avant notre ère. La fin de Mycènes et de Tirynthe fut soudaine et violente ; un témoignage concluant le prouve : les palais de ces villes furent détruits par le feu et n'ont jamais été réédifiés dans la suite. La date de l'invasion dorienne, pour autant qu'on puisse la déterminer, s'accorde également avec cette vue, car les témoignages égyptiens relatifs à l'existence de Mycènes vont à peu près jusqu'à l'époque de cette invasion pour s'arrêter ensuite d'une façon significative. La disparition de la poterie spéciale à Mycènes, vers la même époque, tend vers la même conclusion. Il ne faudrait pas supposer que les Doriens aient balayé toute la Grèce en une seule vague ininterrompue de conquête. La marée de l'invasion a probablement connu des alternatives de flux et de reflux. Des incursions d'abord repoussées furent suivies de nouvelles nuées d'envahisseurs qui gagnèrent constamment du terrain, empiétant sur les vieux royaumes mycéniens et les enveloppant jusqu'à l'heure où, la dernière barrière cédant sous leurs efforts, les capitales elles-mêmes furent prises d'assaut, leurs trésors pillés, et leurs palais livrés aux flammes. Le duel entre la civilisation et la barbarie, le lent déclin de l'une, le triomphe progressif de l'autre ont vraisemblablement duré bien des années. Ainsi furent effec-

tuées un grand nombre, sinon la majorité, des conquêtes permanentes ; ainsi les Saxons, pas à pas, expulsèrent les Bretons, et les Danois mirent le pied en Angleterre ; ainsi les Turcs ont lentement étranglé l'empire byzantin. Des événements comme la chute de Constantinople ou l'expulsion des Maures de Grenade ne sont que la scène finale de tragédies qui se jouent pendant des siècles.

Il est absurde, comme le font certains auteurs, d'attribuer aux Doriens l'origine plutôt que la destruction de la civilisation mycénienne. L'immigration dorienne, en effet, ne se produisit pas avant le douzième siècle, tandis que la civilisation mycénienne existait à coup sûr dès le milieu du quinzième siècle avant J.-C. au plus tard. Mais cette attribution entraîne des difficultés autres que chronologiques. Les Doriens par excellence furent les Spartiates ; or, on ne saurait concevoir contraste plus profond que celui entre la civilisation luxueuse et semi-orientale de Mycènes et la simplicité austère de Sparte. Ce sont, d'une part, d'imposantes fortifications, des tombeaux magnifiques, des bains luxueux, des palais resplendissants, aux murs décorés de fresques claires ou étincelant de bronze poli, aux salles encombrées d'une profusion d'objets précieux, œuvres des artisans indigènes ou importées par les marchands des bazars d'Égypte ou d'Assyrie. Au centre trône un sultan chargé de bijoux d'or, écoutant les aèdes qui chantent l'histoire de Troie ou les erreurs d'Ulysse. D'autre part : une ville ouverte, amas de constructions insignifiantes, où l'art et la poésie jamais n'ont fleuri, d'où l'or et l'ar-

gent étaient proscrits, où les rois eux-mêmes s'enorgueillissaient de la médiocrité de leur costume. A en juger d'après les plus purs spécimens de leur race, les Doriens étaient tout aussi incapables de créer l'art de Mycènes, que les Turcs de construire le Parthénon ou Sainte-Sophie.

Parmi les Grecs que l'invasion dorienne priva de leur foyer, la plupart s'enfuirent en Asie. Là, sur la magnifique côte parsemée d'îles, sous le doux ciel d'Ionie, s'épanouit une Grèce nouvelle qui, dans ses villes splendides, dans ses marchés animés, dans ses temples solennels, sut allier la subtilité et le raffinement attiques à la pompe et au luxe de l'Orient. D'après ce long et chatoyant reflet de la civilisation mycénienne en Asie, on peut juger de ce que dut être son apogée en Europe.

XXIV. — LE MONT ARACHNÉON

Le Mont Arachnéon est ce haut massif dénudé qui se dresse à gauche (c.-à.-d. au nord) de la route, lorsque d'Argos on se rend au sanctuaire d'Epidaure. Son sommet le plus remarquable est le mont Arna, cime aiguë qui se dresse exactement au-dessus du village de Ligourio, à plus de douze cents mètres d'altitude. Le sommet occidental, le mont Saint-Elie, est un peu plus élevé. Du faite de l'Arna, on aperçoit les monts de Mégaride et d'Attique. Il est fort possible que sur ce sommet ait brûlé le signal annonçant à Argos la chute de Troie. L'appellation d'Arna, était, paraît-il,

toujours en usage chez les paysans au début du dix-neuvième siècle. Les autels de Zeus et de Héra sur lesquels, selon Pausanias, les habitants sacrifiaient pour obtenir de la pluie, devaient être situés dans la dépression entre ces deux sommets, car on y remarque un carré de maçonnerie cyclopéenne qui semble avoir été quelque ancien lieu de culte.

L'Arachnéon et les montagnes de l'Argolide en général ne sont guère qu'un désert pierreux et desséché. Le climat y est fort sec, et tous les lits des torrents sont sans eau, sauf après des pluies abondantes. Des yeuses et quelques buissons roussâtres sont presque les seuls spécimens du règne végétal. L'œil du voyageur se lasse à contempler la monotonie grise de ces montagnes arides et de ces plateaux déserts; ses pieds sont meurtris par les pierres aiguës où il doit péniblement cheminer. Nulle part ailleurs en Grèce, semble-t-il, le paysage n'est aussi désolé ni aussi peu attrayant.

XXV. — ÉPIDAURE

La ville d'Épidaure était à cinq milles romaines du sanctuaire d'Esculape, mais il faut environ deux heures et demie pour franchir à cheval cette distance, car la route est fort mauvaise. Le paysage, extrêmement beau, présente un saisissant contraste avec la route monotone qui va de Nauplie au sanctuaire. Le chemin se détache de la vallée, à son extrémité nord, par une gorge étroite et descend par des ondulations richement boisées jusqu'au fond d'un ravin sauvage et romanti-

que. Arrivé là, on longe sur une certaine distance le lit rocailleux du torrent encaissé entre deux hautes parois verticales. Un peu plus loin, le sentier s'élève sur la rive droite; nous le suivons, gardant à gauche le profond ravin, et un mur de rocher à droite. Toute la vallée, à perte de vue, est couverte d'une forêt dense. Des oliviers sauvages, des pins, des platanes, des lauriers et du lierre revêtent ses flancs escarpés d'une robe de verdure. A une demi-heure du sanctuaire une autre vallée s'ouvre à gauche, par où descend la route de Ligourio. Après l'avoir rejointe, on continue de suivre le vallon par un sentier qu'ombragent de grands arbres et le somptueux feuillage de l'arbousier, tandis qu'à nos côtés le torrent coule parmi des fourrés de myrthes et de lauriers-roses. Au bout d'une nouvelle demi-heure la vallée s'élargit et découvre la mer; le hardi promontoire de Méthana s'y allonge sur la droite, les îles de Salamine et d'Égine dans le lointain, et plus loin encore, la côte attique bleuie par la distance, mais néanmoins distincte, borne au nord l'horizon.

Débouchant enfin de la vallée, on traverse une petite plaine maritime couverte de citronniers et l'on atteint l'emplacement de l'ancienne Épidaure. La situation est ravissante. Se détachant de la plaine et adossée à de hautes montagnes boisées, une péninsule rocheuse s'élance dans la mer, uniquement reliée au continent par un isthme étroit et marécageux. Il sépare deux baies l'une de l'autre; celle du nord est bien abritée et constituait probablement l'ancien port; celle du sud

est une rade ouverte. La ville ancienne paraît s'être étendue en majeure partie sur la péninsule, tout en couvrant la rive des deux baies. Les bords rocheux de la presqu'île tombent à pic dans la mer et deux de ses sommets atteignent une hauteur d'environ quatre-vingts mètres. Celui de l'est surpasse tant soit peu l'autre. Sur le bord des falaises, on retrouve par endroits, en particulier du côté sud, les vestiges des formidables remparts qui ceignaient la cité. Ils sont construits surtout en appareil polygonal, de larges blocs bien taillés et jointés.

La presqu'île, aujourd'hui presque entièrement envahie par les broussailles et les arbustes, offre des vues magnifiques à la fois sur la mer et sur l'intérieur. Au sud, dans la direction de Trézène, la côte présente un aspect grandiose et hardi, les montagnes surgissant soudain à une très grande altitude. Au fond de la baie, d'autre part, les collines couvertes de pins sont plus basses et laissent voir l'issue de la vallée par laquelle un sentier monte au milieu de bosquets épais jusqu'au bois sacré d'Esculape.

XXVI. — LE TEMPLE D'ÉGINE

Ce temple est situé au sommet d'une colline, vers l'extrémité nord-est de l'île, et offre un panorama magnifique sur la mer et les côtes de l'Attique et du Péloponnèse. Il est à environ deux heures et demie de la ville. Le voyageur qui arrive d'Athènes débarque en général dans la jolie baie rocheuse de Hagia Marina,

sur la côte orientale de l'île. Une pente roide, maigrement boisée de pins, conduit de la rive jusqu'au temple. Je me souviendrai toujours que nous abordâmes en ce lieu par une délicieuse journée de printemps et nous nous étendîmes sous les pins, admirant les eaux cristallines d'un bleu intense qui étincelaient dans la baie. L'air était embaumé par la senteur des pins, le genêt épanouissait ses fleurs jaunes à nos pieds, et la côte de l'Attique se distinguait par-delà les flots. C'était un de ces tableaux qu'aurait pu immortaliser Théocrite.

XXVII. — LE SANCTUAIRE DE POSÉIDON DANS L'ÎLE DE CALAURIE

Le sanctuaire occupe une situation fort pittoresque sur un ensellement entre les deux plus hauts sommets de l'île, couverts l'un et l'autre de pins. Une marche d'environ une heure nous y conduit de Poros, capitale actuelle de l'île. Le sentier longe d'abord la côte sud sur une courte distance, puis il décrit un coude et monte à travers une forêt de pins, dans une direction nord-ouest. Du sanctuaire, situé à environ deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, de magnifiques perspectives s'offrent entre les collines tant au nord qu'au sud. Le regard s'abaisse sur la mer dont les baies, les criques, les promontoires et les îles multiples s'étalent à nos yeux, encadrés par les hauteurs vêtues de pins qui se dressent de tous côtés. On ne saurait imaginer retraite mieux appropriée pour le

dieu marin dont l'arbre favori couvre encore la majeure partie de l'île.

XXVIII. — TRÉZÈNE

La plaine de Trézène est située entre la mer et une chaîne de hauteurs rocheuses, tourmentées, couvertes d'arbustes verts et d'arbres rabougris, qui la bornent à l'ouest et au sud. La partie nord est marécageuse par endroits, et ces marais engendrent la fièvre chez les habitants au teint olivâtre de Damala, misérable hameau blotti parmi les arbres, au pied de ces collines, dans le coin le plus reculé de la plaine, à proximité des ruines de Trézène. Quelques prairies, néanmoins, et quelques vignobles alternent avec les marécages ; à l'est, vers l'île de Calaurie, la plaine est bien arrosée, cultivée comme un jardin et toute verdoyante de vignes, d'oliviers, de citronniers et de figuiers. Vue de la magnifique baie, cette somptueuse verdure où les hauts cyprès sombres prédominent de façon marquée, est reposante à l'œil accoutumé à ne voir, en Grèce, que des plaines et des collines arides. A Damala, les bosquets d'orangers et de citronniers procurent aux paysans des ressources considérables. En un point plus élevé, au nord-ouest du village, se trouvent les ruines de Trézène. L'admirable panorama qui se déroule par-delà plaine, montagne et mer, demeure inchangé ; mais de la cité même, que ses habitants (à en croire Pausanias) considéraient avec un orgueil patriotique si attendri, rien ne subsiste sauf quelques vestiges insignifiants envahis par les ronces et perdus au milieu

d'un désert de broussailles. Une montagne isolée et rocheuse qui se dresse à pic au bout d'un profond ravin, constituait l'ancienne acropole. L'ascension en est pénible, surtout vers midi, par une journée d'été sans brise, sous un soleil qui darde ses rayons inexorables dans un ciel sans nuage, alors que les rochers sont brûlants au point qu'on ne saurait les toucher impunément, sans que les pierres détachées ne roulent sous chaque pas, que les broussailles et les herbes flétries ne craquent sous les pieds et ne vous aveuglent de nuages de poussière et de sable fin. La vue merveilleuse dont on jouit du sommet compense toutefois la fatigue de l'ascension ; elle s'étend, — par-delà la plaine verdoyante et un inextricable labyrinthe d'îles, de lacs et de baies, — jusqu'à Sounion au nord-est, et à la cime neigeuse du Parnasse au nord-ouest.

Un autre coin fort pittoresque aussi, mais d'un caractère tout différent, se rencontre en suivant le ravin jusqu'au point où, à une grande altitude, les deux rives se trouvent reliées par une petite arche de pierre grise que les paysans appellent le « Pont du Diable ». Sur ce pont, le sentier et un petit aqueduc taillé dans un seul bloc enjambent un précipice étroit, mais profond. De grands rochers en surplomb menacent le petit pont ; des fougères et du lierre revêtent à foison l'une des parois rocheuses du gouffre béant au-dessous ; des arbres s'inclinent sur le torrent qui gronde dans les profondeurs du ravin. C'est le cours d'eau que Pausanias appelle « la Rivière Dorée ». Des bosquets de citronniers magnifiques bordent aujourd'hui

ses rives à l'endroit où il débouche du ravin dans la plaine de Trézène.

XXIX. — DE TRÉZÈNE A ÉPIDAURE

Nous quittâmes les ruines de Trézène à midi et demi pour traverser à cheval, allant vers le nord, la large langue de terre plate qui relie la presqu'île montagneuse de Méthana au continent. Au bout de cinquante minutes, nous atteignîmes les bords de la lagune que le Potami, la Rivière Dorée de Pausanias, forme au fond de la baie de Méthana. Après l'avoir contournée, nous parvînmes sur la plage à l'endroit où le fleuve se jette dans la mer. Puis, ayant longé quelque temps la grève, nous franchîmes un promontoire rocheux ; après quoi le chemin se continue à quelque distance de la mer. Sur tout le trajet de Trézène à Kato-Phanari, les montagnes se dressaient non loin sur notre gauche. A deux heures et demie, nous arrivâmes en vue de Lésia, hameau situé au pied d'une haute montagne rocheuse, flanquée à l'est d'un vallon où coule une rivière dont le lit était alors à sec. Au pied de ce hameau, dans la plaine, croissent des oliviers. Un peu avant quatre heures, nous vîmes une tour en ruines perchée sur une éminence à main droite, entre nous et la mer. Tout auprès se dresse une petite chapelle à côté d'un beau caroubier. Les montagnes avançaient maintenant jusqu'à la mer, et notre sentier longeait leurs flancs broussailleux, contournant baies et promontoires à une altitude considérable. Nous joui-

mes d'un beau spectacle par-delà la vaste baie, sur la presque île montagneuse et tourmentée de Méthana qui présente un aspect sinistre, dû peut-être à la couleur sombre de ses roches volcaniques. Un peu plus loin, le sentier, sans trop s'éloigner de la mer, s'en écarte quelque peu, et nous traversâmes un large espace pierreux, planté en majeure partie d'oliviers. En maint endroit sur notre route, nous pûmes voir les paysans occupés à récolter les olives. Une autre particularité fut le grand nombre de caroubiers que nous rencontrâmes, et dont certains étaient de fort beaux arbres au feuillage sombre, lisse et brillant. Finalement, le chemin gravit une pente abrupte et rocheuse, et nous amena à quatre heures et demie au village de Kato-Phanari, très pittoresquement situé sur le flanc d'une montagne qui, à courte distance du village, dresse ses parois verticales de roc gris. Le crépuscule tombait; il restait assez de clarté cependant pour permettre d'apprécier la beauté du panorama qui se déroulait par-delà la mer jusqu'aux îles, à la péninsule nettement visible de Méthana et à la longue série de promontoires qui s'étend vers Épidaure; le tout baignait dans la chaude lumière, rapidement déclinante, d'une soirée d'hiver.

Le lendemain nous quittâmes Kato-Phanari tôt après huit heures. Le chemin montait à pic par le flanc de la montagne qui regarde la mer. En un peu moins d'une heure, nous atteignîmes Ano-Phanari. Ce village domine la mer; il se dresse sur le versant d'une montagne rocheuse qui fait vis-à-vis, au sud, à celle plus

élevée encore sur le flanc de laquelle est situé, mais à une moindre altitude, le village de Kato-Phanari. Sur cette seconde montagne, ou plutôt sur le sommet de la chaîne dont elle fait partie, et qui est appelé le Mont Ortholithion, les paysans accomplissent, paraît-il, depuis un temps immémorial, certaines cérémonies pendant les périodes de sécheresse et d'épidémie.

A Ano-Phanari, j'appris qu'il existait dans le voisinage des vestiges d'une ancienne forteresse. Je partis accompagné d'un guide, pour les visiter. Une marche de quelques minutes vers le nord-est nous amena au sommet de la montagne où se trouvent ces vestiges. La situation est remarquable. Des parois tombant à pic vers la mer encerclent le sommet au nord et au nord-est; les vues que l'on découvre par-delà le golfe Saronique sur Egine, Salamine et Mégare, sont de toute beauté. Quelques débris de constructions médiévales, comprenant des remparts et deux ou trois chapelles en ruines, se voient au sommet; du côté sud, vers le village, se trouve une muraille en ruines bâtie de gros blocs irréguliers. L'antique forteresse qui occupait cette position redoutable semble donc avoir été restaurée et habitée au moyen-âge. On ignore le nom que portait cet endroit dans l'antiquité.

Les paysans me firent remarquer plusieurs trous dans le roc entre la forteresse et le village, par lesquels s'échappent des courants d'air chaud. L'air qui jaillissait de l'une de ces cavités se trouva être à une température suffisante pour me réchauffer, bien que la matinée fût froide. Je pus également percevoir une

sorte de grondement rappelant le bruit de l'eau bouillante ou d'un vent qui soufflerait sous terre.

Quittant Ano-Phanari vers dix heures nous descendîmes vers l'ouest, hors de vue de la mer, jusqu'à une petite plaine ou vallée en forme d'abreuvoir, entourée de montagnes rocheuses et stériles. Négligeant quelques ruines sans importance, nous remontâmes vers le nord par un sentier abrupt qui conduisait à une étroite vallée supérieure, orientée du nord au sud et entourée de hauteurs aux flancs hérissés de buissons variés. Nous la traversâmes de bout en bout, Par une gorge étroite, à l'est de la montagne, nous entrevîmes une partie de la presqu'île de Méthana, presque toute enveloppée d'ombre, mais où jouaient quelques reflets de soleil. A l'extrémité nord du valon, du sommet d'une crête, nous vîmes à nos pieds, à quelque distance, une large vallée de forme presque circulaire. Notre sentier redevenu fort escarpé en longea le flanc oriental, tout en se maintenant à une certaine altitude, jusqu'au moment où il fit un coude vers l'est, par une dépression entre deux hauteurs. Tandis que nous y étions engagés, la mer, dont le rivage et les îles étincelaient au soleil (car après une matinée grise la journée s'était éclaircie), se révéla soudain à nos yeux. Salamine apparaissait nettement au nord ; à l'est de cette île, on voyait le Pentélique dont les carrières ressortaient, même à cette distance, comme des plaques blanches sur ses flancs. Bien au-dessous de nous était Epidaure, dont la petite presqu'île pointait dans la baie azurée. Nous étions à une

altitude considérable ; nous descendîmes désormais peu à peu vers la mer, dans la direction d'Epidaure, par un sentier raboteux et à pic qui dévalait obliquement le versant broussailleux de la montagne. Nous arrivâmes enfin à une petite plaine maritime ; nous la traversâmes du sud au nord et, passant quelques bosquets de citronniers, nous atteignîmes, vers deux heures et demie, le village moderne de Palæa Epidaurou ou Vieille Epidaure.

Ce village est situé sur le rivage, au fond d'une crique étroite, profonde et abritée, formée par la péninsule de l'ancienne Epidaure au sud, et par un promontoire plus élevé, boisé de pins verts, au nord. A côté du village, un petit cap s'avance dans la mer. Il est couronné d'une chapelle de Saint-Nicolas peinte en blanc, au milieu d'un vaste enclos ceint de murs que précèdent deux cyprès. Cette construction paraît occuper l'emplacement de l'Héraion dont parle Pausanias.

XXX. — MÉTHANA

Méthana est aujourd'hui encore le nom de la péninsule montagneuse qui, de la côte de Trézène, fait saillie fort avant dans la mer et constitue un point de repère très remarquable du golfe Saronique. L'isthme qui la relie au continent, large d'environ trois cents mètres, fut fortifié durant la guerre du Péloponnèse par les Athéniens, qui établirent dans la presqu'île un poste d'où ils allaient ravager les côtes de Trézène et d'Epidaure. On voit encore quelques restes du mur

qui barrait l'isthme, ainsi que les deux châteaux-forts élevés sur les rives opposées. Ces fortifications furent restaurées au moyen-âge, et les Grecs tentèrent de les utiliser durant la guerre d'Indépendance. La péninsule elle-même est une masse montagneuse au profil grandiose et pittoresque. Le mont Chélona, de forme conique, se dresse au cœur de cette masse, atteignant une altitude de huit à neuf cents mètres. La majeure partie de cette presqu'île est d'origine volcanique ; la roche dominante est une trachyte rouge-sombre ou brun. Le paysage offre un aspect général de désolation stérile, toute la région (à l'exception de quelques étroites bandes de terre sur la côte) étant occupée par les crêtes aiguës qui rayonnent du Chélona. Des gorges étroites séparent ces crêtes l'une de l'autre. L'eau est rare ; l'air, sec et chaud. Toutefois, les habitants réussissent à cultiver quelques parcelles soutenues par des terrasses, jusqu'à une grande hauteur sur les flancs de la montagne. Le contraste est saisissant entre cette masse aride et désolée, et la riche plaine bien arrosée de Trézène qui l'avoisine au sud.

XXXI. — NAUPLIE

Nauplie, aujourd'hui port de mer florissant et l'une des principales villes de Grèce, occupe le versant nord d'une presqu'île rocheuse qui se dirige vers l'ouest dans le golfe d'Argos, à la tête de ce golfe et sur la rive occidentale. Cette région est plate ; c'est là que se pressent les rues étroites et plutôt malodo-

rantes de Nauplie. La ville regarde donc par-delà le port vers la plaine d'Argos, et n'a point vue sur la mer. La partie sud de la presqu'île est un long rocher haut, appelé Itch-Kaleh et qui paraît avoir été la citadelle primitive de Nauplie. On y voit en effet, par endroits, d'anciens murs en appareil polygonal servant d'assises aux fortifications plus modernes. D'autres vestiges subsistent sous forme d'escaliers, de citernes, etc., taillés dans le roc. Le flanc sud de ce rocher, fort abrupt, est tout revêtu de cactus. Du côté nord, entre la presqu'île et les rives de la plaine d'Argos, s'étend le port qui donne à Nauplie son importance commerciale. Bien que spacieux, il est fort peu profond, et les navires de grand tonnage sont obligés de jeter l'ancre au large.

Un isthme relie la presqu'île au continent. Du côté de la terre, c'est-à-dire au sud, l'imposant et massif rocher de Palamède, l'une des plus redoutables forteresses de la Grèce, se dresse brusquement à une altitude de près de deux cent vingt mètres. Les fortifications qui le couronnent sont l'œuvre des Vénitiens et des Turcs ; elles servent aujourd'hui de prison. Leurs murs, tout comme ceux d'Itch-Kaleh, portent gravées de nombreuses inscriptions vénitiennes dont quelques-unes sont ornées du lion de Saint-Marc. Trois des faces de cet énorme rocher sont à pic, mais il reste accessible au sud-est où une crête le relie aux collines. On y monte de Nauplie par un long escalier situé à l'angle nord-ouest de la forteresse. Il s'amorce tout près de la porte de la ville. Le nom de Palamède

est celui du fils de Nauplios. « Palamédium » fut probablement l'ancien nom de la citadelle, bien qu'aucun auteur classique ne le mentionne. Le panorama que l'on découvre du sommet sur le golfe et la plaine d'Argos, avec le fond de montagnes qui encercle cette dernière, est fort beau. Celui qui s'offre du quai de Nauplie, par-delà la baie vers les monts de l'Argolide, ne s'oublie pas facilement non plus, en particulier vu au clair de lune, par une mer calme, alors que les astres brillent et que les hautes vergues des embarcations à voiles latines s'éploient comme des ailes noires sur le ciel, masquant ou révélant tour à tour une étoile, tandis que les barques s'inclinent sur la mer doucement agitée.

XXXII. — LES SOURCES DE L'ÉRASINOS

En quittant Argos, la route de Tégée se dirige vers le sud. Elle contourne d'abord le pied du Larissa, puis traverse la partie méridionale de la plaine d'Argos. Sur la droite s'élèvent les collines peu élevées qui bornent cette plaine à l'ouest. A environ quatre kilomètres d'Argos, on abandonne la grande route pour se diriger à l'ouest vers les hauteurs, par une magnifique avenue de peupliers argentés, de platanes et de lauriers-roses, qui nous conduit rapidement aux sources.

L'endroit est des plus pittoresque. Une montagne hérissée descend jusqu'à la plaine en précipices de calcaire jaunâtre ; à son pied, une masse d'eau claire et

pétillante se précipite impétueusement du rocher par plusieurs cours, s'échappant en partie d'une caverne basse, et jaillissant en partie du sol. Plus loin, l'eau forme un étang limpide mais peu profond où croissent à profusion des herbes aquatiques d'un vert intense. Franchissant ensuite les arches d'un mur qui endigue partiellement ce petit lac, l'eau s'écoule par plusieurs canaux ombragés de peupliers, de saules et de mûriers, actionnant sur un court espace une douzaine de moulins, dits les Moulins d'Argos. Après avoir irrigué des rizières, ces canaux se réunissent à nouveau pour former un courant qui se fraye un passage à travers une région marécageuse, parmi des lits touffus de joncs et de roseaux et va finalement se jeter dans la mer, à quatre kilomètres seulement des collines où elle a sa source. Cette rivière, la moderne Képhalari, est l'Érasinos (« la Rivière Charmante ») des anciens. C'est la seule rivière de la plaine d'Argos qui coule hiver comme été ; et cette opinion des Grecs qu'elle sert d'exutoire au lac Stymphale, paraît être fondée.

Dans le flanc de la falaise calcaire, à quelques mètres au-dessus des sources, se trouve l'entrée de deux cavernes. Un escalier y conduit. La plus grande est une grotte haute, faiblement éclairée, coiffée d'une voûte telle une cathédrale gothique, et qui s'étend sous la montagne sur une longueur de plus de soixante mètres. L'eau suinte en longues stalactites. Un peu de lumière y pénètre par l'étroit orifice ; mais même en plein jour, il n'y règne qu'un crépuscule obscur. Les chauves-souris, hôtes accoutumés de cet antre lugubre,

tournoient autour du visiteur, comme intriguées par son intrusion. Plusieurs galeries latérales s'amorcent sur la caverne principale. La plus longue, qui s'ouvre à gauche, communique avec l'extérieur à son autre extrémité par une baie en forme de fenêtre. Une autre galerie, également à gauche, recèle une ouverture basse, étroite et fort sombre ; explorée à la bougie, elle présente une fissure qui s'enfonce apparemment dans les entrailles de la montagne.

La plus petite des deux grottes, celle du nord, est murée et forme une chapelle de la Panaghia Képhalariotissa. Le culte de Pan, dont parle Pausanias, a pu être pratiqué dans cette caverne ou dans sa voisine. Dieu des bergers, Pan aimait en effet à hanter les grottes et, aujourd'hui encore, les bergers y viennent avec leurs troupeaux chercher un refuge contre les orages. La chapelle de la Panaghia, où se voient quelques blocs anciens, a fort bien pu remplacer le sanctuaire de Pan ou peut-être de Dionysos que l'on vénérât également en ce lieu. Une fête s'y célèbre annuellement, le 18 avril. Il est possible qu'elle ne soit qu'une perpétuation transformée de la fête de Dionysos appelée Tyrbé, dont parle Pausanias.

En été, cet endroit est une excursion favorite pour les habitants d'Argos qui prennent leurs ébats dans un chalet rustique ou hangar peint en blanc et construit à l'entrée de la caverne. Tout ce paysage : parois rocheuses, cavernes obscures, ruisseaux cristallins, étang limpide, feuillage et ombre des grands arbres, est à la fois si bel et si charmant que, s'il se fût trouvé à

proximité d'Athènes, il aurait probablement connu la popularité des chants et des légendes. Mais Argos n'a pas eu de Sophocle pour célébrer ses louanges en vers immortels.

XXXIII. — LE MARAIS DE LERNE

Le mont Pontinos qui se dresse au-dessus du village de Lerne est une colline de faible altitude, mais dont la silhouette est puissante et massive. D'en bas, on distingue sur sa crête les remparts et les tours d'un château médiéval qui en couronne le sommet. Le versant qui regarde Lerne, plat et uniforme dans son ensemble, présente des touffes de plantes basses; mais vers le sud-est, il est coupé par plusieurs hautes lignes de rochers. La route de voitures venant d'Argos, longe le pied de cette colline et traverse le village. Tout auprès jaillissent les sources du Pontinos et de l'Amymoné; entre la route et la mer s'étend le marais de Lerne. Quand on approche du village en venant d'Argos, et qu'on pénètre dans le col entre la montagne et la mer, on remarque tout d'abord sur la gauche de la route la source du Pontinos, tout encombrée de roseaux. C'est un simple ruisseau d'eau claire, bordé d'herbes hautes et presque étouffé sous les plantes aquatiques. Une grande partie de ses eaux est détournée dès leur origine pour actionner un moulin construit sur le rivage. Le cours tout entier du ruisseau, depuis sa source jusqu'à la mer, n'est que de deux cents mètres environ.

Après avoir traversé le village de Lerne, on parvient à la source de l'Amymoné, sur le côté de la route, à quelques mètres d'une chapelle blanche dédiée à saint Jean. Cette source est abondante et jaillit parmi les rochers pour former aussitôt un étang peu profond, rempli d'une eau merveilleusement limpide, d'où la rivière s'écoule vers la mer dans un lit bordé de roseaux. De grandes masses de roseaux, signalant l'emplacement du marais de Lerne, croissent à proximité de cet étang et dans la bande de terrain marécageux qui le sépare de la mer. Un figuier a pris racines parmi les rochers ; quelques mètres plus loin se voient un mûrier et un peuplier argenté.

A environ quatre-vingts mètres au nord-est, mais complètement masqué par un rideau d'arbres, s'étend le lac Alcyonien décrit par Pausanias. C'est une nappe d'eau tranquille, sombre et luisante, entourée de grands roseaux, d'herbes, et de hauts peupliers blancs au tronc argenté. Bien que situé à trente mètres seulement de la route et du village, cet endroit est aussi sauvage et aussi solitaire que s'il était au fond de quelque forêt vierge du Nouveau-Monde. Je le cherchai quelque temps en vain ; et lorsque je réussis à le découvrir dans la lumière déclinante d'un après-midi d'hiver, tout paraissait ajouter à l'horreur naturelle du paysage. Le ciel était sombre, à l'exception de la lueur que traînait un nuage encore éclairé du soleil et qui se reflétait dans les eaux noires du lac. Le vent gémissait parmi les roseaux et faisait frissonner le mince feuillage des peupliers. On imagine aisément

ment les superstitions trouvant auprès de cette mare un repaire favori. Un tel lieu évoquerait dans le nord de l'Europe des histoires d'amours malheureuses, de crimes et de suicides. Aux yeux des Grecs, il passait pour l'un des accès de l'enfer. Le cocher qui m'avait amené d'Argos me raconta, comme Pausanias, que cette mare n'avait jamais été sondée et qu'elle était sans fond.

XXXIV. — LA ROUTE D'ANIGRÆA.

Au sud de Lerne, la route longe quelque temps la côte. Quittant le village de Kiveri, le sentier court sur le flanc du Zavitsa qui, sur la gauche, tombe à pic dans la mer. Cette région est l'ancienne Anigræa de Pausanias. Aujourd'hui comme alors le chemin est fort mauvais et raboteux. Par moments on rencontre une petite anse agrémentée d'une plage, au débouché d'un étroit vallon qui a fendu la montagne. Ailleurs, la mer est bordée de falaises verticales auxquelles s'accroche le sentier qui monte et qui descend. Le flanc des montagnes est surtout revêtu de lentisques et d'oliviers sauvages, coupés çà et là par la tache jaune d'un champ de blé. A deux heures et demie environ de Kiveri, on arrive en face de l'Anavolo, ancienne Diné. C'est une abondante source d'eau douce, jaillissant dans la mer à environ quatre cents mètres de l'étroite plage. La colonne d'eau paraît avoir au moins quinze mètres de diamètre. Par temps calme, on la voit monter avec une telle force qu'elle forme une surface

convexe qui agite la mer sur un rayon de plus de cent mètres. C'est évidemment l'issue d'une rivière souterraine assez importante et qui correspond à la Diné de Pausanias. Après avoir péniblement suivi l'Anigræa pendant près de trois heures, on remarque que la montagne cesse brusquement, et la plaine maritime de Thyréa s'étale à nos yeux vers le sud. C'est cette région que Pausanias décrit comme « une étendue de terrain descendant jusqu'à la mer et où les arbres, en particulier les oliviers, croissent à profusion ». La plaine mesure environ huit kilomètres de long mais ne dépasse nulle part la moitié de cette distance en largeur. Le sol est un terrain fertile; des champs de céréales et des oliviers en couvrent la surface.

XXXV. — LE CHAMP DE BATAILLE DE SELLASIE

De nos jours, l'itinéraire allant d'Arakhova à Sparte suit le lit de la Kéléphina (ancienne OEnos), sur une longueur d'environ douze à treize kilomètres. De sentier on ne trouve pas trace. On s'avance par le lit pierreux de la rivière, traversant à maintes reprises ses maigres filets d'eau. Le paysage est pittoresque; la rivière serpente entre deux hautes rives, généralement couvertes d'arbustes et de buissons verts. De nombreux arbres poussent jusque dans le fond de la ravine, et le voyageur doit, par moments, prendre garde à ne pas être jeté à bas de sa monture par les branches. A mesure que la vallée s'élargit, se révèlent quelques coins de la haute chaîne bleue et neigeuse du Taygète.

L'endroit où, quittant le lit du torrent, on commence à gravir le bord occidental, et où la magnifique chaîne du Taygète apparaît tout entière par-delà la vallée de l'Eurotas, fut le théâtre de la bataille de Sellasie.

XXXVI. — SPARTE

L'ancienne Sparte était située sur un vaste espace de terrain à peu près horizontal, bossué de quelques monticules, sur la rive droite de l'Eurotas, au point où cette rivière décrit une courbe vers le sud-est. La ville se trouvait ainsi bornée au nord et à l'est par le large lit caillouteux du fleuve. Lorsqu'on arrive du nord par la grande route de Tégée, on franchit la rivière sur un pont de fer moderne. Après avoir traversé une bande de terrain plat, on s'élève par un chemin creux entre deux des tertres ou hauteurs qui étaient dans l'enceinte de la ville. Laissant derrière soi ces éminences, on émerge au sud parmi des champs de blé piqués de nombreux oliviers. Quand je visitai cette région, le blé était à hauteur de poitrine; sa surface ondoyante, pommelée par les ombres des multiples oliviers, offrait l'aspect somptueux d'un grand parc. Cette plaine mesure environ huit cents mètres de large. Elle se termine au sud par une crête basse et orientée est-ouest, sur laquelle se dresse la nouvelle Sparte.

Cette ville moderne, édifiée depuis la guerre d'Indépendance, est charmante. Les rues, perpendiculaires entre elles, sont larges et agréables. Nombre de mai-

sons sont entourées de jardins, et la tendre verdure des arbres qui s'inclinent par-dessus les murs bas est plaisante et douce aux regards. Ces jardins abondent en orangers qui, dans la saison des fruits, rappellent ceux des Hespérides. Au printemps, l'air — même dans les rues — est lourd de riches parfums. Au sud, la ville est bornée par la Magoula qui coule d'ouest en est et va rejoindre l'Eurotas un peu au-dessous de la ville, vis-à-vis des hauteurs escarpées de Thérapné. Vers l'ouest, la plaine s'étend sur cinq à six kilomètres jusqu'au pied de la magnifique chaîne du Taygète qui dresse brusquement ses flancs rocheux et escarpés à une hauteur de près de deux mille cinq cents mètres. Vers l'ouest, l'attention est attirée par la butte conique de Mistra, appuyée au Taygète, sur lequel pourtant elle se détache nettement. Bien que son altitude dépasse six cents mètres, cette colline paraît singulièrement mesquine devant l'immense paroi à laquelle elle est adossée.

La région entre Sparte et le Taygète offre des sites extrêmement pittoresques, surtout si, au lieu de suivre la grande route, qui est assez monotone, on marche droit sur Mistra en partant du théâtre en ruines de l'ancienne Sparte. C'est par une lumineuse soirée de printemps ou du début de l'été — (vers la fin d'avril ; mais l'été est plus précoce en Grèce que dans l'ouest de l'Europe) — que je fis cette promenade, et l'impression qu'elle m'a laissée demeure ineffaçable. Des bosquets d'orangers ; d'innombrables jardins frais et verdoyants ; des hommes plaisantant dans

l'air tiède du soir devant une pittoresque taverne, sous un grand arbre touffu; des enfants jouant dans les sentiers verts; un groupe de jeunes filles spartiates emplissant leurs cruches à la fontaine, près d'un vieux mur gris rongé par le temps; une rivière, la Magoula, qu'enjambe un vieux pont d'aspect bizarre et qui serpente entre des bosquets d'orangers rutilant de fruits d'or; dominant enfin tout le reste, la merveilleuse chaîne du Taygète couverte de neige, sous un ciel embrasé par le soleil couchant; tout cela formait un tableau, ou plutôt une succession de tableaux dont il est impossible de traduire l'impression en paroles. C'était un rêve d'Arcadie, de cette Arcadie des poètes ou des peintres comme Poussin.

Par ce mélange de verdure exubérante et de montagnes grandioses, le paysage de la vallée de Sparte rappelle celui de Grenade, plus célèbre sans doute mais non certes plus beau, avec sa Véga verdoyante, ses montagnes aux teintes lilas étalées sous le ciel lumineux de l'Espagne, et la chaîne neigeuse de la Sierra Névada qui s'allonge comme un grand nuage blanc à l'horizon. Mais le Taygète s'impose au spectateur à Sparte comme ne le fait certainement pas la Sierra Névada à Grenade. C'est un spectacle inoubliable de voir, par une journée claire, son admirable profil, ses pics aigus et ses courbes superbes se découper dans l'air transparent, alors que la longue série de ses sommets neigeux miroite au soleil et que les ombres violettes s'attardent au bas des pentes. Un voyageur moderne a fait remarquer que, de toutes les villes

grecques, Sparte est la plus agréablement située; mon expérience personnelle confirme cette observation.

XXXVII. — MISTRA

La région située au pied oriental du Taygète et où Pausanias nous conduit, a été fort bien décrite par Vischer en ces termes : « Tant que nous étions à Théragné, à Amyclæ, et dans les édifices circulaires de Vaphio et de Marmalie, nous avons rencontré les vestiges d'une très ancienne civilisation qui fleurit dans la plaine de l'Eurotas avant l'invasion dorienne. Maintenant que nous atteignons la première ligne des hauteurs rocheuses du Taygète, nous nous trouvons au moyen-âge, à l'époque des Francs et des Byzantins. Les premiers contreforts du Taygète surgissent brusquement dans la plaine sous l'aspect de redoutables collines coupées de nombreux ravins d'où jaillissent des torrents de montagne. Couronnant de ses ruines pittoresques le sommet d'une de ces hauteurs, à une heure de cheval à l'ouest de Sparte, se trouve la forteresse de Mistra, bâtie par Guillaume de Villehardouin au milieu du XIII^e siècle. Au pied du château, sur le flanc de la montagne, s'étale une ville considérable, jadis beaucoup plus importante, aujourd'hui à demi ruinée, dont les nombreux monastères et églises s'éroulent peu à peu. Et pourtant, en dépit de cette déchéance, Mistra restera toujours aux yeux du voyageur l'un des sites les plus enchanteurs qu'il puisse trouver en Grèce ou ailleurs; et la vue que l'on

découvre du château, embrassant, d'un côté toute la plaine et de l'autre s'étendant vers les pics neigeux du Taygète, par-delà les pentes fertiles et boisées du premier gradin de cet escalier de montagnes, — cette vue, pour être sans rivale, n'aurait besoin que d'une échappée sur la mer.

« Tous les environs, d'ailleurs, sont d'une indescriptible beauté. Le chemin venant de la Nouvelle Sparte par le village de Magoula, épars au milieu d'arbres fruitiers de toute espèce, est vraiment délicieux. Il traverse une plaine arrosée de frais ruisseaux, où les branches retombantes des oliviers et des figuiers barrent littéralement, en maint endroit, la route ; aussi le cavalier doit-il veiller à ne pas laisser sa tête se prendre parmi les branchages. Mais ces inconvénients s'oublent vite quand on se rend de Mistra à Slavo-Khôri par Parori et Hagiannis, en longeant le pied des montagnes. Sur ce trajet, toutes les beautés de la vallée de l'Eurotas se trouvent accumulées ; une magnificence sauvage s'y combine au charme exubérant d'une somptueuse végétation. Parori, située à proximité de Mistra dont elle était jadis un faubourg, est au débouché d'une gorge sombre et profonde, d'où un torrent s'échappe en mugissant. Cette fissure est connue des voyageurs sous le nom de Cæadas, ravin dans lequel les Spartiates précipitaient leurs prisonniers de guerre et, plus tard, les malfaiteurs. A coup sûr le Cæadas, de même que le rocher des Apothètes où l'on abandonnait les enfants contrefaits, sont à rechercher parmi les ravins du Taygète ; nul

ne présente un aspect aussi terrible et aussi sinistre que celui de Parori. A l'entrée de la gorge, juste au-dessus du village, se trouve un endroit ravissant. D'une fontaine turque s'échappe une source abondante qui s'écoule en une grande vasque, parmi des plantes de toute espèce ; en face se dressent de superbes platanes.

« Plus loin la route serpente au milieu de bois et de fourrés où des arbres fruitiers alternent avec de grands chênes, des ormes et des platanes, jusqu'au village de Hagiannis, caché parmi des bosquets d'orangers, de citronniers, de figuiers et d'oliviers. Dans ces bois, de sombres cyprès se dressent solitaires, semblables à des colonnes. De nombreux arbres de Judée étaient en fleurs ; leur coloration rouge-rose tranchait agréablement sur les diverses nuances de vert, cependant qu'au bord de chaque ruisseau des lauriers-roses aussi grands que des arbres, n'avaient pas encore déclo leurs boutons. Une vigne sauvage grimpeait jusqu'aux plus hautes branches, et vingt autres plantes : lierre, liseron, clématite, unissaient arbres et arbustes en un fouillis souvent impénétrable. Par la magnificence de sa végétation, cette région demeure sans égale en Grèce, et nul ne devrait faillir à la visiter. Fréquemment toutefois, le voyageur, satisfait d'avoir vu Sparte, s'en retourne aussitôt. Rempli des impressions que lui ont laissées les plaines de Tripolitza ou d'Argolide et les environs d'Athènes, il se plaint ensuite de ce qu'on ne puisse trouver d'arbres en Grèce. »

Celui qui écrit ces lignes, bien qu'il n'ait pas dépassé Parori vers le sud, peut confirmer dans l'ensemble l'exactitude de la description ci-dessus. La magnifique vallée de Sparte, vue du haut de la colline escarpée de Mistra, toute encombrée de monuments du moyen-âge et dominée par la masse puissante du Taygète qui se dresse au fond comme un mur, semble réunir presque tous les éléments de la beauté naturelle et du souvenir historique. Juste au-dessous du château franc qui couronne la colline, se trouvent les ruines d'un spacieux palais byzantin, jadis résidence du gouverneur de la Morée, lequel avait rang immédiatement après l'empereur. La grand'salle ouvrait sur les jardins du palais dont la terrasse offre le merveilleux panorama que nous avons dit. De même la fontaine décrite par Vischer, à l'entrée de ce ravin sauvage, présente un inoubliable spectacle. L'eau jaillit de nombreux orifices dans la paroi d'un mur adossé au rocher. Un siège de pierre entoure le tronc du platane qui se dresse vis-à-vis de la source. Tous ces détails, avec la sombre gorge qui forme fond, constituent un de ces tableaux que l'on voit en rêve plus souvent que dans la réalité. Le village de Trypi situé un peu au nord de Mistra, à l'entrée de la célèbre *langada* qui franchit le Taygète, est lui aussi d'une beauté idyllique. Il est ombragé de bois et de vergers, du côté de la montagne. Au moment d'y pénétrer en arrivant du sud, on passe devant l'entrée d'un étroit vallon tapissé de fougères au-dessus desquelles les arbres tendent la voûte de leurs branches entre-croisées.

XXXVIII. — DE SPARTE EN ARCADIE

Abandonnant le Taygète, Pausanias regagne Sparte et se dirige vers le nord par la route de Mégalopolis, en Arcadie. Jusqu'à la limite de cette province, le sentier emprunte la vallée de l'Eurotas, longeant la rive droite (ou ouest) de cette rivière et côtoyant en général le torrent que bordent des lauriers-roses, des figuiers et des platanes. Pendant les cinq premiers kilomètres, la vallée est ouverte et réunit un ensemble de charmes qui en fait la plus belle région de la Grèce. La rivière coule au pied de collines assez dénudées qui s'élèvent sur le versant oriental de la vallée, et baigne en maints endroits leurs pentes rocheuses dans ses eaux. De l'autre côté, des ondulations basses, couvertes d'une terre excellente et coupées de nombreux cours d'eau, s'étendent jusqu'au point où la longue chaîne du Taygète se profile à l'ouest sur l'horizon. Ses pics majestueux et couronnés de neige offrent un contraste délicat avec les forêts sombres qui revêtent le bas de ses pentes et avec la végétation exubérante de la vallée. C'est là que devaient se trouver tous les lieux et objets que Pausanias énumère entre Sparte et la statue de la Modestie; mais personne ne s'est encore risqué à les identifier. A environ cinq kilomètres de Sparte, la vallée se rétrécit et le pays change d'aspect. Nous ne sommes plus désormais dans une vallée spacieuse, couverte d'une abondante végétation, entourée de montagnes grandioses; c'est maintenant un étroit vallon bordé de petites collines au pied des-

quelles la rivière coule entre des rives ombragées de saules, de peupliers, de lauriers-roses et de platanes. Des champs bien cultivés couvrent le bas des pentes, occupant le terrain partout où les collines s'écartent de la rivière. Le haut dénudé de ces pentes est piqué çà et là de rares oliviers.

XXXIX. — LE CAP MALÉE

Les côtes du cap Malée, extrémité méridionale de la Grèce et de l'Europe, sont constituées par des rochers vertigineux, hauts d'environ trois cents mètres, en pierre sombre et nue, labourés et sillonnés en maints endroits par des crevasses et des fissures. A l'extrême pointe du cap, la falaise forme une anse profonde, et là, à environ quatre-vingts mètres au-dessus des flots, est une petite terrasse inclinée qui va rejoindre la paroi verticale du précipice. Deux chapelles se dressent sur cette terrasse, et, tout auprès, taillée en partie dans la roche, se trouve la cellule d'un ermite à moitié nu et quasi sauvage. De la terrasse on peut descendre, au risque de se casser le cou, jusqu'à une grotte ouvrant sur l'écume des grandes vagues qui se brisent éternellement en ce lieu. Dans le coin le plus reculé se trouve un amas d'ossements humains. L'impression de solitude et d'isolement absolus que cet endroit évoque dans l'âme, est troublée par le spectacle des navires au large. Quand le temps est beau, des vaisseaux de toute nationalité passent sans discontinuer; et des petits bateaux de pêche grecs, grésés de

voiles rougeâtres ou blanches, viennent frôler le pied des falaises. Pourtant, ce cap est redouté des voyageurs, en raison des tempêtes et de sa forte houle. Par moments, de grands vapeurs sont dans l'impossibilité de l'affronter pendant une semaine entière. Un ancien proverbe disait : « Qui a doublé Malée doit oublier son foyer. »

XL. — MONEMVASIA

L'ancienne Minoa (1) est aujourd'hui Monemvasia, île d'environ huit cents mètres de long, toute proche de la côte, à laquelle un vieux pont de pierre la relie. C'est un rocher élevé, aux flancs abrupts, ressemblant à celui de Gibraltar ou de Dumbarton, en Ecosse. Le sommet, couronné par les ruines d'une forteresse médiévale et par un amas confus d'églises sans toit et de maisons envahies de plantes folles, n'est plus aujourd'hui qu'un pâturage à moutons. De ce plateau, le rocher tombe à pic dans la mer, surtout du côté nord. La ville moderne se masse au pied des falaises, vers le sud. D'épaisses murailles l'encerclent, reliées à la forteresse en ruine qui occupe le sommet. A l'intérieur des murs, tout se dégrade rapidement. De belles églises, de grands porches, de vastes maisons d'habitation privée, désertes et délabrées, témoignent de la prospérité passée et de la présente déchéance de

(1) Il s'agit ici de la ville de Minoa située sur la côte orientale de Laconie; non point de la ville du même nom, mieux connue mais beaucoup moins pittoresque, qui est à proximité de Mégare.
[J. G. FRAZER.]

la ville. Le commerce ne l'a point encore abandonnée tout à fait; les caboteurs y font escale à longs intervalles. Un sentier en zigzag monte de la ville à la vieille citadelle qui la domine.

Au moyen-âge, Monemvasia était l'un des centres du commerce levantin et l'une des forteresses les plus redoutables de la Morée. Elle a donné son nom au vin de Malvoisie que l'on cultivait dans les Cyclades, en particulier à Ténos, mais qui fut baptisé d'après le port d'où on l'expédiait en Occident.

XLI. — MAÏNA

La grande péninsule centrale de la Grèce méridionale que Pausanias décrit en détail, est connue depuis le moyen-âge sous le nom de Maïna ou Mani. Son épine dorsale est constituée par la grande chaîne du Taygète qui s'étend jusqu'à son point terminus : le cap Ténare — aujourd'hui cap Matapan —, extrémité méridionale de la Grèce. Le paysage est sauvage et tourmenté ; les villages ceints d'inextricables fourrés de cactus, s'agrippent, semblables à des nids d'aigles, au flanc de rochers en apparence inaccessibles. On les gravit par des sentiers pierreux et fort pénibles — seuls simulacres de routes dans ces hautes régions isolées. Presque partout, le sol n'est autre que la roche nue. Aucun arbre, sauf quelques buissons épars et quelques touffes d'herbe qui ont pris racine dans les anfractuosités et offrent une maigre pâture aux moutons et aux chèvres. Ce sol misérable est

précieusement exploité, partout où il existe, par un système de terrasses ; et, sous le ciel clément de la Laconie, il finit par produire des récoltes passables. Point de sources, ni de ruisseaux ; on ne trouve l'eau que dans des citernes que leurs propriétaires tiennent fermées, et auxquels une redevance est due par ceux qui veulent y puiser.

Les habitants : Maïnotes, Mainiotes, ou Maniates — sont une race de montagnards robustes et turbulents, qui prétendent descendre des anciens Spartiates. Dans les bastions de leurs montagnes sauvages ils passent pour avoir conservé, jusqu'à la fin du neuvième siècle, les mœurs de leur paganisme primitif. Jamais les Turcs ne parvinrent à les subjuguier. En tant que pirates, on les redoutait fort. Ils sont célèbres encore aujourd'hui par l'inexorable férocité de leurs querelles intestines ; elles sont si fréquentes que toutes les familles de quelque importance ont une tour où elles cherchent refuge contre ceux qui veulent venger leur sang. On rapporte que certains individus compromis dans des affaires de ce genre, ont vécu enfermés dans ces tours pendant plusieurs années. Aujourd'hui encore, de nombreux chefs de famille ne se risquent à en sortir que sous bonne garde de gens armés. Un village renferme de vingt à trente de ces bastions. Chacun est entouré de quelques huttes basses, ateliers et logements des membres subordonnés de la famille. Tour et huttes sont fréquemment encloses de fortifications flanquées de tourelles et percées de meurtrières. Des haines féroces règnent parfois entre les diverses tours d'un même village.

XLII. — PHARÆ ET LA PLAINE DE MESSÈNE

L'ancienne Pharæ, ou Phéræ, occupait sans doute l'emplacement de la moderne Kalamata, ville industrielle située sur la rive gauche du large lit pierreux du Nédon, à seize cents mètres de la mer. — Télémaque à la recherche de son père passa la nuit à Pharæ, sur la route de Pylos à Sparte, et fit de même à son retour. Il faut une longue journée pour aller à cheval de Sparte à Kalamata par le magnifique défilé du Laggada qui franchit le Taygète. Pausanias ne dit point le nom de la rivière où était située Pharæ, mais Strabon nous apprend que c'était le Nédon. C'est un torrent issu d'une gorge rocheuse du Taygète, à environ quinze cents mètres au nord-est d'une colline escarpée à laquelle est adossée la ville. Cette colline est couronnée par un château-fort construit ou occupé successivement par les Francs, les Vénitiens et les Turcs. La présence dans les murailles d'anciennes pierres taillées, ainsi que le plan général de la forteresse, semblent indiquer qu'il existait déjà une citadelle en ce lieu dans l'antiquité. — Il n'y a point d'autres curiosités à Kalamata.

La ville, aux rues étroites et tortueuses, avec son bazar animé, est située dans la vaste plaine du Messénie, près de l'extrémité sud-est. Cette plaine, ouverte au sud et protégée au nord par des montagnes, est la région la plus chaude de la Grèce. En raison de sa merveilleuse fertilité, elle était connue des anciens sous le nom de Makaria, ou Pays Heureux. Dans une

tragédie aujourd'hui perdue, mais dont quelques vers nous ont été conservés par Strabon, Euripide célébrait ses richesses naturelles et son climat délicieux. De nos jours, des bosquets d'orangers, de citronniers, de figuiers, d'oliviers et des vignobles s'y succèdent, ceints de gigantesques haies de cactus épineux aux aspects fantastiques et d'aloès en forme de glaive. Cette végétation, ainsi que la chaude atmosphère où elle croît, rappellent au voyageur venu du nord qu'il est ici dans un climat subtropical.

XLIII. — MESSÈNE

Venant de Kalamata, la route de Messène se dirige vers le nord-ouest à travers la plaine fertile. En face de nous, les deux pics jumeaux d'Ithôme et d'Eva se dessinent de plus en plus proches, hardiment dressés sur leur base commune, à l'ouest de la plaine, et constituant, pour ainsi dire, la citadelle naturelle du pays entier. A quelque distance avant d'arriver à cette base, on abandonne la route poudreuse pour gravir le flanc de la montagne par des sentiers pénibles et sinueux. Au bout de quelque temps, on atteint le monastère de Vourkano, où le voyageur passe généralement la nuit.

Ce couvent occupe une situation magnifique sur le versant oriental de la montagne, à un quart d'heure environ de l'ensellement qui relie les deux pics jumeaux. Les bâtiments, disposés en rectangle autour d'une petite chapelle, s'élèvent sur une jolie terrasse,

au milieu de cyprès, de chênes, d'oliviers sauvages, offrant une perspective illimitée par-delà la plaine messénienne jusqu'aux eaux miroitantes du golfe vers le sud, et, vers le nord, jusqu'au point où la plaine vient mourir au pied des collines. L'Ithôme et sa sœur jumelle se dressent à peu près à mi-chemin entre ces hauteurs et le golfe. Le mont Eva, le moins élevé des deux, est au sud sud-est de l'Ithôme, auquel une crête le relie à environ mi-hauteur. La muraille orientale de Messène était située, et se voit toujours — mais en ruines, sur cette crête. La ville elle-même était sur le versant occidental, dans le creux formé par les pentes convergentes des deux montagnes. On peut comparer cet emplacement à un immense théâtre dont le fond serait constitué par l'ensellement en question, et les ailes par les monts Ithôme et Eva. Le misérable hameau de Mavromati se trouve presque au centre de cette dépression ; et tout le voisinage est semé de nombreux vestiges antiques. Mais l'emplacement de l'ancienne cité est occupé principalement par des champs de blé, des vignobles, et des jardins d'oliviers.

La vue, du sommet de l'Ithôme, est magnifique. La riche plaine de Messène se déroule tout entière à nos pieds. Au sud s'étend tout le golfe de Messène, avec le massif grandiose du Taygète couvert de neige, bornant à la fois plaine et golfe vers l'orient. A une hauteur considérable dans la chaîne du Taygète on voit la dépression que franchit le col du Langada. Les Spartiates durent à maintes reprises emprunter cette

voie, qui est la route directe entre Sparte et Messène, pour marcher à l'attaque de leurs anciens ennemis. Et il ne semble pas impossible que le reflet de leurs armes au soleil, alors que l'armée s'avavançait sur cette route, ait été aperçu des sentinelles en faction sur l'Ithôme. Plus au nord se voient les montagnes d'Arcadie, au milieu desquelles se détache, au nord-est, le groupe des monts Lycée. A l'ouest, la vue est en général bornée par des hauteurs moins considérables et plus rapprochées, mais à l'endroit où elles laissent une dépression, ainsi qu'au sud-ouest, on peut entrevoir un coin de la mer Ionienne, — ou mer de Sicile, comme l'appelaient les anciens.

XLIV. — SUR LA ROUTE D'OLYMPIE

L'Erymanthe, venant des hautes montagnes du nord-ouest de l'Arcadie, coule entre des collines et pénètre dans la spacieuse vallée de l'Alphée dans lequel il se jette sur sa rive nord. A son confluent, il arrose un lit de gravier, entre des parois de poudingue abruptes. Vues du versant méridional de la vallée, par un jour de soleil, ses eaux sont d'une belle teinte bleue. Après avoir passé la rivière à gué et gravi la rive opposée, le sentier serpente au milieu de pâturages, puis, pour éviter une forte courbe de la rivière, traverse un col ou gorge boisée, où des chênes et des pins superbes, tantôt isolés, tantôt en groupes, sont disséminés dans une confusion pittoresque. Quand le sommet a été atteint et que l'on commence à redescendre vers

l'Alphée, une série de magnifiques échappées sur le fleuve serpentant entre des hauteurs boisées s'offre aux regards. Au-delà de son confluent avec l'Erymanthe, la vallée de l'Alphée présente en effet un aspect plus agréable et plus riant. Des collines modérées s'élèvent sur la rive droite dont les pentes douces sont abondamment revêtues de végétaux les plus variés. Pins, érables, platanes et lentisques élancés se succèdent, coupés çà et là par quelques champs ou pâturages verts. Par-delà l'Alphée s'étendent les belles hauteurs boisées de Triphylie où l'on voit de nombreux villages blottis parmi les forêts de pins, et où maintes collines couronnées d'une église en ruine se dressent brusquement et à pic au-dessus du fleuve. Le pays tout entier, avec ses bois, ses cours d'eau et le grand fleuve qui coule majestueux au milieu du paysage, ressemble à un immense parc. L'illusion toutefois est rompue par le sentier qui gravit et dévale péniblement les pentes, progressant parmi des fourrés, franchissant torrents et rivières, d'une manière qui ne rappelle que de fort loin les sentiers nets et bien tracés, les avenues d'un parc anglais. Tel est le paysage et le sentier par où Pausanias s'achemine vers Olympie.

Dion Chrysostome rapporte comment, un jour, il se perdit dans cette charmante région et fit rencontre d'une vieille dame qui prétendait avoir le don de double vue. « Me rendant à pied d'Haraée à Pise, le long de l'Alphée, je réussis à suivre le sentier jusqu'à un certain point. Mais bientôt je me trouvai dans une

forêt, sur un terrain battu, défoncé par de multiples pistes menant à des bergeries ou à des parcs à bétail. Ne rencontrant personne à qui demander mon chemin, je perdis ma route et me mis à errer par monts et par vaux. Il était plein midi. Apercevant sur une hauteur un bouquet de chênes qui pouvait être un petit bois, je me dirigeai vers cet endroit dans l'espoir d'y reconnaître quelque sentier ou quelque habitation. J'y trouvai des amas informes de pierres, de peaux d'animaux sacrifiés, ainsi que des gourdins et des bâtons, offrandes de bergers (du moins je le suppose). A courte distance, installée sur le sol, était une grande et forte femme qui avait passé la première jeunesse, en costume de paysanne, avec de longs cheveux gris. Je m'enquis auprès d'elle de la nature de ces divers objets. Elle me répondit très civilement, avec un fort accent dorique, que le lieu était sacré à Hercule ; quant à elle, son fils était berger, mais elle gardait souvent les moutons elle-même ; par la grâce de la Mère des Dieux, elle possédait le don de seconde vue, et tous les fermiers et bouviers du voisinage venaient la consulter au sujet de leurs récoltes et de leur bétail.

XLV. — OLYMPIE

Olympie est située sur la rive droite, ou nord, de l'Alphée, à l'endroit où ce fleuve coule en méandres vers l'ouest à travers une vallée spacieuse entourée de coteaux boisés aux formes douces et arrondies, par delà lesquels se dessinent à l'horizon les montagnes

plus élevées de l'Arcadie. Le sol de cette vallée, étant alluvial, est fertile. Des champs de blé, des vignobles s'étendent dans toutes les directions. L'aspect de toute cette région, sans être grandiose ou impressionnant, est somptueux, paisible, agréable. Le lit de l'Alphée est large ; mais en été l'eau devient rare et se partage en plusieurs filets qui coulent sur un fond de gravier. L'enceinte sacrée ou Altis d'Olympie se trouve entre la rivière, au sud, et une hauteur escarpée, couverte de pins et d'arbustes, qui se dresse au nord. Cette colline est l'ancien mont Kronos. Immédiatement à l'ouest de l'enceinte, le Kladéos, coulant du nord entre deux rives roides et sablonneuses, va se jeter dans l'Alphée.

Dans le climat chaud et lourd d'Olympie, la nécessité d'une abondante provision d'eau potable se fait particulièrement sentir. Pendant plusieurs mois de suite la pluie tombe à peine ; entre mai et octobre une averse est un phénomène rare. Les grandes fêtes se célébraient toujours en été (juillet et août) saison où le ciel, à Olympie, est sans nuage et la chaleur intense. Les multitudes qui se réunissaient pour assister aux jeux devaient fortement souffrir de la poussière et de l'ardeur du soleil, l'ombre des platanes qui ornaient l'enceinte sacrée ne pouvant offrir qu'une protection bien imparfaite. Aussi Lucien décrit-il (sans doute avec beaucoup d'exagération) les spectateurs entassés et mourant par groupes à la suite d'une sécheresse excessive. L'eau de l'Alphée n'est point bonne à boire ; même au cœur de l'été,

elle contient en solution une forte proportion de calcaire. L'eau du Kladéos, d'autre part, est potable à l'état normal; une pluie légère suffit à le faire gonfler, et l'eau se trouble alors pour longtemps. Il a donc fallu creuser des puits et amener l'eau de loin, opération qui se pratiquait déjà dans l'antiquité. Neuf puits, les uns carrés, les autres circulaires, certains revêtus d'une couche de calcaire, d'autres, de plaques de terre cuite, ont été retrouvés à Olympie. Des aqueducs amenaient l'eau depuis la vallée supérieure du Kladéos. Mais à l'époque romaine, le débit fut considérablement amélioré grâce à la munificence du riche sophiste Hérode Atticus. Lucien raconte que le bouffon Pérégrinos bafoua Hérode et son aqueduc sous le prétexte qu'ils flattaient le luxe et la mollesse du temps. C'est le devoir des spectateurs, disait-il, d'endurer la soif, et d'en mourir au besoin. Cette doctrine parut inacceptable aux auditeurs, et le prédicateur dut s'enfuir sous une grêle de pierres.

XLVI. — LA STATUE DE ZEUS OLYMPIEN PAR PHIDIAS

La beauté et la majesté extraordinaires de cette statue sont attestées par de multiples témoignages. Le général romain Paul Émile fut vivement ému en la voyant; il crut se sentir en présence du dieu lui-même, et déclara que Phidias seul avait réussi à donner un corps à l'idée qu'Homère se faisait de Zeus. Cicéron dit que Phidias façonna la statue, non d'après un modèle vivant, mais d'après cette beauté idéale qu'il

percevait avec l'œil intérieur. Quintilien affirme que la vue de cette statue contribua à renforcer la religion, la majesté de l'image égalant celle du dieu. Un poète déclara que le dieu avait dû quitter le ciel pour se montrer à Phidias, à moins que Phidias n'y fût monté pour le voir. Cette statue comptait au nombre des sept merveilles du monde; mourir sans l'avoir vue était regardé comme un malheur. Le rhéteur Dion Chrysostome, homme de goût, l'exalte dans l'un de ses discours. Il l'appelle « la plus belle statue qui soit, et la plus chère aux dieux. » Il représente Phidias parlant de ce « Zeus doux et paisible, surveillant, pour ainsi dire, la Grèce unie et harmonieuse, qu'il avait pu ériger (grâce à son art et à la bonne cité d'Élis) auguste et bienveillant, dans une attitude naturelle, dispensateur de la vie et de tous les biens, père commun et sauveur de l'humanité. » Dans un autre passage, il s'exprime ainsi : « Il me semble que si un homme au cœur lourd, ayant épuisé la coupe du malheur et que le doux sommeil ne visite plus, se trouvait en face de cette statue, il oublierait tous les deuils et toutes les peines qui accompagnent la vie humaine. »

XLVII. — L'HERMÈS DE PRAXITÈLE

Hermès est représenté debout, avec Dionysos enfant sur le bras gauche; le poids du corps porte sur le pied droit. Ses formes ont la perfection de la vigueur et de la grâce viriles; les traits de son visage ovale,

sous les cheveux bouclés qui lui ceignent le front, sont raffinés, nets, admirables; ils ont une expression tendre et légèrement pensive. Le profil est du type grec rectiligne, avec la « barre de Michel-Ange » au-dessus des sourcils. Le dieu s'appuie du bras gauche sur un tronc d'arbre d'où son manteau retombe en plis amples et souples, tandis que le corps est entièrement nu. Le bras droit est levé. Le jeune Dionysos pose avec confiance sa main droite sur l'épaule d'Hermès, son regard est fixé sur l'objet — quel qu'il fut — que ce dernier tenait en sa main droite, et le bras gauche — qui manque — devait être tendu, comme le figure la restauration, vers cet objet. La plus grande partie du bras droit d'Hermès fait défaut; il est donc impossible de savoir à coup sûr ce qu'il tenait à la main; sans doute était-ce une grappe de raisins. Une peinture murale de Pompéi représente un satyre portant le jeune Dionysos sur son bras gauche, et balançant dans la main droite une grappe que l'enfant cherche à saisir. Il semble probable que cette peinture a été inspirée — peut-être indirectement — par l'œuvre de Praxitèle. S'il en est ainsi, elle militerait fortement en faveur de l'hypothèse ci-dessus. La seule objection de quelque poids qui s'oppose à cette opinion, est que, dans la statue, Hermès ne regarde pas l'enfant, comme on pourrait s'y attendre; il dirige son regard au-delà, vers le lointain, avec l'expression rêveuse de quelqu'un qui écoute. Ceci a fait supposer qu'Hermès tenait une paire de cymbales ou de castagnettes, qu'il écou-

tait en même temps que l'enfant. On a même cité un passage de Calpurnius décrivant Silène tenant sur le bras le jeune Dionysos qu'il amuse au moyen d'une crécelle. Ce détail expliquerait fort bien l'attitude et l'expression d'Hermès ; mais cymbales ou crécelle ne caractériseraient pas Dionysos aussi nettement qu'une grappe de raisins. On peut en dire autant de la supposition qu'Hermès, dieu du commerce, tenait une bourse et écoutait le tintement des pièces qu'elle renfermait. Dans la main gauche Hermès tenait sans doute son attribut distinctif : un bâton de héraut. On voit encore le trou circulaire où était fixé cet accessoire.

Il semble avoir porté une couronne de métal ; la rainure profonde où elle était fixée se voit encore derrière la tête. Quand la statue fut trouvée, il subsistait des traces de peinture rouge foncé sur les cheveux et sur la sandale ; on suppose que cette couleur formait l'enduit d'une couche de dorure. Le dos, ne pouvant être vu de près, n'est pas aussi soigneusement achevé ; il porte encore les traces du ciseau. Pour le reste, le fini technique est parfait. Les différences de texture entre la peau délicate du dieu, ses sandales de cuir, l'étoffe laineuse du manteau, et ses cheveux bouclés, sont rendues de façon magistrale.

Un critique a émis l'avis que cet Hermès est une œuvre de jeunesse de Praxitèle, exécutée avant qu'il eût atteint la pleine maîtrise de son art. Cette opinion ne saurait être soutenue, semble-t-il, que par une personne qui connaît uniquement la statue d'après des

photographies ou des moulages. Aucune reproduction ne peut donner une idée adéquate de la beauté de l'original. Les gravures n'en sont guère que des caricatures. Le blanc mat et la substance farineuse des moulages ne donnent aucune idée de la surface douce et luisante, semblable à de la chair et d'apparence élastique, que présente l'original, animé, semble-t-il, d'une vie divine. A regarder cette statue, il semble impossible que Praxitèle ou un sculpteur quelconque ait jamais pu atteindre à une maîtrise plus grande que celle dont témoigne cette œuvre merveilleuse.

XLVIII. — LASION

Pausanias a négligé de mentionner une ville ancienne, située dans la vallée supérieure du Pénée, au cœur des plateaux éléens. Il s'agit de Lasion, qui, par sa proximité de la frontière d'Arcadie, fut souvent un objet de querelles entre les deux peuplades voisines. Les Arcadiens prétendaient à sa possession ; mais il semble bien qu'elle appartint en propre à l'Élide. Elle changea de mains plusieurs fois aux v^e, iv^e, iii^e siècles avant notre ère. Welcker a retrouvé, en 1842, les ruines de cette bourgade, à proximité de Koumani, village situé aux sources du Pénée. On peut les visiter en allant d'Olympie à Psophis, bien que cette excursion exige un petit détour à l'ouest.

La route suit la vallée du Kladéos, traversant d'abord une région boisée, d'un aspect magnifique et charmant, entre des coteaux couronnés de bosquets

de pins. Puis on monte au milieu de pins et de vieux chênes fort pittoresques, et l'on arrive sur un vaste plateau battu des vents, adossé au nord aux hautes montagnes de l'Arcadie septentrionale. Au centre de ce plateau découvert et bien cultivé, se trouve le village épars de Lala. Après avoir traversé la pointe nord du plateau, toute tapissée de fougères, on recommence à gravir une pente raide, et l'on parvient à un second plateau couvert d'une belle forêt de chênes. Au bout d'un certain temps on abandonne le chemin de Psophis qui continue vers le nord, pour en prendre un autre allant vers l'ouest. De Lala à cette bifurcation, il faut compter environ deux heures. Au bout d'une autre demi-heure à travers la forêt qui devient de plus en plus dense, on arrive à Koumani, village coquet et florissant, magnifiquement situé parmi des bois de chênes. On est alors à environ six heures d'Olympie.

Les ruines de Lasion (appelée aujourd'hui Kouti) sont au nord du village. Elles semblent de plain-pied, bien qu'en réalité un profond ravin les en sépare et qu'il faille descendre puis remonter pendant une laborieuse demi-heure pour y accéder. La position est extrêmement forte. Deux affluents du Pénée, dévalant des hautes montagnes du nord-est, coulent dans des ravins profonds qui se rejoignent à angle aigu. Entre les deux s'étend une longue crête assez étroite, qui, sur trois de ses côtés, tombe à pic dans les vallées. A l'est seul se présente un versant en pente douce. Le sommet de cette crête est absolument plat,

et offre pour une ville une situation admirable. A un certain endroit, la crête se resserre en une sorte d'isthme qui sépare en deux le sommet. La partie occidentale (plus petite) constituait sans nul doute l'ancienne citadelle. Un beau mur de moellons, barrant l'étranglement dans sa petite largeur, l'isole du reste de la ville.

La partie orientale, plus importante, est couverte de quelques ruines. A l'extrémité est, au point où l'accès est le plus facile, subsistent encore de fort beaux vestiges du rempart de la ville. Des tours carrées, d'environ deux mètres de côté, font saillie, à intervalles. Remparts et tours sont construits en blocs réguliers; leur appareil rappelle celui de Messène. Sur l'autre côté du plateau on ne retrouve pas trace de fortification. Peut-être n'y en avait-il pas, les habitants estimant que les ravins constituaient une défense naturelle suffisante.

La situation de Lasion n'est pas seulement redoutable; elle est de plus fort belle. De grands platanes s'inclinent sur les torrents qui grondent au fond des ravins, bien au-dessous des ruines. Non loin, au nord et au nord-est, se dresse la chaîne massive et grandiose du mont Erymanthe; cependant qu'à l'ouest, entre les hauteurs qui bornent l'étroite vallée du Pénée, la vue s'étend, par-delà les plaines de l'Elide, jusqu'à la mer lointaine.

XLIX. — L'ERYMANTHE

Ma première vision de l'Erymanthe, parmi les montagnes de l'Arcadie septentrionale, est l'un de ces spectacles qui restent gravés dans la mémoire. Nous traversions depuis des heures les épaisses forêts de chênes qui couvrent les dernières pentes et les éperons du mont Erymanthe lorsque, en débouchant des bois, nos regards plongèrent soudain dans une longue vallée au milieu de laquelle un fleuve miroitant coulait entre des collines boisées jusqu'à leur sommet : c'était l'Erymanthe. A l'autre bout de la vallée, de hautes montagnes bleues barraient la vue. Sous la voûte d'un clair ciel de Grèce, le spectacle était vraiment arcadien.

L. — LE MONASTÈRE DU MÉGASPILÉON

L'ancien Bouraïcos est aujourd'hui appelé Kalavryta parce qu'il dévale de la ville de ce nom. Largement ouverte à Kalavryta, la vallée se resserre au nord de cette ville en un défilé flanqué des rochers immenses. C'est dans cette étroite vallée que se trouve le grand monastère du Mégaspiléon, le plus important et le plus riche de toute la Grèce — l'un des plus considérables et des plus riches de l'Église orientale. Jadis il avait des dépendances jusqu'en Russie. Les bâtiments et leur situation sont pittoresques au suprême degré. Le couvent est une vaste construction massive à huit étages, peinte en blanc, garnie de bal-

cons de bois, perchée à une grande altitude au-dessus de la rive droite du fleuve, sur le flanc escarpé d'une montagne. Un énorme rocher la domine, présentant une paroi verticale haute de plus de cent mètres au-dessus du monastère. — C'est cette roche menaçante qui a valu au monastère le nom de Mégaspiléon, ou grande grotte. Elle surplombe si totalement la haute bâtisse que, lorsque les soldats égyptiens d'Ibrahim Pacha tentèrent de détruire le monastère en faisant rouler des blocs de rocher du sommet de la montagne, ces blocs tombèrent à bonne distance en avant du monastère qui demeura intact. Le versant escarpé au-dessous du couvent est occupé par des jardins en terrasses dont la riche végétation et les cyprès, se dressant parmi les plantes, ajoutent beaucoup au charme du paysage. Un unique sentier en zigzag relie ces terrasses au monastère. Les parois verticales qui le dominent, couronnées de forêts, la profonde vallée boisée qui s'étend en bas, et les monts qui se dressent hardiment sur l'autre côté composent un paysage d'une grandeur et d'un charme variés, où s'attarderait volontiers un peintre.

LI. — LE GOLFE DE CORINTHE

Après avoir décrit la vue que l'on découvre du monastère de Troupia, sur la colline de Boura, le voyageur Leake fait, sur l'aspect du golfe de Corinthe, diverses remarques qui méritent d'être transcrites. Elles manifestent l'impression que laisse ce golfe

merveilleux sur un homme qui, d'habitude, n'est guère enclin à insister sur les charmes de la nature. « Je doute, écrit-il, qu'il existe en Grèce (où les paysages enchanteurs et les souvenirs intéressants existent pourtant à profusion) rien qui puisse rivaliser avec le golfe de Corinthe. Il n'est pas en Europe de paysage maritime qui lui soit comparable. Ses rives, dont les contours présentent une variété infinie, due au perpétuel mélange de promontoires hardis, de pentes douces, de plaines cultivées, sont dominées de tous côtés par de grandes montagnes à l'aspect séduisant et majestueux. La vaste étendue d'eau enfermée dans ce superbe cadre, bien que moins fréquentée par les navires qu'elle ne devrait l'être, si l'on considère son adaptation naturelle au commerce, est constamment animée néanmoins par la présence de vaisseaux de tout tonnage et de toute forme. Chaque pas révèle au voyageur un coin nouveau, non moins charmant pour le regard qu'intéressant pour l'esprit, en raison de sa célébrité et des souvenirs illustres qu'il évoque. Si, sur ce point, le fameux panorama du golfe Saronique décrit par Sulpicius conserve l'avantage, ce bras de la mer Egée est presque partout inférieur en beauté pittoresque à la mer de Corinthe : les monts qui l'avoisinent sont moins hauts, leur silhouette est moins variée ; et (sauf à l'endroit où la magnifique plaine athénienne est suffisamment voisine pour embellir le panorama) le paysage offre l'aspect d'un désert rocheux et stérile presque ininterrompu, sous toutes les formes possibles de montagne, d'île et de

promontoire. Il faut bien avouer, pourtant, que c'est uniquement par comparaison qu'un tel spectacle peut être déprécié. » — Je ne puis que confirmer cette appréciation concernant les beautés singulières du golfe de Corinthe. Ses eaux me parurent d'un bleu plus intense encore ; la délicatesse des teintes matinales ou vespérales : azur, lilas, et rose, qui colorent les montagnes, est telle qu'en les voyant il est difficile de croire qu'elles appartiennent à notre globe de boue. Elles paraissent véritablement insubstantielles et féériques, comme ces somptueuses fantasmagories de nuages ou de montagnes que l'on entrevoit dans les rêves...

LII. — LA CÔTE D'ACHAÏE

Pausanias continue d'avancer vers l'est, le long de la côte d'Achaïe. Au-delà du Bouraïcos, au point où cette rivière s'évade de sa gorge romantique, prend fin la bande de terre fertile qui bordait la côte depuis Ægion. Les montagnes s'avancent désormais jusqu'à la mer, et la route suit pendant quelque temps la crête des falaises. Puis les montagnes s'écartent à nouveau de la mer, découvrant à leur pied une petite plaine maritime ornée de bosquets d'oliviers. Une rivière, le Diakophto, la traverse et va se jeter dans la mer. Elle dévale d'une gorge sauvage et magnifique, boisée de grands peupliers et ceinte de vertigineuses parois de rocher nu. Vue au crépuscule sous un ciel bas et menaçant, alors que des volutes de brume blanchâtre envahissent les montagnes sombres,

l'aspect de cette gorge sinistre a tout l'air d'une des gueules de l'enfer. On imagine volontiers Dante et son guide pénétrant par cette voie dans l'empire des ténèbres.

LIII. — PELLÈNE

Rares et insignifiantes, les ruines de Pellène se trouvent au sommet d'un mont, à l'ouest de la rivière de Trikkala (ancienne Sythas), près du petit hameau de Zougra. Deux heures et demie de voiture les séparent de Xylokastro, petit bourg situé à l'embouchure de ce fleuve. On franchit la rivière sur un grand pont de pierre non loin de son estuaire ; puis on remonte la vallée sur la rive occidentale. Le sol de cette vallée est fertile : des vignobles, de jolis bosquets d'oliviers en occupent la majeure partie ; de sveltes cyprès se dressent çà et là comme des flèches sombres, parmi le feuillage plus clair. Les collines qui bornent la vallée à l'est et à l'ouest sont peu élevées ; elles sont déchiquetées par de profondes échancrures et des parois de terre blanche ou brunâtre. Du côté occidental, en particulier, une série de hautes surfaces verticales blanches s'étend, presque ininterrompue, sur toute la longueur des collines. Ce sol blanc, probablement argileux, qui est crevassé de la sorte, est identique à celui qui constitue les précipices à l'est de Sicyone. On le trouve presque partout sur la côte méridionale du golfe de Corinthe, depuis Sicyone jusqu'à Derveni, près d'Ægire. Cette terre calcaire forme un plateau de hauteur variable, séparé du rivage par une étendue

plate, large d'environ quinze cents mètres. Le côté qui regarde la mer est élevé, abrupt, et blanc ; ses bords sont nets et comme tranchés au couteau ; ils se profilent en dents de scie. De place en place, la falaise est interrompue par un cours d'eau ou un torrent qui s'est creusé un passage dans ce sol friable.

La vallée de la Sythas, par où l'on remonte à Pellène, n'est qu'une de ces fissures, résultat d'un gigantesque travail d'érosion. Tandis que nous cheminons parmi les vignes et les oliviers, entre les collines hérissées, aux longues parois blanches, la cime aiguë et dénudée du formidable Cyllène se dégage peu à peu sous nos yeux, barrant l'extrémité sud de la vallée. Après avoir suivi durant plus d'une heure une route qui, pour la Grèce, est excellente, on recommence à monter à l'ouest de la rivière.

Une interminable et pénible ascension, par des lacets poussiéreux ou fangeux suivant la saison, et compliquée plutôt que facilitée par une route turque pavée, exécration comme à l'ordinaire, nous conduit enfin au petit hameau de Zougra. A mesure que l'on s'élève sur la pente escarpée, la fatigue est en partie compensée par la belle perspective qui se révèle derrière soi sur le golfe de Corinthe et les montagnes au-delà.

LIV. — D'ARGOS EN ARCADIE

Deux cols principaux relient Argos à Mantinée par la chaîne du mont Artémision. Le plus méridional, le plus direct aussi, n'est, en majeure partie, qu'un

simple chemin muletier. Il franchit par endroits le lit profond de quelques torrents qui se trouvèrent à sec lors de mon voyage. Le sentier contourne le pied nord de la haute acropole d'Argos et, longeant la vaste plaine d'Argolide, pénètre dans la vallée du Charadros, ou Xérias, comme on l'appelle aujourd'hui. C'est une gorge étroite et longue, d'aspect plutôt monotone, enserrée de collines stériles et rocheuses, et barrée à son extrémité par une montagne escarpée sur laquelle, quand je l'aperçus de loin par une belle matinée d'avril, planaient des ombres violettes. Le lit de la rivière est large et caillouteux; il mesure par endroits plusieurs centaines de mètres. Il est à sec en général; mais après de fortes pluies, les eaux gonflées qui dévalent en mugissant des montagnes deviennent fort redoutables. Des troupeaux de moutons et de chèvres paissent dans la vallée. Les bergers sont munis, à leur habitude, de longs bâtons terminés en houlette, et parfois d'un fusil. Des caravanes de mulets ou d'ânes de bât, conduites par des paysans, défilent à nos côtés. La tête de la vallée, juste au-dessous de la barrière montagneuse, est fort pittoresque. Le fond est en partie couvert d'arbres de diverses tailles, parmi lesquels, au printemps, se remarquent des genets et des aubépines, ainsi que des églantiers et un végétal aux admirables fleurs mauves qui me parut être un arbre de Judée. Au-delà du petit hameau de Mazi, composé de quelques misérables chaumières, le sentier commence à escalader la paroi de la montagne par une série de lacets. La

vue que l'on découvre derrière soi, du sommet, est magnifique; elle embrasse un désert de montagnes avec la mer et les îles d'Hydra et de Spetsæ dans le lointain. Le sentier redescend ensuite très rapidement, presque à pic, vers l'étendue plate et spongieuse de la Plaine Inculte au-delà de laquelle on aperçoit une série tourmentée de collines en calcaire gris. Le village de Tsipiana est au pied du défilé; ses maisons à toit rouge, au milieu desquelles se dresse une grande église, s'étagent en gradins sur le flanc abrupt de la montagne. Sur un rebord dominant de haut le village, se voit un monastère entouré de cyprès; et plus haut encore s'élance un énorme et fantastique pinacle de rocher. Le voyageur qui atteint Tsipiana se trouve en Arcadie. Si c'est là son premier coup d'œil sur cette poétique région, il trouvera sans doute que la réalité répond à son attente, sinon à ses rêves!

D'un petit monticule rocheux qui s'avance comme un promontoire, il découvre vers le nord la « Plaine Inculte » — qui a cessé d'être telle et qui est aujourd'hui bigarrée de champs de maïs et coupée par une rivière qui sinue en courbes serpentine. Vers le sud le regard s'étend, par delà l'étendue plate, jusqu'au point où elle s'achève en une série de collines bleues, au pied desquelles est située, à peine visible à cette distance, la ville de Tripolitza. A mi-chemin, sur une hauteur en saillie, se dressent les ruines d'un château médiéval. La solitude agreste de ce paysage avec sa vaste plaine verte, sa rivière sinueuse, ses

collines désertes, le silence et le calme qui règnent sur l'ensemble, ne sont pas indignes de l'Arcadie.

LV. — MANTINÉE

Les ruines de Mantinée sont situées dans une région plate, marécageuse et sans arbres, à quinze kilomètres environ au nord de la ville actuelle de Tripolitza. Cette plaine mesure quelque douze kilomètres du nord au sud ; dans cette dernière direction elle finit par se confondre avec la plaine de Tégée ; leur séparation n'est marquée que par la saillie, de chaque côté, de collines rocheuses, qui en réduisent la largeur à cet endroit à quinze cents mètres environ. A l'est, la plaine est bornée par la chaîne de l'Alésion, haute et nue vers le nord, basse et broussailleuse au sud ; entre les deux sections de cette chaîne, ainsi délimitées, se trouve la dépression que franchit le sentier menant à Nestané, puis à Argos par le Prinos. A l'ouest se dresse le haut massif tourmenté du mont Ménale. Le bas des pentes est dénudé ou couvert de broussailles ; elles sont ombragées de sombres pinèdes vers le haut. Vu du nord de Mantinée, par une claire journée d'automne, ce beau massif, sur lequel jouent des reflets d'un bleu sombre et des ombres violettes, présente l'aspect d'une mer agitée dont les lames auraient été pétrifiées par enchantement. Au nord, enfin, cette plaine est séparée de celle d'Orchomène par une chaîne basse de collines rougeâtres.

Une grande partie de la plaine, comprenant pres-

que toute la région sud, est couverte de vignobles dont le somptueux feuillage vert fait contraste avec les arides pentes grises des montagnes environnantes. Mais l'emplacement même de Mantinée est presque entièrement occupé aujourd'hui par des champs de blé. Pas la moindre maison sur tout ce vaste espace ; à peine si l'on en distingue une, dans le lointain. Au printemps, cette étendue marécageuse est arrosée de ruisseaux indolents, presque des fossés, séjours d'innombrables grenouilles qui prennent le soleil sur leurs bords et plongent à grand bruit à l'approche d'un voyageur. Tout cela constitue un ensemble mélancolique et désolé. Comme la plaine se trouve à une altitude de six cents mètres environ, il y règne un froid glacial en hiver, et une chaleur accablante en été. Aujourd'hui les marais rendent ces lieux insalubres en toute saison ; dans l'antiquité, ils étaient sans doute mieux drainés. Rien ne subsiste de la forêt de chênes que traversait la route de Mantinée à Tégée, au temps de Pausanias. Depuis longtemps, en effet, cet arbre a abandonné les plaines de l'Arcadie pour émigrer vers la montagne.

LVI. — LA ROUTE DE STYMPHALE

La route de Stymphele, après avoir quitté celle de Phénéos, se dirige au nord-est en continuant de longer le pied des montagnes. On laisse derrière soi le mont Trachys. Vu du nord, il présente une masse imposante, aux flancs escarpés et sillonnés de ravines

parallèles. Peu à peu disparaissent derrière nous la colline et la plaine d'Orchomène ; le sentier conduit à un vallon d'aspect farouche, encaissé entre des monts sauvages et rocailleux, nus, désolés, qui se dressent fort haut de chaque côté. Faisant face à une paroi verticale, à droite du sentier, on aperçoit le petit monastère de Kandyla, suspendu en un point qui semble inaccessible. En hiver, un torrent dévale au milieu de cette gorge et s'en va grossir le marais d'Orchomène. A seize cents mètres du monastère on atteint le village de Kandyla disséminé dans le vaste lit caillouteux du torrent, à l'ombre des platanes et des mûriers, borné de tous côtés par de grands monts rocheux dont les flancs sont couverts de sapins et la cime coiffée de neige durant plusieurs mois de l'année. Partant du haut du village un défilé conduit à travers monts, vers l'est, à Bougiati et à l'ancienne Aléa. Le sentier, fort raboteux et fort abrupt, dévale une ravine sauvage que menace au sud un énorme rocher en surplomb ; la descente vers Bougiati sur le versant oriental est presque trop raide pour des chevaux.

Nous voici désormais sur le chemin de Stymphale, qui, partant du village vers le nord, gravit en zigzag la montagne dont il côtoie les précipices. Une neige épaisse subsiste ici parfois jusqu'en mars et rend l'ascension pénible et dangereuse. Le sentier court vers le nord-ouest. Sur la gauche, le mont Skhipiéza se dresse, imposant, à près de 900 mètres d'altitude. Le pic aigu du mont Saint-Constantin s'élève à droite, couronné d'un château franc. Du premier sommet

que la passe atteint, un sentier se détache sur la droite et s'enfonce dans l'étroite vallée de Skotini, qui s'allonge à nos pieds vers l'est. Au bout d'une nouvelle demi-heure, nous arrivons à un second sommet d'où le regard domine la plaine et le lac de Stymphale ; au-delà s'érige, à l'extrémité de la vallée, le massif imposant du Cyllène. Voici maintenant que le chemin descend par une gorge encaissée entre deux hautes montagnes revêtues de sapins. Elle est connue sous le nom de Ravin du Loup, en raison du nombre de ces animaux qui, paraît-il, abondent en cet endroit. C'est ainsi que nous atteignons la vallée de Stymphale et l'extrémité ouest du lac.

LVII. — LE LAC ET LA VALLÉE DE STYMPHALE

La vallée de Stymphale est située immédiatement à l'est de la région de Phénéos, dont elle n'est séparée que par la crête du Gérontion. L'aspect général de ces deux vallées est le même. Toutes deux sont si étroitement encaissées que leurs eaux accumulées n'ont d'autre issue que des fissures souterraines, et forment au fond de chacune d'elles un lac qui diminue de surface en été. Mais la vallée de Stymphale est plus petite et plus étroite que celle de Phénéos et son lac est tout différent. Au lieu d'une nappe profonde et bleue, pareille à la mer, on trouve ici un petit lac des plus limpides, dont l'œil mesure la faible profondeur aux massifs de roseaux et d'autres plantes aquatiques qui émergent au milieu même du lac. Pour la beauté,

la palme revient, en général, au lac de Phénéos; mais les charmes du Stymphale sont d'une essence plus rare et plus subtile. On trouve en maints pays des lacs bleus, entourés de montagnes escarpées et revêtues de pins; mais où pourra-t-on chercher cette harmonieuse combinaison de montagnes grandioses, couvertes de sombres pinèdes, avec un lac paisible, transparent, peu profond, bien que non marécageux, semé de touffes gracieuses de plantes aquatiques, que le Stymphale offre à nos yeux?

Il peut avoir deux kilomètres et demi de long sur huit cents mètres de large. Au nord, il baigne le pied d'une chaîne de collines basses, couvertes de rochers gris et rugueux, et revêtues d'arbustes épineux. Cette crête atteint à l'ouest son point culminant et s'abaisse, en terrasses successives, vers l'est où ses derniers rochers ne dominent que de quelques mètres la plaine et le lac. Sur le faite, vers l'extrémité orientale, se trouvent quelques vestiges de la citadelle de Stymphale. En arrière de la crête, une étendue de terrain plat, large de quatre cents mètres environ, la sépare des pentes abruptes du majestueux Cyllène, qui se dresse, semblable à un mur, à l'extrémité nord de la vallée. Les flancs de cette haute montagne sont à peu près nus et d'un gris-rougeâtre. Mais la croupe grise du pic jumeau placé à l'est, et auquel une crête élevée la relie, est piquée de pins noirs. Les montagnes au sud du lac sont également abruptes et élevées. Leurs pentes sont couvertes, au pied, de buissons bas, et vers le haut de sombres forêts de

pins. On remarque notamment la gorge profonde (connue sous le nom de Ravin du Loup), située entre d'immenses pentes couvertes de pins, que traverse la route d'Orchomène. La solitude et le silence, troublés par les cris stridents des oiseaux aquatiques qui hantent le lac, règnent dans la vallée. Quelques hameaux sont nichés dans des recoins au pied de la montagne ; mais dans la vallée centrale et sur les bords du lac, on ne voit pas une habitation humaine. L'impression que laisse à certaines âmes ce tableau, est faite de tristesse et de désolation. Mais par une journée chaude, quand tout le paysage est inondé de la lumière intense du soleil méridional, il fait bon s'asseoir sur la crête rocheuse du Stymp Hale, à contempler à ses pieds l'eau fraîche et limpide du lac, parmi les cris des oiseaux aquatiques, le bourdonnement sourd des abeilles, le tintinnablement lointain des clochettes de chèvres. Par une telle journée, les sombres forêts de pins elles-mêmes, si tristes qu'elles puissent être sous un ciel morne et nuageux, ne suggèrent que des idées de fraîcheur et d'ombre ; et l'on se figure aisément l'ancienne Stymp Hale, avec ses portiques et ses terrasses étagées aux bords du lac, comme un séjour délicieux où s'écoulaient dans l'oisiveté les heures alanguies d'un été grec. L'altitude considérable de cette vallée contribue, en effet, de même que la présence de l'eau, à tempérer l'ardeur du soleil estival. Le voyageur auquel il advient de passer, le même jour, de cet air frais et humide à la chaleur étouffante de la plaine d'Argos, ne peut qu'être frappé par le contraste

entre les deux climats. Peut-être a-t-il laissé, le matin, des cerisiers en fleurs à Stymphale ; le soir, il voit des moissonneurs rentrer leur blé dans la plaine d'Argos.

LVIII. — LE LAC DE PHÉNÉOS

Le lac de Phénéos (car la plaine qui existait du temps de Pausanias est devenue un lac) est une vaste et belle nappe d'eau bleu-vert, encadrée de hautes montagnes qui dévalent vers ses bords — déclivités rocheuses, ou parois verticales ; leurs pentes supérieures sont revêtues de sombres pinèdes et leurs faites couronnés de neige pendant de longs mois dans l'année. Juste au-dessus du lac, au nord-est, domine le cône puissant du Cyllène, le second sommet du Péloponnèse ; au nord-ouest, le Dourdouvana dresse sa longue crête en dents de scie, où culmine un pic gris, aigu et dénudé ; au pied de ce pic, blotti parmi des arbres et des jardins, niche le village de Phonia, successeur de l'ancien Phénéos. C'est là seulement, au nord, entre le village et le lac, qu'un coin de plaine rompt le cercle des montagnes ; la verdure luxuriante de ses vignes et de ses champs de maïs fait agréablement contraste avec les tons sombres des pinèdes environnantes. Le premier coup d'œil sur ce lac bleu, étroitement enserré parmi des montagnes boisées, surprend le voyageur, tant il est différent de tout ce qu'on peut voir en Grèce ; on se croirait soudain transporté loin des collines arides et des plaines desséchées de l'Hellade, dans un pays du nord ; on quitte

la région de l'olivier, de la vigne et de l'oranger, pour celle des pins, des montagnes et des lacs.

Le lac est si complètement encerclé de montagnes, que nul courant ne peut s'en échapper à la surface du sol ; et l'eau ne s'écoule que par deux émissaires souterrains ou *katavothres*, comme les Grecs les appellent, situés l'un à l'extrémité sud-est, l'autre à l'extrémité sud-ouest du lac. Ce dernier émissaire conduit les eaux à travers la montagne ; elles affleurent sur l'autre versant, à dix kilomètres environ du lac et à deux cents mètres à peu près au-dessous de son niveau, pour donner naissance au Ladon. Suivant l'état de ces canaux, le grand bassin montagneux de Phénéos devient soit une plaine fertile, soit un vaste lac ; et les deux cas se sont alternativement reproduits depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Au temps de Théophraste (iv^e siècle av. J.-C.), le fond de la vallée semble avoir été généralement à sec. Cet auteur rapporte en effet qu'une année où les émissaires se trouvèrent engorgés, les eaux montèrent et envahirent la plaine, submergeant saules, pins et sapins, qui reparurent l'année d'après, quand le flot se fut retiré. Au siècle suivant, un lac paraît avoir occupé la vallée, au moins en partie, car le géographe Eratosthène, cité par Strabon, nous informe que la rivière Anias formait devant la cité de Phénéos un lac drainé par des issues souterraines. Quand ces passages étaient obstrués, les eaux débordaient dans la plaine ; lorsqu'ils se rouvraient, elles affluaient dans le Ladon, et de là dans l'Alphée, en telle abondance que l'enceinte sacrée d'O-

lympie se trouvait inondée, cependant que le lac, de son côté, baissait. Strabon lui-même rapporte que le cours du Ladon fut tari par l'obstruction des émissaires, après un tremblement de terre. Selon Pline, le bassin aurait subi, jusqu'à son époque, cinq changements d'état, et toujours à la suite de troubles sismiques. Au temps de Plutarque, les eaux montèrent tellement qu'elles recouvrirent toute la vallée ; ce phénomène fut attribué par les gens pieux au ressentiment d'Apollon contre Hercule, qui avait, disait-on, volé mille ans auparavant le trépied prophétique de Delphes, pour l'apporter à Phénéos. Toutefois au cours du même siècle, les eaux s'étaient à nouveau retirées, car Pausanias trouva le fond de la vallée à sec et ne connut que par la tradition l'existence antérieure du lac.

Depuis Pausanias jusqu'au début du xix^e siècle, nous n'avons aucun renseignement. En 1806, quand Leake et Dodwell visitèrent la vallée, c'était toujours une plaine marécageuse, couverte de champs d'orge ou de blé — sauf à son extrémité sud-ouest, à l'entrée de l'émissaire, où les eaux formaient un petit lac jamais à sec, même en été. En 1821, sans doute par suite de l'obstruction des émissaires, les eaux commencèrent à envahir la plaine ; et quand, vers 1829-1830, les ingénieurs levèrent la carte du district, le bassin était occupé en entier par un lac profond, mesurant huit kilomètres dans les deux sens. Le 1^{er} janvier 1834, les émissaires s'étant rouverts tout d'un coup, le Ladon devint un torrent furieux, la vallée se trouva drainée, et une végétation nouvelle jaillit du sol riche et limo-

neux. Mais quand Welcker visita Phénéos en 1842, la vallée était de nouveau occupée par un lac (et depuis 1838 au moins, si Welcker est bien renseigné). Ce lac semble avoir subsisté depuis lors. En 1853, le savant suisse Vischer en trouva un, fort grand, et tel que les ingénieurs français l'avaient figuré sur leur carte. La hauteur, au nord-ouest de la vallée, qui porte les maigres vestiges de l'acropole, s'avancait en promontoire dans le lac, et l'emplacement de la ville ancienne était recouvert d'eaux profondes. En 1856, W.-G. Clark décrit avec enthousiasme cette « vaste étendue d'eau tranquille, enfoncée au milieu des collines, reflétant des bois de pins, des rochers gris, et le ciel empourpré par le soleil couchant ». A l'en croire, le lac avait douze kilomètres de long et autant de large. En juin 1888, M. Philippson trouva un beau lac limpide d'un vert profond. Dans l'automne de 1895, j'eus moi-même le plaisir d'admirer ce beau spectacle ; mais la couleur de l'eau me parut plutôt bleu-vert que vert pur. Cependant le lac a beaucoup baissé depuis le milieu du siècle dernier. Une longue plaine unie, couverte de vignes et de champs de maïs, sépare aujourd'hui ses rives de l'ancienne acropole de Phénéos.

LIX. — DE PHÉNÉOS A NONACRIS

La route de Phénéos au Styx, tout au moins jusqu'au village moderne de Zarouchla, est l'une des plus belles qui soient en Grèce. L'aspect grandiose des montagnes, la richesse de la végétation, le charme des

pinèdes parfumées, les échappées lointaines sur le lac de Phénéos, tout contribue à marquer cette journée comme l'une des plus agréables dans le souvenir du voyageur.

On monte par les sentiers et les jardins luxuriants du village de Phonia, jusqu'à la crête qui, au nord-ouest, borne la plaine de Phénéos. En y arrivant on est saisi par la grandeur du spectacle qu'offre, à l'ouest, le puissant mont Khelmos, l'ancien Aroanios. Le sommet en est dénudé; les pentes, vers le bas, sont revêtues de pins. Cette montagne domine une vallée en cuvette, dont le fond et les flancs sont recouverts de la végétation la plus somptueuse. Perché parmi les arbres sur les pentes du mont Crathis, au nord-ouest, le couvent de St-Georges occupe une situation délicieuse. Le sentier descend dans la vallée; sur la pente croissent des peupliers blancs et des cyprès; le sol est en partie tapissé de fougères. Du fond, où se remarque surtout un charmant bosquet de platanes, on monte au monastère par des bois magnifiques où le chêne domine. Poursuivant l'ascension, on s'enfonce à nouveau dans un labyrinthe de bois superbes et de fourrés épais que parcourent des ruisseaux étincelants. La Grèce offre peu d'exemples d'une végétation aussi luxuriante. Au sortir de ces sous-bois on pénètre, toujours en montant, sur de grandes pentes pelées et broussailleuses qui séparent les clairières verdoyantes des sombres pinèdes placées plus haut. Une fois ces pentes franchies, on s'engage dans la forêt de pins que la route traversera pendant plusieurs heures.

Peu de choses sont plus délicieuses que cette promenade parmi les pins. C'est par une belle journée d'octobre que je traversai la forêt, me rendant à Solos; en maints endroits elle était feutrée de fougères, jaunies par la saison. Entre les troncs nous pouvions voir, par-delà la vallée, les grandes pentes du Cyllène, d'un violet intense sous le soleil ardent. De temps à autre, nous avions, en arrière, des échappées sur les eaux bleues du lac de Phénéos, enclos dans ses montagnes sombres et revêtues de pins. Ajoutez à tout cela l'exquise odeur des pins et l'excitation de l'air à deux mille mètres d'altitude. Mais la suprême beauté de ce paysage, j'entends celle qui est propre aux vastes panoramas, attend le voyageur au sommet de la crête, avant sa descente sur Zarouchla. Derrière, vers le sud-est, il voit le lac de Phénéos et les grandes montagnes qui l'encerclent, dominées par le mont Cyllène. Au nord-ouest cependant, le regard s'abaisse et suit la longue vallée étroite du Crathis, encaissée entre de hautes montagnes au-dessus desquelles se dresse, au sud, le pic aigu et dénudé du mont Khelmos; tandis qu'à l'autre bout de la vallée, le regard est borné par les monts acarnaniens, tout bleus, sur le bord opposé du golfe de Corinthe.

De la crête, on descend ensuite à travers bois par un sentier en lacets, raide et pierreux, jusqu'à un ruisseau qui dévale, en un pittoresque décor de rochers et de bois, pour aller se jeter dans le Crathis, ou plutôt le former avec d'autres cours d'eau.

Dans ce fond, la végétation devient plus abondante

encore. Nous avançons parmi des bouquets de platanes à l'état de grands buissons ou d'arbustes si denses que nous devons nous pencher constamment sur le col de nos bêtes pour ne pas avoir le visage fouetté par les branches. D'autres arbres et d'autres plantes, dont j'ignore les noms, nous entouraient à profusion. Dominant ce verdoyant éden de bois, de sentiers, de halliers, jaillissaient les grands pics effilés du Khelmos et des autres montagnes, ses sœurs, bleus et violets dans le soleil. C'est dans ce paradis que se trouve le village de Zarouchla. Au-delà, le sentier suit la vallée du Crathis, tenant surtout la rive droite du cours d'eau. Cette vallée est fort étroite et encaissée entre d'immenses montagnes abruptes dont les flancs, partout où la chose est possible, sont taillés en terrasses pour la vigne ou d'autres cultures. Le Crathis, lorsque je le vis, était un torrent impétueux et clair, aisément guéable en tout point. Le chemin court d'abord au fond de la vallée à travers des fourrés enchevêtrés. De place en place, dès que la largeur du ravin s'y prête, on cultive un carré de maïs. Mais bientôt, à mesure qu'on avance, la vallée se resserre trop pour que la chose reste possible, et le sentier, souvent raboteux et malaisé pour les chevaux, grimpe le long du versant dénudé, assez haut au-dessus du torrent.

On arrive enfin vis-à-vis du ravin profond par où le Styx se jette dans le Crathis sur sa rive occidentale. On franchit alors cette rivière pour s'engager dans la gorge du Styx qui présente un spectacle

grandiose et presque pénible. Les montagnes sont immenses, extrêmement massives; au sommet, le roc en est à nu; mais les pentes inférieures, taillées en terrasses, ressemblent à des gradins gigantesques. Plusieurs villages fort pittoresques y sont perchés; leurs maisons, égaillées à des hauteurs diverses, s'abritent au milieu des arbres. A la tête du vallon surgit le cône puissant du mont Khelmos. La grandeur du paysage inspirerait presque une terreur sacrée si elle n'était adoucie par la merveilleuse exubérance de la végétation. Les marronniers d'Inde, aux troncs énormes, noueux et bossués, sont particulièrement remarquables. Les rossignols, dit-on, sont très nombreux en cet endroit et chantent de février à juin. L'ascension laborieuse et longue d'un sentier en lacets aboutit au florissant village de Solos, sur le versant oriental du vallon. Les villages de l'autre versant, dispersés sur les pentes en terrasses, se sont presque fondus avec Solos en une seule colonie. L'un de ces villages occupe probablement l'emplacement où s'élevait autrefois Nonacris.

LX. — LA CHUTE DU STYX

Le village de Solos se dresse sur la rive droite du Styx, près de son confluent avec le Crathis. Mais la source du torrent se trouve tout au haut du vallon, à quelques kilomètres plus au sud. Suivant la saison, l'eau se précipite ou bien suinte goutte à goutte à la surface lisse d'une immense paroi verticale dont le

sommet atteint presque à la hauteur du cône du Khelmos (2.350 m.). Le trajet à pied de Solos à la base de la chute est extrêmement pénible, et les voyageurs qui l'accomplissent sont fort peu nombreux. La plupart se contentent d'admirer à distance, au moyen d'une longue-vue. Durant trois kilomètres environ, le sentier demeure praticable aux chevaux. Les voyageurs résolus à pousser jusqu'à la chute feront sagement de venir montés jusqu'à ce point où ils devront mettre pied à terre pour reprendre leur bête au retour. Il est également nécessaire d'emmener un ou plusieurs guides. Le sentier remonte le vallon par une série de lacets, et emprunte le versant de droite en se maintenant à bonne hauteur. Le lit du torrent est agréablement planté de peupliers et d'autres essences ; un pont l'enjambe d'une seule arche hardie. Sur une distance considérable en amont du village, l'eau du Styx vue de haut paraît être d'un joli bleu clair teinté de vert ; ce n'est là qu'une illusion due aux roches schisteuses sur lesquelles coule le torrent et qui sont d'un bleu pâle verdâtre. En fait, l'eau est absolument limpide et incolore.

Vingt minutes environ après avoir quitté le village, on arrive en vue de la montagne d'où dévalent les eaux du Styx. Elle est immense, absolument verticale et située légèrement à gauche, autrement dit à l'est du haut sommet conique du Khelmos. Ce flanc nord du mont n'est en somme qu'une vaste paroi de roche grise, qui avance en surplomb par endroits ; c'est même, et de beaucoup, la plus impressionnante série

de précipices que j'aie jamais vue. Les hauteurs de Delphes, tout imposantes et grandioses qu'elles soient, paraissent insignifiantes à côté de la prodigieuse muraille que le Khelmos dresse au nord dans le ravin du Styx. La paroi le long de laquelle tombent les eaux n'est que son extrémité inférieure, à l'est. Vue de loin elle paraît striée verticalement de noir et de rouge. La rayure noire marque la ligne de la chute et lui a valu son nom actuel de *Mavro-nero*, « la cascade noire ». Cette teinte est due à une croûte calcaire de couleur sombre qui envahit la surface du rocher partout où celui-ci est lavé par les eaux ou par l'embrun qu'elles forment avant de toucher le sol. Dans les crevasses, à droite et à gauche de la chute, de larges plaques de neige persistent d'un bout de l'année à l'autre. Je les ai vues et j'ai côtoyé la plus grande d'entre elles par une chaude journée d'automne, après un été torride, et avant la première neige de l'hiver.

Environ vingt-cinq minutes après avoir quitté Solos, on franchit le Styx à gué et l'on suit désormais sa rive gauche (ou occidentale). A cinq minutes du gué, on arrive devant un moulin pittoresquement situé au milieu des arbres; un ruisseau y débouche en murmurant d'un petit ravin planté de saules et de platanes. Juste au-dessus du moulin, le Styx bondit en une cascade mugissante. Plus loin, les flancs escarpés des hauteurs qui se dressent sur l'autre rive sont tapissés de fougères; lorsque je remontai ces gorges, elles étaient dorées par l'automne. Devant nous se rapproche

et grandit le cône du Khelmos avec sa longue étendue de paroi à pic.

A dix ou douze minutes du moulin, le voyageur quitte sa monture et poursuit son chemin à pied. Plus il avance, plus la gorge devient sauvage et désolée. Pendant les huit cents premiers mètres elle demeure assez ouverte encore ; le sentier longe de près le lit du torrent et la route n'est pas autrement pénible. Puis un ravin encaissé, venant du sud-est, aboutit à celui du Styx et le rejoint. On commence alors à gravir la pente après avoir traversé la canalisation qui amène l'eau au moulin. Toute trace de sentier disparaît désormais, et de ce point au pied même de la chute c'est avec de grandes difficultés qu'on devra franchir les rochers et qu'on rampera le long de pentes souvent si roides et si abruptes que le pied ni la main n'y trouvent à se poser, et si profondes qu'il est préférable de garder les yeux fixés à ses pieds. Qu'une pierre vienne à rouler, vous entendrez longtemps le fracas de sa chute. Les montagnes en répercutent et en prolongent le son avec une netteté si étonnante qu'au premier moment le voyageur croit entendre un rocher dévaler sur sa tête avec un bruit de tonnerre. Aux plus mauvais pas, les guides indiquent où mettre le pied et vous retiennent pour le cas où vous trébucheriez. Un arbuste, une touffe d'herbe bien enracinée, de loin en loin un pin rabougri, sont pour le voyageur de précieux auxiliaires ; mais sur les pentes les plus abruptes, ils lui font entièrement défaut. La dernière pente, celle qui abou-

tit au pied de la paroi est extrêmement pénible, étant fort longue et formée d'un sol sablonneux et friable qui cède à chaque pas. Tandis que je m'évertuais à la gravir avec mes guides, nous entendîmes des chiens aboyer furieusement au loin, sur le faite du versant opposé. Les hurlements, de plus en plus rapprochés, étaient répercutés avec un son sinistre, impressionnant, en harmonie avec le paysage. On eût dit les chiens de l'Érèbe acharnés contre les voyageurs qui osaient s'approcher de la rive infernale. Mais les nôtres s'arrêtèrent au bas de la pente que nous étions en train d'escalader; quelques cris et quelques bordées de pierres suffirent à les tenir en respect.

C'est au sommet de cette longue pente de gravier croulant que se trouve le pied de la chute. Les eaux, comme nous l'avons dit, tombent le long d'une énorme paroi polie dont la hauteur, paraît-il, dépasse deux cents mètres. Elles proviennent en majeure partie des champs de neige situés au sommet du Khelmos; de là ce fait que leur débit varie avec la saison. Quand je visitai la chute, au début d'octobre, après la longue période de sécheresse estivale, l'eau filtrait le long de la rayure noirâtre dont j'ai parlé; sa présence ne se décelait qu'au miroitement qu'elle produisait sur la surface sombre du rocher. Au pied de la montagne, elle formait un petit torrent qui, après avoir dévalé un lit rocheux très rapide, s'en allait, bien plus loin, rejoindre le fond de la ravine. Cette eau était claire et point trop froide. On prétend même que, lors des fortes crues résultant de la fonte des neiges, elle se

résout toujours en écume en tombant d'une telle hauteur et qu'elle n'arrive au sol que sous forme d'une pluie menue. Du pied de la chute on ne peut voir que le bas de la montagne, sans doute parce que le sommet est quelque peu en surplomb. A coup sûr, les monts situés un peu plus à droite surplombent, eux, considérablement. Ces énormes escarpements sourcilleux de rochers gris dressés de trois côtés donnent au paysage un caractère de sublimité grandiose, mais sauvage et farouche. Nulle part ailleurs je n'ai rien vu de comparable. Du troisième côté, où le regard plonge dans la gorge et par-delà les hauteurs voisines, on distingue au lointain les monts d'Acarnanie, sur l'autre rive du golfe de Corinthe. Ces montagnes, m'informa le guide, se trouvent en Roumélie. Sur la paroi du rocher, à quelques mètres à droite de la chute, se lisent gravés les noms ou initiales de divers visiteurs. On y relève celui du roi Othon, à la date de 1847.

LXI. — LA VALLÉE DE L'AROANIOS

Après avoir traversé le plateau de Soudena dans un large lit fort pierreux qui demeure à sec en automne, l'Aroanios pénètre dans un défilé, à l'extrémité sud-est de la plaine. Dans ce défilé, formé à l'est par les pentes du Khelmos, et à l'ouest par les montagnes qui bornent le plateau de Soudena au sud, la rivière et la route de Clitor s'allongent côte à côte. Tout d'abord l'espace qui sépare les hauteurs demeure large

et horizontal, ponctué d'arbres çà et là. Mais bientôt la vallée se resserre et commence à descendre, offrant vers le sud un magnifique panorama de montagnes successives dont les teintes se dégradent, suivant la distance, du violet foncé au bleu pâle. Le sentier longe d'abord la berge orientale de la rivière qui était à sec au moment où je la vis, dans les premiers jours d'octobre. Mais, après avoir reçu un affluent qui dévale du Khelmos par une ravine profondément creusée entre deux pentes de terre rouge, elle atteint les dimensions d'un gros gave pyrénéen. Peu à peu, à mesure que les montagnes riveraines se rapprochent, la vallée se transforme en un ravin où le torrent coule entre des platanes dans un lit agréablement boisé. A ce moment, le sentier passe sur la rive droite pour ne plus la quitter. Plus loin le ravin s'étrangle en une gorge rocheuse et profonde, pour s'élargir à nouveau et laisser couler la rivière avec un murmure charmant à travers des terrains cultivés. Ainsi la vallée s'étale peu à peu et devient la plaine de Clitor. Des vignobles et des champs de maïs en occupent les régions inférieures. Au moment où je traversai cette magnifique vallée, c'était la saison des vendanges. Des grappes de raisins murs pendaient en offrandes devant les saintes images dans de petits tabernacles, le long de la route. Nous croisâmes des files d'ânon chargés d'outres gonflées de vin et de paniers remplis de raisins. Dans les vignes, les paysans étaient occupés à presser les grappes empourprées dont ils voulurent à toute force combler, sans accepter de rétribution, les tabliers de nos muletiers.

LXII. — LES SOURCES DU LADON

Le Ladon arcadien, l'affluent le plus considérable de l'Alphée, prend sa source au milieu d'une vallée située sur le flanc ouest du mont Saïta, l'ancien Oryxis. Cette vallée est assez large, et le fond en est creusé de chaque côté par les lits de deux rivières asséchées. Entre ces deux cours d'eau, s'élève une petite éminence de roche rougeâtre qui se termine au sud par une paroi verticale haute de quelque cinquante mètres. Au pied de ce rocher dort un grand étang, opaque et d'un bleu sombre, frangé d'herbes aiguës et d'autres plantes aquatiques; des arbres rabougris, saules, yeuses et platanes, croissent parmi les rochers d'alentour. Cet étang est la source du Ladon, torrent impétueux aux flots bleu foncé, qui se rue le long d'une berge bordée de saules. L'eau arrive à l'étang non par les rochers qui le dominant, mais par une profonde fissure visible seulement quand la source est tarie, ce qui se produit quelquefois. Un paysan que je vis là en 1895 apprit à mon drogman que trois années plus tôt, après un violent tremblement de terre, l'eau avait cessé de couler trois heures durant; la fissure se trouva mise à nu et l'on vit des poissons gisant sur le fond à sec. Puis la source se remit à couler doucement. Trois jours plus tard une explosion assez forte se fit entendre et une immense gerbe d'eau jaillit. M. Philippson a eu vent d'un phénomène analogue qui se serait produit en 1880. Ces jaillissements soudains à la source du Ladon ont d'ailleurs été men-

tionnés plusieurs fois au siècle dernier et dans l'antiquité. Ces arrêts et ces reprises brusques de débit sont dus sans aucun doute à l'alternance des obstructions et des dégorgements dans les canaux souterrains qui drainent le lac de Phénéos. Les Anciens avaient raison, en effet, de croire que les eaux dont est formé le Ladon proviennent directement du lac de Phénéos à travers le sol. Elles ont la même teinte, d'un bleu-vert intense, que celles du lac; elles sont tièdes et insipides, comme toutes les eaux dormantes, et non point froides et douces comme celles d'un torrent de montagne. La source n'est qu'à huit kilomètres environ du lac, dont la haute chaîne du Saïta la sépare. Les hauteurs sur le versant opposé (ouest) de la vallée sont beaucoup moins élevées; leurs flancs de roche rouge sont en partie couverts de petits buissons verdoyants. Au bord de l'étang, de nombreuses lavandières sont à l'ouvrage.

LXIII. — LA GORGE DU LADON

Quittant le village de Stretzova, le sentier traverse des pentes encombrées de rochers et de broussailles, puis une campagne dénudée et pierreuse et rejoint enfin le bord septentrional de la rivière. Des cultures de maïs s'étendent le long du cours d'eau; des montagnes boisées se dressent sur la rive sud; d'autres, plus élevées, aux contours imposants, bornent la vue au sud-est. A l'endroit où l'on rejoint la rivière, deux sources jaillissent sous les rochers, formant une mare ombragée de platanes touffus d'où un ruisseau gagne

le Ladon en quelques mètres. De là au pont de Spathari, course de cinq heures environ à cheval, l'on traverse un paysage sans rival en Grèce. La rivière se fraye un passage dans une gorge encaissée entre de hautes montagnes boisées qui dévalent par endroits en précipices immenses, aux crevasses panachées d'arbres et de buissons, jusqu'au bord du torrent rapide. L'étroite sente court très haut sur le versant nord, surplombée parfois de rochers menaçants ; elle découvre aux regards des aspects tantôt grandioses et tantôt quasi terrifiants sur les gouffres de ce formidable ravin, et sur les hautes parois boisées qui se dressent de l'autre côté.

La gorge est en quelque sorte partagée en deux par le village de Divritsa où les montagnes s'écartent un peu de la rivière, et à partir duquel le paysage devient assez différent. Dans la première moitié qui se termine en amont du village, le torrent contourne le pied de hautes montagnes abruptes ; sur la rive sud, ces montagnes sont boisées jusqu'au sommet et sectionnées en divers endroits par des ravins profonds aux flancs également recouverts de forêts. Sur la rive nord, les hauteurs ne sont pas boisées en général, mais dénudées ou vêtues de buissons. Le sentier court le long de ces hauteurs, ce qui permet à l'œil de se poser continuellement sur le puissant mur de verdure qui se dresse de l'autre côté. J'eus le bonheur de traverser cette gorge merveilleuse par une belle journée d'octobre ; les bois n'étaient encore qu'effleurés çà et là par les premières teintes de l'automne. On voyait le

torrent courir fort loin à nos pieds ; tantôt il glissait, opaque et vert, avec un doux murmure, et tantôt bondissait en rugissant par-dessus des rochers arrondis, en tourbillons d'écume aux blancheurs glauques.

En aval de Divritsa, le paysage revêt un caractère de grandeur presque accablante. Les montagnes abruptes et boisées ont désormais fait place à d'énormes rochers en surplomb ou à des parois verticales que panachent des arbres ou des buissons logés dans toutes les anfractuosités. Elles envahissent le ravin au point de laisser à peine la place pour passer ; elles semblent en se rejoignant vouloir bannir le ciel de notre vue. Ajoutons que le sentier est étroit et qu'il longe, à grande hauteur, le bord extrême de gouffres effrayants où le moindre faux pas du cheval précipiterait le cavalier dans l'abîme. Aussi respire-t-on plus à l'aise quand on sort enfin de la gorge, un peu en amont du pont de Spathari et qu'on aperçoit un vaste pan de ciel au-dessus de sa tête, des collines basses devant soi, et la rivière serpentant entre elles dans un paysage sylvestre, joli sans doute, mais assez banal.

LXIV. — DIMITSANA

Peut-être la Teuthis ancienne a-t-elle occupé l'emplacement du village moderne de Dimitsana ? Celui-ci, très pittoresque, se dresse sur une haute crête, à l'est de la rivière du Gortynios, entouré de toutes parts de montagnes abruptes et élevées. Dans une ravine profonde, la rivière décrit une courbe semi-circulaire

autour de la ville dont la partie occidentale est ainsi située sur un haut saillant rocheux. Les rues, étroites et raides, ne sont guère que des escaliers taillés en plein roc; bordées de boutiques, elles sont pleines d'animation. L'air est frais et salubre. Au sud, le regard franchit des collines revêtues de vignes, sur les deux rives du Gortynios, pour s'étendre sur la verte plaine de Mégalopolis, que veine le cours argenté de l'Alphée, et que borne la chaîne neigeuse du Taygète. Toujours dans cette direction, un raidillon raboteux descend en zigzag parmi les vignobles en terrasses jusqu'au lit de la rivière. Là, un pont enjambe cette dernière, juste en aval d'un point où elle baisse de cinquante pieds sur un parcours d'autant de mètres, bondissant par-dessus d'énormes rochers, entre de hautes parois sur lesquelles s'inclinent des arbustes. La colline située sur la rive occidentale est plus raide et plus haute encore que celle de Dimitsana.

La crête occupée par la ville est entourée des restes d'un ancien mur qui se confond en partie avec les cours, les murs et les fondations des maisons particulières. A certains endroits subsistent plusieurs assises de maçonnerie. L'appareil en est rectangulaire à l'est; mais, à l'ouest, polygonal. De ce côté, les blocs sont énormes. Là se trouvent également les fondations d'un édifice imposant, orientées d'est en ouest, et construites en beaux blocs équarris. C'était évidemment un temple. Quelques vestiges anciens se voient encore parmi les vignobles étagés en terrasse sur la pente méridionale.

LXV. — GORTYS

Sur la rive droite du Gortynios (ou rivière de Dimitisana), à quatre kilomètres et demi environ de son confluent avec l'Alphée, se trouvent les ruines de Gortys. Elles occupent le sommet assez spacieux d'une colline qui, à l'est, tombe dans la rivière en précipices imposants; on peut très facilement les visiter de Karytæna. De cette ville pittoresque, haut perchée sur la rive droite de l'Alphée, ou descend vers le nord par un sentier fort pierreux et raboteux, dans la gorge profonde où est encaissé le fleuve. Cette gorge est resserrée entre d'arides et abruptes montagnes. Derrière se dresse, majestueux, le rocher de Karytæna, avec les ruines de son château médiéval. Une demi-heure à peu près suffit pour atteindre le confluent. On quitte alors la gorge de l'Alphée pour suivre, vers le nord-est, celle du Gortynios, en longeant d'abord la rive gauche. Malgré les montagnes dénudées et pierreuses qui l'enserrent, cette gorge est moins triste et moins déprimante, en somme, que celle de l'Alphée. En moins d'une demi-heure on atteint le lit du torrent qui se rue, clair et d'un vert bleuâtre; on le franchit sur un pont de pierre porté par une haute arche aiguë, et pavé, suivant la coutume grecque, de galets aux formes et aux dimensions des plus horribles. Immédiatement en amont, la gorge s'étrangle en un ravin rocheux et escarpé; la vue qu'on a d'en bas sur ce ravin — avec, au premier plan, le vieux pont en dos d'âne — est des plus pittoresques. J'ai

goûté là de l'eau du Gortynios sans la trouver aucunement glaciale, bien que Pausanias prétende qu'elle soit d'une fraîcheur excessive. Mais il faisait chaud lors de mon passage; c'était en automne. Pausanias a pu voir la rivière en hiver ou au printemps, quand elle est refroidie par les glaçons ou la neige fondante. Au bout du pont, un raidillon raboteux gravit le flanc ouest du ravin. On le suit, montant et descendant tour à tour le long des pentes arides, tandis que la rivière roule, à droite, au fond de la ravine. A mi-hauteur des précipices que l'on côtoie, s'accroche un petit monastère au toit rouge. Environ trois quarts d'heure après avoir franchi le pont, on atteint les ruines de Gortys.

Elles occupent, nous l'avons vu, le sommet d'une colline qui domine la rive droite (rive occidentale) du Gortynios. C'est en abaissant les regards, à l'est, du haut des immenses précipices qui sont de ce côté, qu'on mesure vraiment la hauteur de cette colline : Abordée par le sud, lorsqu'on vient de Karytæna, elle présente l'aspect d'un coteau modéré. C'est que l'on monte graduellement à partir du pont, et que vers le sud s'élève une colline aussi haute que celle de Gorthys, dont la sépare seulement une légère dépression occupée principalement par des vignes. Le sommet de la colline de Gorthys s'allonge, en pente douce, sur une crête assez étroite, du sud-est au nord-est. C'est là qu'elle est le plus haute, et que des rochers massifs lui assurent vers le sud une défense naturelle ; les anciens ingénieurs ont profité de cette disposition

pour construire des pans de murs dans les intervalles. Des buissons, aujourd'hui, ont pris racines dans les anfractuosités.

La longue pente qui dévale au nord-est dans la gorge du Gorthynios est dénudée et pierreuse. Pierreuses et arides aussi, les montagnes qui entourent Gorthys de toutes parts. Dans une froide lumière grise, ou sous un ciel couvert, elles seraient extrêmement mornes et sombres. Sous le chaud soleil de Grèce, elles ne sont que nues et désertes. C'est la gorge qui offre le plus beau coup d'œil : le Gorthynios y débouche d'un étroit défilé entre deux hautes montagnes. A l'origine de ce défilé, une ou deux maisons s'aperçoivent parmi les arbres. Si haut placée qu'elle soit au-dessus de la rivière, Gorthys n'en est pas moins au fond d'une cuvette enclose de montagnes tout autour. Aussi les étés doivent-ils y être fort chauds. Même en octobre, quand je visitai ces lieux, la fraîche brise qui soufflait n'atténuait nullement, parmi ces ruines, une chaleur assoupissante. Le doux parfum du thym, les grelots des moutons qui tintinabulaient, l'aboiement des chiens et les cris des bergers dans le lointain accentuaient cette impression estivale et semblaient nous inviter à somnoler à l'ombre. Agréable aussi, et presque rafraîchissant, était le bruit de la rivière s'ajoutant à la vue de ses eaux bleuâtres et de son écume blanche, tout en bas, au fond de la gorge.

LXVI. — LA PLAINE DE MÉGALOPOLIS

Mégalopolis s'élevait dans la grande plaine occidentale d'Arcadie, qui s'étend du nord au sud comme sa voisine, d'ailleurs beaucoup moins belle, la grande plaine de Mantinée et de Tégée. Cette dernière est plate et dénudée ; nul arbre, nul cours d'eau n'en interrompt la monotonie ; des montagnes arides l'enserrent ; aussi l'aspect général en est-il quelque peu lugubre et déprimant. Vers son extrémité nord seulement, les monts se dressent en masses plus grandioses, aux contours plus pittoresques. Quant à la plaine de Mantinée, elle est entourée de montagnes à la silhouette variée, aux flancs çà et là revêtus de bois. Elle est agrémentée de taillis, de coteaux et d'éminences aux lignes sinueuses, égayée de nombreux cours d'eau qu'ombragent des platanes, et arrosée par l'Alphée, large mais peu profond, qui serpente au milieu. Ici — contrastant avec la plaine orientale — le paysage est éminemment lumineux, souriant et gai. Peut-être faut-il le voir de préférence après la pluie, par une belle matinée, au début de l'été. La végétation est verdoyante, l'air limpide, le profil des montagnes environnantes se découpe net et clair, et leurs teintes varient du violet sombre au lilas.

LXVII. — LA CAVERNE DE LA DÉMÉTER NOIRE.

On a identifié la caverne de la Déméter Noire avec une petite grotte située dans le vallon de la Néda, à

une heure de marche environ à l'ouest de Phigalie. L'endroit est connu dans le voisinage sous le nom de *Stomion tis Panaghias*, ou Goulet de la Vierge. Pour y atteindre, il faut descendre par un raidillon à peine assez large pour y poser le pied et qui domine des abîmes propres à donner le vertige aux têtes peu solides. Toutefois, aux passages dangereux ou peut (en général) se retenir à quelques buissons ou à un rocher. On descend ainsi jusqu'au torrent; il bondit en mugissant au fond de l'étroit ravin dont les flancs se dressent à pic, atteignant une hauteur considérable.

La cavité s'ouvre dans la paroi nord d'une prodigieuse falaise, à une trentaine de mètres au-dessus de la rivière (1), d'où elle n'est accessible que par un sentier étroit et malaisé. A ce point la gorge tourne brusquement. La caverne est située exactement à ce coude. Sur le flanc opposé, à environ vingt mètres, un énorme rocher couvert d'herbes, et même d'arbres partout où ceux-ci peuvent prendre pied, s'élance à une hauteur à peu près double de celle qui sépare la caverne du torrent. Aux deux extrémités du ravin, des collines bornent la vue; celles d'amont sont hautes, abruptes et boisées.

La caverne elle-même, simple anfractuosité et dépression peu accusée à l'origine, a été close au moyen d'un mur de maçonnerie grossière, de construction apparemment récente; le plâtre m'en a paru frais [1895]. Dans la cavité ainsi formée, on a établi

(1) A 35 mètres au-dessus du lit, précise le *Guide* de M. Fougères (p. 458).

un plancher rudimentaire à quatre pieds du sol environ. La grotte présente ainsi deux étages dont le supérieur abrite une minuscule chapelle pourvue d'un autel et ornée de deux tableaux sacrés : le Christ, et Saint-Jean-Baptiste. Sur l'une des parois, on distingue quelques fresques effacées. Le jour pénètre par une petite ouverture pratiquée à côté de l'autel. La moitié de la voûte au moins est artificielle et construite de même façon que le mur. Très légèrement à l'est de cette caverne s'en trouve une autre plus petite, séparée de la première par une faible saillie de la falaise. Le même sentier donne accès aux deux.

Ce que l'on nomme « Goulet de la Vierge » est une sorte de galerie longue d'environ cent mètres, formée de rocs et de terre éboulés, à travers laquelle se précipite la Néda, dans le ravin au pied de la grotte. En hiver, le torrent gonflé submerge cette galerie; mais en été, lorsque les eaux sont basses, on peut la traverser et admirer les stalactites qui pendent de la voûte (1).

LXVIII. — LE TEMPLE D'APOLLON A BASSÆ

Ce temple, de beaucoup le mieux conservé de tous ceux du Péloponnèse, frappe le voyageur par sa situation sauvage et isolée à une altitude de plus de onze cent cinquante mètres, offrant, au sud, une large échappée sur les montagnes lointaines de Messénie et de Laconie. Il se dresse sur une étroite plateforme, au

(1) La hauteur de cette galerie est de 7 mètres, et sa largeur, de 15. (*Guide de Grèce*, p. 458.)

versant sud d'une colline appelée Kotilion par les anciens. Les parois rocheuses qui s'élèvent immédiatement derrière le temple, interdisent toute vue étendue vers le nord et le nord-est. Mais au sud elles s'inclinent en pente douce vers la vallée de la Néda. Juste au sud, par une dépression entre deux collines, apparaît le sommet aplati de l'Ithôme. Au sud-est, par une autre dépression, se montre le magnifique profil du Taygète, aux pics couverts de neige. Plus près, entre l'Ithôme et le Taygète, se dresse le mont Ira, ultime point d'appui des Messéniens à l'époque où ils défendirent leur indépendance contre Sparte. Vers l'orient, des hauteurs arides et dénudées, piquée de quelques chênes, constituent les éperons du mont Lycée. Plus au sud, se dressent les monts Tétrasi au sommet arrondi. Peut-être sont-ce eux que les anciens appelaient montagnes Nomiennes ? La mer est invisible de ce point, mais on peut l'apercevoir en gravissant la pente à laquelle est adossé le temple.

Ces montagnes désolées et battues des vents dessinent un fond de tableau saisissant derrière le temple solitaire. Bâti de ce calcaire grisâtre et terne qui constitue les rochers environnants, il souligne, bien plus qu'il ne l'atténue, la mélancolie du paysage.

Tel est ce sanctuaire en ruines, silencieux témoin de la fragilité des grandeurs humaines et de la vanité de notre foi.

LXIX. — LE TEMPLE D'ARTÉMIS A AULIS

Au fond de la baie d'Aulis, un vallon qui monte

en pente douce s'insinue entre les collines sur une longueur d'environ deux kilomètres. Il est arrosé par un ruisseau qui va se jeter dans la baie. A environ quinze cents mètres de la côte se voient les ruines d'une chapelle byzantine dédiée à saint Nicolas; elles occupent, croit-on, l'emplacement du temple d'Artémis mentionné par Pausanias, et auquel Iphigénie fut menée en sacrifice avant que la flotte grecque n'appareillât pour Troie.

Le théâtre de cet événement célèbre (si c'est bien lui) me parut plutôt froid et morne quand je le visitai sous un ciel plombé, par un mélancolique après-midi de novembre. La chapelle en ruines, avec son dôme écroulé et ses murs sans toit, avait un air d'abandon. Elle se dresse, solitaire, au milieu de terrains labourés, pierreux, arides, sur le flanc des collines basses qui, vers le sud, encaissent la vallée. Des hauteurs semblables, arides et rocailleuses, et quelques autres, plus élevées, dominant les premières au nord et à l'ouest, règnent de tous côtés. A l'est seulement on aperçoit un coin de la baie d'Aulis, d'un bleu-vert très pâle sous le ciel d'hiver. Au-delà se distinguait le détroit de l'Euripe; plus loin encore, baignés de violet sombre, la côte et les monts d'Eubée. De maigres champs, ponctués çà et là d'un arbre grêle, occupaient le fond de la vallée, formant premier plan à ce morne tableau. Et pourtant, champs dénudés, collines rocailleuses, ciel gris de plomb, froide mer d'acier, montagnes violettes estompées dans le lointain, tout cela constituait un cadre approprié à ce

sanctuaire en ruines hanté des souvenirs d'une gloire disparue.

LXX. — LE SAUT DE GLAUCUS

Immédiatement après le coteau aplati qui semble marquer l'emplacement de Salganéos, la plaine cesse brusquement. Courant le long des flancs broussailleux et roides du mont Messapios, un sentier domine d'assez haut la mer qui, sous un grand soleil, est d'une jolie teinte verte, limpide comme du cristal et semée de taches violettes.

Au bout de quinze cents mètres environ, on arrive en face d'une île agréable, rocheuse, couverte de pins, et située à quelque distance de la côte. Une ruine s'y dresse qui, vue d'aussi loin, nous parut être médiévale ou moderne. Non loin de cet endroit, on distingue également au fond de la mer transparente, une série de grosses pierres, arrondies par les flots plutôt que par la main de l'homme.

Plus loin encore, se dresse une haute falaise qui, vue de l'est, rappelle le rocher de la Lorelei sur le Rhin. Le sentier descend longer une étroite plage située au pied de cette éminence d'où un cours d'eau abondant se précipite dans la mer. Ce rocher est probablement ce que les anciens nommaient le saut de Glaucus. Le jour où je passai là, l'eau bleu-verdâtre et lumineuse qui le baignait me parut fort engageante : on imaginait volontiers le dieu marin plongeant dans ces abîmes aux fraîcheurs délicieuses.

Au-delà du rocher, le sentier longe à nouveau le

pied de la vaste pente embroussaillée de lentisques et d'yeuses qui, de la cime élancée du mont Messapios, dévale d'une seule coulée jusqu'à la mer.

LXXI. — LE LAC COPAÏS

Comme le niveau d'autres lacs, que drainent, non pas des rivières, mais des canaux naturels souterrains traversant les montagnes calcaires qui les entourent, celui du lac Copaïs a beaucoup varié d'une époque à l'autre. Ces fluctuations dépendent de deux séries de causes : la capacité variable des voies d'écoulement, et le volume variable de l'eau qui afflue dans ce lac.

En premier lieu, les émissaires non seulement sont soumis à une transformation graduelle et régulière, leurs couloirs se trouvant peu à peu obstrués et leurs orifices engorgés par les dépôts d'alluvions qui, au cours des âges, exhaussent le lit du lac ; ils sont de plus exposés à des changements brusques et imprévisibles, causés par les tremblements de terre, les éboulements, les poutres flottantes, etc., qui peuvent, en quelques minutes, élargir ces passages ou les bloquer complètement.

En second lieu, tandis que ces modifications progressives ou soudaines, affectent le régime d'admission des eaux, d'autres, non moins marquées, influent sur leur débit. Car la chute des pluies (dont leur afflux dépend en fin de compte) varie non seulement avec les années, mais encore suivant les saisons. Dans le climat subtropical de la Méditerranée, c'est à

peine s'il pleut en été ; par suite, durant cette saison, les cours d'eau ont un volume moindre ou peuvent se trouver entièrement à sec.

Ces diverses causes contribuent à produire des variations, soit séculaires et périodiques, soit irrégulières et imprévues, dans le niveau de lacs tels que le Copaïs. Aucun, peut-être, n'a subi de fluctuations annuelles plus régulières et plus sensibles. Couvert de roseaux en hiver, et refuge d'oiseaux sauvages par milliers, c'était, en été, une plaine plus ou moins marécageuse où broutaient les bestiaux et où se faisait la moisson. Ces vicissitudes saisonnières étaient si connues que certaines localités riveraines, telles qu'Orchomène, Lébadée et Copæ, étaient reliées entre elles par des routes d'été et des routes d'hiver. Ces dernières empruntaient le versant des collines, tandis que les autres coupaient à travers la plaine. Quand survenaient en novembre les fortes pluies d'automne, le lac commençait à monter. Il atteignait son plus haut niveau en février ou mars, époque à laquelle les orifices des voies d'écoulement se trouvaient complètement submergés et ne trahissaient leur existence que par des tourbillons à la surface du lac. Même alors, le lac n'offrait à l'œil rien moins qu'une nappe d'eau continue. Vu de l'acropole d'Orchomène, par exemple, il se présentait comme un immense marécage d'un vert intense, s'étendant sur plusieurs kilomètres, encombré de joncs et d'osiers à travers lesquels on pouvait voir le Céphise ou le Mélas s'infiltrer paresseusement, tandis que, çà et là, un reflet de

soleil à la surface de l'eau, surtout dans la région nord-est, attirait le regard vers ce qui paraissait être des étangs au milieu du vaste marais vert. Des montagnes grises et nues, au nord et à l'est, et les belles pentes boisées de l'Hélicon au sud, bornaient ce marécage. Au printemps, les eaux commençaient à baisser. Des îlots de terre brune, dépouillés de tout roseau, émergeaient d'abord sur le lac. A mesure que la saison s'avanceit, ces taches s'élargissaient et finissaient par se rejoindre. Vers le milieu de l'été, de vastes étendues, surtout au centre et vers les bords, se trouvaient ainsi exposées. Aux endroits les plus élevés, le terrain fertile d'alluvions laissé par le retrait des eaux, était ensemencé et produisait des récoltes de blé, de riz et de coton, tandis que les parties basses, couvertes d'herbes luxuriantes et de plantes aquatiques, servaient de pâturages aux bœufs et aux porcs. Aux endroits les plus profonds, l'eau stagnait souvent tout l'été, bien qu'en certaines années elle évacuât même ces endroits-là, ne laissant après elle qu'une fondrière, ou une traînée d'argile blanche, absolument sèche, que le soleil d'été crevassait d'un réseau de menues fissures. Vers la fin d'août, la majeure partie du bassin se trouvait généralement à sec, encore que l'eau n'atteignît son étiage qu'en octobre. A ce moment, le marécage de naguère n'était plus qu'une vaste surface brune, exaltée çà et là par la tache verte d'un marais encombré de roseaux et d'autres plantes aquatiques. En novembre, le lac recommençait à s'emplier rapidement.

Tel a été, dans les temps modernes, le régime normal des variations annuelles du Copaïs. Il n'existe aucune raison de supposer qu'il ait différé essentiellement dans l'antiquité. De tout temps, néanmoins, les eaux du lac ont été sujettes à des crues ou à des abaissements par rapport à son niveau moyen ; soit (en hiver) par suite de pluies d'une abondance ou d'une pénurie exceptionnelles, soit par suite de l'engorgement ou de la rupture accidentels des fissures. De même qu'on trouve chez les anciens des récits de villes englouties sur les bords de ce lac, un voyageur moderne décrit les paysans contraints de s'enfuir devant la menace des flots, leurs vignes et leurs champs étant envahis par les eaux.

Le projet de drainage du Copaïs, réalisé vers la fin du dix-neuvième siècle, a été conçu et apparemment exécuté à une époque fort ancienne. Strabon se fait l'écho d'une tradition d'après laquelle tout le bassin aurait été asséché et mis en culture par les habitants d'Orchomène. Cette tradition a été confirmée d'une manière frappante par la découverte d'un réseau complet et fort ancien de drainage retrouvé dans le lit du lac. D'après une description due à des spécialistes, ces travaux consistaient en un ingénieux système de digues et de canaux qui entouraient complètement le lac et qui, recueillant les eaux des affluents qui s'y jetaient à l'ouest et au sud, les amenaient jusqu'aux brèches des rives est et nord-est. Aux endroits où le canal longeait de près la rive escarpée et rocheuse, une digue ou un remblai unique pouvait

suffire; le courant étant canalisé entre la digue et la rive. Mais lorsque le canal avait à traverser une anse, ou que la berge du lac n'était ni assez haute ni assez raide pour servir de paroi, on construisait deux digues parallèles entre lesquelles l'eau coulait. Les vestiges de ces travaux sont de deux sortes. Ils se révèlent, d'une part, sous la forme de talus bas et larges, hauts d'environ 1 mètre 50, et larges de 16 à 18 mètres, s'étendant sur des distances considérables, soit en ligne ininterrompue, soit avec quelques solutions de continuité. Tantôt on aperçoit une seule éminence, tantôt deux levées de terre parallèles, à faible intervalle l'une de l'autre. Et, entre ces deux talus, ou le long du tertre isolé, une longue rigole, peu profonde, marque le lit de l'ancien canal. Il est clair que les longues levées, basses et larges, sont les restes des digues qui enserraient jadis les canaux, et qui se trouvèrent peu à peu réduites à leur niveau actuel par l'action séculaire et incessante des eaux. En second lieu, le tracé des anciens canaux se reconnaît aux levées de grands blocs polygonaux, qui, en maints endroits, soutiennent et revêtent la paroi intérieure des digues. Par endroits, ces murs sont bien conservés; mais en d'autres, rien ne subsiste qu'une ligne très nette de pierres blanches, s'étendant sur plusieurs kilomètres à travers une plaine dépourvue de pierres par ailleurs.

Quand le système que nous venons de décrire était en plein fonctionnement, le bassin du Copais devait se trouver presque à sec. Mais il n'existe aucune rai-

son de supposer que, dans la période historique de l'antiquité, le lac ait jamais été drainé; il semble donc qu'on doive reporter ces travaux à l'époque préhistorique. On a vu que Strabon nous a transmis une tradition suivant laquelle le lit du lac avait été drainé et cultivé par les Orchoméniens. On ne saurait guère se tromper en attribuant aux Minyens d'Orchomène — ces Hollandais de l'antiquité — le vaste réseau de digues et de canaux grâce auquel la plaine reconquise sur les eaux fut transformée en champs de blé onduleux et en séduisants vignobles qui firent affluer la richesse dans les coffres des citoyens. C'était l'âge d'or d'Orchomène, l'époque où ses splendeurs rivalisaient avec les trésors de Delphes et avec l'opulence de la Thèbes égyptienne.

LXXII. — LE GRAND KATAVOTHRE

Pour gagner Larymna, en venant du sanctuaire d'Apollon sur le mont Ptôon, on quitte la petite vallée en forme d'auge où il se trouve et l'on gravit la crête qui la borne au nord-ouest, formant un ensellement entre les monts Tsoukouriéli et Mégalo Vouno. Du sommet de cette crête, jetons un dernier regard en arrière sur le vallon qui recèle le sanctuaire en ruines et sur le lac Likéri aux rives sinueuses que l'on aperçoit plus loin, vers le sud. Se dirigeant vers le nord, on descend assez brusquement un étroit ravin aux flancs broussailleux qui conduit tout droit à l'angle nord-est de la grande plaine copaique. Coupant cet

angle qui, naguère encore, formait un marais ou un lac durant plusieurs mois de l'année, mais qui est aujourd'hui en cultures, on se dirige vers le Grand Katavothre, la plus large des brèches naturelles qui existent dans la ligne de collines que traversaient les eaux du lac Copais avant de se jeter dans la mer. C'est une vaste caverne, à la voûte haute, qui s'ouvre dans la paroi d'une falaise calcaire d'un blanc crémeux. A la différence de la plupart des autres fissures ou émissaires, elle est toujours en activité. La rivière Mélas (moderne Mavropotamos, ou Rivière noire), après avoir franchi toute la région nord de la plaine copaique dans un lit pareil à un canal, déverse ses eaux dans la caverne par un courant régulier et s'engouffre en ses profondeurs. A peu de distance à l'intérieur, une ouverture perce la voûte. Quand le soleil pénètre par cet orifice, illuminant le fond de la sombre grotte, la voûte rocheuse et le torrent rapide, l'effet est des plus pittoresques. L'endroit paraît féerique et l'on se croirait volontiers parvenu

où Alphée, la rivière sacrée, s'enfonçait
à travers des abîmes insondables à l'homme,
vers un océan de ténèbres.

Mais, hélas! la vue des femmes qui chaque jour lavent leur linge à l'entrée de la grotte, suffit à rompre le charme.

LXXIII. — LE VALLON DES MUSES

Le bosquet des Muses était situé au pied nord de

l'Hélicon, dans une vallée qu'un cours d'eau traverse d'ouest en est. Vers son extrémité orientale, la vallée se resserre, étranglée par les hautes pentes abruptes et boisées de l'Hélicon au sud, et d'une autre montagne hérissée, mais moins élevée, au nord. L'ensellement qui relie les deux montagnes borne à l'ouest le Vallon des Muses. Une belle vue de la vallée s'offre des ruines d'une tour médiévale qui couronnent une colline rocheuse de faible altitude, à mi-route environ entre Ascra et le village de Palæo-Panagia. De l'autre côté de la vallée, et vers le sud, se dressent les pentes roides de l'Hélicon, rocheuses à leur partie inférieure et couvertes de pins vers le haut. Dans un ravin au pied de ces déclivités, s'aperçoivent les arbres qui masquent le monastère isolé de Saint-Nicolas, au pied duquel des buissons de myrtes s'étendent fort loin sur la pente. Au sommet de la vallée, à l'ouest, le faite accidenté de l'Hélicon se présente en raccourci; précédant légèrement ce point culminant, on entrevoit le monastère de Zagara délicieusement situé sur une pente ombreuse qui va se perdre dans le vallon isolé où sont les deux villages qui portent ce même nom.

A gauche du sommet, la cime neigeuse du Parnasse s'esquisse à peine à l'horizon. Plus près de nous, l'éminence conique d'Ascra, surmontée de sa tour en ruines, se détache en un vigoureux relief. Des vignobles couvrent les collines aux profils modérés qui s'élèvent du côté nord de la vallée, tandis qu'en son milieu, l'Archontitza (sans doute le Termesos ou Permessos des Anciens), grossi de nombreux ruisseaux, coule entre des champs de maïs et de blé.

LXXIV. — L'HIPPOCRÈNE

Pour atteindre la fameuse Hippocrène (Source du Cheval) en partant du sanctuaire des Muses, on gravit la rude pente orientale de l'Hélicon, escaladant des rochers moussus, à travers une épaisse forêt de grands sapins. Après une ascension pénible d'environ deux heures, on parvient à une minuscule clairière circulaire, toute parsemée de pierres et couverte d'herbes et de fougères. C'est là que se trouve l'Hippocrène, nommée aujourd'hui Kryo-Pigadi, ou « Source froide ». — C'est un puits à orifice triangulaire, entouré d'une maçonnerie fort ancienne. L'eau limpide et glacée n'arrive qu'à trois mètres environ du bord, mais on peut descendre au moyen de marches creusées dans la paroi et en se retenant au lierre vigoureux qui, enraciné dans un roc immergé, revêt les parois du puits. La fraîcheur et la transparence des eaux de cette source sont célèbres dans le voisinage, en particulier parmi les bergers qui se plaisent à venir y remplir leurs gourdes.

LXXV. — LÉBADÉE

La ville moderne de Livadia porte le nom à peine modifié de l'ancienne Lébadée (Lébadéia). Elle se dresse fort pittoresquement à l'entrée d'une gorge sauvage, regardant au nord vers la plaine. Ses maisons blanches à toits rouges et à balcons de bois escaladent les pentes des collines bordant les deux rives de la

Hercyna, fleuve limpide et abondant issu de cette gorge et qui traverse à grand fracas les rues, dans un lit rocheux, en actionnant quelques moulins. Plusieurs ponts la franchissent. Derrière la ville, une hauteur couronnée par les ruines d'un vaste château-fort médiéval, tombe à pic sur la rive gauche du fleuve. Les maisons s'éparpillent dans la plaine, au milieu de jardins et de boqueteaux qui donnent à la ville, vue d'en bas, un aspect fort séduisant. Les hauteurs au pied desquelles est située Lébadée sont les contreforts septentrionaux de l'Hélicon. Le grand sommet conique, à l'est, est l'ancien Laphystion, aujourd'hui Granitsa. L'étendue qui, au nord, s'étale au pied de la ville va se confondre à l'est avec la grande plaine copaique. Une chaîne de collines basses la sépare de la plaine parallèle de Chéronée.

La majeure partie des eaux de la Hercyna provient de la gorge située immédiatement derrière la ville. Là, au pied d'une paroi verticale que dominant les ruines du château-fort, jaillit une source froide appelée Kryo-Pigadi qu'une canalisation amène à un petit établissement. Quelques niches destinées à abriter des offrandes votives sont creusées dans la roche. La plus grande est une chambre carrée taillée à environ deux mètres du sol. A droite et à gauche, sur les murs de cette chambre, des bancs ont été ménagés dans la pierre. C'est dans ce frais asile que le gouverneur turc de Lébadée avait coutume de venir fumer sa pipe aux heures chaudes. Sur l'autre côté du ravin, auprès d'un bouquet de platanes, plusieurs filets d'eau claire mais

tiède jaillissent impétueusement du sol, et, réunis à ceux de la Kryo, forment la Hercyna. Elle actionne une usine de coton à courte distance de leur origine. Il est fort probable que certaines de ces eaux sont celles de la Mnémosyné et de la Léthé que devaient boire tous les consultants de Trophonios avant de descendre dans l'ancre de l'oracle. Mais nous n'avons aucun moyen de les identifier.

Le caractère général de ces lieux n'a guère dû se modifier depuis l'antiquité; il est de nature à produire une impression profonde. Les nombreuses sources qui bouillonnent à grand bruit, les platanes verts, les roches cavernueuses, les hautes parois qui se dressent de trois côtés et que les ruines dominant à l'est, tout cela forme un ensemble difficile à oublier pour qui l'a vu une fois. Mais le ravin, dont cet endroit n'est en somme que l'entrée, ne se termine pas ici. Son lit étroit, profond, pierreux, tantôt à sec, tantôt arrosé par un torrent furieux, s'insinue fort avant dans le cœur des montagnes, encaissé comme un cañon entre de formidables rochers. En remontant ce ravin pendant quelques kilomètres, on le voit s'élargir et l'on se trouve au milieu de plateaux mornes et désolés. Un profond silence y règne, interrompu seulement par les cris d'un cincle plongeur, ou par les appels des faucons, là-haut, parmi les rochers.

LXXVI. — ORCHOMÈNE EN BÉOTIE

Orchomène, l'une des plus anciennes et des plus

fameuses cités de la Grèce, occupait l'extrémité orientale d'une chaîne de collines au profil accusé, l'Aktion (*Javeline*) des anciens, qui s'étend d'est en ouest sur une longueur d'environ dix kilomètres, bornant au nord la vaste plaine horizontale du Céphise. Commencant presque en face de Chéronée, qui est située au pied des collines sur le côté sud de la plaine, la crête s'élève graduellement à une altitude considérable, puis court vers l'est en conservant cette altitude sur plusieurs kilomètres avant de mourir dans la plaine copaique. D'une extrémité à l'autre, c'est la chaîne la plus rocailleuse, la plus stérile, et la plus rebutante qui se puisse concevoir ; on se demande, en y jetant les yeux, si le pied de l'homme a jamais foulé ces solitudes hérissées et vierges de tout sentier ? A proximité de la base méridionale de ces hauteurs désolées, le Céphise, fleuve blanchâtre et trouble, assez large et profond, coule entre des rives basses bordées de saules élancés ; des canards s'ébattent à la surface, tandis que des porcs patagent au bord, dans la vase. Selon que le temps est sec ou qu'il a plu, le courant se fait paresseux ou rapide. A le côtoyer sous les saules, par une journée grise de novembre, on s'imaginerait volontiers sur les rives de l'Eure ou du Loing, n'était que les champs de coton et la crête rocheuse formant fond ne rappellent au voyageur qu'il se promène à l'étranger.

A son extrémité orientale, la crête s'incline en une longue pente douce qui s'épanouit en éventail vers la plaine copaique. Cette pente fut occupée jadis par

Orchomène. C'est une position naturelle formidable. Au sud et au nord, elle est protégée par les flancs abrupts et hérissés de la colline qui forme, pour ainsi dire, la première ligne de défense. Au pied de ces déclivités, les eaux du Céphise (au sud) et du Mélas (au nord) constituent une seconde ligne ; cependant qu'à l'est, où l'inclinaison est douce, l'emplacement était protégé jusqu'à une date récente par le grand marais copaique qui s'avancait jusqu'à quelques centaines de mètres du bas de cette pente. Les anciennes murailles, dont il subsiste des vestiges considérables, partaient de l'extrémité est de la colline et remontaient les arêtes nord et sud, convergeant à mesure qu'elles s'élevaient, pour ne se trouver plus enfin qu'à quelque dix mètres l'une de l'autre, au sommet. Ces murs s'arrêtent au pied d'une falaise qui se dresse à pic à une altitude considérable. Son sommet exigü, auquel on accède par un long escalier, étroit et raide, taillé dans le roc, constituait l'ancienne acropole. Cette falaise, qui présente un aspect si imposant, vue de l'est, n'est pourtant séparée que par une dépression de quelques mètres de la longue crête hérissée des collines. C'était là le point faible de l'enceinte, et il fallut avoir recours à l'art pour suppléer au besoin d'une défense naturelle. En conséquence, la petite citadelle fut fortifiée à l'ouest et au sud par d'immenses remparts de maçonnerie dont les débris figurent parmi les plus beaux spécimens de fortification grecque qui subsistent. — La forteresse ainsi constituée est si petite qu'elle ressemble plus à un château-fort qu'à une

acropole du type normal. Mais le travail remarquable de la maçonnerie ne permet pas de douter qu'on ait affaire à une petite citadelle de la meilleure époque, probablement du iv^e siècle avant notre ère, âge d'or du génie militaire en Grèce.

LXXVII. — LA PLAINE DE CHÉRONÉE

Cette plaine, l'une des plus vastes de la Grèce, s'étend d'une seule traite vers l'est depuis le pied du Parnasse jusqu'à ce qui fut le lac Copaïs. Sa longueur d'est en ouest est d'environ vingt kilomètres; sa largeur d'à peu près trois. Elle est absolument plane, couverte de champs de coton et de maïs, et bornée au nord et au sud par des collines arides et pierreuses. Vu par une claire journée d'été, avec les montagnes au fond de la plaine, se dessinant en bleu à l'horizon, et le Parnasse majestueux s'érigeant à l'ouest, le spectacle est vraiment magnifique. Par une journée grise de novembre, lorsque les brumes enveloppent les montagnes lointaines, il prend un aspect mélancolique qui sied parfaitement à un champ de bataille où périt l'indépendance d'une nation.

LXXVIII. — PANOPEUS

L'espace enclos entre les murailles et les crêtes rocheuses ne présente que de faibles traces d'habitation. Au point culminant de la colline, parmi quelques yeuses, se voient les ruines éboulées d'une tour

médiévale, construite à l'ordinaire en petites pierres liées de briques et de mortier. Un peu plus bas et à l'est, se trouve une petite chapelle offrant des vestiges de peintures effacées. Eparses sur la colline, surtout au voisinage de la chapelle, on relève une assez grande quantité de poterie brisée. Un superbe bosquet d'yeuses ombrage aujourd'hui en partie le sommet; il croît sur une pente herbeuse parmi des plantes basses et des arbustes. Il est fort agréable, par les chaleurs torrides de l'été, de s'étendre à l'ombre de ces arbres, pour respirer l'odeur du thym sauvage, si abondant sur cette colline, et admirer les perspectives lointaines. Au nord, par-delà la vaste plaine de Chéronée, le regard plonge directement dans le défilé par où le Céphise coule de Phocide en Béotie; à son extrémité nord on aperçoit la colline basse sur laquelle se dressent les maigres ruines de Parapotamos. A l'ouest, et assez près de nous, le Parnasse dresse sa tête puissante. Le milieu de ses flancs est assombri par des forêts de pins semblables à des ombres de nuages arrêtées sur ses pentes.

LXXIX. — ENVIRONS D'HYAMPOLIS

De la ligne de rochers qui borne le plateau au sud, une source d'eau merveilleusement claire jaillit tout près d'une chapelle en ruines. Quelques blocs anciens gisent épars aux alentours, et un grand peuplier s'érige juste en face. Il régnait une forte chaleur lorsque je passai par là, me rendant aux ruines d'Hyampolis; mais les feuilles de l'arbre frissonnaient dans la brise, et l'eau s'échappait en jasant du rocher. Le Parnasse se

dessinait vaguement dans le lointain à travers une buée de chaleur. A mon retour des ruines, je trouvai à la fontaine un petit berger qui m'offrit de partager son pain. Ce lieu pittoresque qui aurait pu inspirer une épigramme à l'un des poètes de l'Anthologie, est peut-être l'emplacement du temple d'Artémis dont parle Pausanias.

LXXX. — TITHORÉE

L'emplacement de Tithorée, identifié pour la première fois par Clarke en 1801, est occupé par le village moderne de Vélitsa, pittoresquement situé parmi des arbres sur les pentes nord-est du Parnasse, et dominant la large vallée du Céphise. Les deux-tiers du village environ sont enclos dans les anciens remparts couverts de lierre qui se rangent, avec ceux de Messène et d'Eleuthères, parmi les plus beaux spécimens de fortifications grecques qui subsistent. Au sud, derrière le village, se dresse une énorme paroi de roche grise dont les arêtes sont ornées de pins. Entre le pied de cette muraille et le village, se trouve une pente fort abrupte et couverte d'yeuses en majeure partie. A l'est, le village, ainsi que l'emplacement de l'ancienne ville, sont limités par un ravin très profond, qui s'insinue au sud vers le cœur des montagnes. Au fond de ce ravin, sur un large lit de gravier, un torrent issu du Parnasse court rejoindre le Céphise dans la plaine. Ce torrent, appelé aujourd'hui Kakerema ou Mauvaise Rivière, est l'ancien Cachalès. Au

temps de Pausanias, les habitants (nous dit-il) descendaient puiser leur eau dans des baquets tout au fond du ravin. Aujourd'hui, une partie de cette eau est captée en amont et amenée par des conduites jusqu'au village, où elle actionne deux moulins et irrigue jardins et vergers. Tithorée se trouvant défendue naturellement de deux côtés : au sud par la haute paroi, et à l'est par le ravin profond, n'eut besoin de murailles qu'à l'ouest et au nord. Ces murs, partant du pied de la hauteur, descendent d'abord la pente rapide qui domine le village, se dirigeant droit vers le nord, pour tourner à angle obtus et courir vers l'est jusqu'au bord du ravin. Là, ils s'arrêtent. Sur les bords du ravin s'aperçoivent un certain nombre d'anciens blocs dont il est impossible d'affirmer que ce soit les vestiges des anciennes fortifications. Peut-être les parois abruptes du ravin furent-elles considérées comme une protection suffisante ? Ce qui reste des murs est solidement bâti, en moellons réguliers, flanqué de tours carrées et massives de même style. Murs et tours sont le mieux conservés dans la partie basse, parmi les maisons et les jardins du village, bien que sur la pente qui le domine, les vestiges en soient également considérables.

L'examen de ces dernières ruines est une entreprise quelque peu malaisée, car non seulement la pente est fort accusée, mais de plus elle est encombrée d'arbustes épineux et d'énormes blocs détachés. L'archéologue qui se fraye péniblement un chemin parmi ces obstacles, se sent mortifié en comparant ses progrès si lents

à ceux des gamins du village qui l'accompagnent. Ceux-ci escaladent et franchissent les murs comme des chèvres, tantôt surgissant aux points les plus élevés, tantôt bondissant de pierre en pierre avec une agilité merveilleuse.

Les fragments qui subsistent dans le village peuvent être étudiés sans difficulté, et ils compensent de la peine prise à le faire. Au nord et au nord-ouest, le mur, flanqué de tours carrées, s'étend en ligne ininterrompue sur une distance considérable. En général, la maçonnerie en est admirable, massive et presque partout régulière, sans toutefois l'être absolument. La beauté de ces murs vénérables est rehaussée par l'épais manteau de lierre et d'autres plantes grimpantes qui en revêt les parois et retombe en festons gracieux. Pareille végétation est chose fort rare en Grèce où les anciens temples et les châteaux-forts restent pour la plupart, encore aujourd'hui, aussi nus qu'ils l'étaient lors de leur construction, sans la moindre plaque de mousse pour en adoucir les contours et témoigner du passage des siècles.

De lointaines perspectives complètent le charme de Tithorée. Quittant ses murailles couvertes de lierre, au milieu des jardins du village, l'œil se porte vers l'immense masse grise qui cache les pentes supérieures du Parnasse, ou s'abaisse au contraire vers l'ample vallée du Céphise et, par-delà ce fleuve, vers les hauteurs assez monotones et insignifiantes au pied desquelles gisent les maigres ruines d'Elatée.

LXXXI. — D'AMPHISSA A GRAVIA

L'agréable verdure d'Amphissa et de ses environs forme un contraste frappant avec le paysage austère et aride de Delphes qui n'est qu'à quinze kilomètres de là. A Amphissa, nous sommes aux confins d'un paysage presque alpestre, car les montagnes de Locride et de Doride couvertes de pins et ravinées par les torrents, qui s'élèvent au nord-ouest, sont les plus hautes du royaume de Grèce actuel. Deux de leurs pics dépassent deux mille sept cents mètres d'altitude. On rencontre un beau spécimen de ce paysage en suivant le sentier muletier qui, partant d'Amphissa, se dirige vers le nord à travers les montagnes jusqu'au village de Gravia, dans l'ancien dème de Doris. A l'exception du village de Topolia, que nous laissons sur notre droite, ou d'une ferme isolée çà et là sur les pentes de la montagne, aucune habitation humaine ne se montre aux regards. Tout d'abord, le sentier escalade les pentes du Parnasse. Au-dessous de nous et à notre gauche, s'aperçoit un étroit vallon où les fleurs du laurier-rose marquent, au début de l'été, le cours du torrent. Au-delà de ce vallon, le Kiano, la plus haute des montagnes de Grèce, dresse son front neigeux. Derrière lui, la longue crête, presque aussi élevée, de la Vardousia s'étend vers le nord et le sud. Le point le plus joli de la route se trouve à une source claire qui bouillonne au sommet de la passe, juste à l'endroit où la route franchit la crête qui relie le Parnasse aux montagnes de Locride. Jusque-là nous mon-

tions, arrivant du sud ; désormais, nous allons redescendre vers le nord. La vallée se resserre. Les cimes neigeuses disparaissent à l'orient, mais leurs éperons inférieurs forment, avec les pentes occidentales du Parnasse, un étroit défilé que franchit une rivière babillarde, aux bords ombragés de platanes, en bondissant par-dessus pierres et rochers. Des pins et des chênes d'espèces variées forment un agréable contraste avec les parois abruptes et les pentes broussailleuses. De temps en temps, nous passons une petite clairière herbeuse ou un arpent de blé. « J'aurais presque pu me croire transporté dans mon pays natal, écrit le voyageur suisse Vischer, n'était que les yeuses et les platanes me rappelaient que je parcourais le midi. » Dévalant ainsi par un sentier raboteux, on atteint le village de Gravia à l'extrémité nord du défilé, à cinq ou six heures d'Amphissa.

LXXXII. — DAULIS

La situation de l'antique Daulis est extrêmement belle. Elle occupait le vaste sommet, quelque peu tourmenté, d'une hauteur massive qui surgit brusquement parmi les ravins au pied oriental du Parnasse. Partout, les pentes de cette colline qui, par l'aspect grandiose de sa silhouette, mériterait presque le nom de montagne, sont hautes et roides, sauf en un seul point, à l'ouest, où une crête étroite la relie à la masse principale du Parnasse. Au sud, cette hauteur tombe en une paroi verticale de roche grise dans un vallon

profond et romantique dont les flancs, lorsqu'ils ne sont pas à pic, sont revêtus d'arbustes vert-sombre. Au-delà de cette crête et à l'ouest, s'étendent les immenses pentes du Parnasse, tachetées çà et là de pins noirs. Haut perché sur le flanc, un monastère blanc s'aperçoit à l'entrée d'une gorge sombre, d'où un sentier mène au sommet. Dans le creux entre la colline de Daulis et ces pentes, un moulin est pittoresquement niché parmi les arbres. Au nord, les murs en ruines de Daulis, revêtus d'un épais manteau de lierre et de houx, regardent, par-delà un vallon profond, vers le joli village de Davlia, entouré d'arbres et de jardins et situé sur la pente opposée. La descente vers la vallée est roide et embroussaillée sans être à pic, sauf au point où une ligne de rochers la coupe de biais, allant vers le nord-ouest. Çà et là dans la vallée, les dernières pentes de la colline sont disposées en terrasses et plantées de vignes. Au bas de la pente ouest commence la vaste plaine, théâtre de tant de combats fameux, qui s'étale pendant des kilomètres, au-delà des ruines de Panopeus et de Chéronée, jusqu'à Orchomène où elle va se confondre avec l'étendue plus vaste encore de la plaine copaique. Au sud-est, par-delà une chaîne de collines basses, se profile le contour nettement découpé de l'Hélicon. De ce côté, à l'extrémité sud de l'étroite vallée qui sépare ces collines des pentes formidables du Parnasse, se trouve le célèbre carrefour où la tradition rapporte qu'Œdipe commit le sombre forfait, origine de tous ses malheurs.

Peu de localités en Grèce surpassent Daulis par la beauté pittoresque de leur situation et la richesse des souvenirs historiques ou légendaires que le paysage y évoque. Debout au bord de ses précipices, on éprouve le sentiment que cette forteresse montagneuse, qui domine fièrement la riche campagne étalée à ses pieds, était propre à devenir le repaire d'un seigneur farouche et cruel, tel que Térée, dont les paysans pouvaient redire les funestes exploits aux enfants de leurs enfants. Aujourd'hui tout est paisible et solitaire à Daulis, car le mouvement de la vie s'en est depuis longtemps retiré. Le Parnasse la domine toujours, mais le lierre enveloppe ses ruines, le thym sauvage parfume la colline, et le tintement des clochettes de chèvres résonne harmonieusement dans le vallon. L'ombre du crime et du deuil anciens plane seule sur ce beau paysage.

LXXXIII. — LA FOURCHE

A environ huit kilomètres au sud-ouest de Daulis, la route, après avoir longé le pied oriental du formidable Parnasse, tourne brusquement à l'ouest et commence à gravir la longue vallée, étroite et encaissée, qui conduit à Delphes. Juste à cet endroit, elle est rejointe par la route directe venant de Livadia et de Thèbes. La jonction de ces trois voies, celle de Daulis, celle de Delphes et celle de Thèbes, forme la Voie Fendue, ou Fourche, ou Triple route, théâtre de l'assassinat légendaire de Laios par OEdipe. Elle est con-

nue aujourd'hui sous le nom de route de Mégas, en souvenir du vaillant Jean Mégas qui y périt en juillet 1856, alors qu'avec une petite poignée de soldats il exterminait une bande de brigands. Son monument, placé sur un rocher au carrefour des trois routes, porte quelques vers en grec moderne. Indépendamment de ces souvenirs, cet endroit est l'un des plus sauvages et des plus grandioses de la Grèce. Des deux côtés de la vallée, les montagnes dressent leurs parois verticales ; au nord, les flancs du Parnasse sont vraiment sublimes. Aucune trace d'habitation humaine ; tout est désolation et silence. On trouverait difficilement paysage mieux approprié comme cadre d'une tragédie.

LXXXIV. — DELPHES

L'emplacement de Delphes, occupé jusqu'à une date récente par le village moderne de Kastri, est des plus remarquables et fort impressionnant. La ville était située au pied méridional des formidables pentes du Parnasse qui présentent de ce côté une paroi de rocher à pic, haute d'environ trois cents mètres. Philomélos culbuta dans cet affreux précipice quelques-uns des Locriens vaincus. Juste à l'angle où ce mur immense dévie vers le sud, il est fendu jusqu'à sa base par un couloir sombre et profond, large de six mètres environ, et où résonne un très bel écho. Dressées en face l'une de l'autre, de part et d'autre de cette étroite brèche, s'élèvent deux hauteurs considérables

dont les sommets dépassent notablement la ligne des crêtes voisines. De face, elles sont presque verticales ; elles le sont absolument, à l'endroit où elles tombent dans la gorge. La hauteur la plus à l'est s'appelait jadis Hyampeia(1) ; on conte qu'Ésope fut précipité du sommet par les Delphiens. On a prétendu, sans raison suffisante (semble-t-il) que, lorsque les derniers écrivains de l'antiquité, en particulier les poètes romains, parlent des deux cimes du Parnasse, c'est en réalité à ces deux hauteurs qu'ils font allusion. De fait, elles en sont fort éloignées. Mais, vues de Delphes, elles cachent entièrement les pentes supérieures de ce mont. En hiver ou par un temps humide, un torrent écumeux se précipite dans cette gorge par une cascade de plus de soixante mètres qui y amène les eaux des régions supérieures. Au débouché de la gorge et au pied de la falaise orientale, se trouve, à quelques pas de la grand'route, le bassin creusé dans le roc appelé fontaine Castalie. Cette source va rejoindre le torrent. Celui-ci, après avoir traversé la route, pénètre dans un ravin profond qu'il s'est frayé dans le flanc de la montagne. Il se jette ensuite dans le Pleistos, qui coule vers l'ouest au fond de la vallée de Delphes, que la ville domine de fort haut.

Des hauteurs auxquelles est adossée Delphes jusqu'au lit du Pleistos, la pente est si rapide que c'est

(1) Aujourd'hui Phlemboukos (la Flamboyante). L'autre, à l'ouest, appelée Rhodini (la Rousse), peut-être l'ancienne Nauplia. Elles constituent les Roches Phædriades (Resplendissantes), de 250 à 300 m. de haut. (*Guide de Grèce*, p. 234.)

seulement par une série de terrasses artificielles qu'on est parvenu à cultiver le sol et à y élever des habitations. On compte une trentaine de ces terrasses soutenues par des murs de pierre, la plupart en appareil polygonal. Le sanctuaire d'Apollon n'occupe que les cinq ou six terrasses supérieures, au pied des collines, sur le côté ouest de la gorge de Castalie. Il est si haut perché qu'il ne faut pas moins de vingt minutes pour en descendre par les gradins jusqu'au lit du Pleistos. Sur les terrasses au-dessous du sanctuaire on cultive le blé, et les pentes ouest sont plantées de beaux oliviers et de mûriers. De l'autre côté de la vallée, au sud du Pleistos, se dressent les flancs dénudés du mont Kirphis, couronné de pins. De l'extrémité ouest de la paroi verticale à laquelle est adossée Delphes, une haute crête rocheuse s'avance au sud vers le fleuve. Cette crête ferme la vallée de Delphes à l'ouest, bornant la vue vers la plaine de Crissa et le golfe de Corinthe, bien que du Stade, le point le plus élevé de Delphes, on puisse entrevoir les eaux de ce golfe.

Ainsi donc, enclose à l'ouest par une crête rocheuse, et par d'effrayants précipices au nord et à l'est; confrontée au sud, par-delà le Pleistos, par les hauteurs moins considérables, mais néanmoins abruptes, du mont Kirphis, Delphes se trouvait dans une vallée isolée. Étagée en gradins semi-circulaires, elle ressemblait à un vaste amphithéâtre, ce à quoi les auteurs anciens et modernes l'ont légitimement comparée. Cet ensemble est empreint d'une austère majesté, convenant bien au siège d'une métropole religieuse.

Quant au paysage naturel, nul contraste ne pourrait être plus frappant que celui qui existe entre les deux grandes capitales religieuses de la Grèce antique : Delphes et Olympie. — Delphes, accrochée aux flancs stériles de montagnes rocheuses, est dominée par des parois menaçantes et s'abîme en une vallée profonde ; Olympie, s'étale sur le bord d'un fleuve qui déploie ses courbes majestueuses parmi les champs et les vignobles d'une vallée souriante, entre de jolis coteaux boisés.

LXXXV. — ESCHINE A DELPHES

Le lieu de réunion du conseil des Amphictyons, à Delphes, devait être situé près de la chapelle Saint-Elie ; c'est ce qu'indique un passage d'Eschine disant que la plaine de Cirrha s'étalait tout entière sous les yeux dudit conseil. L'orateur lui-même représentait Athènes à une assemblée du conseil. S'adressant à ses collègues, il montra du doigt la plaine souriante étalée à leurs pieds, ses bouquets d'oliviers et ses champs de blé, tandis qu'à l'horizon miroitaient les eaux du golfe, avec son port visible sur la rive. « Vous voyez, leur dit-il, cette plaine cultivée par les hommes d'Amphissa, ainsi que les chaumières et les poteries construites par eux. Vous voyez les remparts de ce port exécré ! Vous n'ignorez pas que ces gens lèvent des impôts et prennent de l'argent à notre havre sacré ! » Puis, il rappela à son auditoire le serment juré par leurs ancêtres : que cette belle plaine devait être une éternelle solitude. Ses paroles furent accueillies par un

tonnerre d'applaudissements. Le lendemain, à l'aube, les Delphiens, munis de pelles et de pioches, descendirent dans la plaine, rasèrent les fortifications du port, et livrèrent ses maisons aux flammes (1). On est heureux d'apprendre qu'au retour ils furent vigoureusement pourchassés par les gens d'Amphissa et ne trouvèrent le salut que dans leur fuite. Telle fut l'origine des événements qui, au bout de quelques mois, conduisirent Philippe en Grèce à la tête d'une armée macédonienne et se terminèrent par la perte de l'indépendance grecque à Chéronée.

La vue décrite par l'orateur dont la funeste éloquence causa tous ces désastres, se découvre, non pas de la plate-forme sur laquelle se dresse la chapelle Saint-Elie, mais d'un point situé légèrement au sud-ouest, à l'endroit où le voyageur venant de Delphes atteint l'extrémité de la haute crête qui borne à l'ouest la vallée. Au moment où il tourne le coin, toute la plaine de Crissa, couverte aujourd'hui d'exubérantes oliveraies, se révèle soudain à ses yeux. Le paysage est redevenu aussi somptueux et aussi paisible qu'il l'était avant qu'Eschine n'élevât la voix (cri d'oiseau immonde qui flaire la charogne de loin) et ne le transformât en un vaste désert. Il est loisible de supposer que, de son temps, le conseil des Amphictyons s'assemblait en cet endroit (2); ou encore — ce qui est beaucoup plus probable, — que la description tracée par l'orateur est plus pittoresque qu'exacte.

(1) Ces événements se placent en 594 av. J.-C.

(2) M. Fougères nous informe (*Guide*, p. 254) que le conseil des Amphictyons se tint, à partir du II^e siècle après J.-C., dans le Synédriion d'Hadrien, situé en effet près de la chapelle Saint-Élie.

LXXXVI. — LA MÉLODIE PYTHIENNE

Sacadas fut le premier, dit-on, qui, à Delphes, joua sur la flûte l'air pythien; Pollux et Strabon nous en ont laissé une description. Cette mélodie, destinée à interpréter musicalement le combat d'Apollon et du dragon, se jouait sur une seule flûte; mais, par intervalles, les trompettes et les fifres y mêlaient leurs accents. Tout d'abord, on entendait Apollon se préparer au combat et choisir son terrain. Puis venaient le défi lancé au dragon, et le combat, évoqué sur un rythme iambique. A cet endroit, la musique devait imiter les vibrations de l'arc d'argent et le bruissement des flèches volant à leur but.

Il est dit expressément que le grincement des dents du monstre était reproduit, alors qu'il se débattait dans son agonie. Les trompettes intervenaient, non par des fanfares prolongées, mais en sonorités brèves, à raison d'une (peut-être) par trait de flèche, avec une note joyeuse pour marquer chaque coup porté. Les sons aigus et plaintifs du fifre imitaient les cris du dragon mourant. Puis la flûte modulait un air allègre, rythmant le chant triomphal du dieu victorieux.

LXXXVII. — LE TROPHÉE LACÉDÉMONIEN A DELPHES

Les nombreuses statues de dieux, d'amiraux et de généraux qui constituaient l'orgueilleux trophée des Lacédémoniens à Delphes, paraissent s'être présentées en rangs régulièrement figés à différentes hauteurs

sur les degrés du piédestal, toisant avec sévérité le trophée athénien qui sans doute lui faisait vis-à-vis de l'autre côté de la route.

A ce trophée, qui commémorait la grande victoire navale d'Ægospotomos, Plutarque fait maintes fois allusion. Il nous apprend qu'avec le butin du combat, Lysandre fit fondre des statues de bronze le représentant, lui et ses amiraux, ainsi que des étoiles en or figurant les Dioscures. Il nous dit ailleurs qu'à son époque, ces statues de bronze étaient couvertes d'une belle patine bleue, œuvre du temps, si bien que l'on parlait des amiraux comme de véritables loups-de-mer tannés par la saumure. Cicéron signale en particulier la statue de Lysandre. La raison qui incita à dédier des étoiles d'or aux Dioscures semble être que Castor et Pollux seraient apparus aux Lacédémoniens durant le combat, précisément comme ils étaient apparus aux Romains à la bataille du lac Régille. On raconte qu'après la bataille de Leuctres, qui porta le coup de grâce au prestige et à la puissance spartiates, les étoiles d'or disparurent sans qu'on les revît jamais, comme pour signifier que l'astre de Sparte s'était effacé du ciel. L'hommage rendu aux Dioscures sous cette forme particulière confirme d'une façon intéressante l'opinion que les jumeaux célestes personnifiaient les étoiles du matin et du soir, équivalents du sanscrit *Aśvins*. Il est à remarquer qu'au cours de l'histoire romaine, l'apparition des Dioscures comme messagers de victoire paraît toujours s'être produite dans la même saison : au solstice d'été ou à la pleine lune qui

le suit. Par une curieuse coïncidence, le vieux chroniqueur anglais Holinshed raconte qu'à la veille de la bataille de Bannockburn (1), qui fut livrée au milieu d'août, deux guerriers se présentèrent à Glastonbury annonçant qu'ils soutiendraient les Écossais le lendemain ; et un seul chevalier vêtu d'une armure éclatante entra à Aberbeen, dans l'après-midi du combat ; puis, le soir, il passa dans les îles Orcades (2).

LXXXVIII. — LES DIEUX AU COMBAT

On prétend qu'Apollon, Artémis et Athéna, apparurent en personne pour défendre les Grecs contre les Gaulois. Les héros Thésée et Echelos furent vus combattant avec l'armée à Marathon. Pendant la bataille navale de Salamine, on vit des spectres d'hommes armés étendre les mains, depuis Égine, pour protéger les navires grecs. On les identifia avec les Æacides dont on avait invoqué le secours avant la bataille. L'esprit d'Aristomène combattit à Leuctres pour les Thébains, dit-on, contre ses anciens ennemis les Spartiates. Les Mantinéens crurent voir Poséidon les soutenir contre les Lacédémoniens. Dans un combat entre les habitants de Crotoné et ceux de Locres, deux jeunes gens inconnus, d'une stature prodigieuse, cuirassés d'une armure étrange, vêtus d'écarlate et montés sur des chevaux blancs, combattirent (prétend-

(1) Où les Anglais furent battus par les Écossais, en 1314.

(2) Cette référence m'a été fournie par mon ami M. R.-A. Neil. (J.-G. Frazer.)

on) aux deux ailes de l'armée locrienne. Après la bataille, ils disparurent. Ces deux jeunes gens furent considérés comme étant Castor et Pollux, dont la présence est signalée au lac Régille, chargeant, la lance en arrêt, en tête de la cavalerie romaine. On rapporte que lorsque Alaric approcha d'Athènes, il vit Athéna tout armée parcourir les remparts, tandis qu'Achille les défendait avec ce zèle ardent qu'il avait déployé pour venger la mort de Patrocle. Terrifié par cette vision, le farouche barbare renonça à son projet d'attaquer la ville. De graves historiens affirment de même qu'au cours des combats entre Espagnols et Indiens du Mexique, saint Jacques, patron de l'Espagne, apparut galopant en tête de la cavalerie espagnole sur son coursier couleur de lait. Pendant l'un de ces combats, une dame en robe blanche, qu'on supposa être la Vierge, se montra aux côtés du saint, lançant de la poussière dans les yeux des mécréants. Le bon vieux chroniqueur Bernal Diaz, qui prit part à ces luttes, avoue que ses péchés le rendirent indigne de voir le glorieux Apôtre ! (1)

LXXXIX. — LE SOUHAIT DE LA SIBYLLE

Un jour, à Cumès, on montra à l'auteur de l'*Exhortation aux Grecs*, une urne de bronze qui était censée contenir les cendres de la Sibylle. Le Trimalchion de

(1) Je dois ces exemples tirés de la tradition espagnole à mon regretté ami W. Robertson Smith. Niebuhr avait fait précédemment exactement la même remarque. (J.-G. Frazer.)

Pétrone rapporte ceci : « Je vis de mes propres yeux, à Cumès, la Sibylle suspendue dans une jatte ; et quand des enfants lui demandaient : Sibylle, que désires-tu ? Elle leur répondait : Je veux mourir. » Ampélius raconte que la Sibylle était enfermée dans une cage de fer accrochée au sommet d'une colonne, dans un ancien temple d'Hercule à Argyre.

Montagu Rhodes James⁽¹⁾ a signalé des récits analogues dans les traditions populaires allemandes. En voici un : « Il y avait une fois à Lonares une jeune fille qui souhaitait vivre éternellement... Elle vit encore aujourd'hui, dans un panier pendu à la voûte d'une église, et tous les ans à la Saint-Jean, elle mange un petit pain frais. » — Une autre histoire signale une habitante de Dantzic, qui était si heureuse et si riche qu'elle souhaita vivre à tout jamais. Quand sa fin arriva, elle ne mourut pas réellement, mais seulement en apparence, et on la retrouva bientôt dans le pilier creux d'une église, immobile et à demi assise. Elle ne faisait pas le moindre mouvement, mais on voyait fort bien qu'elle vivait, et elle est encore aujourd'hui au même endroit. Tous les ans, le 1^{er} janvier, le sacristain vient lui mettre dans la bouche un morceau de pain bénit, et c'est là tout ce dont elle se nourrit. Depuis bien longtemps elle déplore le vœu fatal par quoi elle plaça cette vie passagère au-dessus des joies éternelles du paradis !

Une troisième histoire rapporte qu'une noble

(1) M. R. James, mythologue et littérateur anglais, actuellement directeur du collège d'Eton.

demoiselle caressa la même ambition folle de rester immortelle. On la mit donc dans un panier, que l'on hissa au plafond d'une église, où depuis lors elle vit sans espoir de pouvoir mourir... Une fois l'an, à jour fixe, on lui donne un petit pain qu'elle mange en s'écriant : « A jamais ! A jamais ! » Après avoir clamé ces mots, elle retombe dans le silence pendant toute une année ; et il en sera ainsi pour l'éternité.

Une quatrième légende, notée près d'Oldenburg, dans le Holstein, rapporte qu'une brave commère, qui mangeait, buvait et vivait fort joyeusement, souhaita un beau jour de ne jamais mourir. Pendant cent ans tout alla bien ; ensuite elle commença à se ratatiner tant et si bien qu'à la fin elle ne put plus ni marcher, ni se tenir debout, ni manger ni boire. Mais elle ne réussit point à mourir. D'abord on la nourrit comme un petit enfant ; puis, lorsqu'elle fut devenue toute, toute petite, on la mit dans une bouteille et on la suspendit dans une église. On peut l'y voir encore à Sainte-Marie, à Lubeck. Elle n'est pas plus grosse qu'une souris, et ne remue qu'une fois par an.

XC. — L'ACHÉRON

L'Achéron est connu de nos jours sous le nom de Souliotiko, ou Phanariotiko. Cette rivière descend des montagnes jadis célèbres de Souli. Son cours indolent, trouble et encombré d'herbes, serpente dans la vaste plaine de Phanari, traversant plusieurs lacs ou marais avant d'atteindre enfin la mer. Ces marais qui

vont presque jusqu'au littoral et ne s'assèchent jamais complètement, bien qu'en été leur niveau baisse beaucoup, constituent le lac d'Achérouse. Là où elle n'est pas trop marécageuse, la plaine est couverte de champs de maïs ou de riz, et de pâturages où ruminent des troupeaux de buffles. Quelques platanes et quelques tamaris ornent les bords du fleuve sinueux. A part ces arbres, la plaine est presque partout sans ombre. A l'est, telle une immense paroi grise, se dressent les monts stériles et sauvages de Souli.

Avant de pénétrer dans la plaine, au sortir des hauts-plateaux tourmentés, l'Achéron coule dans une gorge sinistre, l'une des plus sombres et des plus encaissées du pays. Des deux côtés, des parois se dressent à pic, atteignant une hauteur de plusieurs centaines de pieds; les bords et les crevasses en sont garnis de broussailles et de chênes nains. Plus loin, là où les flancs de la gorge cessent d'être absolument verticaux, les montagnes atteignent une altitude de plus de mille mètres, et les forêts de pins noirs accrochées à leurs pentes ajoutent à la sombre magnificence du tableau. Un sentier précaire emprunte un rebord périlleux d'où le voyageur domine le terrifiant ravin; au fond, la rivière écumante se précipite en cascade dans un gouffre si éloigné que le grondement de sa chute se perd à mi-hauteur avant d'arriver.

A l'endroit où la rivière débouche dans la plaine se trouvent quelques chaumières ainsi que les ruines d'une église et d'un château-fort. Ce lieu se nomme Glyky. L'église paraît occuper l'emplacement d'un

ancien temple; quelques fragments de colonnes en granit, des débris de corniche en marbre blanc ornés d'un motif de feuilles d'acanthé, gisent épars à l'entour. C'est là peut-être que tenait ses assises l'Oracle des Morts où les messagers de Périandre, tyran de Corinthe, évoquèrent l'esprit de Mélissa, son épouse assassinée, et où Orphée s'efforça vainement d'arracher son Eurydice à l'empire des ombres.

XCI. — TRAVERSÉE DU PARNASSE

Quittant peu après huit heures la nouvelle Delphes, située légèrement au sud-ouest de l'ancien sanctuaire, nous gravâmes immédiatement la montagne derrière le village. Sur un long parcours, le chemin se confond avec celui de la grotte Corycienne. Il escalade le flanc rocheux et dénudé du mont par une série de lacets d'où la vue s'élargit progressivement derrière soi et s'étend jusqu'au golfe de Corinthe et aux lointaines hauteurs du Péloponnèse.

Au sommet de cette pente abrupte, nous nous trouvâmes sur les confins d'une surface relativement horizontale bien que bouleversée, maigrement plantée de pins, et derrière laquelle surgissent les pentes supérieures du Parnasse dont la cime était recouverte d'une mince couronne de neige. Le plateau où nous nous tenions est borné au nord par un éperon détaché du Parnasse, revêtu d'une forêt de pins, et sur la pente méridionale duquel se trouve la grotte Corycienne. Au lieu de traverser le plateau en direction de

la grotte, nous en longeâmes l'angle sud-ouest, gardant la montagne boisée à notre gauche. Le sentier continue de serpenter durant des heures sur des pentes grises où les pins s'espaçaient de plus en plus. Des deux côtés s'élèvent des montagnes sombres de même nature : rocheuses et grises, plaquées de bouquets de pins. Ça et là, un peu de mousse égayait de sa verdure la surface stérile du roc ; une clairière pierreuse était parsemée de crocus mauves. L'air semblait frais sur ces hauteurs, car nous étions à la fin d'octobre et un peu de neige — la première de l'automne — était tombée pendant la nuit, teintant légèrement les cimes du Parnasse et des hautes montagnes de Locride, à l'ouest. La matinée était claire au moment où nous avons quitté Delphes ; mais à mesure que la journée s'avancait le ciel se couvrit, son aspect bas et menaçant s'harmonisant avec le paysage sauvage et désolé que nous traversions. Le tintement des grelots de nos montures et les cris des muletiers étaient presque les seuls bruits qui troublaient le silence. Pourtant nous entendîmes une fois sur notre droite le caquettement d'un pélican, et nous passâmes une autre fois auprès de quelques bûcherons occupés à tailler des pins. Puis le sentier recommença à descendre ; des pentes terreuses succédèrent aux rochers ; une herbe courte et pâle, quelques fougères flétries croissaient dans les clairières ; le soleil perça les nuages, et tandis que nous cheminions vers les vallées plus tièdes, nous avons l'impression de poursuivre l'été fugitif.

A quatre heures environ de Delphes, de hautes montagnes violettes, illuminées par le soleil et tachées par l'ombre grise des nuages, surgirent au nord, au-dessus des pinèdes. Plus loin, la forêt s'éclaircit puis cessa dans le fond rocailleux de la vallée, bien que le sommet des pentes restât enveloppé des deux côtés dans un sombre manteau de pins. Il était tout près d'une heure quand nous atteignîmes le village d'Ano-Agoriani, niché parmi les arbres dans un creux des montagnes et traversé par un ruisseau jaseur. Après une heure de halte, nous quittâmes le village et descendîmes jusqu'au lit du cours d'eau; puis, remontant à pic la rive occidentale, nous continuâmes notre chemin sur le flanc rocheux de la montagne, fort au-dessus du ravin. Au bout de trois quarts d'heure, nous aperçûmes la large vallée du Céphise étalée à nos pieds et adossée au nord à des montagnes. Par des sentiers abrupts et rocailleux nous descendîmes en lacets vers la vallée, et à quatre heures moins un quart, nous arrivâmes à Kato-Agoriani. Ce village est exactement au pied du Parnasse. A environ seize cents mètres à l'est, les murailles et les tours en ruines de Lilæa escaladent une colline roide et hérissée, dernier contrefort du Parnasse dans la plaine. Sa situation, au pied nord de la montagne, abritait cette localité du soleil en toutes saisons de l'année; si le fait est avantageux durant les chaleurs torrides d'un été grec, il doit par contre y rendre les hivers assez rigoureux. Tandis que nous dévalions vers Kato-Agoriani, peu après trois heures, le soleil se coucha dans

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE, de M. Maurice Croiset.....	I
AVERTISSEMENT	IX

PREMIÈRE PARTIE

La Vie et l'Œuvre de Pausanias	3
--------------------------------------	---

DEUXIÈME PARTIE

Sur les traces de Pausanias

1. Oropos	155
2. Rhamnonte	158
3. Marathon	160
4. Prasiae	168
+ 5. Le mont Hymette	171
6. Le mont Pentélique.....	174
7. Phylé.....	178
+ 8. Le port d'Athènes.....	182
9. La Voie Sacrée	197
10. Le Salle d'Initiation à Eleusis	201
11. Eleuthères	203
12. Mégare.....	206
13. La route Skironienne	207

14. L'Isthme de Corinthe.....	210
15. Les bains d'Aphrodite.....	212
16. Ce qu'on voit de l'Acrocorinthe.....	213
17. Prise de Corinthe par Aratus.....	214
18. Sicyone.....	217
19. Phliasia.....	218
20. Némée.....	222
21. Le col du Tréton.....	223
22. Mycènes.....	226
23. La fin de la période mycénienne.....	229
24. Le mont Arachnéon.....	231
25. Epidaure.....	232
26. Le temple d'Egine.....	234
27. Le Sanctuaire de Poséidon à Calaurie.....	235
28. Trézène.....	236
29. De Trézène à Epidaure.....	238
30. Méthana.....	242
31. Nauplie.....	243
32. Les sources de l'Érasinos.....	245
33. Le marais de Lerne.....	248
34. La route d'Anigræa.....	250
35. Le champ de bataille de Sellasie.....	251
36. Sparte.....	252
37. Mistra.....	255
38. De Sparte en Arcadie.....	259
39. Le cap Malée.....	260
40. Monemvasia.....	261
41. Maïna.....	262
42. Pharae et la plaine de Messène.....	264
43. Messène.....	265
44. Sur la route d'Olympie.....	267
45. Olympie.....	269
46. La Statue de Zeus Olympien.....	271
47. L'Hermès de Praxitèle.....	272
48. Lasion.....	275
49. L'Érymanthe.....	278
50. Le monastère du Mégaspiléon.....	278
51. Le golfe de Corinthe.....	279
52. La côte d'Achaïe.....	281
53. Pellène.....	282
54. D'Argos en Arcadie.....	283
55. Mantinée.....	286
56. La route de Stymphale.....	287
57. Le lac et la vallée de Stymphale.....	289

58. Le lac de Phénéos.....	292
59. De Phénéos à Nonacris	295
60. La chute du Styx.....	299
61. La vallée de l'Aroanios.....	304
62. Les Sources du Ladon.....	306
63. La gorge du Ladon.....	307
64. Dimitsana.....	309
65. Gortys.....	311
66. La plaine de Mégalopolis.....	314
67. La caverne de la Déméter noire	314
68. Le temple d'Apollon à Bassae.....	316
69. Le temple d'Artémis à Aulis	317
70. Le saut de Glocus.....	319
71. Le lac Cōpaïs	320
72. Le grand Katavothre.....	325
73. Le Vallon des Muses	326
74. L'Hippocrène.....	328
75. Lébadée.....	328
76. Orchomène en Béotie	330
77. La plaine de Chéronée.....	333
78. Panopeus.....	333
79. Environs d'Hyampolis.....	334
80. Tithorée	335
81. D'Amphissa à Gravia.....	338
82. Daulis	339
83. La Fourche	341
84. Delphes.....	342
85. Eschine à Delphes.....	345
86. La Mélodie Pythienne.....	347
87. Le trophée lacédémonien.....	347
88. Les dieux au combat.....	349
89. Le souhait de la Sibylle.....	350
90. L'Achéron	352
91. Traversée du Parnasse.....	354

SOCIÉTÉ D'ÉDITION " LES BELLES LETTRES "

1^o COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

Sous le patronage de l'Association Guillaume Budé

AUTEURS GRECS

		Exempl. numérotés sur papier Lafuma.
1. Platon. — <i>Œuvres complètes.</i> — Tome I (Hippias mineur. — Alcibiade. — Apologie de Socrate. — Euthyphron. — Criton). — Texte établi et traduit par M. MAURICE CROISSET, Membre de l'Institut, Administrateur au Collège de France.....	12 fr. 25 fr.	
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	épuisé
<i>Apologie de Socrate</i> , le texte seul.	2	
<i>Euthyphron, Criton</i> , le texte seul.	2	
2. Platon. — Tome II. — (Hippias majeur. — Charmide. — Lachès. — Lysis). — Texte établi et traduit par M. ALFRED CROISSET, Membre de l'Institut, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris.....	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
3. Théophraste. — <i>Caractères.</i> — Texte établi et traduit par M. NAVARRE, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.....	5	épuisé
Le texte seul.	4	10
La traduction seule.	3	7
4. Eschyle. — Tome I (Les Suppliants. — Les Perses. — Les Sept contre Thèbes. — Prométhée enchaîné). — Texte établi et traduit par M. P. MAZON, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.....	15	37
Le texte seul.	8	17
La traduction seule.	7	15
Le texte de chacune de ces tragédies avec notice.	2	25
5. Callimaque. — <i>Hymnes, Epigrammes et Fragments choisis.</i> — Texte établi et traduit par M. E. CAHEN, Maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Aix.....	13	27
Le texte seul.	7	50 16
La traduction seule.	6	50 14
6. Sophocle. — Tome I (Ajax. — Antigone. — Œdipe-Roi. — Electre.), — Texte établi et traduit par M. MASQUERAY, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.....	18	36
Le texte seul.	10	20
La traduction seule.	9	18
Le texte de chacune de ces tragédies.	2	75

7. Pindare. — Tome I (<i>Olympiques</i>). Texte établi et traduit par M. A. PUECH, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.....	10 fr.	22 fr.
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
8. Pindare. — Tome II (<i>Pythiques</i>). — Texte établi et traduit par M. A. PUECH, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.....	10	22
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
9. Isée. — Discours. — Texte établi et traduit par M. P. ROUSSEL, Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.....	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
10. Aristote. — Constitution d'Athènes. — Texte établi et traduit par MM. B. d'HAUSSOULLIER, Membre de l'Institut, Directeur à l'École des Hautes-Études, et G. MATHIEU, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Nancy.....	10	22
Le texte seul.	6	13
La traduction seule.	5	11

AUTEURS LATINS

1. Lucrèce. — De la Nature. — Tome I (Livres I, II, III). Texte établi et traduit par M. ERNOUT, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.....	épuisé	22 fr.
2. Lucrèce. — Tome II (Livres IV, V, VI), texte et traduction.....	10	22
Le texte seul (Livres I-VI).	12	25
La traduction seule (Livres I-VI).	10	22
3. Perse. — Satires. — Texte établi et traduit par M. CARTAULT, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.....	5	épuisé
Le texte seul avec un index.	7	15
La traduction seule.	3	7
4. Juvénal. — Satires. — Texte établi et traduit par M. DE LABRIOLLE, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, et M. VILLENEUVE, Professeur à la Faculté des Lettres de Marseille.....	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	8	17
5. Cicéron. — Discours. — Tome I (Pour Quinctius. Pour S. Roscius d'Amérie. Pour Q. Roscius le Comédien). Texte établi et traduit par M. DE LA VILLE DE MIRMONT, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.....	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13

6. Cicéron. — <i>Discours.</i> — Tome II (Pour M. Tullius. Discours contre Q. Caecilius, dit « La Divination ». Première action contre C. Verrès. Seconde action contre C. Verrès, livre premier, la préture urbaine). Texte établi et traduit par M. DE LA VILLE DE MIRMONT, Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.....	16 fr.	33 fr.
Le texte seul.	8	17
La traduction seule.	7 50	16
7. Cicéron. — <i>L'Orateur.</i> — Texte établi et traduit par M. BORNECQUE, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.....	41	23
Le texte seul.	6 50	14
La traduction seule.	5 50	12
8. Sénèque. — <i>De la Clémence.</i> — Texte établi et traduit (avec une introduction et un fac-similé) par M. PRÉCHAC, Professeur au Lycée de Versailles.	42	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
9. Sénèque. — <i>Dialogues.</i> — Tome I (<i>De la Colère</i>). Texte établi et traduit par M. BOURGERY, Professeur au lycée de Poitiers.....	14	28
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13
10. Tacite. — <i>Histoires. Tome I</i> (Livres I, II, III). — Texte établi et traduit par M. GOELZER, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.....	16	33
11. Tacite. — <i>Histoires. Tome II</i> (Livres IV et V)..	40	22
Le texte seul (Livres I-V).	14	29
La traduction seule (Livres I-V).	13	27
12. Tacite. — <i>Dialogue des Orateurs, Vie d'Agricola, la Germanie.</i> — Texte établi et traduit par MM. GOELZER, BORNECQUE et RABAUD.....	16	33
Le texte seul.	9	19
La traduction seule.	9	17
13. Pétrone. — <i>Satiricon.</i> — Texte établi et traduit par M. ERNOUT, Professeur à la Faculté des Lettres de Lille.....	16	33
Le texte seul.	10	21
La traduction seule.	8	17
14. Cicéron. — <i>De l'Orateur.</i> (Livre I). — Texte établi et traduit par M. COURBAUD.....	12	25
Le texte seul.	7	
La traduction seule.	6	13
15. Catulle. — <i>Œuvres.</i> — Texte établi et traduit par M. LAFAYE, Professeur à la Faculté des Lettres de Paris (avec index).....	12	25
Le texte seul.	7	15
La traduction seule.	6	13

2^e COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

Publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé

- Histoire de la littérature latine chrétienne**
(ouvrage couronné par l'Académie française), par
M. DE LABRIOLLE, Professeur à la Faculté des
Lettres de Poitiers..... 20 fr.
- Règles pour éditions critiques**, par M. LOUIS
HAVET, Membre de l'Institut, Professeur au
Collège de France..... 2 50
- Sénèque Prosauteur.** — Études littéraires et gram-
maticales sur la prose de Sénèque le Philosophe,
par M. A. BOURGERY, Professeur au Lycée de Poi-
tiers..... 16

3^o NOUVELLE COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS

Sous le patronage de l'Association Guillaume Budé

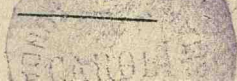
- Iuliani Imperatoris Epistulae Leges Poemata Frag-**
menta varia, coll. rec. I. BIDEZ et F. CUMONT.. 25
- De re metrica tractatus graeci inediti**, cong., rec.,
commentariis instruxit W. J. W. KOSTER..... 15

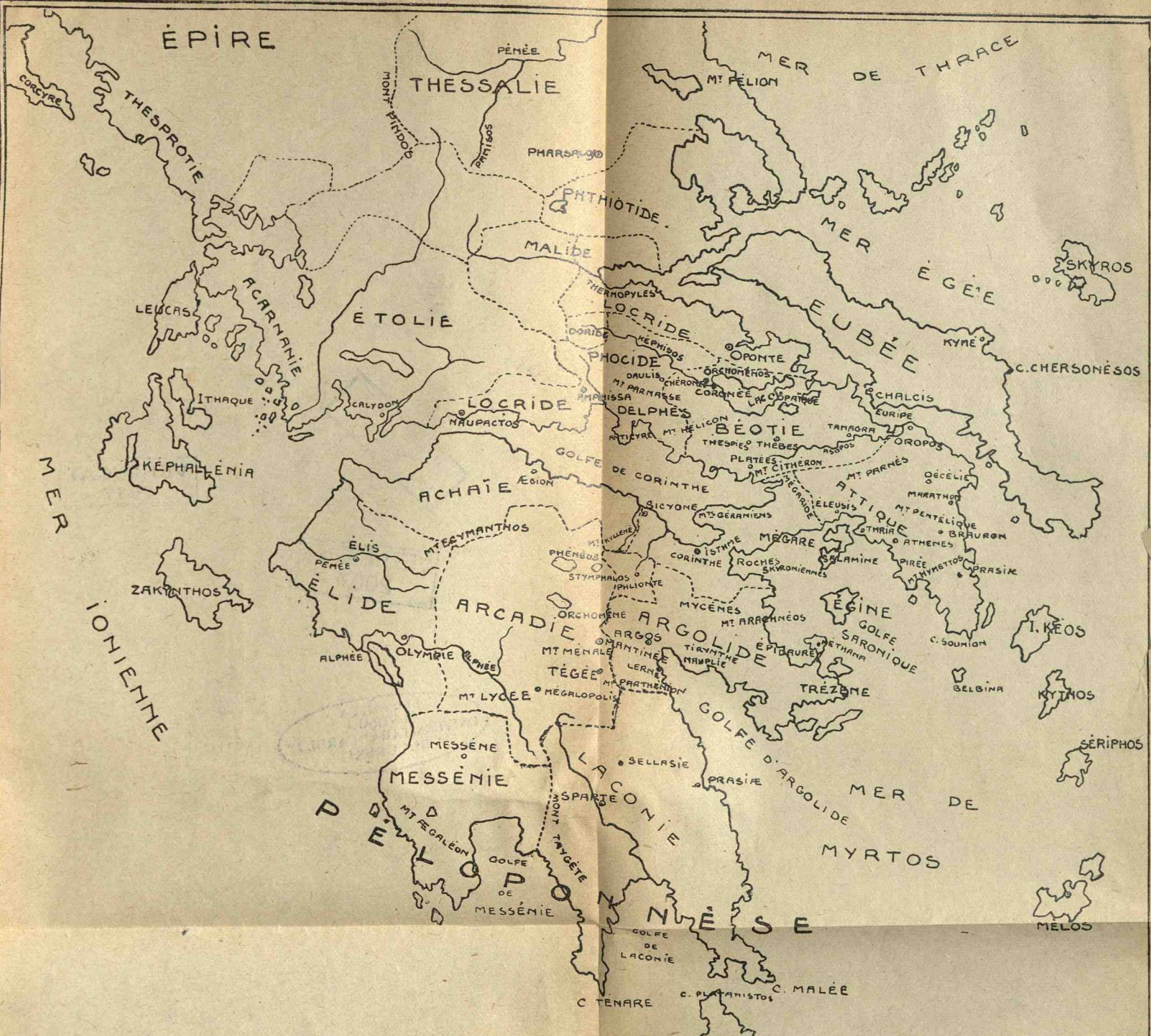
4^o COLLECTION DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

- Sir Roger de Coverley et Autres Essais Littérai-**
res, par Sir JAMES FRAZER, traduction de M. CHOU-
VILLE, avec une préface d'ANATOLE FRANCE..... 7 50
- Sur les Traces de Pausanias**, par Sir JAMES FRAZER.
Traduction de M. ROTH, préface de M. MAURICE
CROISSET, avec une carte..... 10
- Les Mémoires de Jean-Chrysostome Pasek**, com-
mentés et traduits par M. PAUL CAZIN..... 10
- Les Têtes de Chien**, par M. IERASEK, traduction et
adaptation de MM. MALOUBIER et TILSHER..... 10

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITĂȚII CAROL I.
BUCUREȘTI

*Les volumes se vendent également reliés (toile souple, fers spéciaux)
avec une augmentation de 5 francs.*





CARTE DE LA GRECE ANTIQUE

Echelle de 1: 2.000.000^e

